

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Dickens

Traduction et Introduction par B.-H. GAUSSERON



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS



Dickens

1956

Pages choisies des Grands Écrivains

Thiers (G. ROBERTET). | Mignet (G. WEILL),
Jean-Jacques Rousseau (S. ROCHEBLAVE).
Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr.; relié toile, 3 fr. 50.

- Homère (M. CROISSET).
- Les Tragiques Grecs : Eschyle, Sophocle, Euripide (P. GIRARD).
- Cicéron (P. MONCEAUX).
- Virgile (A. WALTZ).
- Dante (A. VALENTIN).
- Shakespeare (E. LEGOUIS).
- Rabelais (ED. HUGUET).
- M^{me} de Sévigné (R. DOUMIC et L. LEVRAULT).
- Bossuet (A. GAZIER).
- Fénelon (M. CAGNAC).
- Fontenelle (H. POTEZ).
- Lesage (P. MORILLOT).
- Marivaux (F. VIAL).
- Voltaire (F. VIAL).
- Diderot (G. PELLISSIER).
- Buffon (P. BONNEFON).
- Baumarchais (P. BONNEFON).
- Gœthe (P. LASSERRE et P. BARET).
- Schiller (L. ROUSTAN).
- X. de Maistre (H. POTEZ).
- M^{me} de Staël (S. ROCHEBLAVE).

- Chateaubriand (S. ROCHEBLAVE).
- Stendhal (H. PARIGOT).
- Balzac (G. LANSON).
- Guizot (M^{me} GUIZOT DE WITT).
- Henri Heine (L. ROUSTAN).
- V. Cousin (T. de WYZEWA).
- Sainte-Beuve (H. BERNÈS).
- R. P. Gratra (M. PICHOT).
- A. de Musset (P. SIRVEN).
- Mérimée (H. LION).
- Alex. Dumas (H. PARIGOT).
- Emerson (M. DUGARD).
- Dickens (B.-H. GAUSSERON).
- Tb. Gautier (P. SIRVEN).
- George Sand (S. ROCHEBLAVE).
- George Eliot (H. HOVELAQUE).
- G. Flaubert (G. LANSON).
- Ernest Renan.
- J.-M. Guyau (A. FOUILLÉE).
- Tourgueneff (R. CANDIANI).
- Carlyle (E. MASSON).
- Alph. Daudet (G. TOUDOUZE).
- Les Auteurs Arabes (L. MACHUEL).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50; relié toile, 4 fr.

J. Michelet (Ch. SEIGNOBOS, sous la direction de M^{me} MICHELET).
Un vol. in-18 jésus broché, 4 fr.; relié toile, 4 fr. 50.

Pages choisies des Auteurs contemporains

- René Bazin (D. METTERLÉ).
- Paul Bourget (G. TOUDOUZE).
- Jules Claretie (H. BONNEMAIN).
- Anatole France (G. LANSON).
- E. et J. de Goncourt (G. TOUDOUZE).

- Pierre Loti (H. BONNEMAIN).
- Hector Malot (G. MEUNIER).
- André Theuriet (H. BONNEMAIN).
- Tolstoï (R. CANDIANI).
- Émile Zola (G. MEUNIER).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50; relié toile, 4 fr.

233625

LECTURES LITTÉRAIRES

Inv. A. 61.363

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Dickens



Traduction nouvelle et Introduction par B.-H. GAUSSERON

TROISIÈME ÉDITION

Donatja d'el Ingenier P. Adrian.

71105



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1913

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

BUCUREȘTI
Cota: 75.979
Inventar: 71.105

RE 149/01

CONTROL 1953

B.C.U. Bucuresti



C71105

INTRODUCTION

En 1812, il y avait à Landport, faubourg de Portsmouth, dans l'île de Portsea, sur la côte méridionale de l'Angleterre, un employé de l'intendance maritime, nommé John Dickens. Il avait épousé la fille d'un de ses collègues, Elizabeth Barrow, et était déjà père d'une fille, lorsque lui naquit, le 7 février, un enfant qui reçut les noms de Charles John Huffam et qui devait être le plus populaire, disons le mot, le plus grand romancier de langue anglaise depuis Fielding. L'enfant paraissait si faible qu'on n'espérait pas l'élever. Il grandit pourtant, mais resta longtemps délicat et grêle, sujet à des spasmes et à des convulsions qui indiquaient une nervosité dont il souffrit toute sa vie et dont les manifestations devinrent de plus en plus violentes dans ses dernières années.

Son père avait à cette époque un traitement de 200 livres sterling (5 000 fr.), qui s'éleva jusqu'à 350 (8 625 fr.). Ce n'était certainement pas la fortune; cependant il semble qu'il eût pu faire honneur à ses affaires, malgré l'accroissement de sa famille (il eut huit enfants, trois filles et cinq garçons). Beaucoup s'en tirent avec des ressources moindres, en Angleterre comme en France. Mais ses habitudes étaient plutôt celles d'un *gentleman* que d'un employé. Généreux, imprévoyant et faible, il dépensait sans compter, et, comme il avait l'esprit chimérique, il ne craignait pas d'engager l'avenir, qu'il rêvait toujours plus fortuné que le présent. Cette disposition lui était un merveilleux ressort pour supporter gaiement les épreuves que son imprévoyance attirait sur lui et sur les siens, et l'empêchait en même temps de profiter des plus dures leçons.

Rappelé à Londres en 1814, il fut bientôt envoyé à

Chatham, où le jeune Charles Dickens fréquenta, avec sa sœur Fanny, une école tenue par un homme de sens et de savoir, William Giles, qui, plus tard, lors de l'éclatant succès des *Pichwick Papers*, se rappela à son élève par le don d'une tabatière d'argent dont le couvercle portait : « A l'inimitable Boz ». De là le surnom d'*inimitable* que Dickens aimait à se donner en plaisantant dans ses lettres, et qui le caractérise si bien.

C'est le moment où sa précoce imagination trouvait une nourriture excitante, sinon très judicieusement réglée, dans les vieux livres que son père laissait insouciamment à sa portée, tels que les romans de Daniel Defoe, de Goldsmith, de Fielding, de Smollet, les *Mille et Une Nuits*, les *Contes des fées et des génies*. « Ils ne me firent pas de mal, fait-il dire à David Copperfield où il a mis tant de lui-même; car, quelque mal qu'il y ait dans quelques-uns d'entre eux, ce mal n'existait pas pour moi, puisque je ne savais pas du tout ce que c'était. »

Dans l'hiver de 1822-23, John Dickens fut rappelé à Somerset House, siège de l'administration centrale, et peu de temps après il prit sa retraite. La diminution de ses ressources augmenta naturellement l'impatience et les exigences de ses créanciers, et dès lors tout alla à la dérive. La fille aînée, Fanny, qui avait un véritable tempérament de musicienne, eut la chance d'être admise à l'Académie royale de musique, récemment fondée, et cessa d'être à la charge de la famille; mais ce fut au petit Charles qu'incomba désormais la surveillance de ses plus jeunes frères et sœurs, à quoi il joignait les fonctions de cireur des bottes de son père.

La situation ne faisait, d'ailleurs, qu'empirer. En vain avait-on cru ramener la fortune en louant, dans Gower Street, une grande maison, sur la façade de laquelle une large plaque de cuivre annonçait l'« Etablissement de Mrs. Dickens », et en faisant distribuer par le petit Charles un grand nombre de prospectus à un grand nombre de portes. Mrs. Dickens ne fut qu'une maîtresse de pension platonique. Quels que fussent les mérites de son établissement, « personne n'y vint jamais, déclarait plus tard le romancier dans une lettre à un vieil ami; personne ne se proposa jamais d'y venir, et jamais on ne fit de préparatifs pour y recevoir personne; mais, en re-

vanche, nous avions des scènes continuelles avec le boucher et le boulanger, nous nous passions souvent de diner et, un beau jour, mon père fut arrêté et emmené à la *Marshalsea*. »

C'était le nom d'une hideuse prison pour dettes, qui inspira à Dickens des pages graphiques et poignantes dans *David Copperfield* et *Little Dorrit*.

En ce désastre, un cousin du côté de sa mère offrit à Charles la possibilité de gagner sept ou huit francs par semaine, et cette offre fut acceptée comme un bienfait. Il a raconté lui-même, dans des fragments auto-biographiques, interrompus lorsqu'il eut commencé à utiliser ses souvenirs personnels pour ses romans, cette période de son existence. M. Robert du Pontavice de Heussey en a donné, dans un intéressant ouvrage intitulé *l'Inimitable Boz*¹, une traduction vivante, et nous ne pouvons mieux faire que de la lui emprunter.

... Il y avait à cette époque un certain cirage fabriqué par un certain Warren (Robert), dont la réputation était universelle : ce Robert Warren avait son magasin au numéro 30 du Strand. Mais un autre Warren (Jonathan), cousin du premier, prétendit qu'il était le véritable inventeur du précieux cirage, que son parent était un voleur, et il établit un commerce tout à côté du numéro 30. Sur ses prospectus, son adresse était ainsi fallacieusement libellée :

WARREN'S BLACKING,

30 Hungerfordstairs, Strand, 30.

Malgré cette ruse commerciale, l'entreprise réussit mal et Jonathan se décida à vendre. Il découvrit un acheteur dans la personne d'un monsieur Georges Lamert, beau-père de mon cousin et ancien camarade de Chatham, James Lamert. Dieu voulut, pour mon malheur, qu'il prit James comme gérant de sa fabrique, et celui-ci, au courant de nos affaires pécuniaires, pensant nous être utile, proposa de me faire entrer dans la maison à raison de six à sept shillings par semaine ; je crois me souvenir que ce devait être six pour commencer, sept ensuite. Quoi qu'il en soit, ma mère et mon père acceptèrent la proposition avec une joie sans mélange, et le lundi suivant, dès la première heure, je me dirigeai vers la fabrique pour commencer ma vie d'ouvrier.

La fabrique était installée dans une vieille maison lézardée, donnant sur la Tamise et complètement envahie par les rats.

1. Paris; A. Quantin, 1889, in-8.

Pendant que j'écris, je vois se dresser devant moi cet étrange logis ; je vois les chambres aux panneaux sombres, les escaliers vermoulus le long desquels les gros rats gris dégringolent en poussant de petits cris aigus, et la cave humide, et la poussière, et la moisissure qui semblait sortir de partout. Le bureau et la caisse étaient situés dans une salle du premier étage dont les fenêtres s'ouvraient sur la rivière. Dans cette salle, il y avait une encoignure où l'on m'installa : mon travail consistait à recouvrir les pots de cirage d'abord avec un papier huilé, puis avec un papier bleu ; il fallait ensuite entourer la couverture d'une ficelle, puis la couper tout autour ; lorsque j'avais habillé une certaine quantité de ces pots, je collais dessus des étiquettes. Deux ou trois enfants faisaient le même métier dans une cave au-dessous de moi et recevaient les mêmes gages. Le jour de mon installation on fit monter l'un d'eux pour m'initier aux secrets du métier : il avait un tablier en loque et une toque de papier sur la tête. Il s'appelait Bob Fagin : je me suis permis de me servir de son nom longtemps après dans *Oliver Twist*. Bientôt on s'aperçut que pots de cirage, ciseaux, papiers et chétif petit ouvrier produisaient un singulier effet dans un bureau où les clients pénétraient de temps à autre. On en vint donc assez vite à nous reléguer, avec nos semblables, dans la cave. Je devins le voisin et le compagnon de Bob Fagin et d'un autre enfant, du nom de Paul Greene. Bob était orphelin et demeurait chez son beau-père, un porteur d'eau. Le père de Paul Greene était un pompier employé à Drury Lane et sa petite sœur figurait comme lutin dans les fêtes au même théâtre.

Rien ne saurait exprimer l'agonie secrète de mon âme en se voyant plongée dans un semblable milieu ; comparant ces nouveaux associés aux compagnons de mon enfance, je sentis mourir en moi l'espérance que j'avais caressée jadis de devenir un jour un homme instruit et distingué ! J'ai conservé si profondément dans mon cœur le souvenir de mon abandon et de mon impuissance, ma nature entière a été tellement pénétrée par les injustes humiliations dont j'ai été la victime à cette époque, que même maintenant ce spectre infâme de ma jeune ignominie me hante et me fait froid ; j'oublie que je suis célèbre, heureux, caressé, j'oublie que j'ai une chère femme et de chers enfants... j'oublie... et, dans un rêve sombre, je remonte désolé vers les premiers jours de ma vie !

Ma mère, mes frères et mes sœurs continuaient à camper dans la maison vide de Gower Street North : c'était un long trajet pour moi, aussi avais-je pris l'habitude d'emporter mon dîner ou de l'acheter à une boutique du voisinage. Il se composait généralement d'un saucisson et d'un pain de deux sous, quelquefois d'un morceau de fromage et d'un verre de bière avalés à la hâte dans une misérable auberge qui avait pour enseigne un cygne. Je me souviens qu'un jour, mon morceau de pain sous le bras, je fis bravement mon entrée dans un de ces grands restaurants qu'on appelait « Maisons du Bœuf à la mode ». Je m'assis à une table et commandai magnifiquement un plat de bœuf pour manger avec mon pain : j'ignore ce que le garçon put penser à l'aspect de cette étrange petite apparition ; je le vois encore, me regardant de ses yeux ronds et hébétés, et allant cher-

cher les uns après les autres tous ses collègues pour me dévisager : je lui offris un sou de pourboire, et, pour lui, je voudrais pouvoir écrire ici qu'il ne l'a pas accepté...

Cependant le crédit s'était épuisé tout à fait et Mrs. Dickens dut aller, avec ses autres enfants, partager la prison de son mari, à la Marshalsea.

La clé de la maison fut renvoyée au propriétaire, très heureux de la revoir, et je fus livré en qualité de locataire à une vieille dame pauvre, connue de ma famille, qui demeurait dans Little College Street, Camden Town, et qui prenait des enfants en pension ; elle avait déjà pratiqué la même industrie à Brighton, et c'est elle qui, sans s'en douter, posait devant moi pour le portrait de mistress Pipchin dans *Dombey*.

Elle avait à cette époque la garde d'un petit garçon et d'une petite fille, enfants naturels de quelqu'un, et dont la pension était très irrégulièrement payée ; il y avait en outre un autre enfant, le fils d'une veuve. Les deux petits garçons et moi couchions dans la même chambre. J'achetais moi-même mon déjeuner, composé d'un petit pain de deux sous et de deux sous de lait. Je conservais un autre petit pain et un quart de fromage dans un tiroir qui m'était spécialement affecté ; cela servait à mon souper lorsque je rentrais le soir. On comprendra que cette dépense faisait un trou dans mes sept shillings, et cependant je n'avais rien autre chose à attendre pendant toute la semaine. Je suppose que mon père payait mon logement, mais, à part cela, je ne recevais aucune autre assistance de personne, du lundi matin au samedi soir !... Non !... pas un sourire, pas un conseil, pas un encouragement, pas une consolation, pas le moindre support de personne... de personne au monde... J'en prends Dieu à témoin !...

Fanny et moi nous passions le dimanche à la prison. J'allais la chercher le matin à son Académie, située dans Tenterden Street, Hanover Square, et je l'y ramenais à la nuit.

J'étais si petit, si enfant, j'avais encore si peu de prévoyance (souvenez-vous que j'avais à peine onze ans), que, lorsque je me rendais le matin à la fabrique, je ne pouvais résister à la tentation des étalages de pâtisseries de Tottenham Court Road, et je dépensais là souvent l'argent que j'aurais dû garder pour mon dîner... Je m'en passais alors, ou bien parfois j'achetais un petit pain ou une tranche de pudding... On nous accordait une demi-heure pour goûter : quand j'étais assez riche, j'entrais dans un petit établissement et j'avalais une tasse de café en dévorant un morceau de pain et de beurre. Quand mes poches étaient vides, je me promenais dans le marché de Covent Garden et je contempiais les ananas. Il y a un café où j'allais souvent et dont je me souviendrai toujours. Au-dessus de la porte de la salle, sur une grande plaque ovale en verre dépoli, se détachait cette inscription : *Coffee-Room*. Maintenant encore, si, dînant dans un restaurant, j'aperçois de ma place, au-dessus de l'entrée, ces deux mots à l'envers : *MOOR-EEFFOC*, un frisson me passe dans les veines. J'affirme que, dans tout ce qui précède,

je n'ai rien exagéré, même sans le vouloir. Si quelque âme charitable me donnait un shilling, je le dépensais pour apaiser ma faim. Du matin au soir, pauvre enfant en guenilles, entouré de gens sortis de la lie du peuple, je travaillais à une tâche ignoble. J'étais souvent à travers les rues, à moitié mort de faim, et j'affirme devant Dieu que, sans son indulgente pitié, j'aurais pu devenir, grâce à l'abandon où j'étais plongé, un petit voleur et un petit mendiant. Mais il lui avait plu de mettre, dans ce corps chétif d'enfant mal nourri, une étincelle de sa divinité, qui me relevait en me donnant l'énergie de souffrir en secret. Mes souffrances, personne jusqu'à ce jour n'a pu les connaître... Et pourtant elles ont surpassé en intensité tout ce que peut supposer une imagination humaine... N'importe ! dans cette douloureuse période j'ai toujours tenu la tête haute et j'ai toujours accompli ma tâche. J'avais compris vite que, pour éviter le mépris de mes collègues, il me fallait être aussi bon ouvrier qu'eux. Je devins très habile dans mon métier d'habilleur de pots de cirage. Bien que familier avec mes camarades, ma conduite et mes manières étaient si différentes des leurs, que cela les tenait un peu à l'écart. Eux et les ouvriers de la fabrique parlaient toujours de moi comme du « Jeune Gentleman ». Un jour, Paul Greene voulut s'insurger contre cette distinction, mais Bob Fagin le remit aussitôt à sa place. Je n'espérais plus la délivrance et je me résignai à ma vie sans cependant m'y réconcilier. J'étais toujours très malheureux, mais, ce qui me faisait le plus de peine, c'était encore d'être complètement séparé de mes parents, de mes sœurs et de mon père. Un dimanche soir je plaidai ma cause si pathétiquement et avec tant de larmes que ce qu'il y avait de bon en mon père s'émut. Il commença à penser que la destinée qui m'était faite n'était pas souverainement juste ; c'était la première fois que je me plaignais à lui et peut-être ma plainte eut-elle un accent plus douloureux que je n'imaginai. On me loua une mansarde dans la maison d'un huissier qui demeurait dans Land Street, illustrée depuis par la présence de l'étudiant Bob Sawyers, le facétieux ami du célèbre Pickwick. Ma petite fenêtre donnait sur une vieille cour pittoresque, ombragée d'un grand arbre, et, lorsque j'entraî dans ma nouvelle demeure, je me figurai que c'était l'Eden.

Le principal avantage de ce céleste séjour était qu'il me faisait rentrer dans le cercle de famille. A partir de ce moment je déjeunai à la maison (la Maison c'était la Prison, hélas !). Ma mère y avait établi un certain confort. La pension de mon père ne pouvait être saisie, il la touchait régulièrement et cela suffisait à assurer à toute la famille un bien-être matériel qu'elle n'avait pas lorsqu'elle était libre. Mes parents avaient conservé leur servante, une pauvre orpheline sortie du dépôt de mendicité de Chatham ; elle avait des petites manières fines et des attentions du cœur très délicates, que j'ai essayé de rendre en peignant *la Marquise* dans le *Magasin d'antiquités*. Elle habitait une mansarde, elle aussi, dans les environs, et nous nous rencontrions parfois le matin sur le pont, attendant l'ouverture des portes de la prison. Je m'amusais alors à lui conter d'effroyables et merveilleuses histoires sur la Tour de Londres, qui se dressait, sinistre, dans les brumes de la Tamise, et je finissais par

croire moi-même les histoires que j'inventais. Souvent, après ma journée de travail, je soupais le soir à la prison et je rentrais dans ma chambre vers neuf heures. Mon propriétaire était un vieux monsieur gros et d'un cœur excellent, il avait une femme vieille, il boitait et avait un fils, boiteux également. Ils étaient très bons, très attentifs pour moi, me soignant lorsque j'étais malade. Ils sont tous morts maintenant, mais j'ai tenté de les faire revivre sous le nom de la *famille Garland*, dans un de mes ouvrages intitulé *le Magasin d'antiquités*.

On se souvient qu'étant tout petit j'étais sujet à des spasmes nerveux : un jour, à la fabrique, je fus brusquement repris d'une de ces attaques.

Je souffrais d'une façon tellement atroce qu'on étendit de la paille dans le coin où je travaillais, pour que je pusse m'y rouler. Bob remplissait d'eau chaude des bouteilles de cirage vides et me les appliquait sur le côté sans discontinuer. Enfin, vers le soir, je me trouvai mieux. Bob, qui était bien plus grand et plus âgé que moi, insista pour me reconduire. J'avais honte de lui avouer que j'habitais une prison, et, après avoir vainement essayé de m'en débarrasser, je lui serrai la main et sonnai à la porte d'une maison située près du pont de Southwark, comme si c'était là que je demeurais.

Malgré tous ses efforts, mon père ne put éviter de passer en justice, et il fallut se soumettre à toutes les cérémonies pénibles grâce auxquelles il est permis de bénéficier du statut relatif aux débiteurs insolvables. Une des conditions du statut est que le débiteur et sa famille ne peuvent conserver d'effets ou de propriété personnelle d'une valeur totale de plus de £20 (500 francs). Il était donc nécessaire, pour se conformer aux usages, que les vêtements que je portais fussent examinés par l'expert officiel. J'allais chez lui une après-midi, il demeurait derrière l'obélisque ; je me souviens qu'il sortit de table pour venir me voir ; il avait la bouche pleine et sentait très fort la bière. Il me tapota les joues en disant : « Très bien ! très bien ! ça suffit ! » Assurément aucun créancier n'eût été assez cruel pour m'enlever mon misérable chapeau de feutre blanc, ma mesquine jaquette et ma culotte en velours de coton ; mais j'avais une grosse montre ancienne en argent dans mon gousset, qui m'avait été donnée par ma grand'mère avant mon entrée dans le cirage, et je tremblais qu'on ne me la prit : aussi je m'en retournai d'un cœur plus léger que je n'étais venu.

Enfin, au moment où tout espoir de liberté semblait perdu, mon père hérita tout à coup d'un parent éloigné qui lui laissait une fortune à peu près suffisante. Ma famille quitta donc Marshalsea, cette étrange prison, qui m'a depuis continuellement hanté, que je revois comme au jour de mon enfance, et dont je pourrais dessiner tous les habitants, sans me tromper sur un seul détail de leurs traits ou de leurs vêtements, si seulement je savais un peu dessiner. Le plus étrange est que, tout enfant que je fusse alors, je comprenais ce qu'il y avait de grotesque et de pathétique dans les scènes auxquelles j'assistais journellement, aussi bien que je le comprendrais maintenant.

En quittant la prison pour dettes, mon père et ma mère louèrent une petite maison à Somerstown, mais il ne fut pas

question de me retirer de la triste position que j'occupais. Vers cette époque, j'assistai à la distribution des prix de l'Académie royale de musique, pour y voir couronner Fanny, qui avait obtenu une récompense. A cette vue, les pleurs inondèrent mon visage. Jamais je n'avais senti plus vivement mon injuste dégradation. En me couchant ce soir-là, je suppliai Dieu, avec la ferveur naïve d'un enfant, de m'arracher à cette humiliation, à cet abandon complet. Ma prière fut enfin écoutée.

Le jour vint où mon père et mon patron (son cousin par alliance) se querellèrent. J'étais sans aucun doute le sujet innocent de cette querelle. Un matin j'apportai une lettre au Directeur de la fabrique; après l'avoir lue, il s'écria que mon père l'insultait et qu'il me chassait: je partis en pleurant, sans me douter de mon bonheur.

Au bout de quelques jours, les deux cousins s'apaisèrent et ma mère fut d'avis qu'on me fit rentrer comme ouvrier dans la fabrique. En dépit de mon affection filiale, je ne puis oublier que ma mère a voulu me rejeter dans l'ignominie d'où la Providence me faisait sortir! Mais mon père déclara que jamais je ne remettrais les pieds dans cette maison, et que maintenant qu'il avait de l'argent il m'enverrait à l'école...

A ce mot d'« École », je crus voir s'ouvrir les portes du Paradis!...

Ce paradis avait pour enseigne *Wellington House Academy*, et était situé au coin de Granby Street, dans Hampstead Road. La divinité qui y présidait était un Gallois, du nom de William Jones, ignorant et brutal, qui paraît avoir servi de modèle pour Mr. Creakles, ce maître d'école affligé de colère chronique et armé d'un bâton dont il frappait au hasard autour de lui.

Charles Dickens ne s'y montra pas, dit-on, brillant élève. Mais il n'était pas en retard sur les autres pour le dressage des souris blanches, spécialité de cet établissement d'éducation. Déjà féru du besoin d'inventer et de conter, — besoin qu'il tenait peut-être de sa grand-mère paternelle, femme de confiance de Lord Crewe, à Crewe Hall, qui s'était fait dans son voisinage une réputation de conteuse charmante et inépuisable, — le jeune Dickens variait ses plaisirs et ses études en écrivant des historiettes, et il les prêtait à lire à ses camarades moyennant une redevance en billes et en crayons. Non content d'alimenter cette *circulating library* d'un nouveau genre, il organisait des représentations théâtrales, dont le goût lui était venu plusieurs années auparavant lorsque, dans la détresse de Gower Street, son cousin James Lamert lui avait donné comme jouet un petit théâtre construit et peint de ses mains.

Il resta deux ans environ chez Mr. William Jones, et entra ensuite en qualité de petit clerc, d'abord chez un *solicitor* ou avoué de Lincoln's Inn, puis chez MM. Ellis et Blackmore, hommes de loi (*attorneys*) de Gray's Inn, où nous le voyons de mai 1827 à novembre 1828. Il y gagnait 15 shillings (18 fr. 75) par semaine, et il s'y distingua par son talent à imiter les clients de l'étude. Il y emmagasina quantités de types, de faits et d'images, qu'il utilisa dans ses romans, mais il n'y puisa point l'amour ni le respect des institutions judiciaires et administratives de la Grande-Bretagne.

Désireux de sortir d'une carrière qui ne lui offrait aucun avenir et où trop de choses révoltaient ses sentiments et ses goûts, Charles Dickens passait toutes ses heures de loisir au *British Museum*, où il étudiait avec acharnement la sténographie, pensant que cet art lui serait un moyen d'affranchissement. Son père y avait déjà trouvé une occupation rémunératrice comme *reporter* du journal *The Chronicle* à la Chambre des Communes. Bientôt Charles remplit les mêmes fonctions auprès des tribunaux; il se perfectionna dans la pratique de la tachygraphie compliquée en usage alors et y acquit une très grande réputation d'habileté. Engagé d'abord par *The True Sun* comme reporter sténographe (1830), il passa peu après à *The Mirror of Parliament* que dirigeait son oncle Barrow, et enfin (1835) à *The Morning Chronicle*, aux appointements de 5 guinées par semaine¹. Il devait faire, à ce dernier journal, pendant les vacances parlementaires, des comptes rendus de livres, de la critique théâtrale et autres besognes de rédaction.

Cependant il essaya de satisfaire l'impérieux besoin de création et d'invention personnelle dont il était tourmenté en écrivant une courte nouvelle qu'il alla, un soir, le cœur ému et la main tremblante, jeter dans une boîte aux lettres de Fleet Street. Il a raconté l'exaltation joyeuse qui s'empara de lui lorsqu'il vit sa nouvelle imprimée dans le *Monthly Magazine* (décembre 1833) sous le titre de « Un Dîner à l'Avenue des Peupliers » (*A Dinner at Poplar Walk*), changé plus tard en *Mr. Minns et sa Cousine*. Il continua à

1. La guinée, monnaie de compte qui vaut 21 *shillings*, représente à peu près 26 fr. 50 en monnaie française.

donner gratuitement à ce magazine des nouvelles humoristiques jusqu'en février 1835, où parut la dixième. Les premières étaient anonymes; les dernières furent signées *Boz*, surnom de son plus jeune frère, Augustin, appelé familièrement *Mosès* en souvenir du fils du Vicaire de Wakefield, et, par une corruption nasale spéciale à la langue anglo-saxonne, *Boses*, dont *Boz* est la naturelle contraction.

Lorsque le journal où il était *reporter* ajouta à son édition du matin une édition du soir (*Evening Chronicle*), le principal rédacteur, John Black, qui avait deviné le talent original du jeune sténographe, lui fit demander des articles qu'on lui payait de 5 à 7 guinées, et qui se publièrent, depuis le premier numéro (31 janvier 1835) jusqu'en août de la même année, sous le titre collectif de *Sketches in London*, ou *Croquis londoniens*.

En 1836, quatre de ces croquis parurent simultanément dans la *Chronicle* du matin et dans celle du soir, en même temps qu'il donnait à *Bell's Life in London* des *Scenes and Characters* signés *Tibbs*, et deux nouvelles à la *Library of Fiction* de ses futurs éditeurs Chapman et Hall.

Ces essais dénotaient une imagination fraîche, vigoureuse et gaie; ils eurent assez de succès sous leur première forme pour décider l'éditeur Macrone à réunir les *Sketches* en deux séries ou volumes (1836-37), avec des illustrations du célèbre dessinateur George Cruikshank. Dès 1837, Dickens racheta à Macrone, en s'associant à son ami Forster et aux éditeurs Chapman et Hall, pour la somme de 2250 livres (55000 fr.), tous les droits sur ces *Sketches*, dont la collection complète parut en livraisons mensuelles à partir du mois de novembre.

Il est vrai que c'était après le succès étourdissant de *Pickwick*. Dickens, d'ailleurs, n'a jamais fait difficulté de reconnaître qu'il y a, dans ces premières productions, « des imperfections nombreuses; qu'elles sont souvent extrêmement indigestes et irréfléchies, et qu'elles portent des marques évidentes de hâte et d'inexpérience ».

Charles Dickens, qui aima toujours le théâtre et qui trouva toute sa vie, dans la comédie de société ou dans des représentations au profit d'œuvres charitables, une récréation favorite, avait sérieusement songé à se faire acteur, et il s'en fallut de peu que, vers l'âge de vingt ans, il ne s'engageât dans la troupe de Covent Garden. La

façon dont furent accueillis ses débuts littéraires le détourna heureusement d'une voie où il se serait, sans doute, également illustré, mais avec combien moins de profit pour son pays et pour le monde ¹.

Dans les premiers mois de 1836, William Hall, de la maison d'édition Chapman et Hall, vint lui proposer de fournir un texte humoristique à une série de figures amusantes, dont le caricaturiste Seymour avait conçu l'idée, sur des aventures grotesques de chasse et de sport. Dickens sut faire comprendre à l'éditeur qu'il valait mieux faire les figures d'après le texte que d'écrire le texte d'après les figures, et, acceptant dans une certaine mesure la donnée d'un club de personnages excentriques, doués de ridicules prétentions sportives, il commença les *Pickwick Papers*.

L'ouvrage paraissait en livraisons mensuelles. La foi des éditeurs en le succès de cette publication n'était pas bien robuste, puisqu'ils ne tirèrent le premier numéro qu'à quatre cents exemplaires (avril 1836). Mais au sixième numéro, — l'ouvrage en comportait vingt, — il fallut tirer à quarante mille. Il y avait eu, pourtant, des ennuis. L'illustrateur Seymour était mort — suicidé — avant l'apparition du second numéro, pour lequel il n'avait fait que trois figures au lieu de quatre. Le remplacer n'était pas facile. Le choix de Dickens et des éditeurs, après l'essai malheureux du talent de Robert W. Buss, se porta sur un jeune artiste du nom de Hablot K. Browne, dont le pseudonyme de *Phiz* profita pendant longtemps de la popularité de celui de *Boz*, lequel, d'ailleurs, n'avait pas à souffrir du voisinage.

Le succès des *Pickwick Papers* fut donc énorme à partir du numéro 6, où l'auteur présente la figure si typiquement anglaise du cocher Sam Weller. Le contrat avec Chapman et Hall stipulait pour Dickens un droit de 9 guinées par feuilles de 16 pages. Les éditeurs y gagnèrent 14 000 livres

1. La plupart des détails donnés dans cette Introduction le sont sous l'autorité de Forster, le biographe classique de Dickens; mais on en a puisé aussi dans l'important travail que vient de publier Mr. Frederic G. Kitton sous le titre : *Charles Dickens, his Life, Writings and Personality* (Londres; T. C. et E. C. Jack; 1902).

et payèrent à l'auteur 3000 livres en sus de ses honoraires fixes. C'était la gloire et la fortune à vingt-quatre ans.

L'apparition du premier numéro des *Pickwick Papers* coïncida presque exactement avec le mariage de Dickens. Il épousa Catherine Thomson Hogarth, fille du directeur de l'*Evening Chronicle*, où il avait débuté.

Catherine Hogarth avait une sœur cadette, Mary, âgée de 17 ans, que Dickens aimait avec une tendresse toute fraternelle. Sa mort, survenue en 1837, le plongea dans une telle douleur que tout travail lui fut impossible pendant quelque temps et qu'il dut faire appel à la sympathie de ses lecteurs pour excuser le retard de la quinzième livraison des *Pickwick Papers*.

La composition de ce cahier mensuel ne l'absorbait pourtant pas tout entier, en temps ordinaire. On a de lui, pendant cette période, un pamphlet sur le repos du dimanche, que des législateurs puritains voulaient rendre encore plus triste et tyrannique qu'il ne l'était déjà : *Sunday under three Heads : As it is, as Sabbath Bills would make it ; as it might be made*¹, illustré par Phiz, et signé du pseudonyme de Timoty Sparks. C'est aussi le moment où son goût pour le théâtre se traduit par de légers essais dramatiques comme *the Strange Gentleman*, pièce tirée d'une de ses histoires des *Sketches* intitulée le *Duel de Great Winglebury*, et représentée six fois à Saint James's Theatre, lequel venait d'être construit ; *the Village Coquette*, opéra, dont un musicien de son âge, John Hullah, avait écrit la partition et qui réussit à Saint-James's Theatre et à Édimbourg ; *Is She His Wife, or, Something Singular* (« Est-ce sa femme, ou Quelque chose de singulier »), farce anonyme, représentée à Saint-James's (6 mars 1837), et une pièce qui ne fut jamais ni jouée ni imprimée, *the Lamplighter* (« l'Alumeur de réverbères »), d'où il tira plus tard une nouvelle pour un volume collectif publié au bénéfice de la veuve de Macrone, son premier éditeur, restée dans le besoin.

Mais cela ne suffisait pas à son activité. Il y avait en lui, selon le mot de Leigh Hunt, « la vie et l'âme de cinquante êtres humains ». Dès le 22 août 1836, il signait avec l'éditeur Richard Bentley un traité en vertu duquel il devenait

1. Le Dimanche en trois chapitres : Comme il est ; comme les projets de loi voudraient le rendre ; ce qu'on en pourrait faire.

le directeur d'un nouveau magazine, le *Bentley's Miscellany*, avec l'engagement d'y publier un grand roman. Le premier numéro du magazine coïncida avec le dixième des *Pickwick Papers* (1^{er} janvier 1837), et le mois suivant Charles Dickens y donnait le premier chapitre d'*Oliver Twist*, un de ses plus dramatiques récits, avec des illustrations de George Cruikshank.

Le pseudonyme de *Boz*, qu'il garda encore quelque temps, ne cachait plus dès lors sa personnalité, et le nom de Dickens, déjà célèbre dans le monde des lettres, devint de plus en plus populaire.

Oliver Twist parut en trois volumes avant que la publication en fût terminée dans le magazine, dont Dickens céda bientôt la conduite effective à son ami Harrison Ainsworth ; il garda, pendant deux ans encore, le titre de directeur, moyennant 40 livres (1000 francs) par mois. On voit quelle valeur avait déjà son nom.

Il y continua, d'ailleurs, une collaboration anonyme par une série d'articles satiriques sur les jeunes gens de son temps (*Young Gentlemen*), publiés plus tard sous le titre collectif *the Mudfog Papers*, et, deux ans après, par une nouvelle suite de *Sketches of Young People*. Il éditait aussi pour le même Richard Bentley les *Mémoires de Grimaldi*, clown fameux, à qui l'on peut croire qu'il prête, en maints passages, son imagination et son style.

Vers cette époque, il paraît avoir aidé William Jerdan, le directeur de la *Literary Gazette*, dans la lecture des manuscrits qu'on lui envoyait.

Il méritait bien, pour se reposer un peu et se rafraîchir l'esprit, le voyage de dix jours qu'il fit en Flandre, dans l'été de 1837, avec sa femme et le dessinateur Phiz.

En mars 1838, il eut une fille, Marie, familièrement appelée *Mamie*. Il avait déjà un fils, né dans la première année de son mariage, et nommé, comme lui, Charles.

Le mois suivant paraissait le premier numéro de *Thomas Nickleby*, avec illustrations de Phiz. Il s'en vendit tout de suite cinquante mille exemplaires. Les éditeurs, Chapman et Hall, lui allouaient 150 livres sterling pour chacune des vingt livraisons mensuelles dont se composerait l'ouvrage, plus une somme de 1 500 livres après la dernière livraison, et l'auteur reprenait ses droits au bout de cinq ans.

Depuis longtemps, Dickens méditait de mettre en un

cadre souple et extensible deux ou trois longs récits, complets en eux-mêmes, mais rattachés par une fiction légère qui permettrait une publication périodique à la fois plus rapprochée et plus prolongée que celle des romans en vingt livraisons mensuelles. Il avait parlé de cette idée à Macrone. Il fut sur le point de la réaliser avec Bentley ; mais celui-ci, qui ne lui avait payé son *Oliver Twist* que 750 livres (18 750 francs), ne lui parut pas assez large dans les questions d'argent, et il traita finalement avec Chapman et Hall (mars 1840). Son plan était de supposer un vieil excentrique, Master Humphrey, sorte d'antiquaire collectionneur plein de ridicules et de matoiserie, vivant en un logis encombré de curiosités bizarres parmi lesquelles une antique horloge. Cette horloge tiendrait la première place dans les affections du maniaque, et recèlerait en sa gaine un tas poudreux de manuscrits que Master Humphrey lirait successivement à un cercle d'amis aussi vieux que lui et non moins grotesques, en entremêlant ses lectures de réflexions drôlement humoristiques. La publication serait hebdomadaire, et les livraisons, du prix de 3 pence (30 centimes), seraient illustrées de figures sur bois par George Cattermole et par Phiz.

Le premier numéro, paru le 4 avril, s'enleva à près de soixante-dix mille exemplaires. Mais la vente ne tarda pas à décroître. Ce mode de publication hebdomadaire, devenu si populaire depuis et sur lequel l'auteur fondait de grandes espérances, dérouta le public et la critique ; d'un autre côté, cette succession de récits sur des sujets différents, coupés plutôt qu'unis par les boutades du vieil amateur d'horloges, ne satisfaisait pas les lecteurs qui s'attendaient au développement ininterrompu d'une longue fiction. La nouvelle mise en scène des figures, si familières et si aimées, de Pickwick et des Weller, père et fils, donna, il est vrai, un regain de succès. Mais Dickens ne tarda pas à reconnaître ce qu'il y avait de péniblement factice dans son plan. Aussi, tout en conservant les légers linéaments du cadre primitif, il se hâta d'y faire entrer, en une succession régulière et continue de chapitres, un roman de longue haleine qu'il intitula *the Old Curiosity Shop* (« la Boutique d'antiquités »). Malgré les longues et patientes recherches auxquelles se livrait Dickens pour trouver de bons titres, celui-ci est un peu décevant, car la boutique

de bric-à-brac disparaît complètement du récit après les premiers chapitres.

Le souvenir de la jeune sœur de sa femme, Mary Hogarth, était toujours douloureusement vif en son cœur ; il lui inspira la douce et idéale figure de Little Nell, comme il lui avait inspiré déjà celle de Rose Maylie dans *Oliver Twist* ; et, avec cette faculté que possédait Dickens de vivre la vie des personnages qu'il inventait et de réaliser pour lui-même les créations de son imagination, il éprouva de terribles angoisses lorsqu'il s'agit de savoir s'il fallait prolonger la vie de la petite Nell, ou la trancher en sa fleur. Le fidèle ami de Dickens, John Forster, le décida au sacrifice suprême, et c'est à lui que nous devons un des épisodes les plus touchants qui soient dans la littérature de tous les peuples. Mais, pour Charles Dickens, Mary Hogarth mourut deux fois.

A la *Boutique d'antiquités* succéda, après un chapitre de transition consacré aux *Réflexions de Master Humphrey*, le premier roman historique sorti de la plume de Dickens, *Barnaby Rudge*, tableau dramatique et puissant des troubles connus sous le nom de *Gordon Riots* (1780), à l'occasion de la loi qui supprimait les incapacités politiques dont les catholiques étaient auparavant frappés. Le dernier chapitre en fut donné à l'impression en novembre. Ce double effort coup sur coup avait rendu malade le grand romancier, mais sans arrêter sa production. Il aurait même accepté de faire une campagne électorale à Reading, où l'appelaient des électeurs influents ; mais il ne se trouva pas assez riche pour sacrifier la littérature à la politique (mai 1841).

Peu après l'achèvement de la publication de *Barnaby Rudge* en livraisons, les deux grands romans parurent chacun séparément en volumes ; et, dans son œuvre complète, *Master Humphrey's Clock* a sa place à part.

Une visite en Écosse, où un des fondateurs de la *Revue d'Édimbourg*, Lord Jeffrey, son ami, l'appelaient avec instance, et où la ville d'Édimbourg lui donna le droit de cité (*citizenship*), ne fit qu'exciter en lui l'humeur voyageuse et le pousser à réaliser le désir, longtemps caressé, de voir les États-Unis. Mais une opération douloureuse qu'il eut à subir et qui le retint étendu sur un canapé pendant un grand mois, ne lui permit de partir qu'au commencement

de janvier 1842. Il avait auparavant signé avec Chapman et Hall un traité pour la publication d'un nouveau roman, dont il n'avait encore arrêté ni le plan ni le titre, en vingt livraisons mensuelles, qui lui rapporteraient 200 livres par livraison et une part satisfaisante des profits. Il emmenait avec lui sa femme, laissant ses trois enfants — il avait eu un second fils, qu'il avait nommé Walter Landor, en l'honneur du poète — aux soins de son grand ami, l'acteur William Macready.

Il y resta six mois, visitant Halifax, Boston, New York, Philadelphie, Baltimore, Washington, Richmond, les chutes du Niagara, le Canada et ses grandes villes, au milieu d'un enthousiasme continu et d'ovations incessamment renouvelées. On a dit qu'il avait, en partant, la mission quasi officielle de provoquer un mouvement en faveur de la propriété littéraire. La vérité est qu'il ne tenait cette mission que de lui-même, mais qu'il croyait de son devoir de faire tous ses efforts pour mettre obstacle au pillage éhonté dont les auteurs anglais étaient victimes de l'autre côté du *Pond*. Il fit des discours pour la défense de cette juste cause, notamment à Boston et à Hartford. Il rédigea deux pétitions au Congrès. Mais il n'eut pas plus de succès sur ce point que dans sa campagne contre l'esclavage. Les temps n'étaient pas venus, et il échoua, disait-il ensuite, contre deux obstacles : « Le besoin national de « refaire » tout individu avec qui l'on traite une affaire », et « la vanité nationale ».

Ce voyage magnifique, avec ses banquets, ses *meetings*, ses réceptions, ses discours, et les invectives des journaux esclavagistes qui hurlaient après lui comme l'insulteur derrière le triomphateur antique, lassait Dickens, d'autant qu'il n'éprouvait pas toujours pour les Américains l'enthousiasme que les Américains manifestaient à son endroit. Aussi fut-ce avec une joie non feinte qu'il monta, le 7 juin 1842, sur le navire qui allait le ramener du port de New York dans la « vieille Angleterre ». Le retour fut gai, au rebours de l'autre traversée sur la *Britannia* que secouait une mer houleuse et où le mal de mer exerçait ses pires ravages : on dansait, le romancier jouait de l'accordéon, son instrument familier, et charmait tout le monde. Le capitaine étant tombé malade, il se constitua son médecin, et le guérit rapidement. De Liverpool, où il aborda, Dickens,

joyeusement accueilli par ses amis Forster, Maclise, Procter, Marryat, Thomas Hood et bien d'autres, se rendit avec sa femme à sa maison de Devonshire Terrace, à Londres, puis à la plage de Broadstairs, qu'ils affectionnaient et où ils passèrent l'automne.

Au mois d'octobre 1842 parurent les deux volumes de ses *American Notes*, rapportées de son voyage aux États-Unis. Ce livre, dont les parties descriptives ont beaucoup de charme, exposait franchement les impressions de son auteur et ses jugements sur ce qu'il avait vu et compris des mœurs et de l'esprit américains. Il n'y mettait ni flatterie, ni mauvais vouloir ; et on peut s'assurer encore, en les parcourant, que, malgré les changements énormes qui se sont produits, il avait, en somme, démêlé d'un coup d'œil perspicace les qualités et les défauts du jeune peuple. Ces *Notes* soulevèrent, de l'autre côté de l'Atlantique, une tempête d'indignation. Dickens était un monstre d'ingratitude ; non seulement ses critiques étaient fausses, mais elles étaient inspirées par tous les sentiments bas ; c'étaient bien là les effets de la haine qu'engendre l'envie. Ces colères trouvèrent quelque écho, même en Angleterre ; Macaulay déclara que le livre était un échec et un four (*failure*). Il est vrai que des penseurs et des poètes américains, comme Emerson et Longfellow, en firent franchement l'éloge.

Cette levée de boucliers yankees excita la verve satirique du romancier qui, modifiant le plan du roman dû à Chapman et Hall, en transporta les héros en Amérique et se ménagea ainsi le moyen de répondre aux attaques avec une acerbité que les *Notes* n'avaient pas.

Ce roman, intitulé *Martin Chuzzlewit*, et dont les deux types principaux, Pecksniff, qui vaut presque notre Tartuffe, et Mrs. Sarah Gamp, la garde-malade, resteront éternellement vivants dans la mémoire anglo-saxonne, n'eut qu'un succès médiocre en livraisons. La vente ne dépassa pas vingt-trois mille exemplaires. Mais en volumes, les éditions, ornées de quarante gravures par Phiz, se succédèrent très rapidement, et rapportèrent en six mois 750 livres sterling (près de 19 000 francs) aux éditeurs.

Cette publication amena des différends entre ceux-ci et Dickens, qui rompit avec eux et vendit aux imprimeurs Bradbury et Evans, pour la somme de 800 livres (70 000 fr.)

payée d'avance, le quart de tout ce qu'il écrirait pendant les huit années suivantes. Il eut toujours le souci de ses intérêts financiers, et il savait profiter, pour les administrer heureusement, des conseils de Forster et de son ancien camarade d'école, devenu son avoué, Thomas Mitton.

La même année que *Martin Chuzzlewit*, la maison Chapman et Hall avait publié son premier conte de Noël, *A Christmas Carol*, avec gravures sur acier et gravures sur bois en couleurs de John Leech. Le succès en fut prodigieux. Thackeray appela ce petit livre « un bienfait national ». Au règlement de comptes, Dickens ne trouva pas la part qui lui était attribuée en rapport avec ce succès, et ce fut aussi une des causes de sa rupture avec les Chapman.

Il se plaignait, d'ailleurs, qu'il dépensât trop. Son train de vie était extrêmement dispendieux et, s'il aimait à gagner beaucoup d'argent, il l'employait libéralement, sans compter. Toutes les œuvres charitables le trouvaient prêt à contribuer de sa personne et de sa bourse. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple qui touche à sa production littéraire, qu'il fit éditer, avec une introduction de lui, un volume de miscellanées, œuvre d'un pauvre charpentier grabataire, du nom de John Overs¹.

En janvier 1844, il eut un troisième fils, Francis Jeffrey Dickens, ce qui portait à cinq le nombre de ses enfants. De la même époque date une des rares pièces où Dickens ait revêtu sa pensée de la forme du vers. Il la composa pour la comtesse de Blessington, la fameuse directrice du *Keepsake*, dont la liaison avec le comte d'Orsay, d'élégante et spirituelle mémoire, était acceptée par la plus haute société de Londres, et qui groupait autour d'elle toute une pléiade d'écrivains et d'artistes parmi lesquels le romancier ne brillait pas avec le moins d'éclat. Voici ces vers, qu'on ne trouve pas dans la plupart des éditions collectives de ses œuvres :

UN MOT DE SAISON.

On a dans l'Orient une superstition :
c'est qu'ALLAH, écrit sur un morceau de papier,
a une vertu plus efficace que celle qui vient du prêtre,
ou des nuages de l'encens, ou de la flamme du cierge :

1. *The Evenings of a Waking man* : « Les soirées d'un homme éveillé » (juin 1844).

ils tiennent que tout chiffon de papier qui porte ce nom en caractères quelconques, imprimé sur son recto aidera qui le trouve à traverser les flammes purificatrices, et donnera à ses pieds rôtis une place où se poser.

En conséquence, ils font grand tapage du moindre écrit pieux, de toute ardente oraison, et ils en thésaurisent les feuillets, car ils ne sont pas, comme nous, une nation de haute civilisation et de haute pensée, et, toujours courbés dans leurs voies fangeuses, rarement, en leur vie occupée à remuer la poussière, ont-ils aucun loisir pour lever les yeux vers le Ciel.

De même j'ai connu un pays sur la terre où les ténèbres siégeaient sur les eaux vivantes, où l'ignorance brutale et le labeur pénible et la famine étaient le dur lot de ses fils et de ses filles ; et où, cependant, ceux qui auraient dû ouvrir la porte de la charité et de la lumière et les offrir aux recherches de tous se chamaillaient à propos de mots sur le sol même où se dressait et déchiraient Le Livre en s'en disputant la reliure. Tautel,

L'homme le plus doux parmi ces Turcs dévots efface sans pitié l'image vivante de Dieu ! leur meilleur homme d'église¹, sans foi dans les œuvres, étrangle de son lacet les Vertus sur les places publiques : le Paria Chrétien, que les deux sectes maudissent [l'autre], (elles maudissent tous les autres hommes, et se maudissent l'une marche par le monde sans s'en trouver beaucoup plus mal, Fait tout le bien qu'il peut, et aime son frère².

Ce n'est assurément pas de la haute poésie, et l'on trouverait dans ses écrits en prose quantité de vers blancs de plus belle allure et de plus grande envolée. Mais le ton familièrement ironique est bien caractéristique de Dickens, comme aussi la préoccupation de fraternité et de bonheur social qui s'en dégage, et à laquelle la forme du roman ne suffit plus à donner satisfaction. L'auteur en fournit une preuve éclatante dans les discours qu'il prononça, en février de la même année, à la *Mechanic's Institution* de Liverpool et à la *Polytechnic Institution* de Birmingham, sur la question vitale de l'éducation populaire. C'est aussi cette préoccupation qui lui dicta les lettres sur l'éducation

1. *The best High-Churchman*, opposé au *gentlest man* du premier vers de la strophe.

2. *The Keepsake for 1844*, edited by the Countess of Blessington, London; Longman, Brown, Green, and Longmans; in-8°; p. 73-74.

religieuse et sur la peine capitale, qui parurent dans le *Daily News* deux ans après.

Au commencement de juillet 1844, Dickens se décida à quitter l'Angleterre avec sa famille, « pour faire des économies ». Il n'est pas démontré que ce but particulier ait été atteint à un degré notable ; mais Dickens visita longuement l'Italie, la Suisse, la Belgique, la France, et ces voyages ne furent point perdus pour le puissant observateur d'hommes et de choses qu'il était.

C'est à Gènes que les sonneries s'échappant à la fois de tant de clochers lui donnèrent l'idée de ce délicieux conte de Noël qu'il intitula *the Chimes* (« les Carillons »), et qui est un plaidoyer si vivant et si touchant pour la cause des pauvres, montrant irrésistiblement que la justice ne suffit pas au malheur, mais qu'on lui doit aussi la miséricorde et la charité.

Il revint à Londres exprès pour le lire à ses amis, puis retourna à Gènes en passant par Paris où l'acteur Macready jouait du Shakespeare.

Ce chef-d'œuvre, dont vingt mille exemplaires furent vendus dans les derniers jours de l'année 1844, perdrait trop à être coupé pour que nous puissions en donner un fragment dans ce volume. Mais le lecteur aura sans doute plaisir à trouver ici le plan du récit tel que l'écrivit l'auteur et que Forster nous l'a conservé. J'emprunte encore cette fois la traduction à M. Robert du Pontavice de Heussey :

L'idée générale est celle-ci : le pauvre sonneur de cloches Trotty est découragé de la vie par tous les malheurs qui lui arrivent : commissionnaire de son état, il porte une lettre chez un ponctuel et grand homme d'affaires ; il le trouve établissant la balance de ses livres, apurant ses comptes de fin d'année ; car, s'écrie-t-il, il faut tout régler pour pouvoir recommencer sur nouveaux frais avec l'an nouveau. Trotty a le cœur gros, car il ne peut agir ainsi, lui, et il en vient à cette conclusion que les gens de sa classe et de son ordre n'ont rien à faire avec la nouvelle année, et que les pauvres sont des intrus dans ce monde. Pendant une heure ou deux, il reprend courage pour le baptême de l'enfant d'une voisine ; mais, rentré chez lui, les dires du grand négociant lui reviennent à l'esprit, et il s'écrie dans la solitude : « Cet enfant que nous avons baptisé n'avait pas le droit de naître ; il y a longtemps que le nombre de nos enfants a dépassé la moyenne. » Et machinalement il prend un vieux journal qui est rempli par le récit des crimes et offenses diverses commis par les pauvres : et il lit un long discours de M. l'alder-

man Cute, qui demande des répressions sévères contre les mendiants, les vagabonds et toute cette vermine. Et le pauvre Trotty se plonge plus avant dans ses tristes cogitations, jusqu'à ce qu'il lui semble que les cloches de Noël l'appellent par son nom : « Ah ! seigneur Dieu ! dit-il, j'y vais puisqu'elles m'appellent. Je sens mon cœur brisé et que je vais mourir de désespoir, je mourrai donc au milieu des cloches. Elles ont toujours été mes amies ! » Alors il cherche sa route dans l'obscurité, monte dans le vieux clocher, et, entouré par les cloches, il tombe en une sorte de mystérieux évanouissement.

Avec la seconde partie s'ouvrira la portion fantastique du livre. Les cloches sonnent à toute volée, et chaque vibration fait naître une multitude infinie d'esprits ailés qui entrent et sortent du clocher porteurs de missions, de commissions, de regrets, de reproches, de doux souvenirs pour tous les habitants de la vaste cité. Ces esprits tiennent à la main des verges, des fleurs, des oiseaux, des instruments ; les uns ont des figures délicieuses, d'autres des faces horribles ; ce sont les esprits des cloches qui, dans cette dernière nuit de l'année, hantent chacun, joyeusement ou terriblement, selon son mérite. Au milieu de cet essaim lumineux, les cloches elles-mêmes revêtent des formes d'êtres vivants, et le gros Bourdon s'écrie : « Quel est donc ce pauvre qui doute du droit qu'ont les pauvres à l'héritage que le temps leur réserve?... Quel est ce misérable qui se fait l'écho de l'injuste cri de réprobation contre ses frères ? » — « C'est moi, gros Bourdon », répond Trotty très effrayé ; et il raconte ses raisons. Alors les cloches ordonnent à la troupe des esprits de s'emparer de lui et de le faire assister à certaines scènes qui toutes lui montreront comment le pauvre et le misérable, même au milieu de ces crimes contre lesquels tonnent les gros aldermen, conservent au fond du cœur une sorte de tendresse louche et de bonté bossue. Ils le feront assister à l'avenir de sa fille Megg ; ils lui montreront la pauvre fille, dont il a voulu rompre le mariage, abandonnée, tous ses amis morts, toute seule avec son bébé ; ils la lui montreront réduite à une telle pauvreté, si misérable, qu'un soir elle sort dans la rue, résolue à se noyer avec son enfant. Mais avant de se diriger vers le sombre fleuve, Trotty, son père, verra avec quelle tendresse elle couvre son enfant d'une vieille robe à elle, comment elle se penche sur lui et caresse ses petits membres frissonnants, comment elle le chérit enfin d'un amour... l'amour le plus céleste et le plus pur que Dieu ait jamais mis dans le cœur d'une créature humaine !... Et lorsque Trotty la verra courir vers la sinistre Tamise, il s'écriera : « O cloches, épargnez-la ! chères cloches, ayez pitié d'elle ! Sauve-la, Bourdon !... » Mais le Bourdon répondra : « La sauver ? Pourquoi ? Quel droit a-t-elle à la vie ? N'est-elle pas une misérable ?... Meurent les pauvres !... » Trotty se jettera à genoux, priera et suppliera, et les cloches se laisseront attendrir, et leurs voix arrêteront la mère désespérée au moment où elle se précipite, et, dans cette nuit mémorable, Trotty verra beaucoup d'autres choses, et tout ce qu'il verra lui enseignera la même morale : c'est que, comme tous les autres hommes, il a sa part dans la nouvelle année, que le pauvre, battu et rebattu par les vagues du destin, conserve malgré tout l'empreinte

divine de son Créateur, et que dans les pires criminels, en dépit de tous les aldermen de Londres, il existe une parcelle du bon Dieu; puis, finalement, une grande mer surgira à l'horizon et emportera dans ses flots impétueux M. l'alderman Cute et tous ces vermineux de la terre, les broyant et les annihilant dans sa furie. Trotty grimpera sur une falaise d'où il verra l'immense étendue de la mer; la troupe des esprits disparaîtra, mais du sein des flots montera jusqu'à lui le chant mystérieux des cloches, et comme, en les écoutant, il jettera les yeux autour de lui, il se réveillera et se trouvera assis à sa table, le vieux journal tombé à ses pieds. En face de lui, Megg arrange des rubans pour son mariage le lendemain; elle a laissé la fenêtre entr'ouverte pour qu'au son des carillons la vieille année puisse sortir et la nouvelle entrer. Après une dernière envolée plus joyeuse que les autres, les cloches se taisent... Le fiancé de Megg entre, et embrasse sa fiancée, à la barbe de Trotty qui sourit, et le jour paraît, et les voisins entrent en foule, et les embrassades retentissent, et une clarinette ambulante se met à jouer, et toute cette joie transporte si bien le vieux bonhomme qu'il se met à diriger une ronde, et qu'il exécute un pas entièrement nouveau dont le secret s'est perdu depuis... et puis,... et puis le rideau tombera sur cette farandole.

Revenu à Londres après un an d'absence, Dickens reprit contact avec la foule, fréquenta les salons et les théâtres, et retrouva avec délices ce qui lui avait cruellement fait défaut pendant son séjour à l'étranger, les rues populeuses où il aimait à se perdre en longues promenades la nuit, à la lueur des becs de gaz, dans les quartiers où la misère humaine est le plus dense et le long de cette Tamise qui passe à travers son œuvre comme un être immense, animé d'une vie redoutable de tumulte et de mystère.

Il eut alors pour la première fois l'idée d'un journal hebdomadaire, littéraire, satirique et humoristique, qu'il aurait appelé *the Cricket* (« le Grillon »). Cette idée ne devait pas se réaliser encore. Mais il y trouva le titre de son conte de Noël pour 1845 : *The Cricket on the Hearth* (« le Grillon du foyer »), dont il se vendit deux fois autant d'exemplaires que des précédents.

Un quatrième fils, son sixième enfant, qui naquit le 28 octobre, reçut le nom d'Alfred Tennyson, ayant pour parrains le grand poète et le comte d'Orsay.

Le 27 décembre 1845, le *Punch*, où Dickens n'avait cessé d'écrire à l'occasion, comme il le faisait dans le *Morning Chronicle* et l'*Examiner*, annonçait un nouveau journal quotidien, le *Daily News*, destiné à soutenir les intérêts du parti libéral et les doctrines du libre-échange; il avait pour directeur

littéraire Charles Dickens. Le premier numéro parut le 21 janvier 1846. Jusqu'au 2 mars suivant, Dickens y publia, sous le titre de *Travelling Sketches, written on the Road* (« Croquis de voyage, pris sur la route »), des pages qui formèrent peu après le volume intitulé *Pictures from Italy* et illustré par Samuel Palmer. Il ne tarda pas à passer les rênes directoriales à John Forster, lequel pourtant s'était, à l'origine, montré hostile à l'entreprise; mais il continua sa collaboration et donna au journal des lettres sur le crime, sur la peine capitale, sur l'éducation populaire et particulièrement sur les *ragged schools* ou écoles pour les indigents, et une pièce de vers dont le titre dit assez l'inspiration, l'*Hymne des Travailleurs du Wiltshire*.

Il alla passer l'été suivant à Lausanne, dans la villa Rosemont, comptant y être plus tranquille qu'à Londres pour la composition d'une œuvre de longue haleine; il emportait avec lui la collection de figurines de bronze qu'il aimait à avoir devant les yeux pendant son travail, leur attribuant le nom et la personnalité des héros de son récit. Cela n'empêcha pas la composition de *Dombey and Son* d'être laborieuse. Il sentait plus que jamais le besoin de la vie des villes, de l'excitation du théâtre, des lumières, des mille incidents de la rue. Les excursions dans la montagne n'y suppléaient point. On a dit que cet ouvrage s'en ressentait, et qu'il était un des moins réussis de Dickens. Je ne sais trop. Du reste, il me répugne de procéder à un classement d'œuvres qui, pour méthodique qu'il paraisse, est toujours arbitraire. Chacun distribue les prix et les accessits suivant un critérium qui lui est propre, et il est toujours possible, lorsqu'on examine quelque chose qui sort du médiocre, de prouver doctement que les règles y sont transgressées, les usages méprisés, les vraisemblances outragées, les convenances violées. Il me suffit que *Dombey et Fils* contienne des scènes égales par la gaieté, la fraîcheur, l'attendrissement, la vérité ironique et parfois plaisamment amère de l'observation, à ce qu'on peut citer de plus parfait en ce genre dans les autres ouvrages de l'auteur, ainsi que des caractères typiques, comme le hautain Dombey, toujours bien connu dans le haut commerce et la haute finance des grandes villes anglaises, pour ne pas poursuivre plus loin l'examen, pour m'empêcher de porter une condamnation sur ce livre,

source, comme les autres, d'enseignement sain, de joie et de pleurs, — sans m'étonner, d'ailleurs, que ceux qui font la critique ou qui l'inspirent en aient décidé autrement.

Dickens estimait *Dombey and Son* un de ses meilleurs ouvrages. On peut dire que c'était pour la peine qu'il lui avait coûté, et aussi qu'on est mauvais juge de ses propres œuvres, ce qui est aussi vrai que l'assertion diamétralement contraire. Toujours est-il que le public lui donna raison et que la vente dépassa de douze mille exemplaires celle de *Chuzzlewit*. Ses éditeurs, Bradbury et Evans, lui versèrent 100 livres par mois pendant six mois, et 2 200 livres (53 000 francs) à la fin de la publication.

Phiz fut encore l'illustrateur de ce roman, et Leech celui du conte de Noël de l'année, intitulé *la Bataille de la Vie*, tout comme une série de M. Georges Ohnet.

A partir de ce moment, la santé de Dickens est de plus en plus ébranlée. Son tempérament nerveux ne va plus que par chutes et par bonds. Éprouvant réellement toutes les émotions qu'il prête à ses personnages, les incarnant successivement ou simultanément, il mène une vie d'inquiétude, d'insomnie, de fatigue physique et morale, que n'augmentent pas peu ses fréquentations mondaines, son amour du théâtre et de la comédie de salon, les banquets auxquels il assiste, les discours qu'il y prononce, et qu'accroîtront encore bientôt les lectures publiques de ses œuvres. Aussi ne tient-il pas en place. Tantôt à Londres, tantôt à la campagne, au bord de la mer, en Écosse, en Suisse, à Paris, il semble insaisissable, cherchant partout vainement le repos et le calme de l'esprit. Nous ne le suivrons pas dans ses vagabondages, mais il fallait marquer ce trait.

Les deuils domestiques, comme il arrive vers le milieu de la vie normale des hommes, commencent aussi à le frapper avec ce retentissement profond qu'a la douleur chez les êtres sensibles et nerveux.

En 1847, il eut un cinquième fils, Sydney Smith Hadimand Dickens, qui devint officier de la flotte et mourut en mer (mai 1872). Mais l'année suivante son fils aîné, qui finissait ses études à Londres, fut atteint de la scarlatine, et Dickens dut revenir en hâte de Paris sous la menace d'un malheur qui, heureusement, ne se réalisa pas. Il n'eut pas la même bonne fortune avec sa sœur Fanny, mariée

au musicien Henry Burnett, professeur de chant, laquelle mourut phtisique vers la même époque.

Cette année-là, Dickens ne publia pas autre chose qu'un conte de Noël, le cinquième, intitulé « l'Homme hanté et le marché du Fantôme » (*The Haunted Man and the Ghost's Bargain*), qui fut adapté à la scène par Mark Lemon et représenté avec succès à l'Adelphi Theatre. Albert Smith avait fait le même travail pour *la Bataille de la Vie*, applaudie au Lyceum Theatre le 21 décembre 1847.

Le 16 janvier 1849 naquit son huitième enfant, un fils, Henry Fielding, et le 16 août 1850 sa troisième fille, Dora-Annie, ainsi appelée du nom de la *Child Wife* de *David Copperfield*, dont la publication, commencée en mai 1849, se termina en novembre 1850.

Ce roman, un des chefs-d'œuvre incontestés de Dickens, où il a mis tant de lui-même que les mémoires de ses jeunes années, qu'il avait commencé d'écrire, en sont devenus inutiles, fut accueilli plus froidement que les autres. Des hommes comme Thackeray s'honorèrent en l'admirant, mais la vente eut un résultat désappointant pour Dickens et pour ses éditeurs.

Pendant que les livraisons de *David Copperfield* se succédaient, une société se formait entre les éditeurs Bradbury et Evans et les écrivains Wills, Forster et Dickens — celui-ci ayant dans l'entreprise la plus grosse part, — pour la publication d'un « nouveau journal hebdomadaire de littérature, à bon marché », qui prit le titre de *Household Words*, quelque chose comme « les Paroles du Foyer ». W. H. Wills en était le sous-directeur et l'administrateur, et Dickens le rédacteur en chef, aux appointements de 500 livres par an, avec ses articles payés en sus et une part dans les bénéfices. Le journal, qui coûtait 20 centimes (2 pence), ne contenait que des articles non signés ; il est donc impossible d'y reconnaître sûrement la part de Dickens, d'autant que plusieurs jeunes écrivains avaient pris sa manière, et, dans les petits morceaux traitant de sujets communs, l'imitaient à s'y méprendre. On sait pourtant qu'il se donna de tout cœur à son journal, n'y épargnant ni ses soins ni sa copie.

En 1849, Dickens n'avait pas donné de conte de Noël, à la déception du public, qui s'y attendait comme à chose due. Cette fois, ayant en main le *Household Words*, il pensa

qu'il ne pouvait mieux faire que de publier, la semaine de Noël, un numéro spécial qui contiendrait son conte. Il inaugura cette nouvelle coutume par une histoire intitulée *A Christmas Tree* (« Un Arbre de Noël ») ; cela donna une impulsion encore plus forte à la vente du journal, en plein succès déjà.

Le commencement de l'année 1851 fut marqué pour Dickens par deux pertes douloureuses. Son père, John Dickens, mourut dans ses bras, le 31 mars, à Malvern ; et, quelques jours après, à l'issue d'un banquet au bénéfice de la Caisse générale des théâtres (*General Theatrical Fund*), où il avait eu le courage, malgré son deuil, de prononcer un grand discours, il apprit la mort de sa fillette Dora.

Depuis longtemps, l'idée d'écrire une Histoire d'Angleterre pour les enfants le hantait. Il en avait même rédigé autrefois des chapitres, qu'il avait détruits. Il revint alors à cette tâche et publia dans *Household Words*, de 1851 à 1853, *A Child History of England*, qui parut ensuite en trois volumes (1852-1854), avec des frontispices de Tophani. Nous n'insisterons pas sur cet ouvrage, qui n'a pas plus de valeur dans l'œuvre du romancier que l'*Histoire de Napoléon* dans celui de Walter Scott.

Le conte de Noël de l'année a pour titre : « Ce que devient Noël à mesure qu'on vieillit » (*What Christmas is as we grow older*).

En 1852, sa famille s'augmenta d'un fils qu'il nomma Lytton, en l'honneur du grand écrivain Bulwer Lytton. Il travaillait dès lors à un nouveau roman, *Bleak House* (« la Maison battue des Vents »), où il fait une fois de plus la satire de la procédure dans son pays, et plus particulièrement à la Cour de Chancellerie, où les procès se poursuivent de génération en génération sans aboutir à autre chose qu'à la ruine des plaideurs. Le travail lui était de plus en plus difficile. Il écrivit partie de son roman à Douvres, partie à Boulogne, au château des Moulineaux, qui devint pendant un temps une de ses résidences préférées. Il n'avait d'ailleurs rien perdu de son pouvoir sur le public. « Je n'ai jamais eu tant de lecteurs », a-t-il dit à propos de cet ouvrage, où il entremêle avec une grande habileté le journal d'une jeune fille à un récit impersonnel.

Un de ses lecteurs lui ayant écrit pour lui reprocher un trait de satire contre la « Société pour la propagation de

l'Évangile dans les pays étrangers », le romancier fit dans les *Household Words* une réponse qui n'a rien perdu de sa force, et dont, à ce titre, nous citerons un passage :

Je suis nettement d'avis que les deux œuvres de propagande, celle de l'intérieur et celle de l'étranger, ne sont pas conduites d'une main égale, et que les besoins de l'intérieur sont de beaucoup les plus importants et les plus pressants. Je doute très sérieusement qu'un pays commerçant, qui entretient des communications avec toutes les parties du monde, puisse mieux Christianiser les portions de ce monde plongées dans les ténèbres qu'en appliquant ses richesses et son énergie à faire de bons Chrétiens chez lui, et à supprimer radicalement de ses rues les enfants abandonnés sans soins et sans leçons, avant de s'égarer ailleurs. Car s'il persiste avec constance dans cette œuvre, en la poursuivant jusqu'au plus humble, les voyageurs de toute catégorie qu'il enverra à l'étranger seront de bons missionnaires, exemplaires et pratiques, au lieu d'être des destructeurs de ce que les meilleurs missionnaires de profession peuvent faire....

Ce fut à la Noël de cette année (27 et 28 décembre), à Birmingham, qu'il fit ses deux premières lectures publiques de morceaux extraits de ses œuvres, au bénéfice du *Mitland Institute*, récemment fondé. Il y obtint le plus grand succès, et apporta près de cinq cents livres à la caisse de la nouvelle institution. Ce moyen de contribuer à faire le bien, tout en répandant sa popularité et en satisfaisant l'acteur qui était en lui, devait le séduire. Il ne tarda pas à l'employer à accroître sa fortune personnelle, en abusa sans retenue, avec une passion dédaigneuse de toute prudence et qui hâta certainement sa fin.

Du 1^{er} avril au 12 août 1854, Dickens publia dans les *Household Words* un roman qui excita d'ardentes controverses, *Hard Times* (« les Temps difficiles »). Il y agite des problèmes sociaux encore loin d'être résolus, et ce n'est pas dans la classe dirigeante qu'il en choisit les beaux caractères. Ce « feuilleton » fit doubler la vente du journal. En volumes, Carlyle en accepta la dédicace, et John Ruskin déclara que « tous ceux qui s'intéressent aux questions sociales devraient lire et méditer ce livre ».

Cependant, la vie d'intérieur devenait de plus en plus insupportable à Dickens. Il vécut, cette année-là et les deux suivantes, beaucoup plus à Boulogne et à Paris qu'en Angleterre. A Paris, il était connu et recherché de tous les hommes de lettres et de tous les artistes.

Dès 1846, il avait été reçu par Victor Hugo « avec beaucoup de courtoisie et de grâce ». Sa correspondance est pleine de descriptions de dîners et de réceptions où il se trouvait avec Chateaubriand, Lamartine, Dumas père, Scribe, Théophile Gautier, Émile de Girardin et autres personnages célèbres. C'est alors qu'Ary Scheffer fit un beau portrait de lui. Il s'était lié d'une grande amitié avec Wilkie Collins, dont le talent n'était pas sans de frappantes analogies avec le sien, et qui fut dès lors son collaborateur fidèle et intime dans tous les numéros de Noël de son journal.

Au milieu de cette existence agitée, compliquée encore par des discours, des lectures publiques et des représentations théâtrales, il commença *Little Dorrit*, qui parut avec 41 gravures de H. K. Browne (Phiz) et reçut l'accueil ordinaire d'un public qui retrouvait avec plaisir, à côté de l'idée géniale du *Circumlocution Office*, les descriptions amplifiées qui l'avaient tant intéressé dans *David Copperfield* lorsque Mr. Micawbert était en prison pour dettes, et, avec émotion, quelque chose du caractère de Little Nell dans celui de *Little Dorrit*.

En mars 1856, Dickens acheta une maison de campagne qu'il avait souvent admirée dans son enfance, entre Rochester et Gravesend, non loin de la Tamise, Gad's Hill Place, lieu dont il est fait mention par Shakespeare dans sa tragédie de Henri IV. La maison elle-même ne datait que de 1779. Cette propriété occupa désormais une grande place dans les pensées de Dickens. Il ne cessa, jusqu'à la fin de sa vie, d'y apporter des modifications, des agrandissements, de l'améliorer et de l'embellir.

Il semble qu'ayant enfin une demeure à son goût, le *home* qu'il avait désiré étant enfant, la paix dût revenir dans son ménage depuis longtemps troublé. Ce fut le contraire qui arriva. L'incompatibilité d'humeur s'accroissait chaque jour entre Mrs. Dickens et son mari. Attentive à ses devoirs de femme et de mère, elle était incapable de comprendre les inégalités d'humeur, les fantaisies, la nervosité physique et morale, si l'on peut dire, du grand écrivain, que cette inintelligence exaspérait. Après vingt ans de vie commune, pendant lesquels il leur était né dix enfants, ils en étaient arrivés à se faire souffrir mutuellement, au point de reconnaître l'un et l'autre la nécessité

d'une séparation. Mrs. Dickens s'éloigna avec son fils aîné, Charles, sans rupture violente, et le romancier garda les autres, dont sa belle-sœur, Miss Georgina Hogarth, continua de prendre soin (mai 1858).

Sous le coup de cette révolution domestique, Dickens, incapable de travailler, voulut tirer profit de son talent de lecteur et, malgré les objections de Forster qui trouvait qu'une telle exhibition de soi-même était dégradante, il débuta à St. Martin's Hall par seize séances, dont le succès l'engagea définitivement dans une voie qui ne pouvait que lui être funeste.

Sa séparation d'avec sa femme n'avait pas été sans soulever des commentaires. Dickens voulut les arrêter en publiant dans les *Household Words* une déclaration qui, naturellement, ne fit qu'aggraver le mal et que n'approuvèrent point ses éditeurs et ses associés, MM. Bradbury et Evans. Ceux-ci ne permirent pas que cette malencontreuse déclaration fût reproduite par le *Punch*, dont ils étaient les propriétaires. Dickens s'en trouva froissé, et résolut de se retirer des *Household Words*, dont il rendait ainsi la liquidation nécessaire. Il fonda en même temps un autre journal, *All the Year Round* (« Tout le long de l'année »), sur le même plan que les *Household Words* ; et, lorsque vint la vente de celui-ci, il le fit acheter pour 3 500 livres sterling (87 500 francs), afin de le supprimer en le réunissant à la publication nouvelle. Le premier numéro de *All the Year Round* parut le 30 avril 1859, contenant la première partie d'un nouveau roman de Dickens, *A Tale of Two Cities*.

Cet ouvrage, où le Paris révolutionnaire sert de cadre à une histoire dramatique et passionnelle très émouvante, marque la reprise des relations entre Dickens et la maison Chapman et Hall. C'est elle qui édita le roman en livraisons mensuelles, illustrées de 46 gravures par Phiz (Hablot K. Browne), en même temps qu'il paraissait par fragments hebdomadaires dans le journal.

Cette même année, un journal de New York, le *Ledger*, lui acheta 1 000 livres sterling (25 000 francs) la primeur d'une nouvelle en trois parties, *Hunted Down* (« Aux abois »), qui parut l'année suivante dans *All the Year Round*.

En 1860, il publia dans son journal un grand nombre d'articles, dont beaucoup sont de petits chefs-d'œuvre, sous ce titre : *The Uncommercial Traveller* (« le Voyageur qui

n'est pas de commerce »). Mais la mort de son frère Alfred l'affligea beaucoup, et contribua à augmenter son inquiétude d'esprit, qui se traduisait surtout par des insomnies et le besoin épuisant de changer de place.

Il employa une grande partie de cette année à terminer son déménagement de Tavistock House à Gad's Hill Place, et, à cette occasion, il brûla tous les papiers et lettres qui s'accumulaient chez lui depuis vingt ans. Il s'est sûrement perdu là des trésors, car il avait pour correspondants les esprits les plus distingués de tous les pays. Mais il réprouvait absolument les indiscretions posthumes, et il enlevait ainsi la possibilité de faire un usage mauvais ou inconvenant de lettres confidentielles.

Cependant, le tirage de *All the Year Round* baissait en des proportions inquiétantes. Dickens comprit qu'il fallait encore donner de sa personne, et il écrivit *Great Expectations* (« Grandes espérances »), dont la publication dura de décembre 1860 à août 1861, et qui eut l'effet désiré.

Les années suivantes (1862-1864) se partagèrent entre la maladie, les ébranlements causés par la mort de parents ou d'amis, — sa mère, son ami Thackeray, son fils Walter, le dessinateur Leech, — et les fatigues des lectures publiques multipliées à Londres, en province, et même à Paris.

Je ne parle plus du numéro annuel de Noël, qui paraissait régulièrement, et dont les récits, écrits en collaboration avec Wilkie Collins, étaient attendus par des centaines de mille de lecteurs. Parmi les plus justement célèbres, dont l'invention lui revient, il faut citer *Mrs. Lirriper's Lodgings* (1863), *Mugby Junction* (1866) et, en 1867, *No Thoroughfare*, qui fut le dernier des numéros de Noël auxquels il présida.

En 1864, il publia, en livraisons illustrées de figures sur bois par Marcus Stone, son dernier grand roman complet, *Our mutual Friend*, qui peut, quoi qu'on en dise, prendre rang à côté de ses meilleures œuvres.

Mais le surmenage se faisait à chaque saison plus durement sentir, sans que les avertissements les plus directs pussent le faire renoncer aux banquets, aux discours, aux lectures, à cette dépense endiablée de flux nerveux qui l'épuisait. Au mois de février, pendant une longue promenade dans la neige, il eut le pied gelé et souffrit

d'atroces tortures. Il ne guérit jamais complètement ; les changements de temps, la moindre fatigue provoquaient le retour des douleurs, de sorte qu'il dut renoncer à la marche, l'exercice qu'il aimait le plus. Enfin, un accident de chemin de fer où il faillit perdre la vie, en revenant de France, à Staplehurst, non loin de Maidstone, et où il se comporta bravement, aidant avec ardeur au sauvetage, lui secoua tellement les nerfs que, pendant plusieurs semaines, le moindre effort intellectuel le faisait tomber en syncope, et qu'il ne voulut plus jamais monter dans un train rapide.

Cela ne l'empêcha pas de reprendre ses lectures publiques en Angleterre et en Irlande, malgré l'agitation des *fenians*, ni d'accepter l'invitation des Américains qui, oubliant des anciennes querelles, déposaient en banque une garantie de 10 000 livres sterling pour l'engager à venir lire chez eux des extraits de ses contes de Noël, la mort de la petite Nell et d'autres passages dramatiques de ses ouvrages spécialement choisis et arrangés pour produire le maximum d'effet.

Comme pour appuyer cette invitation, le journal *Our Young Folks*, de chez Ticknor et Fields, et l'*Atlantic Monthly* lui donnaient chacun 1000 livres pour deux nouvelles de peu d'étendue : *Holiday Romance* (« Roman de vacances ») et *George Silverman's Explanation* (1868).

Pendant, le romancier mit quelque prudence dans cette aventure. Il envoya son *manager* ou *imprvsario*, G. Dolby, sonder le terrain. Dolby revint en septembre avec un rapport favorable : l'affaire se présentait bien. C'en fut assez ; ni l'érysipèle qui s'était déclaré à son pied malade, ni les objurgations de Forster et de plusieurs autres de ses amis ne purent prévaloir sur le désir de gagner une grosse somme, dont il croyait avoir encore besoin pour l'établissement convenable de ses enfants.

Il partit sur le *Cuba*, le 9 novembre. Longfellow, Emerson, Oliver Wendel Holmes, Agassiz, tout ce que l'Amérique avait d'illustre le reçut et lui fit fête. Ses lectures furent un long triomphe. L'influenza qu'il prit à New York, et dont il guérit mal, les interrompit à peine. Enfin, il donna ses deux dernières séances à Boston le 8 avril 1868, et à New York le 20 et s'embarqua sur la *Russia* pour venir, sous prétexte de lectures d'adieu, reprendre la même vie en Angleterre

Son engagement n'en comportait pas moins de cent, qu'il commença en octobre. Encore trouva-t-il le temps de préparer pour l'impression les *Religious Opinions*, ouvrage posthume bien étranger à ses travaux ordinaires, laissé par le Rév. Chauncey Hare Townshend, qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire, et d'aller à Paris (juin) surveiller au Vaudeville les répétitions de la pièce qu'on avait tirée de son *Christmas Tale : No Thoroughfare* (« Passage interdit »).

Du reste, sa santé se délabrait un peu plus chaque jour. Il avait mal aux yeux; il se sentait de la faiblesse dans tout le côté gauche; son cœur avait des mouvements désordonnés, des arrêts angoissants, indices de fatigue et d'usure. Son pied était loin d'être guéri. Malgré tout, son esprit, indomptablement actif, avait conçu le plan d'un autre roman, *le Mystère d'Edwin Drood*, dont le premier numéro parut le 1^{er} mars 1870 dans *All the Year Round*, où son fils aîné, Charles, avait remplacé W. H. Wills à la direction.

Il avait encore fait une série de lectures d'adieu en janvier et en mars, et il travaillait à son nouveau livre, dont la moitié était écrite, lorsque, le 8 juin, après une journée de labeur assidu, il se sentit mal à l'aise en dinant, prononça quelques phrases incohérentes, et, se levant de sa chaise, tomba lourdement sur le côté gauche en murmurant : « A terre ! » (*On the ground!*). Ce furent ses dernières paroles. Un épanchement sanguin s'était produit dans son cerveau et, vingt-quatre heures après, il était mort. Il avait cinquante-huit ans et quatre mois. Il fut enterré sans pompe à Westminster, dans le *coin des poètes*, et partout où se parle la langue anglaise on sentit douloureusement que quelque chose de beau et de grand prenait fin.

Charles Dickens ne fut pas seulement un merveilleux conteur, dont les récits ont enchanté et enchantent encore tous ceux qui savent lire, même les délicats et les dédaigneux qui lui reprochent de n'avoir ni l'âme ni le style d'un *quattrocenttiste*; non seulement ses livres, dont on a critiqué les longueurs, les invraisemblances, la sensiblerie, les plaisanteries forcées et — tranchons le mot — le mauvais goût, empoignent le lecteur et, de la première à la dernière ligne, ne le lâchent pas, l'entraînant de l'horreur à la pitié, de la terreur à la joie, le faisant passer par

toutes les alternatives de la crainte, de l'espoir, de l'attendrissement, des larmes et du rire, mais ses personnages, qu'on a accusés d'être faux, outrés, tantôt ennuyeux à force de bonté et de vertu supraterrrestres, tantôt insoutenables par l'excès du ridicule et de la charge, restent dans la mémoire des lecteurs de bonne foi comme des êtres vivants qu'ils ont connus et coudoyés, comme des types frappants et inoubliables d'humanité vraie.

La grandeur de son œuvre ne s'arrête pas là. Charles Dickens a été un bienfaiteur de ses semblables ; ses écrits sont presque tous de bonnes et puissantes actions. Il a rendu impossible la continuation du système d'écoles dénoncé dans *Thomas Nickleby* et *David Copperfield* ; il a donné son coup de pioche dans les vieux murs de la prison pour dettes, qui n'a pas tardé à s'écrouler tout à fait ; il a éclairé les recoins du *workhouse*, les labyrinthes de la procédure, les marais stagnants de l'administration, les replis de l'hypocrisie chez les personnages officiels et chez les particuliers ; il a flétri le vice et tendu la main à ses victimes ; il a ridiculisé les petits défauts, montré les grands dans leur laideur ; il a haï l'usurier, le chicaneur, le pharisien, l'exploiteur sous toutes ses formes et sous tous ses masques ; il a cru à la rédemption du coupable par le repentir et l'effort ; mais surtout il a toujours soutenu la cause des humbles, défendu les opprimés, mis en relief la beauté et la puissance du bien, et répandu sur le monde un flot fécond de sympathie et de tendresse dont la source inépuisable était son cœur.

Je ne puis mieux résumer ma pensée qu'en une comparaison qui sera comprise de tous : Charles Dickens fut un Alexandre Dumas qui avait l'âme de Vincent de Paul.

B.-H. GAUSSERON.

PAGES CHOISIES DE DICKENS

ROMANS

LES PAPIERS DE PICKWICK

Le duel de Mr. Winkle.

Nous avons indiqué dans notre Introduction le plan général des *Posthumous Papers of the Pickwick Club*, et dans quelles circonstances il avait été formé. L'épisode que nous donnons ici est emprunté au chapitre II. Mr. Pickwick et ses amis, envoyés en mission d'exploration dans la province par le Pickwick Club de Londres, sont descendus à Rochester dans un hôtel où un plantureux dîner, arrosé largement, les dispose au sommeil, à l'exception cependant de Mr. Winkle, qui va dissiper les fumées de son cerveau en se promenant longtemps à travers les rues, et de Mr. Tupman, qui se laisse entraîner par un compagnon de rencontre à un bal donné dans les salons de l'hôtel même ; comme cet étranger n'a que des habits de voyage, Mr. Tupman se permet de lui prêter, à l'insu du propriétaire en promenade, le costume de cérémonie, aux boutons du Club, que Mr. Winkle a apporté dans sa valise. Au bal, l'étranger se prend de querelle avec un médecin militaire, auquel il refuse de dire son nom, pour l'empêcher de donner à l'affaire les suites qu'elle comporte. L'habit de soirée est remis sans bruit dans la valise par Mr. Tupman, dont la chambre communique avec celle de Mr. Winkle, et l'étranger disparaît.

Ce préambule fera comprendre l'amusant imbroglio qui suit.

Sept heures achevaient à peine de sonner, le lendemain matin, lorsque le vaste esprit de Mr. Pickwick fut réveillé de l'état d'inconscience où le sommeil l'avait plongé par un coup frappé bruyamment à la porte de sa chambre.

— Qui est là ? dit Mr. Pickwick, se dressant sur son lit.

— Le cireur de chaussures, monsieur.

— Que voulez-vous ?

— S'il vous plaît, monsieur, pouvez-vous me dire quel est le gentleman de votre société qui porte un habit de soirée bleu brillant, avec un bouton doré aux initiales P. C. ?

« On l'a donné à brosser », pensa Mr. Pickwick, et l'homme ne se rappelle plus à qui il est. Il cria :

— Mr. Winkle, la troisième porte à droite.

— Merci, monsieur, dit le cireur, qui s'éloigna.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Mr. Tupman, comme un coup retentissant frappé à sa porte l'arrachait à son repos plein d'oubli.

— Puis-je parler à Mr. Winkle ? répliqua le cireur, du dehors.

— Winkle ! Winkle ! clama Mr. Tupman dans la direction de la chambre contiguë.

— Holà ! fit une voix sourde qui venait de dessous les draps.

— On vous demande... Quelqu'un, à la porte. — Et, ayant fait l'effort d'articuler ces mots, Mr. Tracy Tupman se retourna et se rendormit.

— On me demande ! disait Mr. Winkle en sautant de son lit à la hâte et en passant quelques pièces de son vêtement. On me demande ! A cette distance de Londres... Qui peut bien me demander ?

— Un gentleman, dans le café, monsieur, répliqua le cireur, au moment où Mr. Winkle, ouvrant la porte, se trouvait en face de lui. Le gentleman dit qu'il ne vous retiendra pas une minute, monsieur, mais qu'il ne peut pas admettre un refus d'entrevue.

— C'est très bizarre ! dit Mr. Winkle. Je suis en bas tout de suite.

Il s'enveloppa précipitamment dans un châle de voyage et une robe de chambre et descendit l'escalier. Une vieille femme et un couple de garçons nettoyaient

la salle de café, où un officier en petite tenue regardait par la fenêtre. Il se retourna comme Mr. Winkle entra, et fit une raide inclinaison de tête. Ayant donné l'ordre aux domestiques de se retirer et très soigneusement fermé la porte, il dit : — Mr. Winkle, je présume ?

— Mon nom est Winkle, en effet, monsieur.

— Vous ne serez pas surpris, monsieur, que je vous informe que je viens ici ce matin au nom de mon ami, le D^r Slammer, du 97^e.

— Le D^r Slammer ? fit Winkle.

— Le D^r Slammer. Il m'a prié de vous exprimer son opinion que votre conduite d'hier soir a été d'une nature qu'aucun gentleman ne pourrait supporter, et (a-t-il ajouté) qu'aucun gentleman ne voudrait tenir vis-à-vis d'un autre.

L'étonnement de Mr. Winkle était trop réel et trop évident pour échapper à l'ami du D^r Slammer, qui, en conséquence, continua : — Mon ami, le D^r Slammer, m'a demandé d'ajouter qu'il est fermement persuadé que vous avez été en état d'ébriété pendant une partie de la soirée, et, il se peut, inconscient de la gravité de l'insulte dont vous vous rendiez coupable. Il m'a donné commission de dire que, si cette circonstance était alléguée en atténuation de votre conduite, il consentirait à accepter des excuses écrites de votre main sous ma dictée.

— Des excuses écrites ! répéta Mr. Winkle sur le ton de la plus profonde stupéfaction.

— Naturellement ! vous connaissez l'alternative, dit l'officier froidement.

— Est-ce qu'on vous a chargé de ce message pour moi, nominativement ? demanda Mr. Winkle, dont cette conversation extraordinaire brouillait désespérément l'intellect.

— Je n'étais pas présent moi-même, répliqua le visiteur ; mais, par suite de votre refus énergique de donner votre carte au D^r Slammer, ce gentleman m'a prié

de retrouver le porteur d'un habit très peu ordinaire, — un habit de soirée, d'un bleu brillant, avec boutons dorés marqués d'un buste et des lettres P. C.

Mr. Winkle chancela de surprise, littéralement, en entendant cette description minutieuse de son costume. L'ami du Dr Slammer poursuivit : — L'enquête que j'ai faite à la buvette, tout à l'heure, m'a convaincu que le propriétaire de l'habit en question est arrivé ici, avec trois messieurs, hier dans l'après-midi. J'ai immédiatement envoyé parler au gentleman qu'on m'a décrit comme paraissant le principal personnage de votre société, et il m'a tout de suite adressé à vous.

Si la grande tour du château de Rochester s'était soudainement détachée de ses fondements pour venir se planter en face de la fenêtre du café, l'étonnement de Mr. Winkle n'eût été rien en comparaison de celui avec lequel il écouta ce discours. Sa première impression fut qu'on lui avait volé son habit. — Voulez-vous me permettre de vous retenir un moment ? dit-il.

— Certainement, répondit le malencontreux visiteur.

Mr. Winkle courut à sa chambre et, d'une main tremblante, ouvrit son sac de voyage. L'habit y était à sa place habituelle, mais montrant, quand on l'examinait de près, des indices évidents qu'il avait été porté la nuit précédente.

— Ce doit être ça, dit Mr. Winkle en laissant l'habit lui tomber des mains. J'ai pris trop de vin après dîner et j'ai très vaguement le souvenir de m'être ensuite promené dans les rues et d'avoir fumé un cigare. Le fait est que j'étais très ivre. J'ai dû changer d'habit... aller quelque part... et insulter quelqu'un... Ça ne fait pas de doute ; et ce message en est la conséquence terrible.

Ce disant, Mr. Winkle retourna au café, avec la lugubre et effroyable résolution d'accepter le cartel du belliqueux Dr Slammer, au risque des pires conséquences.

Cette détermination, Mr. Winkle y était poussé par

des considérations diverses, dont la première était sa réputation au club. Il avait toujours été regardé comme une haute autorité dans toutes les questions de divertissement et d'adresse, qu'il s'agit de l'offensive, de la défensive ou de l'inoffensive; et si, à la première occasion où il était mis à l'épreuve, il reculait devant l'expérience, sous l'œil même de son chef de file, son renom et sa position étaient à jamais perdus. En outre, il se rappelait avoir fréquemment entendu les non initiés à ces sortes de choses donner à comprendre que, par suite d'une entente préalable entre les seconds, il était rare que les pistolets fussent chargés à balle; et, de plus, il réfléchissait que, s'il s'adressait à Mr. Snodgrass pour lui servir de témoin, et qu'il lui dépeignit très vivement le danger, ce gentleman communiquerait peut-être la nouvelle à Mr. Pickwick, lequel ne perdrait certainement pas de temps pour la transmettre aux autorités locales, et empêcherait ainsi un de ses féaux d'être tué ou estropié.

Telles étaient ses pensées lorsqu'il rentra dans le café et intima son intention d'accepter le cartel du docteur.

— Voulez-vous m'adresser à un ami, pour régler l'heure et le lieu du rendez-vous? dit l'officier.

— Tout à fait inutile, répliqua Mr. Winkle; indiquez-les-moi, et je pourrai me procurer l'assistance d'un ami ensuite.

— Disons-nous... le coucher du soleil, ce soir? demanda l'officier négligemment.

— Très bien, fit Mr. Winkle, songeant en son cœur que c'était très mal.

— Vous connaissez le fort Pitt?

— Oui; je l'ai vu hier.

— Si vous voulez vous donner la peine de tourner dans le champ qui borde le retranchement, de prendre le sentier à gauche lorsque vous arriverez à un angle des fortifications, et de continuer droit devant vous jusqu'à ce que vous m'aperceviez, je vous précéderai

dans un lieu retiré où l'affaire pourra se terminer sans crainte d'interruption.

— *Crainte* d'interruption ! songea Mr. Winkle.

— Rien de plus à arranger, je crois, dit l'officier.

— Je ne vois rien de plus, répliqua Mr. Winkle.

— Bonjour.

— Bonjour. — Et l'officier s'éloigna à grands pas en sifflant gaiement.

Ce matin-là, le temps du déjeuner s'écoula pesamment. Mr. Tupman n'était pas en état de se lever après la dissipation de la nuit précédente; Mr. Snodgrass semblait en proie à un poétique accablement d'esprit, et Mr. Pickwick lui-même manifestait une affection inusitée pour le silence et l'eau de Seltz. Mr. Winkle guettait impatiemment son occasion; elle ne fut pas longue à se présenter. Mr. Snodgrass proposa une visite au château, et comme Mr. Winkle était le seul membre de la société disposé à se promener, ils sortirent ensemble.

— Snodgrass, dit Mr. Winkle lorsqu'ils eurent quitté la voie publique, Snodgrass, mon cher camarade, puis-je compter sur votre discrétion? — Et, en disant cela, il espérait de toute la force et de toute la ferveur de son cœur ne pas pouvoir y compter.

— Vous le pouvez, répondit Mr. Snodgrass. Écoutez mon serment...

— Non, non, interrompit Winkle, terrifié à l'idée que son compagnon allait, sans rien savoir, s'engager d'honneur à ne donner aucun renseignement. Ne jurez pas, ne jurez pas; ce n'est pas du tout nécessaire.

Mr. Snodgrass laissa retomber la main qu'il avait poétiquement levée vers les nuages en prononçant son appel, et prit une posture attentive.

— J'ai besoin de votre assistance, mon cher camarade, dans une affaire d'honneur, dit Mr. Winkle.

— Vous l'aurez, répondit Mr. Snodgrass en saisissant la main de son ami.

— Avec un docteur, le Dr Slammer, du 97^e, dit

Mr. Winkle, désireux de donner à la chose l'aspect le plus solennel possible. Une affaire avec un officier, qui a un autre officier pour second, au coucher du soleil, ce soir, dans un champ solitaire, au delà du fort Pitt.

— Je vous accompagnerai, dit Mr. Snodgrass.

Il était étonné ; mais effrayé, pas du tout. C'est extraordinaire comme n'importe qui, hors le principal intéressé, peut rester froid dans des cas semblables. Mr. Winkle avait oublié cela. Il avait jugé des sentiments de son ami d'après les siens.

— Les conséquences peuvent être épouvantables, dit Mr. Winkle.

— J'espère que non, dit Mr. Snodgrass.

— Le docteur, je crois, est très bon tireur, dit Mr. Winkle.

— La plupart de ces militaires le sont, remarqua Mr. Snodgrass. Mais vous l'êtes aussi, n'est-ce pas ?

Mr. Winkle répondit affirmativement ; et, s'apercevant qu'il n'avait pas suffisamment alarmé son compagnon, il changea de terrain.

— Snodgrass, dit-il avec un trémolo d'émotion dans la voix, si je succombe, vous trouverez dans un paquet que je remettrai entre vos mains une lettre pour mon... pour mon père.

Cette attaque échoua également. Mr. Snodgrass fut touché, mais il se chargea de remettre la lettre aussi promptement que s'il avait été un facteur de la poste à quatre sous.

— Si je succombe, dit Mr. Winkle, ou si c'est le docteur qui succombe, vous, mon cher ami, vous passerez en jugement comme complice. Dois-je impliquer mon ami dans une affaire où il risque la transportation, — peut-être à vie !

Mr. Snodgrass fit une légère grimace, mais son héroïsme était invincible. — Pour la cause de l'amitié, s'écria-t-il avec ardeur, je braverai tous les dangers.

Ce que Mr. Winkle maudit intérieurement cette

amitié dévouée, pendant les quelques minutes qu'ils marchèrent en silence, côte à côte, noyés chacun dans leurs méditations ! La matinée tirait à sa fin ; il commençait à désespérer.

— Snodgrass, dit-il en s'arrêtant tout à coup, *n'allez pas* permettre qu'on me contrarie dans cette affaire,... *n'en informez pas* les autorités locales,... *n'obtenez pas* l'assistance de plusieurs officiers de paix, pour faire mettre soit moi, soit le Dr Slammer, du 97^e régiment, caserné actuellement à la caserne Chatham, sous bonne garde et empêcher ainsi ce duel ; je vous le dis, *ne faites pas* cela.

Mr. Snodgrass saisit chaleureusement la main de son ami et répondit avec enthousiasme : — Non, pour tout au monde !

Un frisson parcourut le corps de Mr. Winkle : la conviction qu'il n'avait rien à espérer des craintes de son ami, et qu'il était destiné à servir de cible vivante, s'imposait irrésistiblement à son esprit.

L'état des choses ayant été formellement exposé à Mr. Snodgrass, et une boîte de pistolets de combat, avec les accessoires voulus de poudre, balles et capsules, louée à un armurier de Rochester, les deux amis retournèrent à leur auberge, Mr. Winkle pour réfléchir à la lutte prochaine, et Mr. Snodgrass pour préparer les armes de guerre et les mettre en état de service immédiat.

Le soir était morne et lourd, lorsqu'ils sortirent de nouveau pour leur fâcheuse promenade. Mr. Winkle s'était emmitoufflé dans un immense manteau, afin d'échapper aux remarques, et Mr. Snodgrass portait sous le sien les instruments de destruction.

— Avez-vous bien tout ? dit Mr. Winkle d'une voix agitée.

— Tout, répondit Mr. Snodgrass. Quantité de munitions, au cas où la première décharge serait sans effet. Il y a un quart de livre de poudre dans la boîte, et j'ai mis deux journaux dans ma poche pour les bourres.

C'étaient là des marques d'amitié dont tout le monde aurait pu raisonnablement se sentir très reconnaissant. Il est à présumer que la gratitude de Mr. Winkle était trop forte pour être exprimée, car il ne dit rien, mais continua à marcher — plutôt lentement.

— Nous sommes bien à temps, dit Mr. Snodgrass, comme ils franchissaient la clôture du premier champ. Le soleil est juste en train de disparaître. — Mr. Winkle regarda le globe à son déclin, et douloureusement songea à la probabilité de sa propre disparition avant qu'il fût longtemps.

— Voilà l'officier! s'écria Mr. Winkle au bout de quelques minutes de marche.

— Où? dit Mr. Snodgrass.

— Là! Le gentleman en redingote bleue. — Mr. Snodgrass regarda dans la direction que son ami montrait du doigt, et aperçut une figure, enveloppée jusqu'en haut, répondant à la description. L'officier fit un léger signe de la main pour indiquer qu'il avait remarqué leur présence, et s'éloigna, suivi à peu de distance par les deux amis.

Le soir devenait plus morne de moment en moment, et le vent résonnait mélancoliquement à travers les champs déserts; on eût dit un géant lointain sifflant son chien de garde. La tristesse de la scène communiquait une teinte sombre aux sentiments de Mr. Winkle. Il tressaillit lorsqu'ils dépassèrent l'angle du retranchement : cela ressemblait à un colossal tombeau.

L'officier quitta brusquement le sentier, et, après avoir escaladé un palis et franchi une haie, entra dans un champ fermé de toutes parts. Deux messieurs y attendaient; l'un était un petit homme gras, aux cheveux noirs; l'autre — personnage corpulent, en pardessus soutaché — était assis sur un pliant, dans un calme parfait.

— L'adversaire, et un chirurgien, je suppose, dit Mr. Snodgrass. Prenez une goutte d'eau-de-vie. — Mr. Winkle saisit la bouteille clissée que son ami lui

tendait, et but une longue gorgée du réconfortant liquide.

— Mon ami, monsieur, Mr. Snodgrass, dit Mr. Winkle à l'officier qui s'approchait. — L'ami du Dr Slammer s'inclina et fit voir une boîte semblable à celle que portait Mr. Snodgrass.

— Nous n'avons rien à dire davantage, monsieur, je pense, fit-il froidement en ouvrant la boîte. On décline résolument toute excuse ?

— Rien, monsieur, dit Mr. Snodgrass qui commençait à se sentir un peu mal à l'aise, lui aussi.

— Voulez-vous avancer ? dit l'officier.

— Certainement, répondit Mr. Snodgrass. — On mesura le terrain et on régla les préliminaires.

— Vous trouverez ceux-ci meilleurs que les vôtres, dit le second de l'adversaire en montrant ses pistolets. Vous m'avez vu les charger ? Avez-vous quelque objection à vous en servir ?

— Certainement non, répondit Mr. Snodgrass. — Cette offre le soulageait d'un embarras considérable, car ses notions sur la manière de charger un pistolet avaient été jusqu'ici plutôt vagues et mal définies.

— Nous pouvons placer nos hommes, alors, je pense, dit l'officier avec autant d'indifférence que si les combattants eussent été des pions d'échec, et les témoins les joueurs.

— Je crois que nous le pouvons, reprit Mr. Snodgrass, qui aurait acquiescé à n'importe quelle proposition, parce qu'il n'y connaissait rien. — L'officier se dirigea vers le Dr Slammer, et Mr. Snodgrass alla à Mr. Winkle.

— Tout est prêt, dit-il en tendant le pistolet. Donnez-moi votre manteau.

— Vous avez le paquet, mon cher camarade, dit le pauvre Winkle.

— Parfaitement, dit Mr. Snodgrass. La main ferme, et donnez-lui-en dans l'aile.

L'idée vint à Mr. Winkle que ce conseil était de tout

point semblable à celui que les spectateurs donnent invariablement au gamin le plus petit dans une querelle de rue : « Vas-y et bats-le ». Recommandation admirable, si seulement on savait comment il faut faire. Cependant il ôta son manteau en silence — il fallait toujours longtemps pour le défaire, ce manteau — et accepta le pistolet. Les seconds s'écartèrent, le gentleman sur le pliant fit de même, et les belligérants s'approchèrent l'un de l'autre.

Mr. Winkle fut toujours remarquable par son extrême humanité. On conjecture que sa répugnance à blesser intentionnellement un de ses semblables fut la cause qui lui fit fermer les yeux en arrivant sur le lieu fatal, et que cette circonstance d'avoir les yeux fermés l'empêcha de remarquer la tenue tout à fait extraordinaire et inexplicable du Dr Slammer. Ce gentleman sursauta, ouvrit de grands yeux, battit en retraite, se frotta les paupières, rouvrit les yeux tout grands, et finalement cria : — Arrêtez ! arrêtez !

— Qu'est-ce que tout cela ? dit-il ensuite, comme son ami et Mr. Snodgrass arrivaient en courant. Ce n'est pas l'homme.

— Pas l'homme ! dit le témoin du Dr Slammer.

— Pas l'homme ! dit Mr. Snodgrass.

— Pas l'homme ! dit le gentleman, son pliant à la main.

— Certainement non, reprit le petit docteur. Ce n'est pas la personne qui m'a insulté la nuit dernière.

— Très extraordinaire ! s'écria l'officier.

— Très ! dit le gentleman au pliant. Toute la question est de savoir si le gentleman, étant sur le terrain, ne doit pas être considéré, au point de vue de la forme, comme l'individu qui a insulté notre ami, le Dr Slammer, hier soir, qu'il soit réellement cet individu ou non. — Et, ayant exprimé cette idée d'un air très entendu et très mystérieux, l'homme au pliant prit une grosse pincée de tabac et jeta autour de lui un regard profond, comme quelqu'un qui fait autorité en la matière.

Mais Mr. Winkle avait ouvert les yeux, et aussi

les oreilles, en entendant son adversaire réclamer la cessation des hostilités ; et percevant, par ce qui avait été dit ensuite, qu'il y avait, sans aucun doute possible, quelque méprise dans cette affaire, il avait tout de suite pressenti l'accroissement de réputation qu'il acquerrait inévitablement en cachant le motif réel de sa venue sur le terrain ; en conséquence, il s'avança hardiment et dit :

— Je ne suis pas la personne, je le sais.

— Alors, dit l'homme au pliant, c'est un affront que vous faites au Dr Slammer, et une raison suffisante pour procéder sur-le-champ.

— Restez tranquille, je vous prie, Payne, dit le second du docteur. Pourquoi ne m'avez-vous pas informé de ce fait ce matin, monsieur ?

— Assurément, assurément, dit l'homme au pliant d'un air indigné.

— Je vous supplie de rester tranquille, Payne, dit l'autre. Puis-je répéter ma question, monsieur ?

— Parce que, monsieur, dit Mr. Winkle, qui avait eu le temps de peser sa réponse, parce que, monsieur, vous avez représenté une personne ivre et mal apprise comme portant un habit que j'ai l'honneur, non seulement de porter, mais d'avoir inventé, — le costume projeté, monsieur, du Pickwick Club de Londres. L'honneur de cet uniforme, monsieur, je me sens tenu de le défendre, et c'est pourquoi, sans plus m'enquérir, j'ai accepté le cartel que vous m'apportiez.

— Mon cher monsieur, dit le bon petit docteur s'avancant la main tendue, j'honore votre vaillance. Permettez-moi de dire, monsieur, que j'admire hautement votre conduite, et que je regrette extrêmement de vous avoir causé le dérangement de cette rencontre, sans aucune utilité.

— Ne parlez pas de cela, je vous en prie, monsieur, dit Mr. Winkle.

— Je me sentirai fier de faire votre connaissance, monsieur, dit le petit docteur.

— J'aurai le plus grand plaisir à vous connaître, monsieur, reprit Mr. Winkle. — Là-dessus, le docteur et Mr. Winkle se serrèrent la main, puis Mr. Winkle et le lieutenant Tappleton (le second du docteur), puis Mr. Winkle et l'homme au pliant, et finalement Mr. Winkle et Mr. Snodgrass, — ce dernier saisi d'une excessive admiration pour la noble conduite de son héroïque ami.

— Je crois que nous pouvons nous séparer, dit le lieutenant Tappleton.

— Certainement, ajouta le docteur.

— A moins, intervint l'homme au pliant, à moins que Mr. Winkle ne se sente offensé par le cartel ; auquel cas il a droit, il me semble, à recevoir satisfaction.

Mr. Winkle, avec une grande abnégation, se déclara tout satisfait d'ores et déjà.

— Ou peut-être, poursuivit l'homme au pliant, le second de ce gentleman peut se sentir outragé par quelques observations tombées de mes lèvres au début de cette rencontre ; s'il en est ainsi, je serai heureux de lui donner satisfaction immédiatement.

Mr. Snodgrass s'empessa de se reconnaître très obligé au gentleman qui avait parlé en dernier lieu pour cette offre généreuse que le parfait contentement que lui donnait toute la conduite de l'affaire l'engageait seul à décliner. Les deux témoins refermèrent les boîtes, et toute la compagnie abandonna le terrain beaucoup plus allégrement qu'elle ne s'y était rendue.

La découverte de Mr. Pickwick, archéologue.

On sait que le Pickwick Club avait confié à son chef, l'illustre Mr. Pickwick, et à trois autres de ses membres la mission d'explorer la province aux environs de Londres pour y découvrir des traits de mœurs, des monuments et des antiquités. Mais, pour être archéologue, on n'en est pas moins homme, et Mr. Tracy Tupman, dont il est question dans les pages qui précèdent, où il apparaît comme d'un tempérament porté aux aventures, se trouve victime d'un amour mal placé et abandonne ses

amis, nourrissant la sombre pensée d'en finir avec l'existence. Ceux-ci se lancent aussitôt sur ses traces, et arrivent au village de Cobham, où ils le rencontrent en train de dîner. Après son repas, Mr. Pickwick l'entraîne dehors, persuadé qu'il suffira d'une conversation sérieuse en tête à tête, dans l'air calme et pur des champs, pour remonter le moral de cet amoureux désespéré.

Ce fut alors que Mr. Pickwick fit cette découverte immortelle, l'orgueil et la gloire de ses amis, et l'envie de tous les archéologues de ce pays et du monde entier... Son regard tomba sur une petite pierre brisée, en partie enfoncée dans le sol, devant la porte d'une cabane de paysan. Il s'arrêta.

— Voici qui est étrange, dit-il.

— Qu'est-ce qui est étrange ? demanda Mr. Tupman, regardant curieusement toutes les choses autour de lui, hors la bonne. Dieu me bénisse ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Cette éjaculation exprimait l'étonnement irrépressible causé par la vue de Mr. Pickwick, qui, dans l'enthousiasme de sa découverte, était tombé à genoux devant la petite pierre, et commençait à en enlever la poussière avec son mouchoir de poche.

— Il y a une inscription ici, dit Mr. Pickwick.

— Est-il possible ? dit Mr. Tupman.

— Je peux discerner, continua Mr. Pickwick, frottant de toute sa force et regardant attentivement à travers ses lunettes, je peux discerner une croix, et un B, et puis un T. C'est important, poursuivit-il en se redressant. C'est quelque inscription très vieille, bien antérieure peut-être aux anciennés maisons de charité du pays. Il ne faut pas perdre ça.

Il frappa à la porte de la cabane. Un ouvrier des champs l'ouvrit.

— Savez-vous comment cette pierre est venue ici, mon ami ? demanda le bénévole Mr. Pickwick.

— Non, je ne sais pas, répondit l'homme honnêtement. Elle était là longtemps avant ma naissance et celle de nous tous.

Mr. Pickwick lança un regard de triomphe à son compagnon.

— Vous... vous n'y êtes pas attaché particulièrement, j'ose dire, fit Mr. Pickwick, tremblant de désir. Ça vous serait égal de la vendre, hein ?

— Ah ! mais qui voudrait l'acheter ? demanda l'homme, avec une expression de physionomie qu'il croyait probablement très fine.

— Je vous en donnerai dix shillings tout de suite, dit Mr. Pickwick, si vous voulez me la soulever.

On peut facilement imaginer l'étonnement du village lorsque, la petite pierre ayant été enlevée d'un coup de bêche, Mr. Pickwick, au prix de grands efforts physiques, la porta de ses mains à l'auberge, et, après l'avoir soigneusement lavée, la déposa sur la table.

L'exultation joyeuse des Pickwickiens ne connut pas de bornes lorsqu'ils virent leur patience et leur persévérance, leur lavage et leur grattage, couronnés de succès. La pierre était rugueuse et brisée, et les lettres éparses et irrégulières ; mais on pouvait déchiffrer clairement le fragment d'inscription suivant

†
B I L S T
U M
P S H I
S. M.
A R K

Les yeux de Mr. Pickwick étincelaient de bonheur, pendant qu'il était assis, contemplant avidement son trésor. Il avait atteint un des plus grands objets de son ambition. Dans un comté connu pour abonder en restes des vieux âges, dans un village où subsistaient encore quelques souvenirs des anciens temps, lui, lui, le président du Pickwick Club, il avait découvert une étrange et curieuse inscription d'une incontestable antiquité, qui avait complètement échappé à l'observation des

nombreux savants venus avant lui ! Il pouvait à peine en croire le témoignage de ses sens.

— Ceci, dit-il, ceci me détermine. Nous retournons à Londres demain.

— Demain ! s'écrièrent ses compagnons émerveillés.

— Demain, dit Mr. Pickwick. Il faut tout de suite déposer ce trésor là où il pourra être complètement examiné et convenablement compris...

Il appert des *Transactions* du Club que Mr. Pickwick fit une conférence sur sa découverte à une assemblée générale convoquée le lendemain soir de leur retour, et qu'il entra dans diverses spéculations ingénieuses et érudites touchant l'inscription. Il paraît aussi qu'un habile artiste exécuta un dessin fidèle de cette curiosité, lequel fut gravé sur pierre et offert à la *Royal Antiquarian Society* et à d'autres corps savants ; que des aigreurs et des jalousies sans nombre furent suscitées par les écrits polémiques auxquels cette trouvaille donna lieu ; que Mr. Pickwick lui-même écrivit une brochure contenant quatre-vingt-seize pages très finement imprimées et vingt-sept lectures différentes de l'inscription ; que trois vieux gentlemen retranchèrent jusqu'au dernier shilling de leur héritage à leur fils aîné pour n'avoir pas craint de mettre en doute l'antiquité du fragment ; qu'une personne enthousiaste se retrancha elle-même prématurément du nombre des vivants, dans son désespoir de ne pas être capable d'en pénétrer le sens ; que Mr. Pickwick fut élu membre honoraire de dix-sept sociétés nationales et étrangères pour avoir fait cette découverte ; qu'aucune de ces dix-sept sociétés n'en put tirer rien, mais que toutes les dix-sept s'accordèrent à déclarer qu'elle était très extraordinaire.

Mr. Blotton, il est vrai — et ce nom sera voué au mépris éternel de ceux qui cultivent le mystérieux et le sublime. — Mr. Blotton, disons-nous, avec le doute et les arguties particuliers aux esprits vulgaires, ne crai-

gnit pas de présenter le cas sous un jour aussi dégradant que ridicule. Mr. Blotton, dans le désir mesquin de ternir le lustre immortel du nom de Pickwick, entreprit de sa personne le voyage de Cobham, et à son retour, dans un discours qu'il prononça au Club, il déclara sarcastiquement qu'il avait vu l'homme à qui la pierre avait été achetée, que l'homme la supposait très ancienne, mais niait solennellement l'antiquité de l'inscription, — d'autant qu'il la donnait comme ayant été grossièrement gravée par lui-même en un moment d'oisiveté, et comme présentant des lettres destinées à ne comporter ni plus ni moins que cette simple interprétation : — BILL STUMPS, HIS MARK (« Bill Stumps, sa marque »), et que Mr. Stumps, n'ayant guère l'habitude des compositions littéraires originales, et étant plus accoutumé à se guider sur le son des mots que sur les règles strictes de l'orthographe, avait omis le L final de son nom de baptême.

Le Pickwick Club (comme on pouvait s'y attendre de la part d'une institution si éclairée) reçut cette déclaration avec le mépris qu'elle méritait, chassa le présomptueux et malintentionné Blotton, et vota à Mr. Pickwick une paire de lunettes d'or, en marque de sa confiance et de son approbation ; en retour de quoi Mr. Pickwick fit peindre son portrait et le suspendit dans la salle du Club.

Mr. Blotton, quoique rejeté, ne fut pas mâté. Il écrivit, lui aussi, une brochure et l'adressa aux dix-sept sociétés savantes, nationales et étrangères ; elle contenait la répétition de la déclaration qu'il avait déjà faite et intimait plus qu'à demi son opinion que les dix-sept sociétés savantes étaient autant de *humbugs*¹. Là-dessus, la vertueuse indignation des dix-sept sociétés savantes, nationales et étrangères, s'étant soulevée, plusieurs brochures nouvelles parurent ; les sociétés savantes étrangères correspondirent avec les sociétés

¹ Charlatan ; charlatanerie.



savantes nationales ; les sociétés savantes nationales traduisirent les brochures des sociétés savantes étrangères en anglais ; les sociétés savantes étrangères traduisirent les brochures des sociétés savantes nationales en toute sorte de langues, et ainsi commença cette célèbre discussion scientifique si connue du monde entier sous le nom de « Controverse Pickwick ».

Le Mariage de Mr. Snodgrass.

Plus heureux que Mr. Tracy Tupman, Mr. Snodgrass, le témoin de Mr. Winkle dans son fameux duel, dont on a pu deviner l'âme poétique, s'est fait aimer d'Emily, une des deux filles de Mr. Wardle, gentleman provincial chez qui les Pickwickiens trouvent toujours un accueil cordial. Cette passion est née et a grandi dans le mystère. De son côté, Mr. Winkle, épris d'une orpheline, Arabella Allen, la meilleure amie des filles de Mr. Wardle, l'a enlevée et épousée, en se passant du consentement de son propre père, fort irrité d'une alliance qu'il n'a pas permise. Cet exemple tente Emily et son poète, qui projettent d'en faire autant si Mr. Wardle s'oppose à leur union. C'est dans ces dispositions que tous les personnages intéressés se rencontrent à Londres, dans l'hôtel où Arabella et Winkle sont descendus. Auparavant, Mr. Wardle a un entretien avec Mr. Pickwick chez leurs avoués communs, Lowten et Parker.

— Je crois que toutes les filles sont folles, dit Mr. Wardle. Vous direz que ce n'est pas une nouvelle. Non, peut-être ; mais c'est vrai, malgré tout.

— Ce n'est point tout exprès pour nous dire cela que vous êtes venu à Londres, mon cher monsieur, n'est-ce pas ? demanda Mr. Parker.

— Non, pas absolument, répliqua Wardle, bien que ce soit la principale cause de mon voyage. Comment se porte Arabella ?

— Très bien, et elle sera ravie de vous voir, j'en suis sûr, dit Mr. Pickwick.

— La petite coquette, avec son œil noir ! reprit Wardle. J'avais fortement l'idée de l'épouser moi-même, un jour ou l'autre. Mais je suis bien aise de ce qui s'est passé, néanmoins, très aise.

— Comment la nouvelle vous est-elle parvenue? demanda Mr. Pickwick.

— Oh! c'est à mes filles qu'elle est arrivée, naturellement, répondit Wardle. Arabella a écrit avant-hier, pour dire qu'elle avait fait un mariage clandestin sans le consentement du père de son mari, et que vous étiez allé le lui demander lorsque son refus ne pouvait plus rien empêcher, et tout le reste de l'histoire. J'ai pensé que c'était un très bon moment pour dire quelque chose de sérieux à mes filles, à moi; j'ai donc dit quelle effroyable chose c'était que des enfants se mariassent sans le consentement de leurs parents, et tout ce qui s'ensuit; mais, va te faire lan-laire, je n'ai pu produire la moindre impression sur elles. Elles pensaient qu'il était bien plus effroyable qu'un mariage se fût fait sans demoiselles d'honneur. C'est au point que j'aurais aussi bien fait de prêcher Joe ¹ lui-même.

Ici le vieux monsieur s'arrêta pour rire, et, quand il s'en fut donné son content, il reprit :

— Mais ce n'est pas le plus joli de l'affaire, à ce qu'il paraît. Ce n'est que la moitié des amourettes et des intrigues qui allaient leur train. Nous marchions sur une mine depuis six mois, et, à la fin, voilà qu'elle éclate.

— Que voulez-vous dire? s'écria Mr. Pickwick en pâlisant. Pas d'autre mariage secret, j'espère?

— Non, non, répondit le vieux Wardle. Ce n'est pas si mauvais que ça; non.

— Quoi, alors? demanda Mr. Pickwick. Y suis-je intéressé?...

— Eh bien, oui, vous l'êtes, dit Wardle.

— Comment? interrogea Mr. Pickwick anxieux. De quelle manière?

— Réellement, répliqua Wardle, vous êtes un jeune gaillard si inflammable que j'ai presque peur de vous le raconter... Cependant, je me risque... Le fait est que

1. Son cocher : gros garçon toujours endormi.

ma fille Bella — Bella, qui a épousé le jeune Trundle, vous savez ?

— Oui, oui, nous savons, fit Mr. Pickwick avec impatience.

— Ne m'effrayez pas dès le commencement. Ma fille Bella, donc, — Emily était allée se coucher avec la migraine après m'avoir lu la lettre d'Arabella, — vint s'asseoir à côté de moi, l'autre soir, et se mit à parler de ce mariage. « Eh bien, papa, dit-elle, qu'en pensez-vous ? — Mais, ma chérie, dis-je, je suppose que tout est très bien ; j'espère que c'est pour le mieux. » Je répondais de cette façon parce que j'étais, à ce moment-là, assis devant le feu, buvant mon grog assez pensivement, et que je savais qu'en jetant un mot vague de temps en temps, je l'engagerais à continuer de causer. Mes deux filles sont l'une et l'autre le portrait de leur chère mère, et, à mesure que je deviens vieux, j'aime à me trouver seul avec elles ; leurs voix et leurs physionomies me reportent à l'époque la plus heureuse de ma vie, et me rendent, sur le moment, aussi jeune que j'étais alors, bien que le cœur ne soit pas tout à fait aussi léger. « C'est tout à fait un mariage d'inclination, papa, dit Bella après un court silence. — Oui, ma chérie, dis-je ; mais ces mariages ne sont pas toujours les plus heureux. »

— Je doute de cela, prenez garde ! interrompit Mr. Pickwick avec chaleur.

— Très bien, répondit Wardle. Doutez de tout ce que vous voudrez quand ce sera votre tour de parler, mais ne m'interrompez pas.

— Je vous demande pardon, dit Mr. Pickwick.

— Accordé, répliqua Wardle. « Je suis fâchée de vous entendre exprimer une opinion contre les mariages d'inclination, papa, dit Bella en rougissant un peu. — J'ai eu tort ; je n'aurais pas dû dire cela, ma chérie, fis-je en lui caressant la joue aussi tendrement qu'un rude et vieux bonhomme comme moi pouvait le faire ; par mon mariage avec votre mère en a été un, et le

votre aussi. — Ce n'est pas cela que je voulais dire, papa, dit Bella. Le fait est que je voulais vous parler d'Emily. »

Mr. Pickwick sursauta.

— Qu'est-ce qu'il y a maintenant ? demanda Wardle, s'arrêtant dans son récit.

— Rien, répondit Mr. Pickwick. Continuez, je vous prie.

— Je n'ai jamais su dérouler à loisir le fil d'une histoire, fit Wardle brusquement. Il faut que ça sorte, tôt ou tard, et ça épargne beaucoup de temps si ça sort tout de suite. Donc, en un mot comme en mille, Bella finit par prendre son courage à deux mains pour me raconter qu'Emily était très malheureuse, qu'elle et votre jeune ami Snodgrass n'avaient pas cessé d'être en correspondance et en communication depuis Pâques ; qu'elle avait, en fille bien soumise, décidé de s'enfuir avec lui, par une louable imitation de sa vieille amie et camarade d'école ; mais qu'ayant quelques scrupules de conscience à ce propos, d'autant que j'avais toujours montré envers eux deux des dispositions plutôt bienveillantes, ils avaient cru qu'il valait mieux, en première instance, me faire la politesse de me demander si j'aurais aucune objection à ce qu'ils se mariassent comme le commun des mortels. Et maintenant, Mr. Pickwick, si vous pouvez, sans trop vous gêner, ramener vos yeux à leur grandeur ordinaire, et me faire entendre ce que vous croyez que nous devons faire, je vous aurai une certaine obligation.

Le ton bourru dont le vieux et chaud gentleman prononça cette dernière phrase n'était pas entièrement sans raison, car le visage de Mr. Pickwick s'était immobilisé en une expression hébétée de stupéfaction et de perplexité tout à fait curieuse à voir.

— Snodgrass!... Depuis Pâques!... Telles furent les premières paroles qui tombèrent, entrecoupées, des lèvres du pauvre homme confondu.

— Depuis Pâques, reprit Wardle. C'est assez clair ;

et il faut que nous ayons eu de bien mauvaises lunettes pour ne pas l'avoir découvert plus tôt.

— Je ne comprends pas, dit Mr. Pickwick, réfléchissant ; je ne peux réellement pas comprendre.

— C'est assez facile à comprendre, reprit l'irascible vieux monsieur. Si vous aviez été plus jeune, vous seriez dans le secret depuis longtemps. Et, de plus, ajouta Wardle après un moment d'hésitation, la vérité est que, ne sachant rien de l'affaire, j'ai pressé assez vivement Emily, pendant ces quatre ou cinq derniers mois, de recevoir favorablement (si elle le pouvait : je n'essaierai jamais de forcer l'inclination d'une jeune fille) les attentions d'un jeune gentleman de notre voisinage. Je ne doute pas qu'en vraie fille, pour rehausser son propre mérite et augmenter l'ardeur de Mr. Snodgrass, elle ne lui ait dépeint cette circonstance sous les couleurs les plus vives, et qu'ils ne soient arrivés tous les deux à la conclusion qu'ils sont un couple d'infortunés persécutés terriblement, et n'ayant d'autre ressource qu'un mariage clandestin ou un boisseau de charbon. Maintenant, la question est : Que faut-il faire ?

— Qu'est-ce que vous avez fait, vous ? demanda Mr. Pickwick.

— Moi !

— Je veux dire : qu'avez-vous fait quand votre fille mariée vous a raconté cela ?

— Oh ! j'ai fait l'imbécile, naturellement, répliqua Wardle. Je suis entré dans une grande colère, et j'ai tellement fait peur à ma mère qu'elle en a eu une crise de nerfs... J'ai jeté feu et flamme toute la journée et mis tout sens dessus dessous... A la fin, je me suis fatigué de me rendre désagréable et de faire de la peine à tout le monde ; c'est pourquoi j'ai loué une voiture à Muggleton, à laquelle j'ai attelé mes chevaux, et je suis venu à Londres, sous le prétexte de mener Emily voir Arabella.

— Miss Wardle est avec vous, alors ? dit Mr. Pickwick.

— A coup sûr, répliqua Wardle. Elle est à l'hôtel.

d'Osborne, aux Adelphi, en ce moment, à moins que votre entreprenant ami ne se soit sauvé avec elle depuis que je suis sorti, ce matin...

[Cependant Mr. Wardle et Mr. Pickwick se rendent ensemble à l'hôtel de ce dernier, où ils apprennent qu'Arabella et sa femme de chambre, Mary, sont allées voir Emily à l'hôtel d'Osborne; et, comme les deux gentlemen ont des affaires à faire dans la Cité, Mr. Wardle envoie son domestique, le gros Joe, prévenir sa fille et son amie qu'ils viendront dîner à cinq heures. Au moment où Joe l'endormi arrive pour faire sa commission, Mr. Snodgrass est avec Emily et Arabella.]

Ils avaient tant à dire, il y avait à concerter tant de plans de fuite et de mariage au cas où le vieux Wardle persisterait dans sa cruauté, qu'il ne restait plus qu'une demi-heure avant le diner lorsque Mr. Snodgrass dit définitivement adieu. Les dames coururent à la chambre d'Emily pour s'habiller, et l'amoureux, prenant son chapeau, sortit du salon. Il était à peine hors de l'appartement lorsqu'il entendit la voix bruyante de Wardle et, en regardant par-dessus la rampe de l'escalier, il le vit qui, suivi de quelques autres messieurs, montait tout droit. Dans son trouble, Mr. Snodgrass, qui ne connaissait rien des aîtres de la maison, rentra précipitamment dans la pièce qu'il venait de quitter, puis, passant de là dans un appartement intérieur (la chambre à coucher de Mr. Wardle), il en ferma doucement la porte juste au moment où les personnes qu'il avait aperçues pénétraient dans le salon. C'étaient Mr. Wardle, Mr. Pickwick, Mr. Nathaniel Winckle et Mr. Benjamin Allen, qu'il reconnut facilement à leurs voix.

— C'est de la chance d'avoir eu la présence d'esprit de les éviter, pensa Mr. Snodgrass avec un sourire; et, allant sur la pointe du pied vers une autre porte à côté du lit, il se disait: « Ceci ouvre dans le même corridor; je vais pouvoir m'éloigner tranquillement et tout à l'aise. »

Il n'y avait qu'un obstacle à cet éloignement tran-

quille et aisé : c'est que la porte était fermée à clef et que la clef n'y était pas.

— Vous nous donnerez de votre meilleur vin aujourd'hui, garçon, dit le vieux Wardle en se frottant les mains.

— Vous aurez tout ce qu'il y a de meilleur, répondit le garçon.

— Faites savoir aux dames que nous sommes ici.

— Oui, monsieur.

De toute l'ardeur de son cœur, Mr. Snodgrass souhaitait que les dames pussent savoir que lui aussi il était là. Il se risqua une fois à murmurer : « Garçon ! » par le trou de la serrure ; mais l'idée lui traversa l'esprit que probablement ce ne serait pas le garçon qu'il fallait qui viendrait le délivrer, et en même temps il avait le sentiment que sa situation ressemblait d'une façon frappante à celle où l'on avait trouvé récemment un autre gentleman, dans un hôtel du voisinage (mésaventure dont le récit avait paru ce matin même dans le journal sous la rubrique *Police correctionnelle*) ; de sorte qu'il s'assit sur une valise et trembla violemment.

— ... Ah ! Arabella ! fit Wardle.

— Ma sœur ! s'écria Mr. Benjamin Allen, l'enveloppant dans un embrassement des plus romantiques.

— Oh ! Ben, cher, comme vous sentez le tabac ! dit Arabella, un peu suffoquée par cette marque d'affection.

— Vrai ? dit Mr. Benjamin Allen. Vrai, Bella ? Ma foi, c'est possible.

C'était possible, car il venait de quitter une agréable petite fumerie de douze étudiants en médecine, dans une étroite chambre avec un grand feu.

— Mais je suis ravi de vous voir, dit Mr. Ben Allen. Tous mes souhaits de bonheur, Arabella !

— Là ! dit Arabella, en se penchant pour donner un baiser à son frère ; ne me prenez plus comme cela, mon cher Ben : vous me bousculez trop.

A ce point de la réconciliation, Mr. Ben Allen laissa

ses sentiments, et les cigares, et le *porter* prendre le dessus, et il regarda les assistants autour de lui avec des lunettes humides.

— Et moi, on n'a rien à me dire? s'écria Wardle, les bras ouverts.

— Si, beaucoup, murmura Arabella en recevant la caresse et les compliments cordiaux du vieux gentleman. Vous êtes un monstre au cœur dur, insensible, cruel!

— Vous êtes une petite révoltée, répliqua Wardle sur le même ton, et j'ai bien peur d'être obligé de vous interdire la maison. Des personnes comme vous, qui se marient malgré tout le monde, on ne devrait pas les lâcher en liberté sur la société. Mais, allons! continua le vieux gentleman à haute voix. Voici le dîner; vous vous assiérez près de moi... Joe! reprit Mr. Wardle après avoir fouillé sans succès dans toutes ses poches, ma tabatière est-elle sur le sofa?

— Non, monsieur, répondit le gros garçon.

— Oh! je me rappelle. Je l'ai laissée sur ma table de toilette, dit Wardle. Cours dans la chambre à côté, et rapporte-la.

Le gros garçon alla dans la chambre à côté, et, après une absence d'une minute environ, il revint avec la tabatière et le visage le plus pâle que gros garçon ait jamais arboré.

— Qu'est-ce qu'il y a, le gars? s'écria Wardle.

— Je n'ai rien, répliqua Joe, l'air agité.

— Est-ce que vous avez vu des esprits? demanda le vieux monsieur.

— Ou en avez-vous avalé¹? ajouta Ben Allen.

— Je crois que vous avez raison, chuchota Wardle à travers la table. Il est en ribote, à coup sûr...

Le malheureux garçon avait simplement échangé une douzaine de mots avec Mr. Snodgrass: ce gentleman l'avait supplié de faire secrètement appel à quelque

1. Jeu de mot sur le double sens de *spirit*, « esprit » et « spiritueux ».

ami pour le délivrer, puis il l'avait poussé dehors avec la tabatière, de peur qu'une absence prolongée ne le fit découvrir. Joe réfléchit quelque temps, la physionomie toute renversée, puis il sortit de la salle à la recherche de Mary.

Mais Mary était partie après avoir habillé sa maîtresse, et le gros garçon revint, plus troublé qu'auparavant.

Wardle et Mr. Ben Allen échangeaient des regards.

— Joe! dit Wardle.

— Oui, monsieur.

— Pourquoi êtes-vous sorti tout à l'heure?

Le gros garçon regarda d'un air désespéré chacun de ceux qui étaient à table, et balbutia qu'il ne savait pas.

— Ah! dit Wardle, vous ne savez pas, eh?... Portez ce fromage à Mr. Pickwick.

Or Mr. Pickwick, en excellent état de santé et d'esprit, avait été parfaitement charmant pendant tout le dîner, et, en ce moment, il était engagé dans une conversation très active avec Emily et Mr. Winkle; il inclinait courtoisement la tête en accentuant son discours; doucement il agitait la main gauche pour donner plus de force à ses observations, et son visage était tout rayonnant de placides sourires. Il prit un morceau de fromage, et il allait se retourner pour poursuivre la conversation, lorsque le gros garçon, se courbant comme s'il voulait mettre sa tête au niveau de celle de Mr. Pickwick, pointa son pouce par-dessus son épaule en faisant la figure la plus horriblement hideuse qu'on ait jamais vue à une pantomime de Noël.

— Mon Dieu! fit Mr. Pickwick avec un sursaut; quel!... Eh!... — Il s'arrêta, car le gros garçon s'était remis droit, et était ou faisait semblant d'être carrément en train de dormir.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Wardle.

— Ce garçon est si extrêmement singulier! répondit Mr. Pickwick, en regardant Joe d'un air inquiet. Cela

paraît bizarre à dire, mais, sur ma parole, j'ai peur qu'il ne soit, à certains moments, un peu dérangé de cervelle.

— Oh! Mr. Pickwick, je vous en prie, ne dites pas ça! s'écrièrent Emily et Arabella, toutes deux en même temps.

— Je n'en suis pas sûr, naturellement, dit Mr. Pickwick au milieu d'un profond silence et des mines consternées de tout le monde; mais sa manière d'être avec moi tout à l'heure était réellement très alarmante... Oh! fit-il, en sautant debout tout à coup avec un petit cri de douleur. Je vous demande pardon, mesdames, mais il vient en cet instant même de m'enfoncer un instrument pointu dans la jambe. Il est réellement dangereux.

— Il est ivre, rugit le vieux Wardle, furieux. Sonnez! Appelez les garçons! Il est ivre.

— Je ne le suis pas, dit le gros gars en tombant à genoux pendant que son maître le saisissait au collet. Je ne suis pas ivre.

— Alors, vous êtes fou; c'est pire. Appelez les garçons! dit le vieux monsieur.

— Je ne suis pas fou; j'ai mon bon sens, reprit le gros gars en se mettant à pleurer.

— Alors, pourquoi diable enfoncez-vous des instruments pointus dans les jambes de Mr. Pickwick? interrogea Mr. Wardle d'un ton irrité.

— Il ne voulait pas me regarder, répondit Joe; j'avais besoin de lui parler.

— Qu'est-ce que vous aviez à lui dire? demandèrent une demi-douzaine de voix à la fois.

Le gros garçon ouvrit la bouche, regarda la porte de la chambre à coucher, béa de nouveau, et essuya deux larmes avec les phalanges de son index.

— Qu'est-ce que vous aviez à lui dire? insista Wardle en le secouant.

— Arrêtez, dit Mr. Pickwick; permettez-moi. Qu'est-ce que vous désiriez me communiquer, mon pauvre ami?

— J'ai besoin de vous parler tout bas, répondit le gros garçon.

— Vous avez besoin de lui enlever l'oreille d'un coup de dent, je suppose, dit Wardle. Ne l'approchez pas ! Il est vicieux ; sonnez et qu'on l'emène en bas.

Juste au moment où Mr. Wardle saisissait le cordon de la sonnette, une exclamation générale de surprise l'arrêta ; l'amoureux captif, le visage brûlant de confusion, était subitement sorti de la chambre à coucher et s'inclinait en saluant collectivement la compagnie.

— Holà ! s'écria Wardle, lâchant le collet du gros garçon et chancelant en arrière. Qu'est ceci ?

— Je suis caché dans la chambre voisine, monsieur, depuis que vous êtes revenu, expliqua Mr. Snodgrass.

— Emily, ma fille, dit Wardle d'un ton de reproche, je déteste la bassesse et la tromperie ; ceci est injustifiable et indélicat au plus haut point. Je ne le mérite pas de votre part, Emily, en vérité !

— Cher papa, dit Emily, Arabella sait — tout le monde ici sait — Joe le sait — que je ne suis pour rien dans cette affaire. Auguste, pour l'amour de Dieu, expliquez-vous !

Mr. Snodgrass, qui attendait seulement qu'on l'écût, raconta aussitôt comment il s'était trouvé placé dans cette désolante situation ; comment la crainte de faire naître des dissensions domestiques l'avait seule poussé à éviter Mr. Wardle à son arrivée ; comment il avait simplement voulu partir par une autre porte, et comment, la trouvant fermée à clef, il avait été contraint de rester, quoi qu'il en eût. La circonstance était pénible pour lui, mais il la regrettait maintenant d'autant moins qu'elle lui fournissait une occasion de déclarer devant leurs amis communs qu'il aimait la fille de Mr. Wardle profondément et sincèrement ; qu'il était fier d'avouer que ce sentiment était mutuel ; et que, quand des milliers de milles les sépareraient ou que les océans rouleraient leurs ondes entre eux, il ne pourrait pas, même un instant, oublier ces jours

heureux où, pour la première fois... et ainsi de suite.

S'étant exprimé dans ce sens, Mr. Snodgrass s'inclina de nouveau, regarda le fond de son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Arrêtez ! hurla Wardle. Eh quoi ! au nom de tout ce qui est...

— Inflammable, suggéra doucement Mr. Pickwick, qui croyait que quelque chose de pire était en chemin.

— Eh bien ! de ce qui est inflammable, dit Wardle adoptant la substitution de mots ; ne pouviez-vous me dire tout cela dès le début ?

— Ou vous confier à moi ? ajouta Mr. Pickwick.

— Là, là ! dit Arabella, se mettant du côté de la défense ; à quoi bon demander tout cela maintenant, surtout quand vous savez que vous aviez tourné les visées de votre vieux cœur convoiteux sur un gendre plus riche, et que vous êtes avec ça si sauvage et si féroce que tout le monde a peur de vous, excepté moi. Donnez-lui une poignée de main, et faites-lui venir à dîner, pour l'amour du bon Dieu, car il a l'air à demi mort de faim ; et, je vous en prie, faites monter votre vin tout de suite ; vous ne serez pas supportable avant d'en avoir bu deux bouteilles pour le moins.

Le digne vieux gentleman tira l'oreille d'Arabella qu'il embrassa sans scrupule ; il embrassa de même sa fille avec tendresse, et donna à Mr. Snodgrass une chaleureuse poignée de main.

— Elle a raison sur un point, en tout cas, dit-il joyeusement. Sonnez pour le vin !

Le vin arriva... Mr. Snodgrass eut son dîner servi à une petite table, et, lorsqu'il l'eut expédié, il tira sa chaise près d'Emily sans la moindre opposition de la part du vieux monsieur.

Ce fut une excellente soirée... Arabella fut très charmante, Mr. Wardle très jovial, Mr. Pickwick très conciliant, Mr. Ben Allen très tapageur, les amoureux très muets, Mr. Winkle très bavard et tout le monde très heureux.

OLIVER TWIST.

C'est dans *Oliver Twist*, dit Swinburne, que la qualité de grand poète comique et tragique, ou de grand dramaturge dans le roman, se combina pour la première fois chez Dickens aux qualités déjà fameuses du grand humoriste et de l'écrivain né maître dans l'art de la description et du dialogue.

Au point de vue social, toujours très important dans les écrits de Dickens, *Oliver Twist* est une attaque directe contre la législation qui régissait alors, et qui régit toujours sans changement bien notable, ce que nous appellerions l'*Assistance publique*, c'est-à-dire contre les *Poor Laws*. *Oliver Twist* est un pupille de cette charité légale, et il en supporte d'une âme innocente et héroïque tout ce qu'elle a de monstrueux.

Les admirables et terribles pages qu'on va lire forment un petit épisode à part dans le plan général du livre.

La mort du pauvre.

— Eh bien, dit Mr. Sowerberry, l'entrepreneur de pompes funèbres, en mettant son chapeau, plus tôt l'affaire sera faite, mieux ça vaudra. Noah, gardez la boutique. Oliver, mettez votre casquette et venez avec moi. — Oliver obéit et suivit son maître dans sa course professionnelle.

Ils marchèrent quelque temps à travers la partie la plus encombrée et la plus populeuse de la ville; puis, descendant une rue étroite, plus sale et plus misérable qu'aucune de celles qu'ils avaient encore traversées, ils firent une pause pour reconnaître la maison objet de leur recherche. Les maisons de chaque côté étaient hautes et grandes, mais très vieilles, et occupées par des personnes de la classe la plus pauvre, comme leur aspect délabré l'aurait indiqué suffisamment, sans le

témoignage simultané fourni par la mine sordide des quelques hommes et femmes qui, les bras croisés et le corps ployé en deux, passaient furtivement de loin en loin. Beaucoup de ces maisons avaient des boutiques sur le devant ; mais elles étaient hermétiquement closes et toutes vermoulues ; les chambres supérieures seules étaient habitées. Quelques bâtisses, que la vieillesse et les dégradations rendaient mal sûres, étaient protégées contre l'éroulement par d'énormes poutres levées le long des murs et solidement plantées dans la chaussée ; ces tanières en ruines semblaient avoir été choisies pour rendez-vous par des misérables sans feu ni lieu, car plusieurs des planches grossières qui tenaient la place des portes et des fenêtres en avaient été arrachées de manière à offrir une ouverture assez large pour le passage d'un corps humain. Le ruisseau stagnait, plein d'ordures. Il n'était pas jusqu'aux rats qui gisaient çà et là, se putréfiant dans cette pourriture, dont la maigreur ne fût hideuse à voir.

Il n'y avait ni heurtoir, ni cordon de sonnette à la porte ouverte où Oliver et son maître s'arrêtèrent ; l'entrepreneur de pompes funèbres s'engagea donc précautionneusement à tâtons dans le sombre corridor, et, invitant Oliver à se tenir près de lui et à ne pas avoir peur, il monta la première volée de l'escalier. Arrivé au haut, il trébucha contre une porte sur le palier et y frappa du doigt.

Une jeune fille de treize ou quatorze ans l'ouvrit. L'entrepreneur vit tout de suite assez du contenu de la chambre pour reconnaître que c'était bien là qu'on l'envoyait. Il entra ; Oliver le suivit.

Il n'y avait pas de feu dans la pièce ; mais un homme se penchait mécaniquement au-dessus du poêle vide. Une vieille femme avait également approché un tabouret bas de lâtre froid et était assise à côté de lui. Il y avait quelques enfants en guenilles, dans un autre coin ; et, dans un petit enfoncement, en face de la porte, gisait

sur le sol quelque chose, enveloppé d'une vieille couverture. Oliver frissonna en jetant les yeux de ce côté, et se serra involontairement contre son maître; car, bien que ce fût recouvert, l'enfant sentait que c'était un cadavre.

La face de l'homme était maigre et très pâle; il avait les cheveux et la barbe grisonnants, les yeux injectés. Le visage de la vieille femme était ridé; ses deux dernières dents saillaient au-dessus de sa lèvre inférieure, et ses yeux étaient brillants et perçants. Oliver avait peur de les regarder l'un ou l'autre, elle ou l'homme. Ils lui semblaient tellement pareils aux rats qu'il avait vus dehors!

— Personne ne l'approchera, dit l'homme en se dressant, farouche, comme l'entrepreneur se dirigeait vers l'enfoncement. Arrière! Dieu vous damne! Arrière, si vous avez une vie à perdre!

— Sottise, mon brave homme, dit l'entrepreneur qui était suffisamment habitué à la misère sous toutes ses formes. Sottise!

— Je vous dis, reprit l'homme en serrant les poings et en frappant furieusement le plancher du pied, je vous dis que je ne veux pas qu'on la mette dans la terre. Elle ne pourrait pas reposer là. Les vers la tourmenteraient, — sans la manger; — elle est trop réduite à rien.

L'entrepreneur de pompes funèbres ne fit aucune réponse à ces divagations; mais, tirant un cordon de sa poche, il s'agenouilla un moment près du corps.

— Ah! dit l'homme, éclatant en larmes et tombant sur ses genoux aux pieds de la femme morte; agenouillez-vous, agenouillez-vous, — agenouillez-vous autour d'elle, vous tous, et notez bien mes paroles! Je dis qu'elle est morte de faim. Je n'ai jamais su comme elle était malade, avant que la fièvre l'eût prise; et alors les os lui sortaient de la peau. Il n'y avait ni feu ni chandelle; elle est morte dans les ténèbres... dans les ténèbres! Elle n'a même pas pu voir les visages de ses

enfants, quoiqu'on l'entendit jeter convulsivement l'appel de leurs noms. J'ai mendié pour elle dans les rues, et l'on m'a envoyé en prison. Quand je suis revenu, elle était mourante; et tout le sang de mon cœur s'est séché, car on la faisait mourir de faim. Je le jure devant Dieu qui l'a vu! Ils l'ont fait mourir de faim!

Il se tordit les mains dans les cheveux, et, avec un grand cri, roula tout de son long sur le plancher, les yeux fixes et l'écume aux lèvres.

Les enfants, terrifiés, criaient amèrement; mais la vieille femme, restée jusque là aussi tranquille que si elle était absolument sourde à tout ce qui se passait, les fit taire en les menaçant. Elle détacha la cravate de l'homme qui gisait toujours à terre, et puis se dirigea en chancelant vers l'entrepreneur.

— C'était ma fille, dit-elle, hochant la tête dans la direction du cadavre avec un air idiot plus affreux que la présence même de la mort en un tel lieu. Seigneur, Seigneur! Ah! bien, c'est étrange tout de même que moi, qui lui ai donné naissance, et qui étais une femme alors, je sois en vie et en joie maintenant, et qu'elle soit couchée là, si froide et raide! Seigneur, Seigneur!... Penser à cela!... C'est comme à la comédie... comme à la comédie!

Pendant que la misérable créature marmonnait et ricanait en sa hideuse gaieté, l'entrepreneur se retourna pour partir.

— Arrêtez! arrêtez! balbutia bruyamment la vieille. Est-ce demain, ou le jour d'après, ou ce soir qu'on l'enterre? C'est moi qui ai fait sa toilette, et il faut que je sois du cortège, vous savez. Envoyez-moi un grand manteau, bon et chaud, car le froid est aigre. Il nous faudrait du gâteau et du vin aussi, avant de partir! Ça ne fait rien; envoyez du pain... rien qu'une miche de pain et une tasse d'eau. Aurons-nous du pain, mon cher ami? demanda-t-elle ardemment, en saisissant l'entrepreneur par son paletot comme il se dirigeait de nouveau vers la porte.

— Oui, oui, fit-il. Naturellement ; tout ce que vous voudrez. — Il se débarrassa de l'étreinte de la vieille, et, tirant Oliver derrière lui, se précipita dehors.

Le lendemain (la famille s'étant dans l'intervalle restaurée avec un pain de deux livres et un morceau de fromage, apportés par Mr. Bumble lui-même)¹, Oliver et son maître retournèrent à la misérable demeure, où Mr. Bumble était arrivé déjà, accompagné de quatre hommes du *work-house*² qui devaient faire l'office de porteurs. On avait jeté un vieux manteau noir sur les haillons de la vieille et un autre sur ceux de l'homme, et, le couvercle de la bière ayant été vissé, elle fut hissée à nu sur les épaules des porteurs qui la descendirent dans la rue.

— Et maintenant, il faut faire jouer vos meilleures jambes, vieille dame ! murmura Sowerberry à l'oreille de la bonne femme ; nous sommes un peu en retard, et ça n'irait pas si l'on faisait attendre le clergyman. Avancez, les hommes, aussi vite que vous voudrez.

Suivant ces instructions, les porteurs se mirent à trotter sous leur léger fardeau, et les deux personnes qui formaient le convoi se maintinrent aussi près d'eux qu'elles le pouvaient. Mr. Bumble et Sowerberry allaient en tête, d'un bon pas relevé, et Oliver, dont les jambes n'étaient pas si longues que celles de son maître, courait à côté.

La nécessité de se presser n'était pas si grande que Mr. Sowerberry le prévoyait, cependant ; en effet, lorsqu'on fut parvenu à l'obscur coin du cimetière où poussaient les orties et où l'on creusait les fosses des pauvres de la paroisse, le clergyman n'était pas là ; et le sacristain, assis près du feu dans la sacristie, paraissait croire qu'il n'y avait rien d'improbable à ce qu'il se passât encore une heure, plus ou moins, avant

1. Mr. Bumble était le bedeau, autorité chargée de la distribution des secours et de la surveillance des établissements d'assistance de la paroisse.

2. Asile où les indigents sont astreints au travail.

sa venue. Ils mirent donc le cercueil sur le bord de la fosse, et les deux du deuil attendirent patiemment dans la glaise humide, sous une pluie pénétrante et froide, tandis que les petits haillonneux que le spectacle avait attirés dans le cimetière jouaient tapageusement à cache-cache parmi les tombes, où variaient leurs plaisirs en sautant en arrière et en avant par-dessus le cercueil. Mr. Sowerberry et Bumble, étant des amis personnels du sacristain, s'étaient assis près du feu avec lui, et lisaient le journal.

A la fin, au bout d'un peu plus d'une heure, on vit Mr. Bumble, Sowerberry et le sacristain courir vers la fosse. Immédiatement après, le clergyman parut, passant son surplis tout en marchant. Mr. Bumble alors corrigea un ou deux gamins pour sauver les apparences, et le révérend gentleman, ayant lu du service funèbre tout ce qu'on en peut faire tenir en quatre minutes, donna son surplis au sacristain, et s'en alla.

— Maintenant, Bill, dit Sowerberry au fossoyeur, remplissez!

Ce n'était pas besogne bien difficile, car la fosse était si pleine que la bière du haut était à peine à quelques pieds de la surface. Le fossoyeur y jeta la terre à pelletées, la soula négligemment avec ses pieds, mit sa pelle sur son épaule et s'éloigna, suivi des enfants qui se plaignaient bruyamment que le jeu fût déjà fini.

— Allons, mon brave! dit Bumble en donnant à l'homme une tape dans le dos; on a besoin de fermer le cimetière.

L'homme, qui n'avait pas fait un mouvement depuis qu'il s'était posté à côté de la fosse, tressaillit, leva la tête, regarda la personne qui lui avait parlé, fit quelques pas en avant, et tomba évanoui. La vieille femme décrépite était trop occupée à se lamenter de la perte de son manteau, que l'entrepreneur de pompes funèbres avait repris, pour lui accorder aucune attention; alors les autres jetèrent sur l'homme un pot d'eau, et, lorsqu'il fut revenu à lui, ils le firent sortir sans encombre

du cimetière, fermèrent la porte à clef et partirent chacun dans sa direction.

— Eh bien, Oliver, dit Sowerberry en s'en retournant ; qu'en dites-vous ? Aimez-vous ça ?

— Assez, je vous remercie, monsieur, répondit Oliver, hésitant considérablement. Pas beaucoup, monsieur.

— Ah ! vous vous y ferez avec le temps, Oliver, dit Sowerberry. Ce ne sera rien quand vous y serez fait, mon garçon.

Oliver se demandait, en son esprit, s'il avait fallu beaucoup de temps à Mr. Sowerberry pour s'y faire. Mais il pensa qu'il valait mieux ne pas poser la question, et il revint à la boutique, réfléchissant à tout ce qu'il avait vu et entendu.

Apprentis voleurs.

Le petit Oliver est tombé entre les mains du juif Fagin, dont l'immense industrie est d'instruire des enfants au vol, de s'enrichir de leurs rapines, et d'exploiter le crime et les criminels par tous les moyens. Oliver va recevoir sa première leçon.

Oliver avait à peine fini de se laver la figure et les mains et de remettre tout propre en vidant la cuvette par la fenêtre, conformément aux instructions du juif, lorsque le Dodger¹ rentra, accompagné d'un jeune ami très éveillé, qu'Oliver avait vu fumer le soir précédent, et qui lui fut maintenant présenté dans les formes sous le nom de Charley Bates. Tous les quatre s'assirent et déjeunèrent avec du café et quelques petits pains chauds au jambon, que le Dodger avait apportés dans le fond de son chapeau.

— Eh bien, dit le juif en regardant furtivement Oliver et en s'adressant au Dodger ; j'espère que vous avez fait de l'ouvrage, ce matin, mes chéris ?

1. Quelque chose comme « le Malin ».

— Dur, répondit le Dodger.

— Comme des clous, ajouta Charley Bates.

— Braves garçons! braves garçons! dit le juif. Qu'avez-vous fait, vous, le Dodger?

— Une paire de portefeuilles, répliqua ce jeune gentleman.

— Doublés? demanda le juif vivement.

— Pas mal, répondit le Dodger en montrant les deux portefeuilles, l'un vert et l'autre rouge.

— Pas si lourds qu'ils auraient pu l'être, fit le juif après en avoir soigneusement regardé l'intérieur; mais très élégants et joliment faits. Un ingénieux ouvrier, n'est-ce pas, Oliver?

— Très ingénieux, en vérité, monsieur, dit Oliver.— Sur quoi Mr. Charley Bates se tordit de rire, à la grande stupéfaction d'Oliver, qui ne voyait rien à rire dans tout ce qui s'était passé.

— Et vous, qu'avez-vous fait, mon cher? dit Fagin à Charley Bates.

— Des pompiers, répliqua Maître Bates, exhibant en même temps quatre mouchoirs.

— Bien, dit le juif en les examinant de près. Ils sont très bons, très. Pourtant, vous ne les avez pas bien marqués, Charley. Il faudra donc enlever les marques avec une aiguille, et nous apprendrons à Oliver comment ça se fait. N'est-ce pas, Oliver, eh?... Ah! ah! ah!

— S'il vous plaît, monsieur.

— Vous aimeriez être capable de faire les mouchoirs aussi facilement que Charley Bates, n'est-ce pas, mon ami? dit le juif.

— Oui, vraiment, beaucoup, si vous voulez m'apprendre, monsieur, répondit Oliver.

Maître Bates vit quelque chose de si exquisement drôle dans cette réponse qu'il fut pris d'un autre accès de rire; lequel rire, rencontrant le café qu'il était en train de boire et l'entraînant dans le mauvais canal, fut bien près de finir par la suffocation prématurée du rieur.

— Il est d'un novice tellement farce! dit Charley,

lorsqu'il eut recouvré son sang-froid, en manière d'excuse pour cet incivil déportement.

Le Dodger se taisait, mais il ramenait les cheveux d'Oliver sur ses yeux en les lissant de la main, et il finit par dire que l'enfant ne tarderait pas à en savoir un peu plus long ; sur quoi le vieux monsieur, remarquant que la couleur montait aux joues d'Oliver, changea la conversation en demandant s'il y avait eu grande foule à l'exécution du matin. Ceci redoubla l'émerveillement d'Oliver, car il était clair, d'après les réponses des deux jeunes garçons, qu'ils y avaient été l'un et l'autre, et naturellement il se demandait comment ils avaient pu trouver le temps d'être si effectivement industriels.

Lorsque le déjeuner fut desservi, le vieux monsieur jovial et les deux jeunes garçons jouèrent à un jeu fort curieux et fort peu commun, qui se pratiquait ainsi : le vieux monsieur jovial plaçait une tabatière dans une poche de son pantalon, un carnet dans l'autre, et une montre dans la poche de son gilet, avec une chaîne de sûreté autour du cou ; il piquait une épingle en diamant faux à sa chemise, boutonnait sa redingote serrée autour de lui, et, mettant son étui à lunettes et son mouchoir dans les poches de ce vêtement, trottinait de long en large dans la chambre avec une canne, imitant la façon dont les vieux messieurs se promènent par les rues à toute heure du jour. Quelquefois, il s'arrêtait devant le foyer, quelquefois devant la porte, faisant semblant de contempler de toute sa force des devantures de boutique. A ces instants, il jetait constamment les yeux autour de lui, par peur des voleurs, et ne cessait de tâter toutes ses poches, l'une après l'autre, d'une manière si plaisante et si naturelle qu'Oliver en riait aux larmes. Pendant tout ce temps, les deux garçons le suivaient de près, se maintenant hors de sa vue si agilement, chaque fois qu'il se retournait, qu'il était impossible de suivre leurs mouvements. A la fin, le Dodger lui marchait sur les orteils ou butait dans sa bottine par accident, tandis que Charley Bates trébu-

chait contre lui par derrière; et dans cet unique petit moment ils lui enlevaient, avec la rapidité la plus extraordinaire, tabatière, carnet, montre, chaîne de sûreté, épingle de chemise, mouchoir de poche, et jusqu'à l'étui à lunettes. Si le vieux monsieur sentait une main dans une de ses poches, il criait où elle était; et le jeu recommençait de bout en bout.

Lorsqu'on eut joué un grand nombre de parties semblables, deux jeunes personnes vinrent faire visite aux jeunes messieurs; l'une se nommait Bet, et l'autre Nancy. Elles avaient une abondante chevelure, pas très proprement relevée derrière, et étaient plutôt négligées quant aux chaussures et aux bas. Elles n'étaient peut-être pas exactement jolies; mais elles avaient beaucoup de couleurs au visage et elles paraissaient robustes et gaillardes. Comme leurs manières étaient d'une liberté remarquable, aimables et familières, Oliver pensa que c'étaient vraiment de très bonnes filles. Et, cela ne fait pas de doute, elles l'étaient.

Ces personnes firent durer leur visite longtemps. On sortit des liqueurs, en suite des plaintes d'une de ces demoiselles qui ressentait du froid en dedans; et la conversation prit un tour très cordial et réconfortant. Enfin Charley Bates exprima l'opinion qu'il était temps de se tirer des pieds. Ceci parut à Oliver devoir être une locution française pour sortir; car, aussitôt après, le Dodger, Charley et les deux demoiselles partirent ensemble, après avoir été gracieusement munis, par l'aimable vieux juif, d'argent pour le dépenser.

— Voilà, mon cher, dit Fagin. C'est une vie agréable, n'est-ce pas? Ils sont sortis pour le reste de la journée.

— Ils ont fini le travail, monsieur? demanda Oliver.

— Oui, dit le juif, à moins, cependant, qu'il ne s'en présente à l'improviste pendant qu'ils sont dehors; et ils ne le négligent pas, s'il s'en présente, mon cher; comptez là-dessus... Prenez-les pour modèles, mon cher;

prenez-les pour modèles, continua le juif, en tapant la pelle à feu sur le foyer, pour donner plus de force à ses paroles. Faites tout ce qu'ils vous demanderont, et prenez leur avis dans toutes les questions... surtout celui du Dodger, mon cher. Il deviendra un grand homme, et vous en deviendrez un également, si vous vous modelez sur lui... Est-ce que mon mouchoir pend de ma poche? demanda le juif en s'arrêtant court.

— Oui, monsieur, dit Oliver.

— Voyez si vous pouvez le prendre sans que je le sente, comme vous les avez vus faire lorsque nous jouions ce matin.

Oliver releva le fond de la poche d'une main, comme il l'avait vu faire au Dodger, et il en tira légèrement le mouchoir avec l'autre.

— Est-il parti? s'écria le juif.

— Le voici, monsieur, dit Oliver en le montrant dans sa main.

— Vous êtes un habile garçon, mon cher, dit le folâtre vieux monsieur en tapotant la tête d'Oliver d'un air approbateur. Je n'ai jamais vu de gaillard plus subtil. Voici un *shilling* pour vous. Si vous continuez dans cette voie, vous serez le plus grand homme de l'époque. Et maintenant, venez ici, je vais vous montrer comment on enlève les marques des mouchoirs.

Oliver se demandait ce que l'acte de fouiller par jeu la poche du vieux monsieur pouvait avoir à faire avec ses chances d'être un grand homme. Mais, réfléchissant que le juif, étant tellement son aîné, devait en savoir plus long que lui, il le suivit tranquillement à la table, et fut bientôt profondément absorbé dans sa nouvelle étude.

En police correctionnelle.

Oliver, sorti avec ses camarades modèles, le Dodger et Charley Bates, a été arrêté pour un vol que ceux-ci ont commis, et comparait devant le juge, Mr. Fang. Il est bon de savoir que le juge de police correctionnelle en Angleterre est souverain, et rend

ses arrêts sans assesseur. — Le monsieur qui a été volé vient faire sa déposition devant Mr. Fang. Disons en passant que la plupart des noms propres dans Dickens sont caractéristiques des personnages qui les portent. Celui-ci signifie *croc* (de chien ou de loup).

Mr. Fang était un homme de moyenne taille, maigre, long de dos et raide de cou, sans grande abondance de cheveux, dont ce qu'il avait poussait sur le derrière et les côtés de la tête. Son visage était sévère et très coloré. S'il n'était pas vrai qu'il eût l'habitude de boire un peu plus qu'il ne lui était bon, il aurait pu intenter une action en diffamation à sa physionomie, et en tirer de gros dommages et intérêts.

Le vieux gentleman s'inclina respectueusement et, s'avancant jusqu'au pupitre du magistrat, dit, le geste en harmonie avec la parole : — Voilà mon nom et mon adresse, monsieur. — Puis il se retira d'un ou deux pas, et, avec une nouvelle inclinaison de tête polie et de bon ton, il attendit d'être interrogé.

Or il se trouva que Mr. Fang était en ce moment en train de parcourir un article de fond dans un journal du matin, qui critiquait un de ses arrêts récents et le recommandait pour la trois cent cinquantième fois à l'attention spéciale et particulière du ministre de l'Intérieur. Il était de fort méchante humeur, et il leva des yeux chargés d'un regard irrité.

— Qui êtes-vous ? dit Mr. Fang.

Le vieux gentleman, un peu surpris, montra du geste sa carte.

— Huissier ! dit Mr. Fang en repoussant dédaigneusement la carte avec le journal ; qui est cet individu ?

— Mon nom, monsieur, dit le vieux gentleman en parlant comme un homme bien élevé, mon nom, monsieur, est Brownlow. Permettez-moi de m'enquérir du nom du magistrat qui, gratuitement et sans provocation, insulte une personne respectable, sous la protection du tribunal. — Ce disant, Mr. Brownlow promenait son regard autour de la salle, comme s'il cherchait

quelqu'un qui pût lui fournir le renseignement demandé.

— Huissier ! dit Mr. Fang, jetant de côté le journal, de quoi cet individu est-il prévenu ?

— Il n'est pas prévenu du tout, Votre Honneur, répondit l'huissier. Il se présente contre l'enfant, Votre Honneur.

Son Honneur savait cela parfaitement bien ; mais c'était une bonne manière d'ennuyer quelqu'un, et sans risque.

— Il se présente contre l'enfant, vraiment ? fit Fang, toisant Mr. Brownlow avec un air de mépris, de la tête aux pieds. Administrez-lui le serment.

— Avant qu'on m'administre le serment, je dois demander à dire un mot, dit Mr. Brownlow ; c'est que, véritablement, si je ne l'avais personnellement expérimenté, je n'aurais pu croire...

— Taisez-vous, monsieur ! dit Mr. Fang péremptoirement.

— Je ne veux pas me taire, monsieur ! répliqua le vieux gentleman.

— Taisez-vous à l'instant, ou je vous fais mettre hors de la salle ! dit Mr. Fang. Vous êtes un insolent, un impertinent personnage. Comment osez-vous menacer un magistrat ?

— Quoi ! s'écria le vieux gentleman rougissant.

— Administrez le serment à cet individu ! dit Fang au greffier. Je ne veux pas entendre un mot de plus. Administrez-lui le serment.

L'indignation de Mr. Brownlow était forte ; mais, réfléchissant peut-être qu'il ne pourrait que faire tort à l'enfant en y donnant issue, il étouffa ses sentiments, et se laissa administrer le serment tout de suite.

— Maintenant, dit Fang, quelle est l'accusation contre ce garçon ? Qu'avez-vous à dire, monsieur ?

— J'étais devant un étalage de bouquiniste, ... commença Mr. Brownlow.

— Taisez-vous, monsieur ! dit Mr. Fang. Agent ! Où est

l'agent ? Ici... Administrez le serment à cet agent... Maintenant, agent, qu'est-ce que c'est ?

L'agent de police, humble comme il convenait, raconta comment il avait recueilli l'accusation, comment il avait fouillé Oliver sans trouver rien sur lui, et comment c'était tout ce qu'il savait là-dessus.

— Y a-t-il des témoins ? demanda Fang.

— Aucun, Votre Honneur, répondit l'agent.

Mr. Fang garda le silence pendant quelques minutes, puis, se tournant vers le demandeur, il dit, dans un paroxysme de colère :

— Voulez-vous exposer quelle est la plainte que vous portez contre ce garçon, oui ou non ? dites, l'homme ! Vous avez prêté serment. Maintenant, si vous restez là, refusant de témoigner, je vais vous punir pour manque de respect au tribunal ; je vais, par...

Par quoi ou par qui, personne ne le sait, car le greffier et le geôlier toussèrent très haut juste au bon moment, et le premier laissa tomber un lourd volume sur le plancher, empêchant ainsi le mot d'être entendu — accidentellement, cela va de soi.

A travers des interruptions nombreuses et des insultes réitérées, Mr. Brownlow parvint à exposer le cas ; il fit remarquer que, dans la surprise du moment, il avait couru après l'enfant parce qu'il l'avait vu courir, et il exprima l'espoir que, si le magistrat croyait que ce garçon, quoique n'étant pas le voleur réel, avait des attaches avec les voleurs, il voudrait bien le traiter avec autant d'indulgence que la justice le permettait.

— On lui a déjà fait du mal, dit le vieux gentleman comme conclusion. Et je crains, ajouta-t-il avec force en regardant la barre, je crains réellement qu'il ne soit malade.

— Ah ! oui, j'ose le dire ! reprit Mr. Fang en ricanant. Allons ! pas de vos trucs ici, jeune vagabond ! Ça ne prend pas. Quel est votre nom ?

Oliver essaya de répondre ; mais sa langue n'obéit

pas. Il était pâle comme un mort, et il lui semblait que toute la salle tournait autour de lui.

— Quel est votre nom, endurci coquin ? demanda Mr. Fang. Agent, quel est son nom ?

Ceci s'adressait à un gros vieux, en gilet rayé, qui se tenait debout près de la barre. Il se pencha vers Oliver, et répéta la question ; mais, voyant que le garçon était réellement incapable de comprendre, et sachant que l'absence de réponse ne ferait que rendre le magistrat plus furieux et ajouter à la sévérité de la sentence, il s'en rapporta au hasard.

— Il dit que son nom est Tom White, Votre Honneur, prononça cet attrape-voleurs plein de bon sens.

— Oh ! il ne veut pas parler, n'est-ce pas ? dit Fang. Très bien, très bien. Où demeure-t-il ?

— Où il peut, Votre Honneur, répliqua l'agent de police, faisant encore semblant de recueillir la réponse d'Oliver.

— A-t-il son père ou sa mère ? demanda Mr. Fang.

— Il dit qu'ils sont morts dans sa petite enfance, Votre Honneur, dit l'agent, hasardant la réponse habituelle.

A ce moment de l'interrogatoire, Oliver leva la tête, et, regardant autour de lui avec des yeux suppliants, il murmura une timide prière, implorant un peu d'eau à boire.

— Farce et sottise ! dit Mr. Fang. N'essayez pas de vous moquer de moi.

— Je crois qu'il est réellement malade, Votre Honneur, intervint l'agent.

— Je sais ce que je dis, fit Mr. Fang.

— Prenez soin de lui, agent, dit le vieux gentleman en levant instinctivement les mains ; il va tomber.

— Écartez-vous, agent, cria Mr. Fang. Qu'il tombe, si ça lui plaît.

Oliver profita de cette bienveillante permission, et tomba sur le plancher, évanoui. Les hommes du tribunal se regardèrent les uns les autres, mais personne n'osait bouger.

— Je savais bien qu'il simulait, dit Fang, comme si c'en était une preuve incontestable. Qu'il reste là. Il sera bientôt fatigué.

— Comment vous proposez-vous de décider le cas, monsieur ? demanda le greffier à voix basse.

— Sommairement, répliqua Mr. Fang. Il a trois mois de prison. Travaux forcés, bien entendu. Évacuez la salle.

A cet effet, on ouvrit la porte, et deux hommes se préparaient à porter à sa cellule l'enfant sans connaissance, lorsqu'un individu d'un certain âge, d'apparence honnête mais pauvre, vêtu d'un vieux complet noir, se précipita dans la salle en se dirigeant vers la barre.

— Arrêtez ! arrêtez ! Ne l'emportez pas ! Pour l'amour de Dieu, arrêtez un moment ! criait le nouveau venu, tout hors d'haleine dans sa hâte.

Bien que les Génies qui président à des tribunaux comme celui-ci exercent un pouvoir sommaire et arbitraire sur la liberté, l'honneur, la réputation et presque la vie des sujets de Sa Majesté, surtout dans les classes pauvres ; et bien que, dans l'intérieur de ces murailles, il se joue journellement assez de tours fantastiques pour faire pleurer les anges jusqu'à s'aveugler, ils sont fermés au public¹, sauf les aperçus qu'en donne la presse quotidienne. Aussi Mr. Fang ne fut-il pas peu indigné de voir un hôte inattendu entrer avec tant d'irrévérence et de désordre.

— Qu'est-ce ? Qui est-ce ? Mettez cet homme dehors. Évacuez la salle, criait Mr. Fang.

— Je veux parler, criait l'homme. On ne me fera pas sortir ; j'ai tout vu. C'est moi qui tiens l'étalage. Je demande à ce qu'on me fasse prêter serment. On ne m'empêchera pas de parler. Mr. Fang, vous devez m'entendre. Vous ne devez pas refuser, monsieur.

L'homme avait raison. Il avait l'air résolu, et la

1. Du moins l'étaient-ils de fait, en ce temps-là.

chose devenait un peu trop sérieuse pour être étouffée.

— Faites prêter serment à cet homme, gronda Mr. Fang de mauvaise grâce. Et maintenant, l'homme, qu'avez-vous à dire ?

— Ceci. J'ai vu trois jeunes garçons, deux autres et le prévenu ici ; ils flânaient de l'autre côté de la rue, lorsque ce monsieur lisait. Le vol a été commis par un autre garçon. Je l'ai vu faire ; et j'ai vu que cet enfant ici en était absolument étonné et stupéfait. — Ayant un peu repris haleine, le brave étalagiste continua à raconter d'une façon plus cohérente les circonstances exactes du vol.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu ici plus tôt ? dit Fang, après un silence.

— Je n'avais pas une âme pour garder la boutique, répliqua l'homme. Tous ceux qui auraient pu m'aider s'étaient joints à la poursuite. Il n'y a que cinq minutes que j'ai pu avoir quelqu'un, et pour venir ici j'ai couru tout le long du chemin.

— Le demandeur lisait, n'est-ce pas ? demanda Fang après un autre silence.

— Oui, répondit l'homme. Le livre même qu'il a dans la main.

— Oh ! ce livre-là, eh ? dit Fang. Est-il payé ?

— Non, il ne l'est pas, répondit l'homme en souriant.

— Dieu ! j'ai complètement oublié ! s'écria innocemment le vieux gentleman distrait.

— Un joli personnage pour porter une accusation contre un pauvre enfant ! dit Fang avec un effort comique pour avoir l'air humain. Je considère, monsieur, que vous avez obtenu possession de ce livre dans des circonstances très suspectes et très peu honorables, et vous pouvez vous estimer très heureux que le propriétaire refuse de poursuivre. Que ceci vous serve de leçon, mon bonhomme, ou la loi saura encore vous rattraper. L'enfant est acquitté. Évacuez la salle.

— Dieu me damne ! cria le vieux gentleman, laissant éclater la fureur qu'il avait dominée si longtemps. Dieu me damne, je... !

— Évacuez la salle ! dit le magistrat. Agents, entendez-vous ? Faites évacuer la salle.

On obéit à l'ordre, et Mr. Brownlow, tout indigné, le livre dans une main et sa canne de bambou dans l'autre fut entraîné dehors, en proie à une rage folle qui s'exhalait en défis méprisants. Il arriva dans la cour ; là, sa colère s'évanouit en un moment. Le petit Oliver Twist était couché sur le dos, sur le pavé, la chemise déboutonnée et les tempes baignées d'eau ; son visage était blanc comme celui d'un cadavre, et un frisson glacé secouait tout son corps.

— Pauvre garçon ! pauvre garçon ! dit Mr. Brownlow, se penchant sur lui. Demandez une voiture, quelqu'un, je vous prie. Tout de suite !

On trouva une voiture, et, lorsque Oliver eut été soigneusement déposé sur un siège, le vieux gentleman monta et s'assit sur l'autre.

— Puis-je vous accompagner ? dit le bouquiniste en regardant à l'intérieur.

— Ah ! mon Dieu ! oui, mon cher monsieur, dit promptement Mr. Brownlow. Je vous oubliais. Ciel ! ciel ! j'ai encore ce malheureux livre ! Montez. Le pauvre garçon ! Il n'y a pas de temps à perdre.

Le bouquiniste entra dans la voiture, et ils s'éloignèrent.

LA VIE ET LES AVENTURES DE NICHOLAS NICKLEBY

Ce livre, chef-d'œuvre devenu classique, a eu pour effet presque immédiat de rendre impossible l'industrie des maîtres d'école du Yorkshire, dont Mr. Squeers est le type à peine chargé. L'usurier Ralph Nickleby, Mme Mantalini, la modiste, les frères Cheeryble, modèles de commerçants honnêtes et bons, Mr. Vincent Crummies, l'impresario, Smike, le souffre-douleur, Mrs. Nickleby, femme excellente mais détraquée, Kate Nickleby, la digne sœur du brave Nicholas, Newman Noggs, le gentleman déchu, qui a tout noyé dans le gin et le whisky, sauf sa noblesse d'âme, bien d'autres personnages encore, comme Mrs. et Miss Squeers, qui complètent si bien la famille du maître d'école, comme la petite miniaturiste La Creevy, etc., sont des caractères qui restent vivants dans la mémoire. Mr. Squeers mérite d'être présenté le premier.

Un maître d'école anglais en 1830.

L'aspect de Mr. Squeers n'était pas engageant. Il n'avait qu'un œil, et le préjugé populaire est en faveur de deux. L'œil qu'il avait était incontestablement utile, mais décidément pas décoratif, étant d'un gris verdâtre et, par la forme, semblable à ces fenêtres en éventail pratiquées au-dessus des portes, sur la rue. Le côté incomplet de son visage était tout ridé et ratatiné, ce qui lui donnait une très sinistre apparence, surtout lorsqu'il souriait, moments où il avait, à peu de chose près, l'expression d'un scélérat. Ses cheveux étaient très plats et luisants, sauf aux extrémités, où la brosse les relevait raides au-dessus d'un front bas et protubérant, bien assorti à sa voix rauque et à ses allures grossières. Il avait de cinquante-deux à cinquante-trois

ans environ et était un peu au-dessous de la taille moyenne ; il portait un foulard blanc à longs bouts, et un costume d'un noir qui sentait son maître d'école ; mais les manches de la redingote étaient beaucoup trop longues et les jambes du pantalon beaucoup trop courtes ; il paraissait mal à l'aise dans ses vêtements et comme perpétuellement étonné de se voir si respectable.

Mr. Squeers était debout près du feu dans un des compartiments du café, garni d'une table comme on en voit habituellement dans ces endroits, et de deux autres de formes et de dimensions inusitées, pour s'adapter aux angles de la cloison. Sur un coin de la banquette était une toute petite malle en bois blanc, ficelée d'un méchant bout de corde, et sur cette malle était perché — ses bottines lacées et son pantalon en velours de coton pendillant en l'air — un diminutif de petit garçon, les épaules relevées jusqu'aux oreilles et les mains plaquées sur les genoux, qui jetait timidement de temps à autre sur le maître d'école un regard visiblement plein d'épouvante et d'appréhension.

— Trois heures et demie, murmura Mr. Squeers en quittant la fenêtre et en regardant d'un air maussade l'horloge du café. Il ne viendra personne aujourd'hui...

— Aux grandes vacances, continua Mr. Squeers, j'ai emmené dix enfants ; dix fois vingt livres, ça fait deux cents. Je pars demain matin à huit heures, et je n'en ai que trois : — trois fois zéro, zéro ; trois fois deux, six, = soixante livres. Qu'est-ce que deviennent tous les enfants ? Qu'est-ce que les parents ont dans la tête ? Qu'est-ce que tout cela signifie ?...

— Mr. Squeers, dit le garçon survenant dans ces conjonctures ; il y a un monsieur qui vous demande au comptoir.

— Faites entrer ce monsieur, Richard, répondit Mr. Squeers d'une voix douce.

Lorsque l'étranger entra, Mr. Squeers, affectant de

ne pas le voir, feignait d'être très occupé à corriger la taille d'une plume et à donner de bienveillants avis à son jeune élève.

— C'est ce monsieur, se dit l'étranger. Mr. Squeers, je crois, monsieur ?

— Lui-même, monsieur, dit Mr. Squeers avec un air de surprise extrême.

— Le monsieur, dit l'étranger, qui a mis une annonce dans le journal *The Times* ?

— *Morning Post, Chronicle, Herald et Advertiser*, touchant l'Académie appelées Dotheboys Hall, dans le délicieux village de Dotheboys, près de Greta Bridge, dans le Yorkshire, ajouta Mr. Squeers. Vous venez pour affaires, monsieur. Je vois cela à mes jeunes amis. Comment allez-vous, mon petit monsieur ? Et vous, comment allez-vous, monsieur ? — En saluant ainsi, Mr. Squeers tapotait les têtes de deux petits garçons aux yeux creux, à la charpente exigüe, que le visiteur avait amenés avec lui ; puis il attendit de plus amples communications.

— Je suis dans les huiles et les couleurs. Mon nom est Snawley, monsieur, dit l'étranger.

Squeers inclina la tête comme pour dire : Et c'est même un nom particulièrement joli.

L'étranger continua : — J'ai pensé, Mr. Squeers, à mettre mes deux garçons dans votre école.

— Il ne m'appartient pas de le dire, monsieur, reprit Mr. Squeers, mais je ne crois pas que vous puissiez rien faire de mieux.

— Hum ! fit l'autre. Vingt livres par an, je crois, Mr. Squeers ?

— Guinées, reprit le maître d'école avec un sourire persuasif.

— Livres, pour deux, je pense, Mr. Squeers, dit Mr. Snawley solennellement.

— Je ne pense pas que cela puisse se faire, répliqua Squeers, comme s'il n'avait encore jamais considéré la proposition. Laissez-moi voir : quatre fois cinq, vingt ;

je double, j'en déduis... Eh bien, ce n'est pas une livre qui nous empêchera de nous entendre. Il faudra me recommander à votre clientèle, monsieur, et compenser la chose de cette manière.

— Ils ne sont pas grands mangeurs, dit Mr. Snawley.

— Oh ! ça ne fait rien du tout, répliqua Squeers. Nous ne faisons pas attention à l'appétit des enfants dans notre établissement. — Ceci était la stricte vérité ; ils n'y faisaient pas attention.

— Tout ce que le Yorkshire fournit en fait de luxe sain, poursuivit Squeers, toute la belle morale que Mrs. Squeers peut inculquer, tout... bref, tout le bien-être qu'un enfant peut désirer dans sa famille, voilà ce qu'ils auront, Mr. Snawley.

— Je voudrais qu'on fit particulièrement attention à la morale, dit Mr. Snawley.

— Je suis bien aise de cela, monsieur, répondit le maître d'école en se redressant. Ils viennent à la bonne boutique pour la morale, monsieur.

— Vous êtes, vous-même, un homme moral, dit Mr. Snawley.

— Je le croirais, monsieur, répliqua Squeers.

— J'ai la satisfaction de savoir que vous l'êtes, monsieur, dit Snawley. J'ai demandé à un de vos répondants, et il a dit que vous étiez pieux.

— Eh ! monsieur, j'espère être un peu dans cette direction, reprit Squeers.

— J'espère l'être aussi, repartit l'autre. Pourrais-je vous dire un mot dans le compartiment voisin ?

— Assurément, répondit Squeers en grimaçant un sourire. Mes chers enfants, voulez-vous causer avec votre nouveau camarade une ou deux minutes?... C'est un de mes garçons, monsieur. Belling, c'est son nom, monsieur... C'est un garçon de Taunton, tel que vous le voyez, monsieur.

— Vraiment, de Taunton ? repartit Mr. Snawley, regardant le pauvre petit bonhomme comme si c'eût été une curiosité extraordinaire.

— Il s'en vient avec moi demain, monsieur, dit Squeers. C'est son bagage, sur quoi il est assis maintenant. Chaque enfant doit apporter, monsieur, deux habillements complets, six chemises, six paires de bas, deux bonnets de nuit, deux mouchoirs de poche, deux paires de souliers, deux chapeaux et un rasoir.

— Un rasoir ! s'écria Mr. Snawley pendant qu'ils entraient dans le compartiment voisin. Pourquoi faire ?

— Pour se raser, répliqua Mr. Squeers d'un ton lent et mesuré.

Il n'y avait pas grand'chose dans ces trois mots ; il devait pourtant y avoir, dans la manière dont ils étaient prononcés, quelque chose de nature à attirer l'attention, car le maître d'école et son compagnon se regardèrent fixement pendant quelques minutes, et puis échangèrent un sourire très significatif. Snawley était un homme luisant, au nez camus, habillé de vêtements sombres et de longues guêtres noires, et portant sur toute sa physionomie une grande expression de mortification et de sainteté ; de sorte que ce sourire, se produisant sans aucune raison visible, en était d'autant plus remarquable.

— Jusqu'à quel âge gardez-vous donc les enfants à votre école ? demanda-t-il à la fin.

— Juste aussi longtemps que les paiements trimestriels sont faits à mon agent en ville, ou jusqu'au moment qu'ils désertent, répliqua Squeers. Entendons-nous bien ; je vois que nous pouvons le faire sans crainte. Qu'est-ce que c'est que ces garçons ?... des enfants naturels ?

— Non, répondit Snawley, soutenant le regard de l'œil unique du maître d'école. Ce n'est pas ça.

— Je pensais que ça pouvait en être, dit Squeers froidement. Nous en avons beaucoup. Ce garçon-là en est un.

— Celui qui est dans le compartiment voisin ? dit Snawley.

Squeers fit un signe de tête affirmatif ; Snawley alla donner un autre coup d'œil au petit garçon sur la malle, et, en revenant, il avait l'air tout à fait désappointé de le voir tellement semblable aux autres enfants, et il dit qu'il ne l'aurait pas cru.

— C'en est un, dit Squeers. Mais, à propos de ces enfants à vous, vous vouliez me parler ?

— Oui, reprit Snawley. Le fait est que je ne suis pas leur père, Mr. Squeers. Je ne suis que leur beau-père.

— Oh ! est-ce ça ? dit le maître d'école. Ça explique tout de suite. Je me demandais pourquoi diable vous vouliez les envoyer dans le Yorkshire. Ha ! ha !... Oh ! je comprends maintenant.

— Vous voyez : j'ai épousé la mère, poursuivit Snawley. C'est dispendieux, l'entretien des garçons à la maison, et, comme elle a un peu d'argent en propre, j'ai peur (les femmes sont si inconséquentes, Mr. Squeers !) qu'elle ne soit conduite à le gaspiller pour eux, ce qui serait leur ruine, vous savez.

— Oui, je vois, répondit Squeers, se renversant dans sa chaise et agitant la main.

— Et, reprit Snawley, cela m'a donné le désir de les mettre dans quelque école à une bonne distance d'ici, où il n'y a pas de vacances, pas de ces imprudents retours à la maison deux fois l'an qui dérangent tellement l'esprit des enfants, — et où ils s'habituent un peu à la dure, — vous comprenez ?

— Les paiements réguliers, et pas de questions, dit Squeers en hochant la tête.

— C'est ça, exactement, reprit l'autre. La morale strictement surveillée, toutefois.

— Strictement, dit Squeers.

— On ne permet pas d'écrire trop souvent, je suppose ? dit le beau-père en hésitant.

— Pas du tout, excepté une circulaire à Noël, pour dire qu'ils n'ont jamais été si heureux et qu'ils espèrent qu'on ne les enverra jamais chercher, répliqua Squeers.

— C'est on ne peut mieux, fit le beau-père en se frottant les mains.

— Alors, puisque nous nous entendons, dit Squeers, voulez-vous me permettre de vous demander si vous me considérez comme un homme hautement vertueux, exemplaire et de bonne conduite dans sa vie privée, et si, en tant que personne dont la profession est de prendre soin de la jeunesse, vous placez la plus grande confiance en mon intégrité, en ma générosité, en mes principes religieux et en mes capacités incontestables?

— Certainement, répondit le beau-père en renvoyant au maître d'école son ricanement.

— Peut-être n'auriez-vous pas d'objections à le dire, si je vous indiquais comme répondant?

— Pas le moins du monde.

— Voilà un homme! dit Squeers en prenant une plume. C'est ce que j'appelle faire des affaires, et c'est ce que j'aime.

Ayant inscrit l'adresse de Mr. Snawley, le maître d'école eut ensuite à accomplir la tâche encore plus agréable d'écrire le reçu du premier paiement trimestriel d'avance, chose qu'il avait à peine terminée lorsqu'on entendit une autre voix s'enquérant de Mr. Squeers.

— Le voici! fit le maître d'école. Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien qu'une question d'affaires, monsieur, dit Ralph Nickleby, en se présentant suivi de près par Nicholas. Il y avait une annonce de vous dans les journaux, ce matin.

— En effet, monsieur. Par ici, s'il vous plaît, dit Squeers, qui était revenu dans le compartiment près du foyer. Ne voulez-vous pas vous asseoir?

— Ma foi si, je pense, dit Ralph, joignant l'action à la parole et mettant son chapeau sur la table devant lui. Voici mon neveu, monsieur, Mr. Nicholas Nickleby.

— Comment allez-vous, monsieur? fit Squeers.

Nicholas s'inclina, dit qu'il allait très bien, et parut

fort étonné de l'aspect du propriétaire de Dotheboys Hall, comme, de vrai, il l'était.

— Peut-être que vous me remettez ? dit Ralph, regardant très fixement le maître d'école.

— Vous m'avez réglé un petit compte à chacun de mes voyages semestriels à la ville, pendant quelques années, je crois, monsieur, répliqua Squeers.

— En effet, dit Ralph.

— Pour les parents d'un enfant nommé Dorker, qui, malheureusement...

— Malheureusement est mort à Dotheboys Hall, dit Ralph, finissant la phrase.

— Je me rappelle très bien, reprit Squeers. Ah ! Mrs. Squeers, monsieur, était aussi bonne pour ce garçon que si ç'avait été le sien. Les attentions, monsieur, qui ont été prodiguées à cet enfant pendant sa maladie ! Des rôties sèches et du thé chaud tous les soirs et tous les matins, quand il ne pouvait plus rien avaler ! Une chandelle dans sa chambre à coucher la nuit même où il est mort ! Le meilleur dictionnaire qu'on envoya chercher pour lui, pour reposer sa tête ! Je ne le regrette pas, cependant. C'est chose agréable de réfléchir qu'on a fait son devoir envers lui.

Ralph sourit comme s'il avait eu envie de toute autre chose que de sourire, et promena son regard sur les étrangers présents.

— Ce sont seulement quelques élèves à moi, dit Wackford Squeers en montrant du doigt le petit garçon sur la malle et les deux petits garçons sur le plancher, qui se regardaient sans prononcer un mot, et imprimaient à leurs corps les contorsions les plus remarquables, suivant la coutume des petits garçons lorsqu'ils sont en train de faire connaissance. — Ce gentleman, monsieur, est un père de famille qui est assez bon pour me complimenter sur le système d'éducation adopté à Dotheboys Hall, qui est situé, monsieur, dans le délicieux village de Dotheboys, près de Greta Bridge, dans le Yorkshire, où les jeunes gens

ont la table, le vêtement, les livres, le blanchissage, l'argent de poche...

— Oui, nous savons tout cela, monsieur, interrompit Ralph avec humeur. C'est dans l'annonce.

— Vous avez raison, monsieur, c'est en effet dans l'annonce, dit Squeers.

— Et dans la réalité des faits, en outre, intervint Mr. Snawley. Je me sens obligé de vous assurer, monsieur, et je suis fier d'avoir cette occasion de vous assurer que je considère Mr. Squeers comme un gentleman hautement vertueux, exemplaire, de bonne conduite, et...

— Je n'en fais pas de doute, monsieur, interrompit Ralph, arrêtant le torrent des recommandations, pas de doute du tout. Si nous venions aux affaires.

— De tout mon cœur, monsieur, répondit Squeers.

— Eh bien, reprit Ralph, ce sera assez bref, vite exposé, et, j'espère, aisément conclu. Vous avez fait une annonce pour demander un sous-maitre capable, monsieur?

— Précisément, fit Squeers.

— Et vous en avez besoin d'un, réellement?

— Certainement, répondit Squeers.

— Le voici! dit Ralph. Mon neveu, Nicholas, frais émoulu de l'école, avec tout ce qu'il y a appris fermentant dans sa tête, et sans rien qui fermente dans sa poche, est juste l'homme qu'il vous faut.

— Je crains, dit Squeers, inquiet d'une telle demande de la part d'un jeune homme de la figure de Nicholas, je crains que le jeune homme ne fasse pas mon affaire.

— Si, il la fera, dit Ralph. Je le sais mieux que vous. Ne vous laissez pas abattre, monsieur; vous instruirez tous les jeunes nobles de Dotheboys Hall avant une semaine, à moins que ce gentleman ne soit plus obstiné que je ne le crois.

— J'ai peur, monsieur, dit Nicholas en s'adressant à Squeers, que ma jeunesse ne soit pour vous une objection, et le fait que je ne suis pas Maître ès Arts.

— Le défaut d'un titre universitaire est en effet une objection, répliqua Squeers, prenant l'air le plus grave qu'il pouvait et considérablement intrigué, non moins par le contraste entre la simplicité du neveu et l'expérience du monde manifeste chez l'oncle, que par l'incompréhensible allusion aux jeunes nobles confiés à son enseignement.

— Tenez, monsieur, dit Ralph. Je vais mettre la question dans son vrai jour en deux secondes.

— Si vous voulez avoir cette bonté, riposta Squeers.

— Voici un garçon, un jouvenceau, un adolescent, un jeune homme, un blanc-bec, ou tout ce qu'il vous plaira de l'appeler, de dix-huit à dix-neuf ans, ou environ, dit Ralph.

— Ça, je le vois, fit le maître d'école.

— Moi aussi, dit Mr. Snawley, pensant qu'il valait autant soutenir son nouvel ami à l'occasion.

— Son père est mort; il ignore tout du monde, n'a aucunes ressources quelconques et a besoin de quelque chose à faire, dit Ralph. Je lui recommande votre splendide établissement, comme une ouverture qui le mènera à la fortune s'il sait en tirer le parti convenable. Voyez-vous ça ?

— Tout le monde doit voir ça, répliqua Squeers, imitant à moitié l'air sarcastique dont le vieux Nickleby regardait son parent plein d'innocence et sans soupçon.

— Moi, je le vois, naturellement, dit Nicholas avec ardeur.

— Il le voit, naturellement, remarquez, fit Ralph du même ton sec et dur. Si un caprice quelconque de tempérament le conduisait à rejeter cette affaire d'or avant de l'avoir portée à sa perfection, je me considère comme absolument libéré du devoir de prêter aucune assistance à sa mère et à sa sœur. Regardez-le, et pensez à l'utilité dont il peut vous être d'une demi-douzaine de manières différentes ! Voyons, la question est de savoir si, d'ici à quelque temps, en tout cas, il ne remplira pas votre but mieux que

vingt autres de l'espèce que vous vous procureriez dans des circonstances ordinaires. N'est-ce pas là une question qui vaut d'être considérée ?

— Si, en effet, dit Squeers, répondant à un signe de Ralph par un autre signe de tête.

— Bon, reprit Ralph. Laissez-moi vous dire deux mots.

Les deux mots furent dits à part, et, au bout de deux minutes environ, Mr. Wackford Squeers annonça que Mr. Nicholas Nickleby était, à partir de ce moment, définitivement nommé et installé dans la fonction de premier sous-maître à Dotheboys Hall.

— C'est la recommandation de votre oncle qui a fait cela, Mr. Nickleby, dit Wackford Squeers.

Nicholas, ravi de son succès, serra la main de son oncle avec chaleur.

L'école de Dotheboys Hall.

Après un voyage en diligence, fertile en incidents peu propres à donner confiance au jeune Nickleby, le maître d'école et son sous-maître montent dans une carriole qui les attendait à Greta Bridge, et arrivent le soir, par une température glacée, devant Dotheboys Hall.

Nicholas eut le temps de remarquer que l'école était une longue maison, froide d'aspect et élevée d'un étage, avec quelques dépendances éparpillées derrière, en outre d'une grange et d'une écurie y adjoignant. Au bout d'une ou deux minutes, on entendit s'ouvrir la grande porte de la cour, et aussitôt un long garçon maigre en sortit, une lanterne à la main.

— Est-ce vous, Smike ? cria Squeers.

— Oui, monsieur, répondit le garçon.

— Alors, pourquoi diable n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

— S'il vous plaît, monsieur, je me suis endormi devant le feu, répondit Smike humblement.

— Le feu ! Quel feu ? Où y a-t-il du feu ? demanda vivement le maître d'école.

— Rien que dans la cuisine, monsieur, répliqua le garçon. Madame a dit que, comme je devais veiller, je pouvais y aller pour avoir chaud.

— Votre madame est folle, riposta Squeers. Vous auriez été diablement plus éveillé au froid, je suis sûr.

Cependant Mr. Squeers était descendu, et, après avoir ordonné au garçon de voir au poney et de prendre garde qu'on ne lui donnât plus d'avoine pour la nuit, il dit à Nicholas d'attendre une minute à la porte de devant, pendant qu'il ferait le tour et irait lui ouvrir.

Une multitude de pressentiments désagréables, qui s'étaient accumulés dans l'esprit de Nicholas pendant tout le voyage, s'y pressèrent avec un redoublement de force lorsqu'il fut seul. Son grand éloignement de sa mère et de sa sœur et l'impossibilité de revenir vers elles autrement qu'à pied s'il en sentait le désir trop violent, se présentèrent à lui sous les plus alarmantes couleurs; et, comme il levait les yeux sur cette maison désolée, sur ses sombres fenêtres et sur la sauvage contrée environnante, que la neige recouvrait, il eut dans le cœur et dans la tête une sensation d'accablement qu'il n'avait encore jamais éprouvée.

— Voyons maintenant! cria Mr. Squeers en avançant la tête à la porte de devant. Où êtes-vous, Nickleby?

— Ici, monsieur, répondit Nicholas.

— Entrez, alors, dit Squeers. Le vent souffle, à cette porte, à renverser un homme de dessus ses jambes.

Nicholas soupira et s'empessa d'entrer. Mr. Squeers, ayant verrouillé la porte pour la tenir fermée, l'introduisit dans une petite salle maigrement meublée de quelques chaises, d'une carte jaune pendue au mur et de deux tables; l'une portait quelques préparatifs de souper, tandis que sur l'autre un « Aide-mémoire du Maître », une grammaire de Murray, une demi-douzaine de prospectus et une lettre fripée adressée à Wackford Squeers, *esquire*, étaient disposés en une confusion pittoresque.

Ils n'étaient pas là depuis deux minutes lorsqu'une femme fit irruption dans la chambre, et, saisissant Mr. Squeers à la gorge, lui donna deux bruyants baisers, coup sur coup, comme le facteur frappe à la porte. La dame, personne largement et grossièrement charpentée, avait environ une demi-tête de plus que Mr. Squeers, et était vêtue d'une camisole de nuit en basin; elle avait les cheveux en papillotes et, par-dessus, un bonnet de nuit sale, rehaussé d'un mouchoir de coton jaune qui le lui attachait sous le menton.

— Comment va mon Squerry? dit cette dame d'un air folâtre et d'une voix fort enrouée.

— Tout à fait bien, mon amour, répondit Squeers. Comment vont les vaches?

— Parfaitement, sans en excepter une, dit la dame.

— Et les cochons? fit Squeers.

— Aussi bien que quand vous êtes parti.

— Allons, c'est une bénédiction, reprit Squeers en ôtant son pardessus. Les enfants vont tous bien, je suppose?

— Oh! oui, ils vont assez bien, répliqua Mrs. Squeers, d'un ton hargneux. Ce petit Pitcher a eu la fièvre.

— Non! s'écria Squeers. L'enfant du diable! il a toujours quelque chose de ce genre.

— Il n'y a jamais eu d'enfant pareil, je crois, dit Mrs. Squeers. Et ce qu'il a est toujours contagieux. Je dis que c'est de l'obstination, et rien ne me convaincra jamais que ça n'en est pas. Je lui ferais sortir ça de la tête en tapant dessus. Je vous l'avais bien dit, il y a six mois.

— En effet, mon amour. Eh bien, nous verrons ce qu'on peut faire.

Pendant ces petites tendresses, Nicholas était resté debout, assez mal à l'aise, au milieu de la chambre, ne sachant trop s'il devait se retirer dans le corridor, ou demeurer où il était. Mr. Squeers le délivra de cette perplexité.

— C'est le nouveau jeune homme, ma chère, dit-il à sa femme.

— Oh! répliqua Mrs. Squeers, faisant un signe de tête à Nicholas et le dévisageant de la tête aux pieds.

— Il prendra son repas avec nous ce soir, dit Squeers, et il ira avec les enfants demain matin. On peut lui faire un lit par terre ici pour cette nuit, n'est-ce pas?

— Il faudra bien s'arranger d'une manière ou de l'autre, reprit la dame. La façon dont vous êtes couché ne vous importe guère, je suppose, monsieur?

— Non, vraiment, répondit Nicholas. Je ne suis pas difficile.

— C'est de la chance, dit Mrs. Squeers. — Et comme cette dame avait la réputation de posséder surtout l'esprit de saillie, Mr. Squeers se mit à rire de bon cœur, ayant l'air de s'attendre à ce que Nicholas en fit autant.

La conversation continua quelque temps entre le maître et la maîtresse, relativement au succès du voyage de Mr. Squeers et aux gens qui avaient payé, et aux gens qui avaient manqué à le faire. Après quoi, une jeune servante apporta un pâté du Yorksbire et un peu de bœuf froid, et, une fois ceci sur la table, Smike parut avec une cruche d'ale.

Mr. Squeers tirait des poches de son pardessus des lettres pour divers enfants et d'autres menus documents qu'il avait apportés. Le garçon regardait les papiers avec une expression inquiète et timide, comme s'il avait un vague et maladif espoir que quelqu'un d'entre eux pût se rapporter à lui. Ce regard était vraiment pénible et alla tout de suite au cœur de Nicholas, car il racontait une longue et bien triste histoire.

Il considéra donc le garçon plus attentivement, et il fut surpris de remarquer la nature extraordinairement disparate des pièces de son habillement. Bien qu'il n'eût certainement pas moins de dix-huit ou dix-neuf ans et qu'il fût grand pour son âge, il portait un de ces costumes complets qu'on met d'ordinaire aux tout petits garçons et qui, bien que ridiculement

trop court des bras et des jambes, avait grandement assez de largeur pour le rétrécissement de son corps amaigri. Afin que la partie inférieure de ses jambes fût en parfaite harmonie avec ce singulier vêtement, il était chaussé d'une très grande paire de bottes, qui, à l'origine, devaient avoir été à revers, et qu'avait portées peut-être quelque gros fermier jadis, mais qui étaient maintenant trop rapiécées et délabrées pour un mendiant. Dieu sait depuis combien de temps il était là, mais il portait encore le même linge que le premier jour, car il avait autour du cou les lambeaux d'une collerette d'enfant que ne cachait qu'à demi un grossier foulard d'homme. Il était boiteux.

Pendant qu'il faisait semblant d'être occupé à arranger la table, il jetait sur les lettres un regard si aigu et à la fois si découragé et désespéré que Nicholas souffrait de le voir.

— Qu'est-ce que vous farfouillez là, Smike? s'écria Mrs. Squeers. Ne pouvez-vous pas laisser les affaires tranquilles?

— Eh! fit Squeers en levant les yeux. Oh! est-ce vous?

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme, serrant les mains l'une contre l'autre, comme pour maîtriser violemment l'agitation nerveuse de ses doigts. — Y a-t-il...

— Eh bien? dit Squeers.

— Avez-vous...? Quelqu'un a-t-il...? N'a-t-on rien entendu dire... à propos de moi?

— Du diable s'il y a rien, répliqua Squeers avec humeur.

Le grand garçon détourna les yeux, et, portant la main à son visage, se dirigea vers la porte.

— Pas un mot, reprit Squeers; et jamais il n'y en aura. Et maintenant, c'est du joli, n'est-ce pas, qu'on vous ait laissé ici, toutes ces années, sans rien payer après les six premières, sans s'occuper de vous, sans qu'il y ait moyen de savoir à qui vous appartenez? C'est du joli, que j'aie à nourrir un grand gaillard comme vous; et

aucun espoir d'en retirer jamais un sou, n'est-ce pas ?

Le garçon porta sa main à sa tête comme s'il faisait effort pour se rappeler quelque chose ; puis, regardant vaguement son questionneur, il finit par sourire et s'éloigna en boitant.

— Je vais vous dire, Squeers, fit la femme au moment où la porte se fermait ; je crois que ce petit gars devient idiot.

— J'espère que non, dit le maître d'école, car c'est un gaillard utile pour le travail du dehors, et qui vaut sa nourriture, en tout cas. Et puis, qu'il soit idiot, je crois qu'il aura encore assez d'esprit pour nous. Mais allons, soupçons, car j'ai faim et je suis fatigué ; j'ai besoin de me mettre au lit.

A ce rappel, on servit une grillade exclusivement pour Mr. Squeers, qui ne tarda pas à y faire ample honneur. Nicholas rapprocha sa chaise, mais son appétit avait tout à fait disparu.

— Comment est la grillade ? dit Mrs. Squeers.

— Tendre comme un agneau, répondit Squeers. Prenez-en un peu.

— Je ne pourrais pas manger un morceau, fit la femme. Qu'est-ce que le jeune homme prendra, mon ami ?

— Tout ce qu'il voudra de ce qu'il y a, répliqua Squeers dans un élan très peu ordinaire de générosité.

— Qu'est-ce que vous dites, Mr. Knuckleboy ? demanda Mrs. Squeers.

— Je prendrai un peu de pâté, s'il vous plaît, dit Nicholas. Très peu, car je n'ai pas faim.

— Alors, c'est dommage de couper le pâté, si vous n'avez pas faim, ne trouvez-vous pas ? dit Mrs. Squeers. Voulez-vous essayer d'un peu de bœuf ?

— Ce que vous voudrez, répliqua Nicholas distrait ; cela m'est égal.

Mrs. Squeers prit un air extrêmement gracieux en recevant cette réponse ; et, hochant la tête vers Squeers

comme pour lui dire qu'elle était bien aise de voir que le jeune homme savait se tenir à sa place, elle servit à Nicholas une tranche de viande de ses belles mains.

— De l'ale, Squerry ? demanda la dame en clignant de l'œil et en fronçant le sourcil, lui donnant ainsi à entendre que la question était si Nicholas devait avoir de l'ale, et non pas si lui, Squeers, en prendrait.

— Certainement, dit Squeers, retélégraphiant de la même manière. Un plein verre.

Ainsi Nicholas eut un plein verre, et, occupé de ses propres réflexions, il le but dans une innocente ignorance de tout ce qui venait de se passer.

— Extraordinairement juteuse, cette grillade, dit Squeers, en déposant son couteau et sa fourchette, qu'il manœuvrait en silence depuis quelque temps.

— C'est de la viande de première qualité, reprit sa dame. J'en ai acheté moi-même une bonne grosse pièce exprès pour...

— Pour quoi ? s'écria précipitamment Squeers. Pas pour les...

— Non, non, pas pour eux, reprit Mrs. Squeers. Exprès pour vous quand vous reviendriez. Seigneur ! vous n'avez pas pensé que je pouvais faire cette bêtise !

— Sur ma parole, ma chère, je ne savais pas ce que vous alliez dire, fit Squeers, qui était devenu pâle.

— Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, déclara sa femme, riant de bon cœur. Penser que j'étais assez godiche... ! Ah ! bien !

Cette partie de la conversation n'était pas très intelligible ; mais la rumeur populaire affirmait dans le voisinage que Mr. Squeers, étant opposé par bonté d'âme à la cruauté envers les animaux, achetait fréquemment, pour la consommation des enfants, les corps de bêtes à cornes mortes de leur mort naturelle ; peut-être craignait-il d'avoir dévoré sans le vouloir quelque morceau de choix destiné à ces jeunes gentlemen.

Le souper fini et desservi par une petite servante à

l'œil affamé, Mrs. Squeers se retira pour en mettre les reliefs sous clef, et aussi pour prendre en sûre garde les vêtements des cinq enfants qui venaient d'arriver et qui avaient déjà monté à demi le désagréable escalier de la mort pendant leur trop longue exposition au froid. On les régala ensuite d'un léger souper composé de *porridge*, ou bouillie d'avoine à l'eau, et on les fourra, côte à côte, dans un petit lit pour se réchauffer mutuellement, et rêver d'un repas substantiel avec quelque chose de chaud après, si leur imagination se portait de ce côté-là, ce qui n'est pas improbable du tout.

Mr. Squeers se paya un grand verre d'eau-de-vie et d'eau, mélangés d'après le libéral principe de moitié l'un moitié l'autre, en tenant compte de la dissolution du sucre ; et son aimable épouse prépara pour Nicholas la valeur d'un tout petit verre de la même composition. Ceci fait, Mr. et Mrs. Squeers se rapprochèrent du feu, et, les pieds sur la barre du foyer, ils causèrent confidentiellement tout bas, tandis que Nicholas, prenant l'« Aide-mémoire du Maître », lisait les intéressantes formules des « Questions diverses », et tous les chiffres par-dessus le marché, en pensant autant à ce qu'il faisait et sans en avoir plus conscience que s'il avait été plongé dans un sommeil magnétique.

A la fin, Mr. Squeers bâilla effroyablement et opina qu'il était grand temps d'aller au lit ; à ce signal, Mrs. Squeers et la servante tirèrent sur le plancher une petite paillasse et une paire de couvertures dont elles firent le coucher de Nicholas.

— Nous vous mettrons dans votre chambre à coucher régulière demain, Nickleby, dit Squeers. Voyons ! Qui couche dans le lit de Brook, ma chère ?

— Dans le lit de Brook, fit Mrs. Squeers réfléchissant. Il y a Jennings, le petit Bolder, Graymarsh et... comment s'appelle-t-il ?

— En effet, reprit Squeers ; oui ! le lit de Brook est plein.

— Plein ! pensa Nicholas. Je le crois, qu'il l'est

— Il y'a une place quelque part, je sais, dit Squeers ; mais je ne peux en ce moment me rappeler où. Nous arrangerons tout cela demain. Bonne nuit, Nicholas. Sept heures du matin, souvenez-vous.

— Je serai prêt, monsieur, répliqua Nicholas. Bonne nuit.

— Je viendrai moi-même vous montrer où est le puits, ajouta Squeers. Vous trouverez toujours un petit morceau de savon sur la fenêtre de la cuisine ; il vous appartient.

Nicholas ouvrit les yeux, mais point la bouche ; Squeers fit de nouveau mine de s'en aller et revint encore une fois.

— Je ne sais vraiment pas à quelle serviette vous mettre ; mais, si vous voulez vous arranger avec n'importe quoi demain matin, Mrs. Squeers organisera cela dans la journée. N'oubliez pas, ma chère.

— J'y ferai attention, répliqua Mrs. Squeers ; et souvenez-vous de faire attention, vous aussi, jeune homme, et de vous débarbouiller le premier. C'est toujours le droit du maître ; mais ils lui prennent son tour, s'ils le peuvent.

Mr. Squeers fit alors signe à Mrs. Squeers d'enlever la bouteille d'eau-de-vie, de peur que Nicholas ne s'en servit pendant la nuit ; la dame la saisit avec grande précipitation, et ils se retirèrent ensemble.

Nicholas, resté seul, fit une douzaine de fois le tour de la chambre, dans un état d'agitation et de surexcitation violentes ; mais, devenant par degrés plus calme, il s'assit sur une chaise et prit la résolution mentale de s'efforcer, quoi qu'il arrivât, de supporter pendant un temps toute la misère qui pouvait lui être réservée, et, se souvenant de la condition de sa mère et de sa sœur, sans défense et sans appui, de ne donner à son oncle aucun prétexte pour les abandonner dans leur besoin. Les bonnes résolutions manquent rarement de produire de bons effets sur l'esprit où elles

naissent. Il se sentit moins abattu, et — la jeunesse a tant de confiance et de ressort — il se prit à espérer que les choses seraient peut-être meilleures à Dotheboys Hall qu'elles ne le promettaient...

Un voyage de deux cents et quelques milles par un temps rigoureux est une des meilleures choses qu'une imagination ingénieuse puisse inventer pour amollir un lit trop dur. Peut-être même est-ce capable d'adoucir les songes, car ceux qui planèrent sur la couche grossière de Nicholas et lui chuchotèrent à l'oreille leurs riens éthérés furent d'une espèce agréable et heureuse. Il était en train de faire fortune avec une rapidité vraiment remarquable, lorsque la faible lueur d'une chandelle expirante brilla devant ses yeux, et une voix, qu'il n'eut pas de peine à reconnaître comme partie intégrante de Mr. Squeers, l'avertit qu'il était temps de se lever.

— Sept heures passées, Nickleby, disait Mr. Squeers.

— Le matin est déjà venu ? demanda Nicholas en s'asseyant sur son lit.

— Ah ! oui, il est venu, et tout glacé encore, répliqua Squeers. Maintenant, Nickleby, allons, décanillons, voulez-vous ?

Nicholas n'avait pas besoin d'autre admonition. Il « décanilla » aussitôt, et se mit en devoir de s'habiller à la lumière du bougeoir que Mr. Squeers portait à la main.

— C'est une jolie affaire ! dit ce gentleman. La pompe est gelée.

— Vraiment ! fit Nicholas, médiocrement intéressé par cette nouvelle.

— Oui, reprit Squeers. Vous ne pourrez pas vous laver ce matin.

— Je ne peux pas me laver ! s'écria Nicholas.

— Non, du tout, riposta Squeers aigrement. Il faudra vous contenter de vous donner un coup de poli à sec, jusqu'à ce que nous cassions la glace du puits et que nous puissions avoir un seau d'eau pour les enfants.

Ne restez pas là, ébaubi, à me regarder, mais dépêchez-vous, voulez-vous ?

Sans plus d'observation, Nicholas enfila vivement ses vêtements. Pendant ce temps, Squeers ouvrait les volets et soufflait la chandelle. Alors la voix de son aimable moitié se fit entendre dans le corridor, demandant à être admise.

— Entrez, mon amour, dit Squeers.

Mrs. Squeers entra, encore vêtue de la camisole de nuit primitive qui faisait valoir la symétrie de ses proportions la veille au soir, et ornée en outre d'un chapeau de castor d'une certaine antiquité, qu'elle portait avec beaucoup d'aisance et de légèreté par-dessus le bonnet de nuit déjà décrit.

— La peste soit des affaires ! dit la dame en ouvrant le buffet. Je ne trouve la cuillère de l'école nulle part.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère, dit Squeers, d'un ton d'apaisement. Ça n'a pas d'importance.

— Pas d'importance ! Voilà bien comme vous causez ! riposta Mrs. Squeers vivement. Est-ce que ce n'est pas matin de soufrage ?

— J'oubliais, ma chère, reprit Squeers. Oui, certainement, c'est le matin du soufrage. Nous purifions le sang des enfants de temps en temps, Nickleby.

— Purifier des flûtes ! s'écria sa femme. Ne pensez pas, jeune homme, que nous fassions la dépense de fleur de soufre et de mélasse exprès pour les purifier ; parce que, si vous pensez que nous faisons les affaires de cette façon, vous vous trouverez trompé et je vous le dis tout net.

— Hum ! ma chère, fit Squeers.

— Oh ! sottise ! riposta Mrs. Squeers. Si le jeune homme vient ici pour être professeur, qu'il comprenne tout de suite que nous ne voulons point faire de bêtises à propos des enfants. Ils ont du soufre et de la mélasse, partie parce que, s'ils n'avaient pas quelque chose en fait de médecine, ils seraient toujours à se plaindre te

donneraient un monde d'ennuis, et partie parce que ça leur coupe l'appétit et que ça revient moins cher qu'un déjeuner et un dîner. Ainsi, ça leur fait du bien et ça nous en fait en même temps, et c'est assez juste, à coup sûr.

Ayant donné cette explication, Mrs. Squeers mit sa main dans le meuble et institua à la recherche de la cuillère des fouilles plus rigoureuses, auxquelles Mr. Squeers prêta son assistance. Ils échangèrent quelques mots au cours de cette occupation ; mais, comme le buffet étouffait en partie leurs voix, tout ce que Nicholas put distinguer fut que Mr. Squeers disait que ce que Mrs. Squeers avait dit n'était pas judicieux, et que Mrs. Squeers disait que ce que Mr. Squeers disait était de « la drogue ».

Il y eut ensuite quantité de recherches et de remuement ; et, tout restant inutile, on appela Smike qui, entre les bourrades de Mrs. Squeers et les coups de poing de Mr. Squeers, sentit, grâce à ce traitement, son intelligence s'éclaircir au point qu'il fut capable de suggérer qu'il était dans l'ordre des choses possibles que Mrs. Squeers eût la cuillère dans sa poche, — ce qui, en effet, se trouva être le cas. Mais, comme Mrs. Squeers avait préalablement protesté qu'elle était tout à fait certaine de ne pas l'avoir, Smike reçut un autre coup de poing sur la tête pour avoir osé contredire sa maîtresse, en même temps que la promesse d'une bonne correction s'il n'était pas plus respectueux à l'avenir ; de sorte que sa suggestion ne lui rapporta rien de bien avantageux.

— Une femme tout à fait inappréciable, celle-là, Nickleby, dit Squeers lorsque sa moitié se fût précipitée dehors en poussant le patira devant elle.

— Vraiment, monsieur ! fit Nicholas.

— Je ne connais pas son égale, dit Squeers. Je ne connais pas son égale. Cette femme-là, Nickleby, est toujours la même, toujours la même remuante, vive, active, économisante créature que vous la voyez maintenant.

Nicholas soupira involontairement à la pensée de l'agréable perspective domestique qu'on lui ouvrait; mais Squeers était heureusement trop occupé de ses propres réflexions pour s'en apercevoir.

— C'est une façon de parler que j'ai, lorsque je suis là-bas à Londres, continua Squeers, de dire que pour les enfants c'est une mère. Mais elle est plus qu'une mère pour eux, dix fois plus. Elle fait des choses pour ces enfants, Nickleby, que je ne crois pas que la moitié des mères, par le temps qui court, feraient pour leurs propres enfants.

— Elles ne le feraient pas, je crois, monsieur, répondit Nicholas.

Or le fait est que tous les deux, Mr. et Mrs. Squeers, regardaient les enfants comme leurs ennemis intimes et naturels; ou, en d'autres termes, qu'ils tenaient et considéraient que leur métier et profession était de tirer de chaque enfant tout ce qu'il était possible d'en extraire. Sur ce point ils étaient tous deux d'accord et se conduisaient en conséquence à l'unisson. La seule différence entre eux était que Mrs. Squeers menait la guerre contre l'ennemi ouvertement et sans crainte, et que Squeers couvrait sa canaillerie, même dans sa maison, d'une couche de son hypocrisie habituelle, comme s'il avait réellement l'idée qu'un jour ou l'autre il pourrait s'attraper lui-même et se persuader qu'il était un très bon garçon.

— Mais voyons, dit Squeers, interrompant certaines pensées qui prenaient cette direction, dans l'esprit de son sous-maître, allons à la salle de classe; donnez-moi un coup de main pour passer mon habit de travail, voulez-vous?

Nicholas aida son maître à mettre un vieux gilet de chasse en futaine, qu'il prit à un portemanteau dans le corridor; et Squeers, s'armant de sa canne, lui montra le chemin, à travers une cour, jusqu'à une porte sur le derrière de la maison.

— Voilà, dit le maître d'école comme ils en-

traient ensemble, c'est notre boutique, Nickleby.

C'était une telle scène d'encombrement et de confusion, et les objets qui attiraient l'attention étaient si nombreux, que tout d'abord Nicholas regarda autour de lui sans rien voir du tout. Graduellement, toutefois, la vision prit forme : c'était une salle nue et malpropre, percée de deux fenêtres, dont la dixième partie peut-être était vitrée, mais dont de vieux cahiers et d'autres papiers bouchaient le reste. Il y avait une couple de vieilles tables à pupitres, longues et boiteuses, coupées, entaillées, couvertes d'encre, dégradées de toutes les façons ; deux ou trois bancs ; un pupitre à part pour Squeers et un autre pour son sous-maître. Le toit était soutenu, comme celui d'une grange, par des poutres et des chevrons entre-croisés ; et les murs étaient si tachés et décolorés qu'il était impossible de dire s'ils avaient jamais été touchés par de la peinture ou du lait de chaux.

Mais les élèves — ces jeunes nobles ! Comme les dernières et faibles traces d'espoir, la plus lointaine lueur d'une possibilité quelconque de faire sortir le moindre bien de ses efforts dans cette caverne, s'évanouirent en l'esprit de Nicholas, pendant qu'il promenait autour de lui un regard consterné ! Des visages pâles et hagards, des corps efflanqués et osseux, des enfants à physiologie de vieillard, des membres difformes dans des armatures de fer, des enfants rabougris et d'autres dont les jambes maigres avaient peine à supporter les bustes penchés, tout cela se pressait à la fois sous ses yeux. Il y avait l'œil vairon, le bec-de-lièvre, le pied bot, et toutes les laideurs et toutes les déformations qui parlaient éloquemment de l'aversion contre nature conçue par les parents pour leur progéniture, ou de jeunes existences qui, depuis la première aube de leur petite enfance, avaient eu à endurer ce qu'il y a de plus horrible dans la cruauté et l'abandon. Il y avait là de petites figures qui auraient été jolies, mais qu'assombrissait le pli que la souffrance morne et acharnée

imprime au front; il y avait l'enfance avec la lumière de ses yeux éteinte, sa beauté partie, ne gardant rien que sa faiblesse impuissante; il y avait des figures de garçons vicieux, méditant, les yeux plombés, comme des malfaiteurs dans une geôle; et il y avait aussi de jeunes êtres sur lesquels les péchés de leurs fragiles parents étaient retombés, pleurant les nourrices mercenaires qu'ils avaient connues, et délaissés jusque dans leur délaissement. Toutes les sympathies et les affections tendres flétries dès l'origine; tous les sentiments jeunes et sains refoulés par le fouet et la famine; toutes les passions vindicatives qui peuvent s'envenimer dans des cœurs gros et meurtris, s'y frayant silencieusement un chemin en les rongean toujours plus avant; quel prélude de l'Enfer grandissait ici!

Et pourtant ce spectacle, tout douloureux qu'il était, avait ses traits grotesques, qui, chez un observateur moins directement intéressé que Nicholas, auraient provoqué le sourire. Mrs. Squeers se tenait debout à un des pupitres, présidant à un immense bassin de soufre et de mélasse, délicieuse composition dont elle administrait successivement à chaque enfant une portion copieuse, se servant pour cela d'une vulgaire cuillère de bois, qui, fabriquée sans doute pour quelque géant, élargissait considérablement la bouche de ces jeunes gentlemen, obligés, sous peine de graves châtimens corporels, d'en absorber tout le contenu d'un coup. Dans un autre coin, pressés les uns contre les autres par besoin de camaraderie, se tenaient les petits garçons arrivés de la veille au soir, trois d'entre eux dans de très grandes culottes de peau, et deux dans de vieux pantalons les moulant un peu plus étroitement que ne font les caleçons à l'ordinaire. A peu de distance était assis le juvénile fils et héritier de Mr. Squeers — portrait frappant de son père — qui ruait avec grande vigueur entre les mains de Smike, lequel lui mettait une paire de bottines neuves, ressemblant de la façon la plus suspecte

à celles que le plus petit des petits garçons portait pendant le voyage, comme, d'ailleurs, le petit garçon lui-même semblait le penser, car il regardait cette appropriation s'opérer avec un air de stupéfaction tout à fait lamentable. En outre de ces personnages, il y avait une longue rangée d'enfants attendant, avec des physionomies qui trahissaient un pressentiment désagréable, d'être passés à la mélasse; et une autre file, qui venait de subir le traitement, tordant la bouche en une variété de grimaces indicatrices de tout autre chose que de la satisfaction. Tous étaient accoutrés de hardes tellement bigarrées, mal assorties et extraordinaires, qu'ils auraient été d'un ridicule irrésistible sans l'ignoble aspect de saleté, de désordre et de maladie dont ils étaient enveloppés.

— Maintenant, dit Squeers en donnant sur le pupitre un grand coup de sa canne qui fit presque sauter la moitié des petits garçons hors de leurs souliers, a-t-on fini de se droguer?

— Juste fini, dit Mrs. Squeers, étouffant dans sa hâte le dernier enfant, et lui tapant le sommet du crâne avec la cuillère de bois pour le remettre. Ici, Smike; enlevez, maintenant. Dépêchez-vous!

Smike sortit avec le bassin, en traînant la jambe; et Mrs. Squeers, ayant appelé un petit garçon à la tête bouclée et s'y étant essuyé les mains, se précipita derrière Smike dans une espèce d'office où il y avait un petit feu et une grande marmite, ainsi qu'une quantité de petites écuelles en bois rangées sur une table.

Dans ces écuelles, Mrs. Squeers, aidée par la servante affamée, versa une composition brune qui avait l'air de la sciure dont on bourre les pelotes à épingles délayée dans de l'eau, et qu'on appelait *porridge*. Un minuscule triangle de pain noir était inséré dans chaque écuelle; et lorsqu'ils eurent mangé leur *porridge* au moyen du pain, les enfants mangèrent le pain tout seul, et leur déjeuner fut fini; sur quoi Mr. Squeers dit d'une voix solennelle: — Pour ce que nous avons reçu,

que le Seigneur nous rende véritablement reconnaissants! — et il s'en alla déjeuner de son côté.

Nicholas distendit son estomac avec une écuellée de *porridge*, à peu près pour la même raison qui engage certains sauvages à avaler de la terre — de peur d'être trop incommodé par la faim quand il n'y a rien à manger. Ayant en outre disposé d'une tranche de pain beurré, qui lui était allouée en vertu de ses fonctions, il s'assit pour attendre l'heure de la classe.

Il ne pouvait pas ne pas remarquer combien les enfants étaient tous silencieux et tristes. Il n'y avait rien du bruit et des clameurs d'une école en récréation; rien de ses jeux bruyants, de sa franche gaieté. Les enfants restaient assis, se blottissant et frissonnant les uns près des autres; on eût dit que le courage de remuer leur manquait. Le seul élève qui manifestât la moindre tendance à la locomotion et au jeu, c'était maître Squeers; et comme son principal amusement consistait à marcher sur les orteils des autres enfants avec ses bottines neuves, cette exubérance avait ses désagréments.

Au bout d'une demi-heure environ, Mr. Squeers reparut, et les enfants prirent leurs places et leurs livres; de ce dernier article il pouvait y avoir en moyenne un pour huit élèves. Quelques minutes s'étant écoulées, pendant lesquelles Mr. Squeers prit un air très profond, comme s'il avait la connaissance parfaite de ce qui était à l'intérieur de tous les livres et qu'il eût pu dire par cœur chaque mot de leur contenu pour peu qu'il eût voulu en prendre la peine, ce gentleman appela la première classe.

Obéissant à cette convocation, une demi-douzaine d'épouvantails, déchirés aux genoux et aux coudes, vinrent se ranger devant le pupitre du maître d'école, et l'un d'eux plaça un livre crasseux et délabré sous son docte œil.

- Ceci est la première classe d'orthographe anglaise et de philosophie, Nickleby, dit Squeers en faisant

signe à Nicholas de se tenir debout près de lui. Nous en formerons une de latin, et nous vous la donnerons. Allons, maintenant, où est le premier élève ?

— S'il vous plaît, monsieur, il nettoie la croisée du petit salon de derrière, dit la tête par intérim de la classe de philosophie.

— En effet, sûrement, répliqua Squeers. Nous suivons le mode pratique d'enseignement, Nickleby, le système régulier d'éducation. N-e-t-o-i-i-e-r, netoier, verbe actif, rendre brillant, récurer. C-r-o-i-z-é-e, croisée, une fenêtre. Lorsque l'enfant a appris cela dans le livre, il y va et il le fait. C'est juste le même principe que pour l'usage des sphères. Où est le second élève ?

— S'il vous plaît, monsieur, il arrache les mauvaises herbes dans le jardin, fit une petite voix.

— Sûrement, dit Squeers, nullement déconcerté. Il y est. B-o, bo, t-a, ta, n-i-k, nik, botanik, nom substantif, la connaissance des plantes. Quand il sait que « botanik » veut dire « la connaissance des plantes », il va les reconnaître. Voilà notre système, Nickleby. Qu'en pensez-vous ?

— Il est très utile, en tout cas, répondit Nicholas.

— Je vous crois, riposta Squeers, sans remarquer l'intention mise par son sous-maître sur le mot « utile ». Le troisième élève, qu'est-ce qu'un cheval ?

— Une bête, monsieur, répliqua l'enfant.

— C'en est une, dit Squeers. N'est-ce pas, Nicholas ?

— Je crois qu'il n'y a pas de doute là-dessus, monsieur, répondit Nicholas.

— Naturellement, il n'y en a pas, dit Squeers. Un cheval est un quadrupède, et « quadrupède » est le latin pour « bête », comme le savent tous ceux qui ont étudié la grammaire ; autrement, où serait l'utilité d'avoir des grammaires ?

— Où, en effet ? dit Nicholas, distraitement.

— Comme vous êtes parfait là-dessus, reprit Squeers en se tournant vers le garçon, allez voir après mon

cheval, et frottez-le bien, ou je vous froterai. Le reste de la classe va tirer de l'eau, jusqu'à ce qu'on vous dise de vous arrêter, car c'est jour de lessive demain, et l'on a besoin d'avoir les cuves pleines.

Ce disant, il renvoya la première classe à ses expériences de philosophie pratique, et décocha à Nicholas un regard où la malice se mêlait à l'inquiétude, comme s'il n'était pas tout à fait certain de ce que son sous-maître pouvait penser de lui à cette heure.

— Voilà notre manière de faire, Nickleby, dit-il après un silence.

Nicholas haussa presque imperceptiblement les épaules, et répondit qu'il le voyait.

— Et c'est même une très bonne manière, reprit Squeers. Maintenant, prenez ces quatorze petits garçons et faites-les lire un peu, parce que, vous savez, il faut commencer à vous rendre utile. Bayer aux cornilles, ça ne fait pas l'affaire ici.

Mr. Squeers dit cela comme s'il avait eu l'idée subite ou qu'il avait dû en dire trop à son aide, ou que son aide ne lui en disait pas assez, à l'éloge de son établissement. Les enfants se rangèrent en demi-cercle autour du nouveau maître, qui fut bientôt occupé à les écouter réciter, d'une voix monotone, traînante et hésitante, les histoires d'un absorbant intérêt qu'on trouve dans les abécédaires les plus surannés.

Dans cet excitant exercice, la matinée s'écoula, lourde et lente. A une heure, les enfants, qu'on avait au préalable bourrés de bouillie et de pommes de terre, de façon à leur enlever complètement l'appétit, s'assirent dans la cuisine devant une coriace pièce de bœuf salé, dont Nicholas fut gracieusement autorisé à emporter sa part à son pupitre solitaire pour l'y manger en paix. Après cela, il y eut une autre heure passée à se blottir en tas dans la salle d'école et à frissonner de froid, puis la classe recommença.

C'était la coutume de Mr. Squeers, après chacun de ses voyages trimestriels à Londres, de réunir les

enfants et de leur faire une sorte de rapport touchant les parents et les amis qu'il avait vus, les nouvelles qu'il avait apprises, les lettres qu'il rapportait, les notes qui avaient été payées, les comptes qui étaient restés impayés, et ainsi de suite. Cette cérémonie avait toujours lieu dans l'après-midi du jour qui suivait son retour, peut-être parce que l'attente de la matinée donnait aux enfants plus de force d'âme, ou peut-être encore parce que Mr. Squeers puisait lui-même une sévérité et une inflexibilité plus grandes dans certains breuvages chauds auxquels il avait l'habitude de se livrer après son dîner de midi. Quoi qu'il en soit, on rappela les enfants des fenêtres, du jardin, de l'écurie, de la vacherie, et l'école était réunie en plein conclave lorsque Mr. Squeers, avec une petite liasse de papiers dans la main, et Mrs. Squeers le suivant avec une couple de cannes, entrèrent dans la salle et imposèrent silence.

— Que quelqu'un dise un mot sans permission, dit Squeers doucement, et je lui arrache la peau du dos.

Cette proclamation spéciale eut l'effet désiré, et immédiatement il régna un silence de mort, au milieu duquel Mr. Squeers continua :

— Enfants, je suis allé à Londres, et je suis revenu à ma famille et à vous, aussi fort et bien portant que jamais.

Suivant la coutume semestrielle, les enfants, à cette nouvelle réconfortante, poussèrent trois débiles acclamations. Quelles acclamations ! Des soupirs extra-forts, avec un frisson glacé en plus.

— J'ai vu les parents de quelques garçons, poursuivit Squeers en feuilletant ses papiers, et ils sont si contents d'apprendre les progrès de leurs fils qu'il n'y a aucune probabilité qu'on les retire, ce qui, bien entendu, est une chose très agréable à penser pour les uns comme pour les autres.

Deux ou trois mains se portèrent à deux ou trois yeux lorsque Squeers dit ces mots ; mais la plus grande

partie de ces jeunes gentlemen, n'ayant point de parents dont ils pussent parler particulièrement, étaient complètement désintéressés dans la question.

— J'ai eu des déceptions à supporter, reprit Squeers, l'air farouche. Le père de Bolder reste en retard de deux livres dix shillings. Où est Bolder?

— Il est ici, monsieur, s'il vous plaît, répondirent vingt voix officieuses. — Les enfants ressemblent beaucoup aux hommes, assurément.

— Venez ici, Bolder, dit Squeers.

Un enfant à l'air maladif, les mains couvertes de ver-rues, s'avança de sa place vers le pupitre du maître, et leva des yeux suppliants sur le visage de Squeers, tandis que le sien était tout blanc à cause des rapides battements de son cœur.

— Bolder, dit Squeers, parlant très lentement, car il réfléchissait, comme on dit, par où le prendre; Bolder, si votre père se figure que parce que... Quoi! Qu'est-ce que c'est, monsieur?

Tout en parlant, Squeers avait saisi la main de l'enfant par le poignet de sa veste, et il l'examinait avec un air édifiant d'horreur et de dégoût.

— Comment appelez-vous ceci, monsieur? demanda le maître d'école, en le cinglant de la canne pour hâter la réponse.

— Je ne peux pas les empêcher vraiment, monsieur, dit le petit garçon, en pleurant. Elles s'obstinent à venir. C'est la sale besogne, je pense, monsieur; du moins, je ne sais pas ce que c'est, monsieur, mais ce n'est pas ma faute.

— Bolder, dit Squeers en retroussant ses manchettes et en s'humectant la paume de la main droite pour tenir plus solidement la canne; vous êtes un incorrigible jeune coquin, et, puisque la dernière correction ne vous a pas fait de bien, il faut voir ce qu'une autre fera pour vous débarrasser de vos défauts.

A ces mots, et sans nullement s'inquiéter d'un pitoyable cri de grâce, Mr. Squeers tomba sur l'enfant à bras

raccourci, et le bâtonna vigoureusement, ne s'arrêtant, pour dire vrai, que quand il fut fatigué.

— Là, fit Squeers lorsqu'il eut bien fini. Frottez-vous aussi fort que vous voudrez, vous n'effacerez pas ça tout de suite. Oh ! Ne cesserez-vous pas ce bruit ? Vous ne voulez pas ! Mettez-le dehors, Smike.

Le malheureux avait, par une longue expérience, appris à ne pas hésiter à obéir ; il prit donc la victime comme un paquet, et la déposa dehors par une porte latérale, et Mr. Squeers se percha de nouveau sur son tabouret, renforcé de Mrs. Squeers, qui en occupait un autre à côté de lui.

— Maintenant, voyons ! dit Squeers. Une lettre pour Cobbey. Levez-vous, Cobbey.

Un autre enfant se leva, regardant avec une fixité intense la lettre pendant que Squeers en faisait mentalement le résumé.

— Oh ! reprit Squeers. La grand-mère de Cobbey est morte, et son oncle John s'est mis à boire ; voilà toutes les nouvelles que sa sœur envoie, excepté dix-huit pence¹, qui paieront juste le carreau de vitre cassé par Cobbey. Mrs. Squeers, ma chère, voulez-vous prendre l'argent ?

La digne dame empocha les dix-huit pence de l'air le plus sérieux, et Squeers passa au garçon suivant avec tout le calme possible.

— Graymarsh, dit-il. C'est le suivant. Debout, Graymarsh.

Un autre enfant se leva, et le maître d'école parcourut la lettre comme tout à l'heure.

— La tante maternelle de Graymarsh, dit Squeers quand il eut pris connaissance du contenu, est très contente d'apprendre qu'il est si bien et si heureux ; elle envoie ses respectueux compliments à Mrs. Squeers, et pense qu'elle doit être un ange. Elle pense également que Mr. Squeers est trop bon pour ce monde ;

1. Le pence, pluriel *pence*, équivaut à peu près à 10 centimes.

mais elle espère qu'il sera longtemps épargné pour continuer les affaires. Elle aurait envoyé les deux paires de bas demandées, mais elle est à court d'argent; en conséquence, elle envoie une petite brochure de piété à la place, et elle espère que Graymarsh mettra sa confiance dans la Providence. Elle espère par-dessus tout qu'il s'appliquera à l'étude en tout, pour plaire à Mr. et à Mrs. Squeers, et qu'il les regardera comme ses seuls amis; et qu'il aimera Maître Squeers; et qu'il ne s'opposera pas à coucher cinq dans un lit, ce qu'aucun chrétien ne devrait faire. — Ah! dit Squeers en la repliant, une lettre délicieuse! Très touchante, en vérité.

C'était touchant en un sens, car la tante maternelle de Graymarsh était fortement soupçonnée par ses plus intimes amis de n'être autre que sa mère. Cependant Squeers, sans faire allusion à ce côté de l'histoire (ce qui aurait eu un air immoral devant des enfants), continua les opérations en appelant « Mobbs »; sur quoi un autre garçon se leva, et Graymarsh reprit son siège.

— La belle-mère de Mobbs, dit Squeers, a pris le lit en apprenant qu'il ne voulait pas manger du gras, et elle est toujours très malade depuis. Elle désire savoir, par un prochain courrier, où il compte aller s'il cherche querelle à sa nourriture, et dans quels sentiments il a pu tordre le nez sur du bouillon de foie de vache, après que son bon maître avait appelé la bénédiction dessus. Ça lui a été raconté dans les journaux de Londres, — non par Mr. Squeers, car il est trop bienveillant et trop bon pour exciter n'importe qui contre un autre, — et cela lui a fait tant de peine que Mobbs ne peut se le figurer. Elle est fâchée de voir qu'il est mécontent, ce qui est un péché et une chose affreuse; et elle espère que Mr. Squeers le fouettera pour le remettre dans un plus heureux état d'esprit; dans cette vue, elle a arrêté son sou par semaine d'argent de poche, et elle a donné aux missionnaires un couteau à deux lames avec tire-bouchon, qu'elle avait acheté exprès pour lui.

— État d'esprit maussade, reprit Mr. Squeers après un terrible silence pendant lequel il s'humecta de nouveau la paume de la main droite ; ça ne peut pas aller. Il faut maintenir la gaieté et le contentement. Mobbs, venez près de moi.

Mobbs se dirigea lentement vers le pupitre, en se frottant les yeux d'avance, prévoyant qu'il aurait tout à l'heure de bonnes raisons pour le faire ; et, tôt après, il se retirait par la porte latérale avec d'aussi bonnes raisons qu'il en faut à un petit garçon.

Mr. Squeers alors procéda à l'ouverture d'une collection de lettres diverses, les unes renfermant de l'argent, dont Mrs. Squeers « prenait soin », et d'autres se rapportant à de menus articles d'habillement, casquettes ou autres, que la même dame déclarait tous ou trop grands, ou trop petits, et faits pour ne convenir à personne qu'au jeune Squeers, lequel paraissait vraiment avoir les membres les plus accommodants du monde, puisque tout ce qui entrait dans l'école lui allait comme un gant. Sa tête, particulièrement, devait avoir une singulière élasticité, car, en fait de chapeaux et de casquettes, toutes les dimensions lui étaient également bonnes.

Cette affaire expédiée, on récita quelques leçons mal sues, et Squeers se retira près de son feu, laissant Nicholas surveiller les enfants dans la salle de classe, qui était très froide, et où l'on servit un repas de pain et de fromage peu après l'obscurité venue.

Il y avait un petit poêle dans le coin de la chambre où se trouvait le pupitre du maître, et Nicholas s'assit auprès, si déprimé et si avili à ses propres yeux par la conscience de sa situation que, si la mort s'était présentée à lui à ce moment, il aurait été presque heureux de l'accueillir...

Comme il s'absorbait dans ses méditations, son regard rencontra tout à coup le visage levé de SMIKE, qui, à genoux devant le poêle, ramassait quelques braises échappées du foyer et les replaçait sur le feu. Il s'était arrêté pour regarder furtivement Nicholas et,

lorsqu'il se vit observé, il eut un mouvement de recul comme s'il s'attendait à recevoir un coup.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur de moi, dit Nicholas avec bienveillance. Avez-vous froid ?

— N... non.

— Vous tremblez.

— Je n'ai pas froid, reprit Smike vivement. J'y suis habitué.

Il y avait dans ses manières une crainte tellement évidente d'offenser, c'était une créature si timide, si découragée, que Nicholas ne put s'empêcher de s'écrier :

— Pauvre garçon !

S'il avait frappé le malheureux, celui-ci se serait esquivé sans un mot. Mais, à cette parole, il fondit en larmes.

— Oh ! Dieu ! oh ! Dieu ! criait-il, se couvrant le visage de ses mains crevassées et calleuses. Mon cœur va se briser... il va se briser.

— Chut ! fit Nicholas, lui mettant la main sur l'épaule. Soyez homme ; vous l'êtes presque par les années ; Dieu vous aide !

— Par les années ! reprit Smike. Oh ! Dieu, Dieu ! combien il y en a de passées ! Combien de passées depuis que j'étais un petit enfant, plus jeune qu'aucun de ceux qui sont ici maintenant !... Où sont-ils tous ?

— De qui parlez-vous, demanda Nicholas, désireux de remonter ce pauvre simple d'esprit et de le ramener à la raison. Dites-moi.

— Mes amis, répliqua-t-il ; moi-même... non... oh ! quelles souffrances j'ai eues pour lot !

— Il y a toujours de l'espoir, dit Nicholas, qui ne savait que dire.

— Non, riposta l'autre ; non, aucun pour moi. Vous rappelez-vous l'enfant qui est mort ici ?

— Je n'y étais pas, vous savez, dit Nicholas doucement ; mais que voulez-vous dire à ce sujet ?

— Eh bien, reprit le jeune homme en se mettant plus pres, à côté de son interlocuteur ; j'étais avec lui,

la nuit, et, quand le silence se fut fait partout, il ne cria plus pour appeler ses amis qu'il aurait voulu avoir près de lui dans sa veille, mais il commença à voir autour de son lit des visages qui venaient de la maison maternelle, et il disait qu'ils lui souriaient et lui parlaient ; et il mourut à la fin, levant sa tête pour recevoir leurs baisers. Entendez-vous ?

— Oui, oui, fit Nicholas.

— Quels visages me souriront quand je mourrai ? s'écria Smike, frissonnant. Qui me parlera dans ces longues nuits ? Ils ne peuvent pas venir de la maison maternelle ; ils me feraient peur, s'ils en venaient, car je ne sais pas ce que c'est et je ne les reconnâitrais pas. Souffrir et craindre, souffrir et craindre, c'est mon lot, vivant ou mort. Point d'espérance, point d'espérance !

La cloche sonnait le coucher, et le jeune garçon, retombant, à ce bruit, dans son état ordinaire d'indifférence, se glissa hors de la salle, comme s'il désirait n'être pas remarqué. Ce fut le cœur lourd que Nicholas, bientôt après, je ne dirai pas se retira, — il n'y avait point de retraite là pour lui, — mais le suivit au dortoir sale et encombré.

LA BOUTIQUE D'ANTIQUITÉS

The Old Curiosity Shop est le premier des deux romans publiés primitivement sous la rubrique *Master Humphrey's Clock*. Il contient la figure idéale de la petite Nell, que des critiques accusent d'être surnaturellement parfaite. Cette perfection est d'autant plus apparente que Dickens a voulu entourer la pure enfant de compagnons grotesques et excentriques, sans être cependant impossibles ni invraisemblables. C'est dans un milieu de ce genre que l'épisode qu'on va lire la présente, avec son grand-père, qu'elle accompagne et protège sur les chemins où il traîne sans repos sa vieillesse, depuis que la ruine les a chassés tous deux de sa maison.

La roulotte.

L'après-midi s'était peu à peu changé en une belle soirée, lorsqu'ils arrivèrent à un endroit où la route tourne brusquement et traverse un communal. Sur la lisière de ce communal, et près de la haie qui le séparait des champs cultivés, on avait garé une roulotte au repos, dans une situation telle qu'ils se trouvèrent subitement en face d'elle et que, l'eussent-ils voulu, ils n'auraient pu l'éviter.

Ce n'était pas un de ces chariots délabrés, sales, poussiéreux, mais une petite maison coquette portée sur roues, avec des rideaux de basin blanc mettant des festons aux fenêtres, et des volets verts à panneaux d'un rouge voyant, heureux contraste de couleurs qui donnait un air brillant à l'ensemble. Ce n'était pas non plus de ces pauvres chariots traînés par un âne ou par un cheval étique, car une paire de chevaux en assez bon état, sortis des brancards, broutaient l'herbe poudreuse. Ce n'était pas davantage une roulotte de

bohémiens, car, dans l'ouverture de la porte ornée d'un heurtoir en cuivre luisant, se tenait assise une dame, une chrétienne, corpulente et d'aspect confortable, coiffée d'une vaste capote où frissonnaient des nœuds de rubans. Et l'on voyait clairement que ce n'était pas une roulotte sans provisions ni ressources, à l'occupation fort agréable et reconfortante à laquelle se livrait la dame, laquelle était de prendre le thé. Le service à thé, y compris une bouteille d'un caractère assez suspect et un jambonneau, était disposé sur un tambour recouvert d'une serviette blanche...

[Cette dame, voyant apparaître, au tournant de la route, un vieillard et un enfant, évidemment recrus de fatigue, les interroge, s'intéresse à leur misère, les fait manger et les prend dans sa voiture jusqu'à la ville prochaine.]

Lorsqu'ils eurent fait lentement quelque chemin, Nell se risqua à promener son regard autour de la roulotte et à mieux l'examiner en détail. Une moitié — celle où la florissante propriétaire était alors assise — était garnie d'un tapis et avait son extrémité aménagée en alcôve à la manière d'une couchette de navire, protégée, comme les petites fenêtres, par de jolis rideaux blancs ; elle avait l'air assez confortable, bien que l'exercice gymnastique grâce auquel la dame de la roulotte réussissait à s'y introduire fût un mystère inexplicable. L'autre moitié servait de cuisine et était munie d'un fourneau, dont la petite cheminée passait à travers le toit. Elle contenait aussi un placard, un garde-manger, plusieurs coffres, un grand pot plein d'eau, quelques ustensiles de cuisine et un peu de vaisselle. Ces derniers articles, de quotidienne nécessité, étaient accrochés aux parois, qui, dans la partie de l'établissement réservée à la dame de la roulotte, étaient ornées de décorations plus légères et plus gaies, telles qu'un triangle et une paire de tambourins fortement maculés de coups de ponce.

La dame était assise à une fenêtre, dans toute la

gloire et la poésie des instruments de musique ; et la petite Nell et son grand-père étaient assis à l'autre, dans toute l'humilité de la marmite et des casseroles, tandis que la voiture cahotait et traversait avec une lenteur extrême le paysage de plus en plus obscur. Tout d'abord, les deux voyageurs ne parlaient guère, et seulement à voix basse ; mais, à mesure qu'ils se familiarisaient avec le lieu où ils étaient, ils se risquèrent à s'entretenir plus librement, et à causer du pays qu'ils traversaient et des différents objets qui se présentaient à eux, jusqu'à ce que le vieillard s'endormît. La dame de la roulotte l'ayant remarqué, invita Nell à venir s'asseoir près d'elle.

— Eh bien, enfant, dit-elle, aimez-vous cette manière de voyager ?

Nell répondit qu'elle la trouvait vraiment très agréable ; de quoi la dame tomba d'accord, mais seulement pour les personnes qui sont vaillantes d'esprit. Quant à elle, disait-elle, elle était à cet égard affligée d'une telle dépression qu'elle avait besoin d'être constamment stimulée ; mais dérivait-elle ce stimulant de la bouteille suspecte dont nous avons déjà fait mention, ou d'autres sources, elle ne le dit pas.

— Voilà votre bonheur, à vous, jeunesse ! continuait-elle ; vous ne savez pas ce que c'est que d'être déprimé moralement ; vous avez toujours bon appétit, et quelle consolation, n'est-ce pas !

Nell pensa qu'il lui serait parfois très commode de se passer de son appétit, et aussi qu'il n'y avait rien dans l'aspect personnel de la dame ni dans sa manière de prendre le thé qui pût conduire à la conclusion que son goût naturel pour le manger et le boire lui fit en aucune façon défaut. Elle donna, cependant, comme c'était son devoir, un signe d'assentiment muet à ce que la dame avait dit, et attendit qu'elle parlât de nouveau.

Mais, au lieu de parler, elle resta longtemps à regarder l'enfant en silence, puis, se levant, elle tira d'un coin un gros rouleau de toile d'un mètre de large

environ, qu'elle posa sur le plancher et qu'elle étendit avec ses pieds jusqu'à ce qu'il touchât presque les deux extrémités de la roulotte.

— Là, enfant, dit-elle ; lisez cela.

Nell, marchant le long de cette bande de toile, lut tout haut cette inscription en lettres énormes : « FIGURES DE CIRE DE JARLEY. »

— Lisez encore, dit la dame avec complaisance.

— Figures de cire de Jarley, répéta Nell.

— C'est moi, fit la dame. Je suis Mrs. Jarley.

Tout en gratifiant la petite fille d'un regard encourageant, destiné à la rassurer et à lui faire comprendre que, bien qu'elle fût en présence de la véritable Jarley, elle ne devait pas se laisser complètement intimider et démonter, la dame de la roulotte déploya un autre rouleau portant cette inscription : « Cent figures de grandeur naturelle », et encore un autre où il y avait écrit : « Prodigueuse collection de figures de cire, l'unique au monde », et d'autres plus petites, avec des inscriptions comme : « L'exhibition se fait à l'intérieur en ce moment » — « Le vrai et seul Jarley » — « Jarley fait les délices de la Noblesse et de la Haute bourgeoisie » — « La Famille Royale accorde son patronage à Jarley ». — Lorsqu'elle eut étalé ces léviathans de l'annonce aux yeux étonnés de l'enfant, elle sortit le fretin sous forme de prospectus... prêchant tous la même morale, à savoir que le lecteur devait se hâter d'aller voir Jarley, et que les enfants et les servantes étaient reçus à moitié prix. Ayant ainsi mis en avant tous ces témoignages de l'importante position qu'elle occupait dans la société, pour faire impression sur sa jeune compagne, Mrs. Jarley les roula, les rangea soigneusement, se rassit, et regarda l'enfant d'un air de triomphe...

— Je n'ai jamais vu de figures de cire, madame, dit Nell. Est-ce plus drôle que Polichinelle ?

— Plus drôle ! dit Mrs. Jarley d'une voix aiguë. Ce n'est pas drôle du tout.

— Oh ! fit Nell, aussi humblement qu'il était possible.

— Ce n'est pas drôle du tout, répéta Mrs. Jarley. C'est calme et — quel est donc le mot ? — critique ? — non, classique. C'est ça : c'est calme et classique. Pas de vulgaires coups et batteries, pas de plaisanteries et de cris perçants comme à vos chers polichinelles ; mais toujours la même chose, avec un constant et invariable air de froideur et de comme il faut ; et une telle ressemblance avec la vie que, si les figures de cire parlaient et marchaient, vous auriez peine à reconnaître la différence. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'aie jamais vu des figures de cire tout à fait semblables aux êtres vivants ; mais j'ai certainement vu des êtres vivants exactement semblables à des figures de cire.

— Est-ce ici, madame ? demanda Nell, dont cette description éveillait la curiosité.

— Quoi ici, enfant ?

— Les figures de cire, madame.

— Eh ! Dieu vous bénisse, enfant ! A quoi pensez-vous ? Comment une collection pareille pourrait-elle être ici, où vous voyez tout, sauf l'intérieur d'une petite armoire et quelques boîtes ? Elle est partie en avant dans les autres voitures, et on l'exhibera dans la salle des réunions publiques après-demain. Vous allez dans la même ville, et vous verrez cela, j'ose le dire. Il est naturel de croire que vous le verrez ; je ne fais pas de doute que vous ne le voyiez. Je suppose que vous ne pourriez pas vous tenir d'entrer, quand même vous essaieriez de vous en empêcher.

— Je ne serai pas dans la ville, je pense, madame, dit l'enfant.

— Vous n'y serez pas ! s'écria Mrs. Jarley. Où serez-vous donc ?

— Je... je... je ne sais pas au juste. Je ne suis pas sûre.

— Vous ne voulez pas dire que vous voyagez dans le pays sans savoir où vous allez ? dit la dame de la rou-

lotte. Quels drôles de gens vous faites ! Que faites-vous ?

— ... Nous sommes de pauvres gens, madame, et nous allons au hasard. Nous n'avons rien à faire... Je voudrais bien que nous trouvions quelque chose à faire.

— Vous m'étonnez de plus en plus, dit Mrs. Jarley, après être restée quelque temps aussi muette qu'une de ses figures. Eh bien, quel nom vous donnez-vous ? Vous n'êtes pas des mendiants ?

— En vérité, madame, je ne sais pas ce que nous sommes d'autre, répliqua l'enfant.

— Dieu me bénisse ! dit la dame de la roulotte. Je n'ai jamais vu pareille chose. Qui aurait cru cela ?

Elle garda si longtemps le silence après cette exclamation que Nell craignit qu'elle ne considérât le fait d'avoir été amenée à gratifier de sa protection et de sa conversation un être si pauvre comme un irréparable outrage à sa dignité. Cette conviction fut plutôt confirmée qu'ébranlée par le ton dont la dame rompit enfin le silence en disant :

— Et cependant vous savez lire. Et écrire aussi, ça ne m'étonnerait pas ?

— Oui, madame, dit l'enfant, avec la peur que cet aveu ne fût une nouvelle offense.

— Parfait ! Et voilà ce que c'est, pourtant, reprit Mrs. Jarley. Moi, je ne sais pas.

— Vraiment ! dit Nell, d'un ton qui pouvait impliquer ou bien qu'elle était raisonnablement surprise d'apprendre que la vraie et unique Jarley, qui faisait les délices de la Haute et de la Petite Noblesse et était la favorite spéciale de la Famille Royale, fût ignorante de ces arts familiers, ou bien qu'elle supposait qu'une si grande dame n'avait guère besoin de talents si ordinaires. Quelque sens que Mrs. Jarley attachât à la réponse, elle ne provoqua pour le moment ni autres questions ni autres remarques ; la dame retomba dans un silence méditatif, et elle y resta si longtemps que Nell se retira vers l'autre fenêtre et rejoignit son grand-père, qui s'était réveillé.

A la fin, la dame de la roulotte secoua ses réflexions, et, criant au conducteur de venir sous la fenêtre où elle était assise, elle tint avec lui une longue conversation à voix basse, comme si elle demandait son avis sur un sujet important et qu'elle discutât le pour et le contre d'une question très grave. La conférence se termina enfin, elle rentra la tête, et fit signe à Nell d'approcher.

— Et le vieux monsieur aussi, dit Mrs. Jarley; car j'ai besoin de lui dire un mot. Voulez-vous une bonne place pour votre petite-fille, maître? Si vous voulez, je peux la mettre en passe d'en trouver une. Qu'en dites-vous?

— Je ne peux pas la quitter, répondit le vieillard. Nous ne pouvons pas nous séparer. Qu'est-ce que je deviendrais sans elle?

— J'aurais pensé que vous saviez vous conduire à votre âge, ou jamais, riposta vivement Mrs. Jarley.

— Mais il ne le saura jamais, lui chuchota la petite fille avec énergie. Il ne le saura jamais, je le crains. Je vous en prie, ne lui parlez pas durement. — Nous vous sommes très reconnaissants, ajouta-t-elle tout haut; mais nous ne pouvons pas nous séparer l'un de l'autre, quand même on nous donnerait à chacun une moitié de la richesse du monde.

Mrs. Jarley fut un peu déconcertée de la manière dont on recevait sa proposition; elle regardait le vieillard, qui avait pris tendrement la main de Nell et la retenait dans la sienne, comme si elle se fût parfaitement dispensée de sa présence et même de son existence sur cette terre. Après un silence embarrassant, elle mit de nouveau la tête à la croisée et eut avec le conducteur une autre conférence sur un point à propos duquel ils ne parurent pas s'accorder tout à fait aussi promptement que sur le sujet de leur première discussion; mais ils finirent par conclure, et elle s'adressa de nouveau au grand-père.

— Si vous êtes réellement disposé à vous employer,

dit-elle, il y aurait bien assez de besogne pour vous à aider à épousseter les figures, à tenir le contrôle, etc. Pourquoi j'ai besoin de votre petite-fille, c'est pour montrer les figures au public. Elle aurait bientôt appris, et elle a une façon qui ne serait pas désagréable aux personnes, bien qu'elle ne doive venir qu'après moi ; car j'ai toujours coutume de faire le tour moi-même avec les visiteurs, ce que je continuerai à faire, à moins que mes forces ne me rendent un peu de relâche absolument nécessaire. Ce n'est pas une offre ordinaire, songez-y, continua la dame en se montant au diapason de voix et à l'air qu'elle était accoutumée à prendre pour s'adresser à son auditoire. C'est le cabinet de cire de Jarley, rappelez-vous. Le travail est très léger, très comme il faut, le public particulièrement choisi ; l'exhibition a lieu dans les salles d'assemblée, les mairies, les vastes salles d'auberge, ou les galeries de ventes à l'encan. Il n'y a rien qui ressemble au vagabondage en plein vent, chez Jarley, remarquez ; point de bâches ni de sciure, chez Jarley, notez-le bien. Toutes les promesses du prospectus sont réalisées entièrement, et l'ensemble forme un imposant et brillant effet, jusqu'ici sans rival dans le royaume. Rappelez-vous que le prix d'entrée n'est que douze sous, et que c'est une occasion qui peut ne se représenter jamais !

Arrivée à ce point, Mrs. Jarley descendit de ces hauteurs sublimes aux détails de la vie ordinaire, et fit remarquer que, pour ce qui était du salaire, elle ne pouvait s'engager à stipuler une somme avant d'avoir suffisamment éprouvé les capacités de Nell et de l'avoir examinée de près dans l'accomplissement de ses devoirs. Mais la table et le logement, pour elle et pour son grand-père, elle s'obligeait à les leur fournir, et de plus elle donnait l'assurance que la table serait toujours bonne et abondante.

Nell et le grand-père se consultèrent, et, pendant qu'ils tenaient conseil, Mrs. Jarley, les mains derrière le dos, se promenait de long en large dans la roulotte

avec un air peu commun de dignité et d'estime de soi-même. Et ceci ne paraîtra pas une circonstance trop mince pour mériter une mention, lorsqu'on se rappellera que la roulotte était constamment soumise à des mouvements péniblement irréguliers, et que seule une personne douée d'une grande majesté naturelle et de beaucoup de grâces acquises pouvait s'empêcher d'y trébucher.

— Eh bien, enfant ? s'écria Mrs. Jarley, faisant halte au moment où Nell se tournait de son côté.

— Nous vous sommes très obligés, madame, dit Nell, et nous acceptons votre offre avec reconnaissance.

— Et vous n'en serez jamais fâchés, reprit Mrs. Jarley. Je suis à peu près sûre de cela. Ainsi, puisque tout est réglé, soupons un peu.

La mort de Nell et du grand-père.

Elle mourut tôt après le point du jour. On lui avait lu et causé pendant la première partie de la nuit ; mais, avec le lent cours des heures, elle avait glissé dans le sommeil. On pouvait voir, d'après les paroles murmurées, que ses rêves portaient sur ses voyages avec son grand-père, sans rappeler aucune scène pénible, mais au contraire les gens qui les avaient aidés et traités charitablement, car elle disait souvent : « Que Dieu vous bénisse ! » avec grande ferveur. Eveillée, son esprit ne s'égara qu'une fois ; il s'agissait d'une très belle musique qui, disait-elle, était dans l'air. Dieu le sait, elle y était peut-être.

En ouvrant enfin les yeux, après un sommeil très calme, elle demanda aux assistants de l'embrasser encore une fois. Cela fait, elle se tourna vers le vieillard, avec un sourire charmant sur le visage, comme ils n'en avaient, ont-ils dit, jamais vu, et qu'ils ne pourront jamais oublier ; et elle lui noua ses deux bras autour du cou. Tout d'abord, ils ne savaient pas qu'elle était morte...

L'enfant qui avait été son petit ami était venu, presque aussitôt qu'il avait fait jour, pour lui offrir quelques fleurs séchées, qu'il priait qu'on lui permit de mettre sur son sein... Il demandait avec instance à la voir, disant qu'il serait bien tranquille, et qu'on n'avait pas besoin de craindre qu'il eût peur, car il avait veillé tout seul son jeune frère toute une journée quand il était mort, et il s'était senti content d'être si près de lui. On lui accorda ce qu'il désirait ; et vraiment il tint parole, et il fut, dans sa manière d'être enfantine, une leçon pour tous.

Jusqu'à ce moment, le vieillard n'avait pas parlé une seule fois, si ce n'est à elle, et n'avait pas bougé de son chevet. Mais lorsqu'il vit son petit favori, il fut ému comme on ne l'avait pas encore vu l'être, et eut l'air de désirer qu'il se rapprochât. Puis, montrant du doigt le lit, il fondit en larmes pour la première fois, et ceux qui étaient là, comprenant que la vue de l'enfant lui faisait du bien, les laissèrent seuls ensemble.

Le calmant avec ses paroles naïves sur elle, l'enfant le persuada de prendre quelque repos, de faire une promenade dehors, de se plier à peu près à son désir. Et lorsque le jour vint où la forme terrestre de la jeune fille dut être enlevée pour toujours aux yeux terrestres, il l'emmena pour qu'il ne sût pas qu'on l'emportait loin de lui.

Ils avaient à cueillir des feuilles et des baies fraîches pour son lit. C'était un dimanche, — une après-midi d'hiver, claire et brillante, — et, comme ils traversaient la rue du village, ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin se reculaient pour leur faire place, et d'une voix attendrie leur donnaient le bonjour. Les uns serraient affectueusement la main du vieillard, d'autres se découvraient pendant qu'il passait chancelant, et beaucoup s'écriaient : « Que Dieu l'assiste !... »

Et maintenant la cloche — la cloche qu'elle avait si souvent entendue, le jour et la nuit, et écoutée avec un plaisir solennel, presque comme une voix vivante — sonnait sans remords son glas, son glas à elle, si jeune,

si belle, si bonne. La vieillesse décrépite, et la vie robuste, et la jeunesse florissante, et l'enfance débile se répandaient hors des maisons — sur des béquilles, dans l'orgueil de la force et de la santé, dans tout le vermeil éclat des espérances, à l'aube même de la vie — pour se rassembler autour de sa tombe. Il y avait là des vieillards dont les yeux étaient troubles et les sens défaillants, des grand'mères qui auraient pu mourir dix ans auparavant et mourir vieilles, des sourds, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, des morts vivants sous mainte forme et apparence, venus pour voir fermer cette fosse précoce. Qu'était la mort qu'elle enfermerait en elle, à côté de celle qui continuait à se traîner et à ramper au-dessus !

Le long du sentier où se pressait la foule, on la portait maintenant, pure comme la neige nouvellement tombée qui la recouvrait, celle dont la journée sur la terre avait été si fugitive. Sous le porche, où elle s'était assise lorsque le ciel, dans sa merci, l'avait amenée en ce paisible lieu, de nouveau elle passa, et la vieille église la reçut en son ombre tranquille.

Ils la portèrent en un vieux recoin, où, mainte et mainte fois, elle s'était assise pour rêver, et ils déposèrent doucement leur fardeau sur les dalles. La lumière ruisselait dessus à travers la fenêtre peinte, une fenêtre où les branches d'arbre bruissaient constamment en été, et où les oiseaux chantaient suavement tout le long du jour. A chaque souffle d'air qui s'agitait parmi ces branches au soleil, une lumière tremblante et changeante tomberait sur son tombeau.

La terre à la terre, les cendres aux cendres, la poussière à la poussière ! Bien des jeunes mains y laissèrent tomber une guirlande, bien des sanglots étouffés y furent entendus. Il y eut des assistants, et pas en petit nombre, qui s'agenouillèrent. Tous étaient sincères et vrais dans leur douleur...

Il était tard lorsque le vieillard rentra. L'enfant

l'avait, en revenant, conduit chez lui sous un prétexte ; et, engourdi par sa longue promenade et le manque de repos de ces derniers temps, il était tombé dans un profond sommeil, près du feu. Il était dans un état d'épuisement complet, et l'on n'eut garde de le déranger. Son assoupissement dura longtemps, et lorsqu'à la fin il se réveilla, la lune brillait...

Il alla à la chambre de sa petite-fille, tout droit. Ne trouvant pas celle qu'il y avait laissée, il revint, les yeux hagards, dans la chambre où tout le monde se tenait rassemblé. De là, il courut à la maisonnette du maître d'école, appelant Nell par son nom. On le suivit de près, et, lorsqu'il eut cherché vainement, on le ramena à la maison.

Avec les mots persuasifs que la pitié et l'affection suggèrent, on obtint de lui qu'il s'assît et écoutât ce qu'on avait à lui dire. S'efforçant par toute sorte de petits artifices de lui préparer l'esprit, insistant en termes fervents sur le bonheur qu'elle avait pour lot là où elle avait été transportée, ils lui dirent la vérité, à la fin. Au moment où cette vérité sortit de leurs lèvres, il tomba au milieu d'eux comme un homme qu'on vient de tuer.

Pendant bien des heures, on eut peu d'espoir qu'il survécût ; mais la douleur est forte, et il se rétablit.

... Dans quelle espérance il vécut, nul ne saurait le dire ; mais qu'il eût quelque espérance de la retrouver, quelque faible et indistincte espérance, différée de jour en jour et le rendant de jour en jour plus douloureusement malade en son cœur, — cela était clair pour tous...

Un jour, on s'aperçut qu'il s'était levé de bonne heure, et que — son havresac au dos, son bâton à la main, avec son chapeau de paille à elle, et un petit panier plein des choses qu'elle avait l'habitude de porter — il était parti. Comme on s'apprêtait à courir à sa recherche, près ou loin, un écolier arriva, tout effrayé, qui l'avait vu, le moment d'avant, assis dans l'église, sur sa tombe, disait-il.

Ils s'y rendirent en hâte, et, s'approchant doucement de la porte, ils l'aperçurent dans l'attitude de quelqu'un qui attend patiemment. Ils ne le dérangèrent pas alors, mais ils veillèrent sur lui toute cette journée. Lorsqu'il fit tout à fait noir, il se leva, revint à la maison et se coucha en murmurant à part lui : — Elle viendra demain.

Le lendemain il fut encore là, du lever du soleil à la nuit ; et à la nuit encore il alla se livrer au repos, et murmura : — Elle viendra demain.

Et dès lors, chaque jour et toute la journée, il vint l'attendre sur sa tombe. Quels tableaux de nouveaux voyages à travers les plaisantes campagnes, de haltes sous le ciel vaste et libre, de courses par les champs et les bois, de sentiers rarement foulés, — quels accents d'une voix bien connue, — quelles images de cette forme, de cette robe voltigeante, de cette chevelure qui ondoyait si gaiement au vent, — quelles visions de ce qui avait été et de ce qu'il espérait devoir être encore, — s'évoquèrent devant lui dans la vieille église morne et muette ! Jamais il ne leur dit ce qu'il pensait, ni où il allait. Le soir il s'asseyait avec eux, méditant avec une satisfaction secrète — ils pouvaient le voir — sa fuite en compagnie d'elle le lendemain, avant le retour de la nuit ; et toujours ils l'entendaient chuchoter dans ses prières : — Seigneur ! faites qu'elle vienne demain !

La dernière fois, c'était un délicieux jour de printemps. Il ne rentra pas à l'heure habituelle, et ils allèrent le chercher. Il gisait mort sur la pierre.

On le coucha à côté de celle qu'il avait aimée tant, et, dans l'église où ils s'étaient si souvent attardés, priant et rêvant, la main dans la main, l'enfant et le vieillard dorment ensemble.

BARNABY RUDGE

La préface mise par Dickens au premier de ses deux romans historiques contient des détails, d'autant plus curieux qu'ils le concernent personnellement, sur la façon dont il fut amené à donner à un corbeau un rôle important dans son dramatique récit. Il s'agit ici du grand corbeau, qui tend à disparaître de nos climats tempérés d'Europe, laissant la place à la corneille et au freux. Nous avons pensé, comme Dickens, que ces détails intéresseraient le lecteur et l'engageraient à lire en son entier un livre que Swinburne appelle *a faultless work of fiction*, une œuvre d'imagination sans défaut.

Les deux corbeaux de Dickens.

Le corbeau de *Barnaby Rudge* est un composé de deux grands originaux dont je fus, à différentes époques, le très fier possesseur. Le premier était en la fleur de la jeunesse, lorsqu'un ami le découvrit dans une modeste retraite à Londres, et me le donna. Il était par la nature « doué d'heureux dons », comme sir Hugh Evans le dit d'Anne Page, et il les perfectionna par l'étude et l'application de la façon la plus exemplaire. Il dormait dans une écurie, généralement à dos de cheval ; et sa sagacité surnaturelle inspirait une telle terreur à un chien de Terre-Neuve qu'on l'a vu, par la seule supériorité de son génie, enlever le diner du chien sous le nez même de celui-ci, et s'éloigner sans molestation. Il croissait rapidement en science et en vertu, lorsqu'un jour de malheur son écurie fut peinte à neuf. Il observa les ouvriers de près, vit qu'ils avaient soin de la peinture, et aussitôt brûla d'envie de s'en emparer. Pendant qu'ils étaient

allés dîner, il mangea tout ce qu'ils en avaient laissé, à savoir une livre ou deux de blanc de céruse; et cette indiscretion de jeunesse se termina par sa mort.

Tandis que j'étais encore inconsolable de sa perte, un autre de mes amis, dans le comté d'York, découvrit un corbeau plus âgé et mieux doué encore, en une auberge de village, et, ayant persuadé au patron de s'en séparer moyennant finances, il me l'envoya. Le premier acte de ce Sage fut de liquider la succession de son prédécesseur, en exhumant tout le fromage et tous les sous que celui-ci avait enterrés dans le jardin, œuvre de labeurs et de recherches immenses, auquel il voua toutes les énergies de son esprit. Lorsqu'il eut achevé cette tâche, il s'appliqua à acquérir le langage d'écurie, dans lequel il fut bientôt si versé que, perché sur le rebord extérieur de ma fenêtre, il conduisait des chevaux imaginaires avec une grande habileté, tout le long du jour. Peut-être même ne le vis-je jamais dans tout son avantage; car son maître, en me l'envoyant avec ses « devoirs », ajoutait : « Et si vous désirez que l'oiseau se manifeste dans tous ses moyens, soyez assez bon pour lui montrer un homme ivre. » — C'est une chose que je n'ai jamais faite, n'ayant malheureusement que des gens sobres sous la main. Mais j'e n'aurais guère pu le respecter davantage, quelque stimulante influence que ce spectacle eût pu avoir sur lui. En retour, il n'avait pas le moindre respect pour moi, j'ai le regret de le dire, ni pour personne à l'exception de la cuisinière, — à qui il était attaché, mais uniquement, j'en ai peur, comme aurait pu l'être un sergent de ville ou un pompier¹. Un jour, je le rencontrai, de façon tout à fait inattendue, à environ un demi-mille de la maison, se promenant au milieu de la rue, accompagné d'une foule assez considérable, et en train d'exhiber spontanément tous ses talents. Je ne puis oublier sa gravité dans cette circonstance critique, ni la vaillance extraor-

1. Le texte ne fait mention que du sergent de ville.

dinaire avec laquelle, se refusant à être ramené à la maison, il se défendit derrière une pompe, jusqu'à ce qu'il se trouvât accablé sous le nombre. Il se peut que son génie fût trop brillant pour lui permettre une longue vie ; ou il se peut encore qu'il eût pris quelque substance funeste dans son bec, et de là dans son jabot, ce qui n'est point improbable, étant donné qu'il avait piqué à neuf la plus grande partie du mur du jardin dont il extrayait le mortier, qu'il avait brisé des carreaux de vitre sans nombre en raclant le mastic tout autour des croisillons, et qu'il avait arraché et avalé en petits éclats la plus grande portion d'un escalier de bois de six marches avec palier ; — toujours est-il qu'au bout de quelque trois ans, lui aussi tomba malade, et il mourut devant le feu de la cuisine. Il tint jusqu'au dernier moment l'œil fixé sur la viande qui rôtissait, et soudain se renversa sur le dos avec un cri sépulcral de « coucou » ! Depuis lors, je suis sans corbeau.

L'incendie de Newgate.

En mai 1779, lord George Gordon, président de l'Association protestante pour le rappel de la loi de 1778 en faveur des catholiques, réunissait dix mille partisans et se mettait à leur tête pour porter une pétition à la Chambre des Communes. Ce fut le signal d'une sédition qui dura du 29 mai au 9 juin, et au cours de laquelle les émeutiers incendièrent la prison de Newgate, comme les pages suivantes le racontent, en forcèrent d'autres, et lâchèrent ainsi dans Londres des hommes qui ne demandaient que le pillage. Force resta cependant au gouvernement. Gordon, enfermé à la Tour, fut acquitté sur la plaidoirie d'Erskine. Sept ans après, il s'était converti au judaïsme et se répandait en invectives, dans certains journaux, contre la reine Marie-Antoinette et contre l'administration de la justice en Angleterre. Poursuivi de ce chef, il fut condamné à cinq ans de prison et mis en cette même geôle de Newgate, à l'incendie de laquelle il avait présidé jadis. Il y mourut en novembre 1793.

Au commencement du récit que nous extrayons du roman de Dickens, une bande d'émeutiers, dans un ordre relatif, mais suivie d'un grand flot de populace, se présente aux portes de la prison.

Rompant le silence qu'ils avaient gardé jusqu'alors, ils poussèrent un grand cri dès qu'ils se furent rangés devant la prison, et demandèrent à parler au gouverneur. Cette visite n'était pas tout à fait inattendue par lui, car sa maison, dont la façade donnait sur la rue, était fortement barricadée; le guichet de la prison était clos, et il n'était ni trou ni grillage derrière quoi on pût apercevoir quelqu'un. Ils n'avaient pas répété leur appel bien des fois, lorsqu'un homme apparut sur le toit de la maison du gouverneur, et demanda ce qu'on voulait.

Les uns disaient ceci, d'autres cela; quelques-uns se contentaient de grogner et de siffler. Comme il faisait alors presque nuit et que la maison était haute, beaucoup de gens dans la foule ne se rendaient pas compte que quelqu'un était venu leur répondre, et les clameurs continuèrent jusqu'à ce que la nouvelle s'en fût graduellement répandue dans toute la masse rassemblée. Il s'écoula dix minutes, et même davantage, avant qu'une voix pût se faire entendre d'une façon à peu près distincte. Pendant ce temps, la figure restait perchée là-haut, solitaire, se détachant sur le ciel d'un soir d'été, et regardant en bas dans la rue tumultueuse.

— Êtes-vous, dit enfin Hugh, Mr. Akerman, le géôlier en chef d'ici?...

— Oui, dit-il; c'est moi.

— Vous avez quelques-uns de nos amis sous votre garde, maître?

— J'ai bon nombre de gens sous ma garde. — Il plongeait son regard, tandis qu'il parlait, dans la prison; et l'idée qu'il pouvait voir dans les différentes cours et qu'il surveillait tout ce qui était caché à leurs yeux par ces rugueuses murailles, fouetta et aiguillonna tellement cette populace qu'ils se mirent à hurler comme des loups.

— Rendez-nous nos amis, dit Hugh, et vous pouvez garder le reste.

— Mon devoir est de les garder tous. Je ferai mon devoir.

— Si vous n'ouvrez pas les portes, nous les briserons, dit Hugh. Car nous voulons que les émeutiers sortent.

— Tout ce que je peux faire, bonnes gens, répondit Akerman, c'est de vous exhorter à vous disperser, en vous rappelant que les conséquences de tout désordre en ce lieu-ci seront très graves, et que la plupart d'entre vous s'en repentiront amèrement, lorsqu'il sera trop tard.

Il faisait mine de se retirer après avoir dit ces mots, mais il fut arrêté par la voix du serrurier.

— Mr. Akerman ! criait Gabriel ; Mr. Akerman !

— Je ne veux rien entendre de plus d'aucun d'entre vous, répliqua le gouverneur, en se retournant et en agitant la main.

— Mais je ne suis pas un d'entre eux, dit Gabriel, je suis un honnête homme, un respectable artisan, ... Gabriel Varden, le serrurier. Vous me connaissez !

— Vous, dans cette foule ! dit le gouverneur, la voix altérée.

— Amené ici par force... amené ici pour crocheter la serrure de la grande porte, reprit le serrurier. Vous m'êtes témoin, Mr. Akerman, que je refuse de le faire, et que je ne le ferai pas, quoi qu'il advienne de mon refus. Si l'on me fait quelque violence, rappelez-vous ceci, s'il vous plaît.

— N'y a-t-il aucun moyen de vous venir en aide ? dit le gouverneur.

— Aucun, Mr. Akerman. Vous ferez votre devoir, et moi je ferai le mien. Une fois de plus, voleurs et coupe-jarrets que vous êtes, je refuse, ajouta le serrurier en se tournant vers eux. Je refuse. Ah ! Hurlez ! Enrouez-vous ! Je refuse !

— Arrêtez !... arrêtez !... dit le geôlier précipitamment. Mr. Varden, je vous connais comme un digne homme, comme quelqu'un qui ne ferait aucun acte illégal que par force...

— Par force, monsieur, interrompit le serrurier, sentant dans le ton de ces paroles que celui qui les prononçait lui trouvait une ample excuse pour céder à la multitude furieuse qui l'entourait et le pressait de tous côtés, et au milieu de laquelle lui, vieillard, il se trouvait seul, — par force, monsieur, je ne ferai rien.

— Où est l'homme qui me parlait tout à l'heure ? dit le gardien d'un ton d'anxiété.

— Ici, répliqua Hugh.

— Savez-vous ce que c'est que le crime de meurtre, et qu'en gardant cet honnête artisan près de vous, vous mettez sa vie en danger ?

— Nous le savons très bien, répondit-il. Pourquoi l'aurions-nous amené ici ? Faites-nous avoir nos amis, maître, et vous aurez le vôtre. Est-ce juste, les gars ?

La populace lui répondit par un bruyant : Hourrah !

— Vous voyez ce qui en est, monsieur ! s'écria Varden. Maintenez-les dehors, au nom du roi George. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Bonne nuit !

On ne parla pas davantage. Une averse de pierres et d'autres projectiles obligea le gardien de la geôle à se retirer ; et la populace, se portant en avant et grouillant autour des murailles, poussa Gabriel Varden tout près de la porte.

Vainement on posa le panier d'outils à terre devant lui, le pressant tour à tour avec des promesses, des coups, des offres de récompenses, des menaces de mort immédiate, de remplir l'office pour lequel on l'avait amené là. — Non ! criait le têtue serrurier. Je ne veux pas !

Il n'avait jamais tant aimé la vie ; mais rien ne pouvait l'émouvoir. Les faces sauvages dont les yeux flamboyaient sur lui, quelque part qu'il regardât ; les cris de ceux qui, comme des fauves, avaient soif de son sang ; la vue de ces hommes se poussant en avant, foulant aux pieds leurs camarades en s'efforçant d'arriver jusqu'à lui, lui lançant, par-dessus la tête des autres, des coups de hache et de barre de fer, tout cela ne

réussissait pas à l'intimider. Son regard errait d'un homme à l'autre, d'un visage à un autre visage, et toujours, le souffle plus bref et la joue plus pâle, il criait d'une voix ferme : — Je ne veux pas !...

Dennis lui porta un coup en pleine figure, qui le coucha à terre. Il se releva d'un bond, comme un homme dans la force de l'âge, le front sanglant, et saisit son assaillant à la gorge...

Ils luttèrent tous deux. Les uns criaient : « Tue ! » et d'autres (mais ils n'étaient pas assez près) s'efforçaient de l'écraser sous leurs pieds...

Il retomba, se releva, retomba encore, échangeant des coups de poing avec une vingtaine d'entre eux, qui se le renvoyaient de main en main, lorsqu'un grand gaillard, tout frais sorti d'un abattoir, dont le vêtement et les grandes bottes montant aux cuisses fumaient encore de graisse et de sang, leva une hache d'arme, et, proférant un horrible juron, la brandit sur la tête nue du vieillard. A ce moment précis, il tomba lui-même, comme frappé de la foudre, et par-dessus son corps un homme, qui n'avait qu'un bras, s'élança à côté du serrurier. Un autre homme était avec lui, et tous deux enveloppèrent rudement l'artisan de leur étreinte.

— Laissez-le-nous ! crièrent-ils à Hugh, et, tout en parlant, ils s'efforçaient de se frayer un passage en arrière à travers la foule. — Laissez-le-nous ! Pourquoi gaspiller toute votre force sur un gaillard comme ça, que deux hommes peuvent achever en deux minutes ? Vous perdez votre temps. Souvenez-vous des prisonniers ! Souvenez-vous de Barnaby !

Ce cri parcourut la multitude. Les marteaux commencèrent à retentir sur les murailles ; tout le monde s'efforça d'arriver à la prison et de se mettre au premier rang. S'ouvrant un chemin de force à travers la cohue tumultueuse avec autant d'acharnement que s'ils se trouvaient au milieu d'ennemis et non de camarades, les deux hommes battirent en retraite, le serrurier entre

eux deux, et ils l'entraînèrent jusqu'au cœur même du rassemblement.

Et alors les coups se mirent à tomber comme grêle sur la grande porte et sur la solide bâtisse; car ceux qui ne pouvaient atteindre la porte passaient leur rage farouche sur n'importe quoi, — même sur les grands blocs de pierre où se fracassaient leurs armes dont le choc vibrait dans leurs bras et leurs doigts, comme si ces murailles étaient des êtres actifs en leur résistance obstinée et rendaient coup pour coup. Le cliquetis du fer tintant sur le fer se mêlait à l'assourdissant tumulte et le dominait de sa puissante sonorité, tandis que les grands marteaux de forge résonnaient sur la porte garnie de clous et doublée de métal : les étincelles volaient en gerbes; les hommes travaillaient par bandes, qui se relevaient à de courts intervalles, pour mieux mettre toutes leurs forces à la besogne; mais le portail se tenait toujours là, aussi rébarbatif, et aussi sombre, et aussi fort que jamais, et, hors les inégalités de sa surface bossuée, il ne trahissait aucun changement.

Tandis que les uns appliquaient toute leur énergie à cette pénible tâche, d'autres, levant des échelles contre la prison, essayaient de gravir jusqu'au sommet des murs, mais ils voyaient leurs échelles trop courtes; d'autres encore attaquaient un corps de police fort de cent hommes, qu'ils mettaient en fuite et foulaient aux pieds, grâce à la seule vertu du nombre; d'autres enfin assiégeaient la maison où le geôlier s'était montré, et, enfonçant la porte, en tiraient tout le mobilier, qu'ils empilaient contre le portail de la prison, pour faire un feu de joie et le brûler avec. Aussitôt que ce plan fut compris, tous ceux qui avaient jusque-là travaillé autrement jetèrent leurs outils et aidèrent à grossir le tas qui encombrait la moitié de la rue et dont le sommet était si haut que ceux qui y ajoutaient des matières combustibles les y portaient par des échelles. Lorsque tous les meubles, même les moindres, du gouverneur eurent été jetés sur cette pile

de choses précieuses, ils la barbouillèrent de la poix, du goudron et de la résine qu'ils avaient apportés, et l'arrosèrent de térébenthine. A toute la charpenterie des deux battants de portes de la prison, ils en firent autant, ne laissant ni un madrier ni une poutre sans les enduire. Ce baptême infernal accompli, ils mirent le feu à la pile avec des mèches allumées et de la filasse en flamme, puis ils restèrent là, attendant le résultat.

Comme les meubles, très secs, étaient encore rendus plus combustibles par la cire et l'huile, sans compter les autres moyens employés, ils flambèrent sur-le-champ. Les flammes ronflaient, hautes et farouches, noircissant le mur de la prison et s'enroulant autour de sa haute façade comme des serpents de feu. Tout d'abord la foule se pressa autour du brasier, en une exaltation qui ne se manifestait que sur les visages ; mais lorsqu'il devint plus chaud et plus violent, qu'il pétilla, sauta, gronda comme une grande fournaise, qu'il brilla sur les maisons d'en face et éclaira non seulement les visages pâles et inquiets aux fenêtres, mais les coins les plus reculés des habitations ; lorsqu'à travers le rouge sombre de l'ardente chaleur on vit le feu s'ébattre et se jouer autour de la porte, tantôt s'accrochant à sa surface obstinément dure, tantôt glissant dessus avec une inconstance farouche et planant haut dans le ciel, puis revenant pour l'envelopper de sa brûlante étreinte et l'attirer à sa ruine ; lorsqu'il projeta une lueur si éclatante que l'horloge de l'église du Saint-Sépulcre, où l'heure de la mort est si souvent marquée, était visible comme en plein jour et que la girouette au haut du clocher étincelait, en cette lumière inaccoutumée, comme quelque riche joaillerie ; lorsque les pierres noircies et les briques sombres devinrent vermeilles sous le puissant reflet et que les fenêtres resplendirent comme de l'or bruni, ponctuant toute la perspective, jusqu'à l'extrémité la plus lointaine de la longue rue, de leurs taches brillantes ; lorsque muraille et tour, toit et souches de cheminées semblèrent

ivres et, dans le vacillement de l'énorme flamme, parurent trébucher et chanceler; lorsque des objets, jamais aperçus jusque-là, éclatèrent par vingtaines à la vue, et que les choses les plus familières prirent des aspects nouveaux, — alors la populace se joignit au tourbillon, et avec des hurlements, des acclamations et des clameurs comme heureusement on n'en entend guère, se mit en mouvement pour alimenter le feu et le maintenir à la même hauteur.

La chaleur était si intense que la peinture des maisons, en face de la geôle, desséchée, crevassée, se gonflant en ampoules comme sous un excès de torture, se détachait et tombait en miettes; le verre éclatait aux croisées; le plomb et le fer des toits brûlaient à vif la main imprudente qui les touchait; les moineaux des gouttières prenaient leur vol, et, étourdis par la fumée, allaient s'abattre sur la pile embrasée; et cependant, sans cesse des mains affairées activaient le feu, et constamment des gens couraient autour. Jamais ils ne se ralentissaient dans leur zèle; jamais ils ne se retireraient; mais ils se poussaient si violemment vers la flamme que ceux du premier rang avaient beaucoup de mal à empêcher qu'on ne les y précipitât; si l'un d'eux faiblissait ou tombait, une douzaine d'autres se battaient pour prendre sa place, tout en sachant que la douleur, la soif, la presse y étaient insupportables. Ceux qui tombaient évanouis et qui n'étaient pas écrasés ou brûlés, on les emportait dans la cour d'une auberge voisine, et on les arrosait sous une pompe; c'était là que se remplissaient les baquets qu'on passait à la foule; mais tous avaient un si violent désir de boire, et la lutte pour s'en emparer le premier était si vive que, la plupart du temps, le contenu en était renversé à terre avant que les lèvres d'un seul homme s'y fussent humectées.

Cependant, et au milieu de la rumeur et des cris, les plus rapprochés du bûcher rejetaient sur le tas les fragments embrasés qui dégringolaient d'en haut,

et ramenaient le feu du côté de cette porte, qui, bien qu'elle fût comme une nappe de flammes, n'en restait pas moins une porte solidement fermée à clef et barrée, qui les maintenait dehors. On passait à ceux qui se tenaient sur les échelles, par-dessus les têtes des autres, de grands morceaux de bois flambants, et quelques-uns, se hissant jusqu'au dernier échelon et se retenant d'une main au mur, employaient toute leur adresse et leur force à lancer ces brandons sur le toit ou dans les cours intérieures. Bien souvent ils réussissaient dans leurs efforts, et cela ajoutait un nouveau trait aux horreurs et à l'épouvante de la scène ; en effet, les prisonniers, voyant à travers leurs barreaux le feu prendre en maint endroit et se propager furieusement et se sachant enfermés dans des cellules de sûreté pour la nuit, finirent par comprendre qu'ils couraient le danger d'être brûlés vifs. Cette crainte terrible, se répandant de cellule en cellule et de cour en cour, se traduisit par des cris et des lamentations si lugubres, par de si déchirants appels au secours, que toute la geôle en retentit ; et ce bruit s'entendait même au-dessus des clameurs de la populace et du grondement des flammes, et il était si plein d'angoisse et de désespoir qu'il faisait frissonner les plus hardis.

Il est à remarquer que ces cris commencèrent dans le quartier de la prison qui longeait Newgate Street, où l'on savait qu'étaient renfermés les hommes qui devaient subir la mort le jeudi suivant. Et non seulement ces quatre-là, qui avaient si peu de temps à vivre, furent les premiers à ressentir l'effroi d'être brûlés, mais ils furent, jusqu'à la fin, les plus bruyants à trahir cet effroi : on les entendait distinctement, malgré la grande épaisseur des murs, crier que le vent portait de leur côté et que les flammes allaient bientôt les atteindre ; ils appelaient les officiers de la prison, leur disant de venir éteindre le feu avec l'eau dont une citerne, qui se trouvait dans leur cour, était remplie. A en juger d'après ce que la foule en dehors des murs

entendait de temps en temps, ces quatre malheureux condamnés ne cessèrent point d'appeler à l'aide, et cela avec autant d'affolement, autant de frénétique attachement à l'existence que s'ils eussent eu devant eux une vie honorable et fortunée, au lieu de quarante-huit heures d'un emprisonnement misérable suivi d'une mort violente et honteuse.

Mais l'angoisse et la souffrance des deux fils d'un de ces hommes, quand ils entendirent, ou s'imaginèrent entendre, la voix de leur père, défient toute description. Après s'être tordu les mains et s'être précipités çà et là comme des fous furieux, l'un d'eux monta sur les épaules de son frère et essaya de gravir la paroi de la haute muraille, munie, à la crête, de clous et de pointes de fer. Retombé au milieu de la foule, ses meurtrissures ne le rebutaient point, mais il montait encore et retombait; lorsqu'il eut reconnu qu'il tentait l'impossible, il se mit à battre les pierres et à les égratigner de ses mains, comme s'il pouvait ainsi faire une brèche dans cette solide maçonnerie et y pénétrer de force. Enfin, tous deux fendirent la foule pressée autour de la porte, ce que des bandes entières, une douzaine de fois plus fortes qu'eux, avaient à plusieurs reprises essayé vainement; et on les vit dans... oui, dans le feu, s'efforçant de la mettre à bas avec des leviers.

Ils n'étaient pas les seuls que la clameur de l'intérieur de la prison eût émus. Les femmes qui regardaient poussaient des cris perçants, frappaient des mains, se bouchaient les oreilles, et beaucoup s'évanouissaient; les hommes qui n'étaient pas près des murailles activement occupés au siège, plutôt que de ne rien faire, arrachaient les pavés de la rue, avec une hâte et une furie qu'ils n'auraient pu dépasser si ces pavés eussent été la geôle et qu'ils se fussent trouvés tout près de leur but. Pas un être vivant, dans la cohue, ne se donnait un instant de repos. Toute cette énorme masse était folle.

Une acclamation! Une autre! Une autre encore, bien

que peu sachent pourquoi, ou ce qu'elles signifient. Ceux qui entourent la porte l'ont vue lentement céder et se détacher du gond supérieur. Elle ne tient plus de ce côté que par un gond, mais elle est encore droite, à cause de la barre, et parce qu'elle s'est enfoncée, par son propre poids, dans le tas de cendre qui est à son pied. Il y a maintenant une ouverture en haut de la voûte, par laquelle on peut apercevoir un sombre passage, caverneux et noir. — Empilez le brasier !

Il brûlait furieusement. La porte était rouge et l'ouverture plus large. On cherchait vainement à se garantir le visage avec les mains ; debout, comme prêt à un élan, on guettait. De sombres figures, celles-ci rampant sur les mains et les genoux, celles-là portées dans les bras d'autres, se montraient le long du toit. Il était clair que la geôle ne pouvait plus tenir. Le gouverneur et ses officiers, leurs femmes et leurs enfants se sauvaient.

— Empilez le brasier !

La porte s'affaissa de nouveau ; elle s'enfonça plus profondément dans les cendres, vacilla, céda, tomba tout à fait.

Poussant une nouvelle clameur, ils reculèrent un moment, et laissèrent un espace vide autour du feu qui les séparait de l'entrée de la geôle. Hugh sauta sur le monceau flambant, et, éparpillant une traînée d'étincelles dans l'air, tandis qu'il remplissait le vestibule du scintillement de celles qui s'attachaient à ses habits, il s'élança dans la prison.

Le bourreau suivit. Et alors tant d'autres se ruèrent sur leurs traces, que le feu, foulé aux pieds, se répandit en une mince jonché dans la rue ; mais on n'en avait plus besoin maintenant, car, dedans et dehors, la prison était en flammes.

LA VIE ET LES AVENTURES DE MARTIN CHUZZLEWIT

Dans sa préface à *Martin Chuzzlewit*, Dickens juge son œuvre avec une certitude et une précision qu'aucun critique ne saurait dépasser. « Tous les membres de la famille Pecksniff répandus sur la terre, dit-il, s'accordent, je le crois, à proclamer que Mr. Pecksniff [le type parfait de l'égoïste et de l'hypocrite] est une exagération. Je ne chercherai point à plaider en faveur de son exactitude devant un corps si puissant et si comme il faut, mais je ferai une remarque sur le caractère de Jonas Chuzzlewit.

« Je conçois que la grossièreté et la brutalité sordides de Jonas seraient en dehors de la nature, s'il n'y avait rien eu dans son éducation première et dans les préceptes et les exemples sans cesse devant lui, pour engendrer et développer les vices qui le rendent odieux. Mais, étant né et élevé comme il l'a été, admiré pour ce qui le rendait haïssable, et justifié dès son berceau dans sa fourberie, sa trahison et son avarice, je le réclame comme le rejeton légitime du père sur lequel on voit ces vices se retourner. Et j'ose avancer que ce retour sur ce vieillard, dont le grand âge est sans honneur, n'est pas un simple acte de justice poétique, mais l'exposition poussée jusqu'au bout d'une vérité directe.

« ... Rien n'est plus commun dans la vie réelle que de ne pas faire les réflexions profitables qu'on devrait faire sur les causes de beaucoup de vices et de crimes qui éveillent une horreur générale. Ce qui, en substance, est vrai des familles à cet égard, est vrai aussi de toute une nation. Comme on sème, on récolte. Que le lecteur aille dans le quartier des enfants d'une prison quelconque d'Angleterre, ou — il me peine de l'ajouter — d'un grand nombre de *workhouses*, et qu'il juge si ce sont des monstres qui déshonorent nos rues, qui peuplent nos pontons et nos maisons de correction, et qui encombrant nos colonies pénitentiaires, ou si ce ne sont pas des créatures que nous avons, de propos délibéré, laissé élever pour la misère et la ruine. »

Ces considérations, qui n'ont point cessé d'avoir leur application, même ailleurs qu'en Angleterre, donnent son véritable sens à la scène que nous traduisons ici.

Mr. Pecksniff et Mr. Jonas Chuzzlewit reviennent d'enterrer le père de ce dernier, Mr. Anthony Chuzzlewit.

Un chapitre d'amour.

— Pecksniff, dit Jonas, en ôtant son chapeau pour voir si le crêpe était bien en place, et le remettant avec complaisance, — qu'avez-vous l'intention de donner à vos filles lorsqu'elles se marieront ?

— Mon cher Mr. Jonas, s'écria le tendre père avec un sourire ingénu, quelle singulière question !

— Là ! ne vous inquiétez pas si la question est singulière ou plurielle, riposta Jonas, dévisageant Mr. Pecksniff d'un air peu aimable ; mais répondez-y, ou écarterez-la, l'un ou l'autre.

— Hem ! Cette question, mon cher ami, dit Mr. Pecksniff, en posant amicalement la main sur le genou de son parent, se complique de maintes considérations. Ce que je leur donnerais ? Eh ?

— Oui. Qu'est-ce que vous leur donneriez ? répéta Jonas.

— Eh bien, dit Mr. Pecksniff, cela dépendrait naturellement, en une grande mesure, du genre de mari qu'elles choisiraient, mon jeune et cher ami.

Mr. Jonas fut visiblement décontenancé et en peine de savoir comment poursuivre. C'était là une bonne réponse. Elle avait l'air profond, mais voilà ce que sait faire la simplicité !

— Mon idéal quant aux mérites que j'exigerai de mon gendre, reprit Mr. Pecksniff après un court silence, est élevé. Pardonnez-moi, mon cher Mr. Jonas, ajouta-t-il fortement ému, si je dis que vous m'avez gâté et que vous en avez fait un idéal de fantaisie, imaginaire, teint de toutes les couleurs du prisme, si l'on me permet de parler ainsi.

— Qu'entendez-vous par là, gronda Jonas, le regardant d'un air de moins en moins aimable.

— En vérité, mon cher ami, dit Mr. Pecksniff, vous avez bien le droit de vous en enquérir. Le cœur n'est pas toujours l'hôtel royal de la monnaie avec outillage

patenté pour transformer son métal en espèces ayant cours. Quelquefois il le rejette sous d'étranges formes, où il est difficile de reconnaître des pièces de monnaie. Et pourtant c'est de l'or pur. Il a, du moins, ce mérite. C'est de l'or pur.

— Vraiment ? grogna Jonas, en secouant dubitativement la tête.

— Oui, certes, dit Mr. Pecksniff, qui s'échauffait sur son sujet. C'en est. Pour être franc avec vous, Mr. Jonas, si je pouvais trouver deux gendres comme vous en serez un quelque jour, pour un homme digne de cette chance, capable d'apprécier une nature telle que la vôtre, je voudrais — oublieux de moi-même — accorder à mes filles des dots allant jusqu'à la limite extrême de mes moyens.

Le langage était énergique, et l'accent convaincu. Mais qui pourrait s'étonner qu'un homme comme Mr. Pecksniff, après tout ce qu'il avait vu et entendu de Mr. Jonas, fût énergique et sérieux sur un thème semblable ?...

Mr. Jonas restait muet et regardait pensivement le paysage. Car ils étaient assis à l'extérieur de la diligence, sur l'arrière, et ils traversaient la campagne. Mr. Jonas accompagnait Mr. Pecksniff chez lui, pour y jouir pendant quelques jours d'un changement d'air et de milieu, après ses épreuves récentes.

— Eh bien ! dit-il enfin avec une brusquerie captivante, supposez que vous ayez un gendre comme moi. Quoi, alors ?

Mr. Pecksniff le considéra tout d'abord d'un air de surprise inexprimable ; puis, passant peu à peu à une sorte de vivacité mêlée d'abattement, il dit :

— Alors je sais bien de qui il serait l'époux.

— De qui ? fit Jonas sèchement.

— De ma fille aînée, Mr. Jonas, répliqua Pecksniff, les yeux humides. De ma bien-aimée Cherry, mon bâton de vieillesse, ma fortune, mon trésor, Mr. Jonas. Dur effort ! Mais c'est dans l'ordre des choses ! Il faudra

qu'un jour je m'en sépare en faveur d'un mari. Je le sais, mon cher ami. J'y suis préparé.

— Ma foi ! vous y êtes préparé depuis un joli bout de temps, je pense, dit Jonas.

— Beaucoup ont cherché à me l'enlever, dit Mr. Pecksniff. Tous ont échoué. « Je ne donnerai jamais ma main, disait-elle en propres termes, à moins que mon cœur ne soit pris. » Elle n'est pas si heureuse qu'elle avait l'habitude de l'être, depuis quelque temps. Je ne sais pas pourquoi.

Mr. Jonas se remit à regarder le paysage, puis le cocher, puis les bagages sur le toit de la voiture, et enfin Mr. Pecksniff.

— Je suppose que vous aurez à vous séparer de l'autre quelqu'un de ces jours ? fit Mr. Jonas en croisant le regard de son compagnon.

— Probablement, dit le père. Les années apprivoiseront la sauvagerie de mon fol oiseau, et alors on le mettra en cage. Mais Cherry, Mr. Jonas, Cherry !

— Oh !... Ah ! fit Jonas. Les années l'ont assez bien formée. Personne n'en doute. Mais vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandais. Bien entendu, vous n'y êtes pas obligé, vous savez, si ça ne vous plaît pas. C'est à vous de juger.

Il y avait dans le ton de ce discours une mauvaise humeur qui avertit Mr. Pecksniff qu'il ne fallait pas jouer avec son cher ami, ni éluder sa question, mais qu'il n'avait qu'à lui répondre franchement, ou à lui faire nettement comprendre qu'il se refusait à l'éclairer sur le sujet soulevé par lui... Il résolut de ne pas se dérober, et, en conséquence, il dit à Mr. Jonas (insistant sur cette communication comme une preuve de la grandeur de son attachement et de sa confiance) que dans le cas qu'il avait posé, à savoir qu'un homme tel que lui demanderait la main de sa fille, il la doterait d'une fortune de quatre mille livres sterling...

— Cela me gênerait et me réduirait fâcheusement, continua-t-il en bon père ; mais la Providence, une Pro-

vidence toute spéciale, on me permettra de le dire, a béni mes efforts, et je peux garantir de faire ce sacrifice...

Mr. Jonas reçut la déclaration de son ami sans prononcer une syllabe, bonne, mauvaise ou indifférente. Il garda ce mutisme pendant un quart d'heure au moins, et pendant tout ce temps il parut diligemment occupé à soumettre une certaine somme donnée à toutes les opérations connues de l'arithmétique, y ajoutant, en retranchant, la multipliant, la réduisant par des divisions longues ou courtes, la traitant par la règle de trois directe et par sa contre-épreuve, par la règle de change, la méthode des parties aliquotes, l'intérêt simple, l'intérêt composé et autres procédés de calcul. Le fruit de ces travaux fut, apparemment, satisfaisant, car, lorsqu'il rompit le silence, ce fut comme quelqu'un qui est arrivé à un résultat définitif et s'est délivré d'une désolante incertitude.

— Allons ! mon vieux Pecksniff ! s'écria-t-il joyeusement en donnant une claque à ce gentleman dans le dos, comme on arrivait au relais. Prenons quelque chose !

— De tout mon cœur, dit Mr. Pecksniff.

— Régalons le cocher ! fit Jonas.

— Si vous croyez que ça ne lui fera pas de mal ou ne le rendra pas mécontent de sa condition, oui, certainement, balbutia Mr. Pecksniff.

Jonas se contenta de rire et, descendant du sommet de la diligence avec une allégresse empressée, il esquissa sur la route un large entrechat. Après quoi il entra dans l'auberge, et commanda des spiritueux en telle quantité que Mr. Pecksniff concevait des doutes sur l'état de sa raison ; mais Jonas le rassura complètement au moment où la diligence dut repartir :

— C'est moi qui fais les frais depuis huit jours et plus, et qui vous comble de toutes les friandises de la saison. Mais pour ceci, c'est vous qui le paierez, Pecksniff. — Et ce n'était pas une plaisanterie, comme Mr. Pecksniff

le supposait d'abord, car il s'éloigna dans la direction de la diligence sans plus de cérémonie, laissant sa victime très respectée régler la note.

Mais Mr. Pecksniff était un homme doux et patient, et Mr. Jonas était son ami. De plus, sa considération pour ce gentleman était fondée, comme nous le savons, sur l'estime pure, et sur la connaissance qu'il avait de l'excellence de son caractère. Il sortit donc de la taverne le visage souriant, et alla même jusqu'à répéter la cérémonie, à moins de frais cependant, dans le prochain cabaret. Les esprits de Mr. Jonas étaient agités d'une certaine turbulence qui n'était pas ordinairement dans son caractère, et que de tels moyens étaient loin de calmer; pendant le reste du voyage, il se montra tellement en train, tapageur, pourrait-on dire, que Mr. Pecksniff avait quelque difficulté à se maintenir à sa hauteur.

On ne les attendait pas. Oh! Dieu, non! Mr. Pecksniff avait proposé à Londres de faire à ses filles une surprise, et il avait dit qu'il ne leur écrirait rien pour les préparer, de sorte que lui et Mr. Jonas les prendraient à l'improviste et verraient ce qu'elles faisaient lorsqu'elles croyaient leur cher papa à des milles et des milles de distance. Comme conséquence de ce badinage, il n'y avait personne à les attendre au tournepiste; mais cela n'avait pas grande importance, car ils étaient venus par la voiture de jour, et Mr. Pecksniff n'avait qu'un sac de voyage, de même que Mr. Jonas n'avait qu'une valise. Ils prirent la valise entre eux deux, mirent le sac par-dessus, et s'engagèrent tout de suite dans le petit chemin. Mr. Pecksniff marchait déjà sur la pointe des pieds, comme si, sans cette précaution, ses tendres enfants, qui étaient encore à deux milles de là, ou environ, dussent avoir quelque sentiment filial de son arrivée.

C'était une soirée charmante, au printemps de l'année et, dans la molle tranquillité du crépuscule, toute la nature était très calme et très belle. La journée avait

été magnifique et chaude; mais, à l'approche de la nuit, l'air devint frais et, dans l'estompement de la distance, la fumée s'élevait doucement de la cheminée des chaudières. Mille agréables parfums étaient répandus dans l'air, émanant des jeunes feuilles et des boutons nouveaux; le coucou avait chanté tout le jour, et venait seulement de se taire; l'odeur de la terre nouvellement retournée, ce premier souffle d'espérance que sentit le premier ouvrier après que son jardin eût été flétri, s'exhalait dans la brise du soir. C'était un de ces moments où la plupart des hommes caressent de bonnes résolutions et regrettent le passé mal employé; où la plupart des hommes, regardant les ombres qui s'accumulent, songent à ce soir qui doit se clore sur tout, et à ce lendemain qui n'en aura pas après lui.

— Joliment triste, dit Mr. Jonas, regardant autour de lui. Ça suffirait à rendre fou de mélancolie.

— Nous aurons bientôt des lumières et du feu, fit Mr. Pecksniff.

— Nous en aurons besoin à l'heure où nous arriverons, dit Jonas.

Bientôt Mr. Jonas se mit à siffler; sur quoi Mr. Pecksniff, suivant l'exemple de son ami, fredonna mélodieusement.

— Pas bien loin maintenant, n'est-ce pas? dit Jonas, lorsque ceci eut duré quelque temps.

— Tout près, mon cher ami, dit Mr. Pecksniff.

— Que seront-elles en train de faire, pensez-vous? demanda Jonas.

— Impossible de le dire! s'écria Mr. Pecksniff. Les folles coureuses! Elles sont sorties, peut-être... J'allais... hi! hi! hi!... j'allais proposer, continua Mr. Pecksniff, d'entrer par derrière et de tomber sur elles comme un coup de tonnerre, Mr. Jonas.

Il n'aurait peut être pas été facile de décider laquelle de leurs multiples propriétés pouvait faire comparer Jonas, Mr. Pecksniff, le sac de voyage et la valise à un coup de tonnerre. Mais, Mr. Jonas ayant donné son

assentiment à la proposition, ils se glissèrent dans la cour de derrière, et s'avancèrent doucement vers la fenêtre de la cuisine, à travers laquelle la lumière mélangée du feu et de la chandelle brillait sur la nuit qui s'épaississait.

Vraiment, Mr. Pecksniff était béni dans ses enfants. Dans l'une d'elles, en tout cas. La prudente Cherry, — bâton de vieillesse et trésor de son idolâtre de père, — la voilà, assise à une petite table, blanche comme la neige que le vent chasse, devant le feu de la cuisine, faisant des comptes ! Voyez la proprette jeune fille, pendant que, la plume à la main, l'œil calculateur dirigé vers le plafond, et un trousseau de clefs dans un petit panier à côté d'elle, elle vérifie les dépenses de la famille ! Du fer à repasser, du couvre-plats, de la basinoire, du pot et de la bouilloire, du visage de la servante de cuivre, et du poêle que noircit la mine de plomb, de brillants regards d'approbation clignent et rayonnent sur elle. Les oignons eux-mêmes, pendillant à la poutre, s'ébattent et luisent comme des joues de chérubins. Un peu de l'influence de ces légumes pénètre la nature de Mr. Pecksniff. Il pleure.

Ce n'est qu'un moment, et il le dérobe à l'observation de son ami, très soigneusement et non, disons-le, sans faire un laborieux usage de son mouchoir de poche ; car il ne voudrait pas que sa faiblesse fût connue.

— C'est doux, murmurait-il, doux aux sentiments d'un père ! Ma chère fille ! Lui ferons-nous savoir que nous sommes ici, Mr. Jonas ?

— Dame ! je suppose que vous n'avez pas l'intention de passer la soirée dans l'écurie ou dans la remise, riposta-t-il.

— Ce n'est vraiment pas là le genre d'hospitalité que je voudrais vous offrir, mon ami, fit Mr. Pecksniff en lui pressant la main. Puis il respira longuement et, tapant à la fenêtre, il cria d'une voix de stentor doux :

— Boh !...

Cherry laissa tomber sa plume et poussa un cri aigu.

Mais l'innocence est toujours brave, ou devrait l'être. Comme ils ouvraient la porte, la vaillante fille s'écria d'une voix ferme et avec une présence d'esprit qui, même à ce moment critique, ne l'abandonna point : — Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Parlez ! ou j'appelle papa.

Mr. Pecksniff tendit les bras. Elle le reconnut tout de suite et se précipita dans son tendre embrassement.

— C'est de l'étourderie de notre part, Mr. Jonas ; une grande étourderie, dit Mr. Pecksniff en caressant les cheveux de sa fille. Ma chérie, voyez-vous que je ne suis pas seul !

Non, elle ne le voyait pas. Elle n'avait encore rien vu que son père. A ce moment, pourtant, elle aperçut Mr. Jonas, et elle rougit et baissa la tête en lui donnant la bienvenue.

Mais où était Merry ? Ce n'était pas avec une pensée de reproche que Mr. Pecksniff faisait cette question, mais dans une veine d'attendrissement mêlé de mélancolie douce. Elle était en haut, à lire sur la chaise longue du petit salon. Ah ! les détails domestiques n'avaient point de charmes pour elle. — Mais appelez-la, dit Mr. Pecksniff, placide et résigné. Appelez-la, mon amour.

On l'appela et elle vint, toute rouge et chiffonnée de son repos sur le sofa, mais pas plus mal pour cela. Non, pas du tout. Plutôt mieux, s'il y avait une différence.

— Oh ! bonté divine ! s'écria l'espiègle en se tournant vers son cousin, lorsqu'elle eut embrassé son père sur les deux joues, et que, dans la folâtrerie de sa nature, elle lui eut octroyé l'appoint d'un baiser sur le bout du nez. — Vous ici, horreur ! Eh bien, je vous serai bien reconnaissante de ne pas trop m'ennuyer !

— Eh quoi ! vous êtes aussi mutine que jamais, vraiment ? dit Jonas. Oh ! vous êtes une mauvaise !

— Là, allez donc ! riposta Merry en le repoussant.

Vrai, je ne sais pas trop ce que je ferai s'il faut que je vous voie beaucoup. Allez donc, pour l'amour de Dieu !

Mr. Pecksniff étant intervenu à cet instant, avec prière à Mr. Jonas de vouloir bien monter tout de suite, il se rendit aux adjurations de la jeune fille et sortit sans plus tarder. Mais, bien qu'il eût au bras la belle Cherry, il ne pouvait s'empêcher de se retourner pour regarder sa sœur et échanger avec elle d'autres propos sur le même ton de raillerie, pendant que tous les quatre montaient au salon, où l'on venait de servir le thé.

... On se sentait chez soi et en humeur de bavarder. Mr. Jonas, assis entre les deux sœurs, déployait sa galanterie de cette manière engageante qui n'appartenait qu'à lui. — Il était dur, dit Mr. Pecksniff lorsque le thé fut fini et desservi, de quitter une si aimable petite réunion ; mais, ayant des papiers importants à examiner dans sa chambre, il était obligé de demander qu'on l'excusât une demi-heure. — Là-dessus, il se retira, en fredonnant un refrain. Il n'était pas parti depuis cinq minutes que Merry, qui était assise dans la fenêtre, à l'écart de Jonas et de sa sœur, fit entendre un éclat de rire à demi étouffé et se glissa vers la porte,

— Holà ! s'écria Jonas. Ne vous en allez pas !

— Oh ! vraiment ! riposta Merry en se retournant. Vous êtes très désireux que je reste, mon horreur, n'est-ce pas ?

— Oui, je le suis, dit Jonas. Sur ma parole, je le suis. J'ai besoin de vous parler. — Mais, comme elle n'en quittait pas moins la chambre, il courut après elle et la ramena, après une courte lutte dans le corridor qui scandalisa beaucoup Miss Cherry.

— Sur ma parole, Merry, dit-elle énergiquement, je vous admire ! Il y a des bornes, même à l'absurdité, ma chère.

— Merci, ma douce, dit Merry en faisant la moue de

ses lèvres roses. Je vous suis bien obligée pour votre avis. Oh ! laissez-moi tranquille, monstre que vous êtes, laissez ! — Cette mise en demeure lui était arrachée par une nouvelle tentative de la part de Mr. Jonas, qui l'attirait, toute hors d'haleine qu'elle fût, sur un siège à côté de lui, sur le sofa, tandis qu'il avait Miss Cherry de l'autre côté.

— Là ! dit Jonas, les prenant chacune à la taille. J'ai les deux bras pleins. n'est-ce pas ?

— L'un des deux sera noir et bleu demain, si vous ne me laissez pas aller, s'écria la folâtre Merry.

— Ah ! je ne fais pas attention à vos pinçons, grimaça Jonas, pas un brin !

— Pincez-le pour moi, Cherry, je vous prie, dit Merry. Je n'ai jamais détesté personne comme je déteste cette créature, je le déclare.

— Non, non, ne dites pas cela, fit énergiquement Jonas. Et ne pincez pas, ni l'une ni l'autre, parce que je veux être sérieux. Dites-moi ! cousine Charity¹ !

— Eh bien, quoi ? reprit celle-ci vivement.

— Je veux un peu causer raison, dit Jonas. Je veux prévenir toute erreur, vous savez, et établir gentiment une entente sur tous les points. C'est désirable et convenable, n'est-ce pas ?

Les sœurs ne dirent mot, ni l'une ni l'autre. Mr. Jonas fit une pause, et s'éclaircit le gosier, qui était très sec.

— Elle ne croira pas ce que je vais lui dire, n'est-ce pas, cousine ? dit Jonas en pressant timidement Miss Charity.

— Réellement, Mr. Jonas, je ne sais pas ; jusqu'à ce que j'aie entendu ce que c'est, c'est tout à fait impossible.

— Eh bien ! vous voyez, dit Jonas, avec ses façons de toujours se moquer du monde, je sais qu'elle rira, ou

1. Cherry est l'abréviation de ce nom de baptême, peu usité chez nous.

fera semblant ; je le sais d'avance. Mais vous pourrez lui dire que je suis sérieux, cousine, n'est-ce pas ? Vous déclarerez que vous le savez, vous voudrez bien ? Vous vous en ferez un point d'honneur, j'en suis sûr, ajouta-t-il d'un ton persuasif.

Pas de réponse. Sa gorge semblait devenir de plus en plus brûlante et échapper de plus en plus à tout contrôle.

— Vous voyez, cousine Charity, poursuivit-il ; personne que vous ne peut lui dire la peine que je prenais pour arriver à la voir lorsque vous étiez toutes deux en pension à la ville, parce que personne n'est au courant comme vous, vous savez. Personne autre ne peut dire les efforts que j'ai faits pour parvenir à vous connaître mieux, afin de pouvoir parvenir à la connaître, elle, sans paraître le désirer, n'est-il pas vrai ? Je me suis toujours enquis d'elle auprès de vous ; je demandais où elle était allée, et quand elle viendrait ; je disais comme elle était vive et plaisante, n'est-ce pas, cousine ? Je sais que vous le lui raconterez, si vous ne l'avez fait déjà, et... et... j'ose dire que vous l'avez fait, parce que je suis sûr que vous avez de l'honneur, n'est-ce pas ?

Toujours pas un mot. Le bras droit de Mr. Jonas — la sœur aînée était assise à sa droite — aurait pu percevoir certaine palpitation tumultueuse qui ne se passait pas en lui ; mais rien autre ne fit connaître à Mr. Jonas que ses paroles eussent le moindre effet.

— Et même, si vous avez gardé cela pour vous et ne lui avez pas dit, reprit Mr. Jonas, cela ne fait pas grand'chose, parce que vous en porterez honnêtement témoignage maintenant, voulez-vous ? Nous avons toujours été bons amis depuis le commencement, n'est-il pas vrai ? Et naturellement nous serons tout à fait amis dans l'avenir, et c'est pourquoi je n'hésite pas un instant à parler devant vous. Cousine Merry, vous avez entendu ce que je viens de dire. Elle le confirmera, mot pour mot ; elle doit le faire. Voulez-vous de moi pour mari ? Eh ?

Comme il relâchait son étreinte du côté de Charity pour poser sa question avec un meilleur effet, elle se leva brusquement et se précipita vers sa chambre, marquant son passage par une suite d'exclamations passionnées et incohérentes telles que seule une femme dédaignée peut en faire entendre dans sa colère.

— Laissez-moi aller. Laissez-moi la suivre, dit Merry en le repoussant, et, pour dire la vérité, en appliquant plus d'une claque sonore sur son visage tendu vers elle.

— Non, pas avant que vous ayez dit : Oui. Vous ne me l'avez pas dit. Voulez-vous de moi pour mari ?

— Non, je ne veux pas, je ne peux pas vous sentir. Je vous l'ai dit cent fois. Vous êtes une horreur. D'ailleurs, j'ai toujours pensé que vous aimiez ma sœur mieux que moi. Nous le pensions tous.

— Mais ce n'était pas ma faute, fit Jonas.

— Si, c'était votre faute, vous le savez.

— Tout stratagème est permis en amour, dit Jonas. Elle a pu penser que je l'aimais mieux, mais pas vous.

— Si, moi aussi.

— Non, pas vous. Vous n'avez jamais pu penser que je l'aimais mieux, lorsque vous étiez là.

— On ne discute pas des goûts, reprit Merry. En tout cas, je n'ai pas eu l'intention de dire ça, je ne sais pas ce que je veux dire. Laissez-moi aller près d'elle.

— Dites : Oui, et je vous laisserai.

— Si je me contraignais jamais à le dire, ce ne serait que pour pouvoir vous haïr et vous tourmenter toute ma vie.

— C'est aussi bon que si vous le disiez tout à trac, s'écria Jonas. Marché conclu, cousine. Voilà un couple, si jamais il y en eut !

Ce galant discours fut suivi d'un bruit confus de baisers et de claques ; et la belle mais fort échevelée Merry s'échappa et se précipita sur les traces de sa sœur.

Maintenant, soit que Mr. Pecksniff eût écouté, — ce

qui, chez une personne de son caractère, semble impossible; — soit qu'il eût deviné, par une sorte d'inspiration, ce qui se passait, — chose qui, chez un homme de sa perspicacité, est beaucoup plus probable; — soit enfin qu'il se trouvât, par pure chance, être juste à la bonne place à la [minute précise, — ce qui, dans les conditions de tutelle spéciale où il était, pouvait très raisonnablement se produire, — il est absolument certain qu'au moment même où les sœurs furent réunies dans leur chambre, il apparut à la porte. Et merveilleux était le contraste : elles, si échauffées, bruyantes, véhémentes; lui, si calme, si maître de lui, tellement de sang-froid et paisible que pas un cheveu de sa tête n'avait bougé.

— Enfants! dit Mr. Pecksniff, étendant les bras en un geste de surprise, mais pas avant d'avoir fermé la porte et de s'être appuyé le dos contre, — fillettes, mes filles, qu'est-ce que c'est?

— Le misérable, l'apostat, le faux, le vil, l'odieux gredin! Il a, devant moi, sous mon nez, demandé la main de Merry! — Telle fut la réponse de la fille aînée.

— Qui a demandé la main de Merry? interrogea Mr. Pecksniff.

— Lui. Cet être. Jonas, là, en bas.

— Jonas a demandé la main de Merry? dit Mr. Pecksniff. Ah! oui. Ah! oui. Vraiment!

— N'avez-vous que cela à dire? s'écria Charity. Vas-tu me rendre folle, papa? Il a demandé la main de Merry, pas la mienne.

— Oh! fi! Quelle honte! fit Mr. Pecksniff gravement; oh! quelle honte! Est-ce que le triomphe de votre sœur peut vous émouvoir jusqu'à vous donner ainsi en spectacle, mon enfant? Oh! c'est réellement bien triste! J'en ai du chagrin; je suis surpris et choqué de vous voir ainsi. Merry, ma fille, Dieu vous bénisse! Prenez soin d'elle! Ah! envie, envie, quelle passion tu es!

En prononçant cette apostrophe d'un ton de douleur et de plainte, Mr. Pecksniff quitta la salle (en ayant

soin de fermer la porte derrière lui) et descendit dans le petit salon. Là, il trouva son gendre en expectative qu'il saisit par les deux mains en s'écriant :

— Jonas ! le vœu le plus cher de mon cœur est maintenant exaucé.

— Très bien. Je suis bien aise de le savoir, fit Jonas. Ça ira. Dites donc ! comme ce n'est pas celle que vous chérissez tant, il faut vous fendre d'un autre mille, Pecksniff. Il faut aller jusqu'à cinq. Ça vaut ça, de garder votre trésor avec vous, vous savez. Vous vous en tirez à bon marché de cette façon, et je n'ai pas de sacrifice à faire.

DOMBEY ET FILS

Dombey and Son est un livre que l'auteur affectionnait particulièrement. La critique en général n'a pas été de son avis. L'orgueil commercial paraît trop figé et obstiné dans Dombey père ; Dombey fils, dit-on, disparaît vite et n'est intéressant qu'en des moments rares et fugitifs ; sa sœur Florence pourrait avoir plus de relief ; le plan du roman est si simple qu'il n'existe guère, et les personnages accessoires sont beaucoup mieux observés et plus typiques que les personnages principaux. Il est permis, cependant, de penser que Dombey personnifie une sorte de gens plus nombreux en Angleterre que partout ailleurs, chez qui la morgue du spéculateur riche éteint tout autre sentiment ; et il est difficile de trouver rien de plus douloureusement humain que l'application de ce père à inculquer à son fils sa maladie morale, de même que rien n'est plus touchant que de voir les élans d'amour filial de Florence vers un père qui la repousse sans avoir même l'air d'être conscient de sa cruauté.

Les deux passages cités ici sont sans doute parmi les plus beaux « lambeaux de pourpre » dont Mr. Charles Algernon Swinburne reconnaît que cette histoire, banale à son goût, est en mainte place ornée.

La première opération financière de Dombey fils.

Un dimanche que Mr. Dombey, Mrs. Chick et Miss Tox étaient encore à déjeuner, Florence entra en courant, de brillantes couleurs répandues sur le visage et les yeux pétillants de joie. Elle criait :

— Papa! papa! Voici Walter, et il ne veut pas entrer.

— Qui? s'écria Mr. Dombey. Qu'est-ce qu'elle veut dire? Qu'est-ce que c'est?

— Walter, papa, reprit Florence timidement, consciente d'avoir approché la majesté paternelle avec trop

de familiarité. Celui qui m'a retrouvée quand j'étais perdue.

— Est-ce le jeune Gay qu'elle veut dire, Louisa? demanda Mr. Dombey en fronçant les sourcils. Réellement, les manières de cette enfant sont devenues bien turbulentes. Ce ne peut être le jeune Gay qu'elle veut dire, je pense. Voyez ce que c'est, voulez-vous?

Mrs. Chick se précipita dans le corridor et revint avec des renseignements : c'était le jeune Gay, accompagné d'une personne à l'air fort étrange; et le jeune Gay disait qu'il ne voulait pas prendre la liberté d'entrer, ayant appris que Mr. Dombey était à déjeuner, mais qu'il attendrait que Mr. Dombey lui fit savoir qu'il pouvait approcher.

— Dites à ce garçon d'entrer maintenant, fit Mr. Dombey. — Eh bien! Gay, qu'est-ce qu'il y a? Qui vous a envoyé ici? N'y avait-il personne autre pour venir¹?

— Je vous demande pardon, monsieur, répondit Walter. On ne m'a pas envoyé. J'ai eu la hardiesse de venir pour mon propre compte; ce que vous me pardonnerez, je l'espère, quand j'en aurai dit la cause.

Mais Mr. Dombey, sans faire attention à ce qu'il disait, regardait impatientement, à droite et à gauche de Walter et comme si celui-ci eût été un pilier lui gênant la vue, quelque objet qui se trouvait derrière.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit Mr. Dombey. Qui est celui-là? Je crois que vous vous êtes trompé de porte, monsieur.

— Oh! je suis bien fâché d'être indiscret en faisant entrer quelqu'un, monsieur, s'écria précipitamment Walter; mais c'est... c'est le capitaine Cuttle, monsieur.

— Wal'r, mon gars, prononça le capitaine d'une voix profonde; attention!

En même temps le capitaine, s'avancant un peu plus, mit en plein relief son ample complet de drap bleu, son

1. Walter est employé au comptoir de Mr. Dombey.

immense col de chemise et son nez bossué, s'inclina devant Mr. Dombey et agita poliment son crochet vers es dames, ayant son dur chapeau ciré dans son unique main et, autour de son crâne, une ligne équatoriale rouge que le chapeau y avait récemment imprimée.

Mr. Dombey regardait ce phénomène avec une stupefaction indignée, et semblait en appeler contre lui à Mrs. Chick et à Miss Tox. Le petit Paul, qui était entré après Florence, recula vers Miss Tox lorsque le capitaine agita son crochet, et se tint sur la défensive¹.

— Eh bien, Gay, dit Mr. Dombey, qu'est-ce que vous avez à me dire ?

De nouveau le capitaine prononça, comme une façon générale d'ouvrir la conversation qui ne pouvait manquer de leur concilier la faveur de tous : — Wal'r, attention !

— J'ai peur, monsieur, commença Walter, tremblant et les yeux à terre, j'ai peur de prendre une très grande liberté en venant... et à dire vrai, j'en suis sûr. Je n'aurais sans doute pas eu le courage de demander à vous voir, monsieur, même après être venu jusqu'ici, je le crains, si je n'avais pas rencontré Miss Dombey et...

— Bien ! fit Mr. Dombey, suivant les yeux du jeune garçon au moment où il les portait sur Florence attentive, et fronçant instinctivement le sourcil en la voyant l'encourager d'un sourire. Continuez, s'il vous plaît.

— Oui certes, oui certes, déclara le capitaine, considérant que la bonne éducation lui faisait un devoir de soutenir Mr. Dombey. Bien dit. Continuez, Wal'r.

Le capitaine Cuttle aurait dû sécher sur place au regard que lui lança Mr. Dombey en reconnaissance de son patronage. Mais, dans sa parfaite innocence, il y répondit en fermant un œil et en donnant à

1. Le capitaine Cuttle était un vieux loup de mer qui avait perdu une main dans ses campagnes et l'avait remplacée par une espèce de croc en fer.

entendre à Mr. Dombey par certains mouvements significatifs de son crochet que Walter était un peu timide tout d'abord, mais qu'on pouvait s'attendre qu'il en sortirait bientôt à son honneur.

— C'est une chose toute particulière et personnelle qui m'amène ici, monsieur, continua Walter en balbutiant, et le capitaine Cuttle...

— Présent, interrompit le capitaine, comme pour assurer qu'il était à portée et qu'on pouvait compter sur lui.

— ... Qui est un très vieil ami de mon pauvre oncle et un très excellent homme, monsieur, poursuivit Walter levant des yeux qui imploraient en faveur du capitaine, a été assez bon pour offrir de venir avec moi, ce que je ne pouvais guère refuser.

— Non, non, non, fit le capitaine avec complaisance. Naturellement non. Pas lieu de refuser. Continuez, Wal'r.

— Et c'est pourquoi, monsieur, reprit Walter, se risquant à rencontrer le regard de Mr. Dombey, et puisant du courage dans la tournure désespérée que prenaient les choses maintenant qu'il n'y avait plus à les éviter — c'est pourquoi je suis venu avec lui, monsieur, pour dire que mon pauvre oncle est dans une très grande affliction, un très grand tourment; que, par suite de la ruine graduelle de son commerce, et parce qu'il n'est pas capable de faire un paiement dont l'appréhension, je le sais parfaitement, monsieur, pèse très lourdement sur son esprit depuis des mois et des mois, il y a une saisie dans sa maison, et qu'il est en danger de perdre tout ce qu'il a et de rester le cœur brisé; enfin, que si vous vouliez, dans votre bonté, le connaissant depuis longtemps comme un homme respectable, faire quoi que ce soit pour l'aider à sortir de peine, monsieur, nous ne pourrions jamais vous en remercier suffisamment.

Les yeux de Walter s'étaient remplis de larmes pendant qu'il parlait, et aussi ceux de Florence. Son père les vit briller, bien qu'il semblât ne regarder que Walter

— C'est une très grosse somme, monsieur, reprit le jeune homme. Plus de trois cents livres. Mon oncle est complètement abattu par ce malheur, qui s'appesantit si lourdement sur lui, et il est absolument incapable de rien faire pour se venir en aide. Il ne sait même pas encore que je suis venu vous parler. Vous voudriez que je vous dise exactement, monsieur, ajouta Walter après un moment d'hésitation, ce dont j'ai besoin. Je ne le sais réellement pas, monsieur. Il y a le fonds de mon oncle sur lequel il n'y a, je crois pouvoir le dire en toute confiance, aucune autre réclamation, et il y a le capitaine Cuttle, qui désirerait se porter aussi en garantie. J'hésite à faire mention, poursuivit Walter, de gains comme les miens ; mais si vous vouliez me permettre de les laisser... s'accumuler... paiement... avance... mon oncle... vieillard... sobre... honorable... — Et Walter, traînant ces mots entrecoupés, aboutit au silence, debout, la tête basse, devant son patron.

Considérant que le moment était favorable pour étaler ses valeurs, le capitaine s'avança jusqu'à la table, et, se faisant une place libre au milieu des tasses à déjeuner, au coude même de Mr. Dombey, il exhiba la montre en argent, l'argent comptant, les cuillères à café et la pince à sucre, les empilant en un tas pour leur donner l'air le plus précieux possible ; puis il prononça ces paroles :

— La moitié d'un pain vaut mieux que pas de pain du tout, et la même remarque est aussi juste quand il s'agit de miettes. En voilà quelques-unes. Annuité de cent livres par an, prête aussi à transférer. S'il y a un homme au monde bourré de science, c'est le vieux Sol Gills. S'il y a un jeune gars qui promette, « où coulent le lait et le miel », ajouta le capitaine en une de ses heureuses citations, — c'est son neveu !

Le capitaine se retira alors à sa première place, où il se tint, arrangeant les boucles éparses de sa chevelure, de l'air d'un homme qui a donné la dernière touche à une œuvre difficile.

Au moment où Walter cessait de parler, les yeux de Mr. Dombey se portaient vers le petit Paul, qui, voyant sa sœur, la tête penchée en avant, pleurer en silence, pleine de pitié pour le malheur qu'elle venait d'entendre décrire, était allé à elle et tâchait de la consoler, tout en regardant Walter et son père d'un air très expressif. Après la distraction momentanée du discours du capitaine Cuttle, auquel il n'accorda qu'une hautaine indifférence, Mr. Dombey tourna de nouveau ses regards vers son fils et resta quelques moments silencieux, les yeux fixés sur l'enfant.

— Pourquoi cette dette a-t-elle été contractée ? demanda enfin Mr. Dombey. Qui est le créancier ?

— Il ne le sait pas, répliqua le capitaine, en mettant la main sur l'épaule de Walter. Moi, je le sais. C'est venu d'avoir aidé un homme qui est mort maintenant, et ç'a coûté à mon ami Gills beaucoup de centaines de livres déjà. Plus de détails en particulier, si c'est agréable.

— Les gens qui ont assez à faire de se maintenir dans leur propre chemin, dit Mr. Dombey, sans remarquer les signes mystérieux du capitaine derrière Walter et en regardant toujours son fils, feraient mieux de se contenter de leurs obligations et de leurs difficultés personnelles, sans les augmenter en s'engageant pour autrui. C'est un acte de déshonnêteté, et de présomption aussi, dit Mr. Dombey sévèrement ; de grande présomption, car les riches ne pourraient pas faire davantage. Paul, venez ici !

L'enfant obéit, et M. Dombey le prit sur ses genoux.

— Si vous aviez de l'argent maintenant..., dit Mr. Dombey. Regardez-moi !

Paul, dont les yeux s'étaient égarés du côté de sa sœur et de Walter, regarda son père en face.

— Si vous aviez de l'argent maintenant, reprit Mr. Dombey, autant d'argent qu'a dit le jeune Gay, que feriez-vous ?

— Je le donnerais à son vieil oncle, répondit Paul.

— Vous le prêteriez à son vieil oncle, corrigea

Mr. Dombey. Eh bien, quand vous serez en âge, vous partagerez mon argent, vous savez, et nous en userons ensemble.

— Dombey et Fils, interrompit Paul, à qui l'on avait appris la phrase de bonne heure.

— Dombey et Fils, répéta son père. Aimerez-vous commencer à être Dombey et Fils maintenant, et prêter cet argent à l'oncle du jeune Gay?

— Oh! s'il vous plaît, papa! dit Paul. Et Florence aussi le voudrait bien.

— Les filles, dit Mr. Dombey, n'ont rien à faire avec Dombey et Fils. Aimerez-vous cela, vous?

— Oui, papa, oui!

— Alors, vous le ferez, reprit son père. Et vous voyez, Paul, ajouta-t-il en laissant tomber sa voix, combien l'argent est puissant et combien les gens sont désireux de l'obtenir. Le jeune Gay a fait tout ce chemin pour solliciter de l'argent; et vous, qui êtes si noble et si généreux, — parce que vous en possédez, vous allez le lui faire avoir, comme une grande faveur et une grande obligation.

Paul leva un moment un visage où se lisait, avec son expression de petit vieux, la vive intelligence de la signification contenue dans ces paroles; mais, immédiatement après, la figure redevenue jeune et enfantine, il se laissa glisser du genou de son père et courut dire à Florence de ne plus pleurer, car il allait faire avoir l'argent au jeune Gay.

Mr. Dombey se dirigea alors vers une table appuyée à la muraille, écrivit un mot et le cacheta. Pendant ce temps, Paul et Florence chuchotaient à l'oreille de Walter, et le capitaine Cuttle rayonnait au-dessus d'eux trois, avec des pensées d'une ambition et d'une présomption si indicibles que Mr. Dombey n'aurait jamais pu y croire¹. La lettre finie, Mr. Dombey revint à sa première place, et tendit le papier à Walter.

1. Dans la suite, Florence devint la femme de Walter.

— Donnez cela, dit-il, avant toute chose demain matin à Mr. Carker. Il fera immédiatement le nécessaire pour qu'un de mes employés retire votre oncle de sa position présente en payant le montant dont s'agit, et pour que des arrangements soient pris en vue du remboursement, de manière à s'adapter à l'état des affaires de votre oncle. Vous considérerez que ceci est fait pour vous par Maître Paul.

Walter, dans son émotion de tenir en sa main le moyen de tirer son oncle de peine, aurait voulu pouvoir exprimer un peu de sa gratitude et de sa joie. Mais Mr. Dombey l'arrêta court.

— Vous considérerez, répéta-t-il, que c'est Maître Paul qui fait cela. Je le lui ai expliqué, et il le comprend. Je désire qu'on n'en parle pas davantage.

Comme il faisait un geste vers la porte, Walter ne put qu'incliner la tête et se retirer. Miss Tox, voyant que le capitaine semblait vouloir faire de même, intervint.

— Mon cher monsieur, dit-elle, s'adressant à Mr. Dombey dont la munificence lui faisait verser, à elle et à Mrs. Chick, de copieuses larmes, je crois que vous avez oublié quelque chose. Pardonnez-moi, Mr. Dombey, je crois que, dans la noblesse de votre caractère, vous avez omis un détail.

— Vraiment, Miss Tox! dit Mr. Dombey.

— Le monsieur à... l'instrument, poursuivit Miss Tox, avec un regard vers le capitaine Cuttle, a laissé sur la table, près de votre coude...

— Juste ciel! s'écria Mr. Dombey, balayant de la main les biens du capitaine comme si ce n'avait été, en effet, que des miettes. Emportez ces choses. Je vous suis obligé, Miss Tox; c'est bien là votre discrétion accoutumée. Ayez la bonté d'emporter ces choses, monsieur!

Le capitaine Cuttle sentit qu'il n'avait pas d'autre alternative que de se conformer à ces paroles. Mais il était si frappé de la magnanimité déployée par

Mr. Dombey en refusant les trésors entassés à portée de sa main, que, lorsqu'il eut déposé les cuillères à café et la pince à sucre dans une poche, et l'argent comptant dans une autre, et qu'il eut descendu lentement la grosse montre au fond du gousset, son sépulcre naturel, il ne put se retenir de saisir la main droite de ce *gentleman* dans sa gauche solitaire, et, tandis qu'il la tenait ouverte de ses doigts puissants, d'abaisser son crochet sur cette paume en un transport d'admiration. A ce contact d'un sentiment chaleureux et d'un fer froid, Mr. Dombey frissonna partout.

Le capitaine Cuttle alors, du bout de son crochet, envoya plusieurs fois des baisers aux dames avec beaucoup d'élégance et de galanterie; et, ayant pris congé particulièrement de Paul et de Florence, il accompagna Walter hors de la salle. Florence, dans l'ardente ingénuité de son cœur, courait après lui pour lui donner quelque commission à l'adresse du vieux Sol, quand Mr. Dombey la rappela et la pria de rester où elle était.

— Ne serez-vous donc *jamais* une Dombey, ma chère enfant? dit Mrs. Chick sur un ton touchant de reproche.

— Chère tante, dit Florence, ne soyez pas fâchée contre moi! J'ai tant de reconnaissance à papa.

Elle aurait couru lui jeter les bras autour du cou, si elle avait osé; mais, comme elle n'osait pas, elle le regardait avec des yeux pleins de gratitude, pendant qu'il restait assis, rêveur, lançant parfois sur elle un coup d'œil embarrassé, mais surtout observant Paul qui marchait de long en large dans la salle, avec la dignité nouvellement éclos de quelqu'un qui « a fait avoir l'argent au jeune Gay ».

Père et fille.

Tout est silence en la maison de Mr. Dombey. Les domestiques glissent dans les escaliers avec un bruis-

sement, mais sans qu'on entende les pas... L'enfant est étendu, calme et beau, sur son petit lit...

Et maintenant, au milieu du groupe des domestiques vêtus de deuil et des femmes en pleurs, Mr. Dombey traverse le *hall*, allant à l'autre carrosse qui attend pour le recevoir. Il n'est pas, pensent ces gens qui l'observent, « abattu » par le chagrin et la désolation. Sa démarche est aussi droite, sa tenue aussi raide que jamais. Il ne cache point sa figure derrière un mouchoir, et il regarde devant lui. Si ce n'est que son visage est un peu creusé et contracté, et qu'il est pâle, il porte la même expression de physionomie qu'autrefois. Il prend place dans le carrosse et trois autres messieurs le suivent. Alors la majestueuse pompe funèbre se met en mouvement et descend lentement la rue...

Elle arrive à portée du son d'une cloche d'église. Dans cette même église, le joli enfant avait reçu tout ce qui restera bientôt de lui sur terre — un nom. Tout ce qui était mortel en lui, on le dépose là près de la substance périssable de sa mère. C'est bien. Là où leurs cendres reposent, Florence, dans ses promenades, — oh! les solitaires, les solitaires promenades! — pourra passer tous les jours.

Le service achevé et le clergyman parti, Mr. Dombey regarde autour de lui et demande à voix basse si la personne qu'on a priée de venir recevoir des instructions pour la tablette est là.

Quelqu'un s'avance et dit : — Oui.

Mr. Dombey indique où il la voudrait placée; il en montre avec sa main sur le mur la forme et la taille, et comment elle doit venir après le monument commémoratif de la mère. Puis, avec son crayon, il rédige l'inscription et la donne à l'homme, ajoutant :

— Je désire avoir cela tout de suite.

— Ce sera fait immédiatement, monsieur.

— Il n'y a en réalité rien à inscrire que le nom et l'âge, vous voyez.

L'homme s'incline en jetant un coup d'œil sur le papier ; mais il paraît hésiter. Mr. Dombey, sans remarquer cette hésitation, se retourne et se dirige vers le porche.

Quelqu'un touche légèrement son manteau de deuil :

— Je vous demande pardon, monsieur ; mais comme vous désirez que ce soit fait immédiatement et qu'on peut mettre cela en main dès mon arrivée...

— Eh bien ?

— Voulez-vous avoir la bonté de relire ? Je crois qu'il y a une erreur.

— Où ?

Le sculpteur lui rend le papier et lui désigne avec sa réglette de poche les mots « enfant unique et bien-aimé ».

— Il faudrait « fils », je pense, monsieur.

— Vous avez raison. Naturellement. Faites la correction.

Le père, d'un pas plus hâté, poursuit son chemin vers le carrosse. Au moment où les trois autres personnes qui le suivent de près y prennent place, sa figure est cachée pour la première fois, recouverte de son manteau. Et on ne la verra plus ce jour-là. Il descend le premier et passe immédiatement dans sa chambre. Les autres (ce n'est que Mr. Chick et deux des médecins) montent au salon, où Mrs. Chick et Miss Tox les reçoivent. Et ce qu'est cette figure dans la chambre close, au-dessous, ce que sont ses pensées, ce qu'est son cœur, quel est le combat ou la souffrance, — personne ne le sait...

Quand rien ne bougeait plus dans la maison, et que toutes les lumières étaient éteintes, Florence quittait doucement sa chambre, descendait à pas muets l'escalier et s'approchait de la porte de son père. Respirant à peine, elle y appuyait son visage et sa tête, et la pressait de ses lèvres, dans l'ardente aspiration de son amour. Elle se couchait sur la pierre froide du dallage,

devant cette porte, chaque nuit, pour écouter son souffle, et, dans le désir absorbant d'être autorisée à lui montrer quelque affection, à lui être une consolation, à le gagner jusqu'à lui faire tolérer la tendresse de son enfant solitaire, elle se serait, si elle l'avait osée, mise à genoux à ses pieds, en humble suppliante.

Personne ne le savait. Personne ne s'en doutait. La porte était toujours close, et il s'enfermait en dedans. Il sortit une ou deux fois, et l'on disait dans la maison qu'il allait bientôt faire un voyage en province ; mais il demeurait dans ses appartements, et il y demeurait seul, et jamais il ne la voyait ni ne s'inquiétait d'elle. Peut-être ne savait-il même pas qu'elle fût dans la maison...

Une nuit, il pleuvait ; la pluie mélancolique battait et dégouttait avec un bruit las. Le vent paresseux soufflait et passait autour de la maison en gémissant, comme de douleur ou de chagrin. Un son strident vibrait à travers les arbres. Pendant qu'elle pleurait, il se fit tard et le morne minuit tinta dans les clochers.

Florence n'était guère plus qu'une enfant par l'âge, — pas encore quatorze ans, — et la solitude et la sombre tristesse de l'heure dans cette grande maison, où la Mort avait récemment fait son œuvre redoutable, auraient pu susciter dans une imagination plus vieille de vagues terreurs. Mais son esprit innocent était trop plein d'un seul sujet pour y donner place. Rien ne s'agitait dans ses pensées que l'amour, — amour errant, il est vrai, et rejeté, — mais toujours tourné vers son père.

Il n'y avait rien dans la tombée des gouttes de pluie, dans le gémissement du vent, dans le frissonnement des arbres, dans le tintement solennel des horloges, qui ébranlât cette unique pensée, ni qui en diminuât l'intérêt. Ses souvenirs du cher petit garçon mort — et ils ne la quittaient jamais — se confondaient avec elle ; c'était la même chose. Et las ! être tenue à l'écart ; être si perdue pour son père ; n'avoir jamais regardé son

visage, ne l'avoir jamais touché depuis cette heure!

Elle ne put se mettre au lit, la pauvre enfant, — et elle ne s'y était jamais mise encore depuis ce moment-là, — sans faire son nocturne pèlerinage à sa porte. C'eût été un étrange et triste spectacle de la voir descendre légèrement à la dérobée l'escalier dans l'épaisse ténèbre, s'arrêter à cette porte le cœur battant, les yeux aveugles, insoucieuse de sa chevelure qui tombait en désordre, et en toucher l'extérieur de sa joue humide. Mais la nuit recouvrait ce tableau et personne n'en savait rien.

Au moment où elle toucha la porte cette nuit-là, Florence s'aperçut qu'elle était ouverte. C'était la première fois qu'elle restait ouverte, de l'épaisseur d'un cheveu, il est vrai : il y avait une lumière à l'intérieur. La première impulsion de la timide enfant, et elle y céda, fut de se retirer rapidement. La seconde, de revenir et d'entrer, et cette seconde impulsion la retint irrésolue dans l'escalier.

Le fait qu'elle était ouverte, si peu que ce fût, lui semblait être comme un espoir. Il y avait un encouragement dans la vue de ce rayon de lumière qui venait du dedans, s'insinuait à travers cette rigide et sombre porte et laissait tomber son filet sur le dallage de marbre. Elle revint, sachant à peine ce qu'elle faisait, mais poussée par l'amour qu'elle portait en elle, par le sentiment de l'épreuve qu'ils avaient, son père et elle, subie ensemble, mais non partagée ; et les mains un peu levées, tremblante, elle se glissa dans l'appartement.

Son père était assis à sa vieille table, dans la chambre du milieu. Il avait mis des papiers en ordre, il en avait détruit d'autres dont les fragiles débris gisaient devant lui. La pluie battait lourdement les vitres de la chambre extérieure, où il avait si souvent contemplé le pauvre Paul, lorsqu'il était bébé ; et les plaintes sourdes du vent s'entendaient au dehors.

Mais lui ne les entendait pas. Il tenait ses yeux fixés sur la table, tellement immergé dans ses pensées qu'un

pas bien plus lourd que ne le pouvaient faire les pieds légers de son enfant n'aurait peut-être pas réussi à l'en tirer. Il tournait le visage de son côté. A la lumière pâlisante de la lampe, à cette heure indécise et hagarde, il avait l'air usé et abattu, et la solitude absolue qui l'entourait fut comme un appel au cœur de Florence.

— Papa ! papa ! Parlez-moi, cher papa !

Il tressaillit à cette voix et sauta de son siège. Elle était devant lui, tout près, les bras étendus ; mais il se recula.

— Qu'y a-t-il ? dit-il sévèrement. Pourquoi venez-vous ici ? Qu'est-ce qui vous a fait peur ?

Si quelque chose lui faisait peur, c'était le visage qu'il lui présentait. L'amour qui brûlait dans le sein de la jeune fille se glaça devant ce visage, et elle resta les yeux sur lui, comme pétrifiée.

Il n'y avait pas une touche de tendresse ou de pitié sur ce visage. Il n'y avait pas une lueur d'intérêt, de sentiment paternel ou d'émotion. Il y avait bien un changement, mais pas en ce sens. L'ancienne indifférence, la froide contrainte avait fait place à autre chose. A quoi ? Elle ne se le disait point, n'osait pas se le dire, et pourtant elle le sentait dans toute sa force et le connaissait bien sans lui donner un nom ; c'était quelque chose dans le regard, qui semblait jeter une ombre sur le reste.

Voyait-il devant lui la rivale heureuse de son fils, bien portante et vivante ? La regardait-il comme sa rivale heureuse, à lui, dans l'affection de ce fils ? Une folle jalousie, un orgueil desséchant empoisonnait-il les doux souvenirs qui auraient dû la lui rendre précieuse et chère ? Était-il possible qu'il lui fût amer de la regarder dans sa beauté et ses promesses, en pensant à son fils tout petit ?

Florence ne formait pas de telles pensées. Mais l'amour est prompt à savoir quand il est méprisé et sans espoir ; et l'espoir de son amour filial mourait pendant qu'elle regardait le visage de son père.

— Je vous demande, Florence, si vous avez eu peur? Y a-t-il quelque chose, pour que vous soyez venue ici?

— Je suis venue, papa...

— Contre mon gré. Pourquoi?

Elle vit qu'il savait pourquoi : c'était écrit en gros caractères sur ce visage; elle laissa tomber sa tête sur ses mains en poussant un cri prolongé.

Il la prit par le bras. Sa main était froide, molle, et se fermait à peine sur elle.

— Vous êtes fatiguée, sûrement, dit-il en prenant le flambeau et la conduisant vers la porte; vous avez besoin de repos. Nous avons tous besoin de repos. Allez, Florence. Vous avez rêvé.

Le rêve qu'elle avait fait était dissipé cette fois, Dieu la garde! Et elle sentait qu'il ne pourrait plus revenir jamais.

— Je vais rester ici pour vous éclairer dans l'escalier. Toute la maison vous appartient, là, en dessus, dit son père lentement. Vous êtes la maîtresse, maintenant. Bonne nuit!

Couvrant toujours son visage de ses mains, sanglotant, elle répondit : — Bonne nuit, cher papa! et elle monta silencieusement. Une fois, elle regarda en arrière, comme si elle eût voulu retourner vers lui, n'eût été la peur. Ce fut une pensée fugitive, trop dénuée d'espoir pour être un encouragement; son père était là debout avec le flambeau, — dur, insensible, immobile, — et il y resta jusqu'à ce que le flottement de la robe de sa charmante enfant se fût perdu dans les ténèbres.

Qu'il se souvienne de cette scène, dans cette chambre, des années plus tard! La pluie qui tombe sur le toit, le vent qui se lamente au dehors ont peut-être une prescience en leurs bruits mélancoliques. Qu'il se souvienne de cette scène, dans cette chambre, des années plus tard!

La dernière fois qu'il l'avait observée, de la même

place, montant les tournants de cet escalier, elle avait son frère dans les bras. Cette image ne jeta pas son cœur vers elle en ce moment; elle l'endurcit comme de l'acier; il rentra dans sa chambre, ferma sa porte à clef, s'assit sur sa chaise, et pleura son petit garçon perdu.

L'HISTOIRE PERSONNELLE DE DAVID COPPERFIELD

Ce chef-d'œuvre est, comme on sait, en grande partie autobiographique. Le petit David Copperfield, dont la mère est devenue Mrs. Murdstone, passe par beaucoup d'épreuves, que le petit Charles Dickens, quoiqu'il n'eût pas de beau-père, eut à subir réellement. On peut donc croire que cette amusante anecdote d'un enfant sage et d'un garçon d'hôtel impudent et glouton est, non pas une invention de son esprit, mais une évocation de sa mémoire.

Le garçon d'hôtel obligeant.

La diligence était dans la cour, très reluisante partout, mais encore sans attelage; et, dans cet état, elle n'avait pas l'air le moins du monde de devoir jamais aller à Londres. C'est à quoi je songeais, tout en me demandant ce qu'il adviendrait finalement de ma malle, que Mr. Barkis¹ avait déposée sur le pavé près du timon (il avait continué d'avancer jusqu'au fond de la cour pour tourner sa charrette), et aussi ce qu'il adviendrait finalement de moi, lorsqu'une dame mit la tête à une fenêtre en saillie où pendaient des volailles et des morceaux de viande, et dit :

- Est-ce le petit monsieur de Blunderstone?
- Oui, madame, dis-je.
- Quel nom? demanda la dame.
- Copperfield, madame, répondis-je.
- Ce n'est pas ça, reprit la dame. Ce n'est pas pour

1. Mr. Barkis est le messager de Blunderstone qui avait conduit le jeune Copperfield jusqu'à la petite ville où il devait prendre la diligence pour Londres.

une personne de ce nom qu'on a payé le dîner ici.

— Est-ce Murdstone, madame? dis-je.

— Si vous êtes Maître Murdstone, dit la dame, pourquoi commencez-vous par donner un autre nom?

J'expliquai ce qu'il en était à la dame, qui alors tira le cordon d'une sonnette et appela :

— William, montrez le restaurant !

Sur quoi un garçon sortit en courant d'une cuisine, de l'autre côté de la cour, pour le montrer, et parut fortement surpris en voyant qu'il n'avait à le montrer qu'à moi.

C'était une grande et longue salle, où il y avait plusieurs grandes cartes géographiques. Je doute que j'eusse pu me sentir beaucoup plus dépaysé si ces cartes avaient été de vraies contrées étrangères au milieu desquelles j'aurais été jeté. J'eus l'impression que c'était une liberté que je prenais de m'asseoir, ma casquette à la main, sur le coin de la chaise la plus rapprochée de la porte; et lorsque le garçon mit la nappe exprès pour moi et posa dessus l'huilier, je crois que je dus devenir tout rouge de honte.

Il m'apporta des côtelettes et des légumes; il enlevait les couvercles des plats avec une telle force que j'eus peur de l'avoir offensé. Mais il m'ôta une grosse inquiétude en avançant une chaise pour moi près de la table et en disant avec beaucoup d'affabilité :

— Allons ! L'homme de six pieds ! Arrivez !

Je le remerciai, et je pris place à table; mais je trouvai extrêmement difficile de manier mon couteau et ma fourchette avec quelque chose qui ressemblât à de l'adresse, ou d'éviter de m'éclabousser de jus, tandis qu'il se tenait debout de l'autre côté, ne me lâchant pas des yeux et me faisant rougir de la plus terrible manière chaque fois que mon regard croisait le sien. Après m'avoir vu entamer la seconde côtelette, il dit :

— Voilà une demi-pinte d'*ale* pour vous. La voulez-vous maintenant?

— Je le remerciai et dis : oui. Alors il la versa d'un pot dans un grand verre, qu'il leva devant la lumière pour lui donner un bel aspect.

— Fichtre ! dit-il. Elle a un fameux air, n'est-ce pas ?

— Elle a un fameux air, répliquai-je avec un sourire. Car c'était une chose délicieuse pour moi de le trouver si aimable. C'était un homme aux yeux clignotants, au visage bourgeonné, avec des cheveux hérissés sur tout le crâne ; et pendant qu'il était là debout, un poing sur la hanche, tenant de l'autre main le verre à la lumière il avait un air tout à fait amical et obligeant.

— Il y avait un monsieur ici hier, dit-il, un gros monsieur, Topsywyer de son nom... Vous le connaissez peut-être ?

— Non, dis-je, je ne crois pas...

— En culottes courtes et en guêtres, chapeau à larges bords, habit gris, cache-nez moucheté, dit le garçon.

— Non, repris-je timidement, je n'ai pas le plaisir...

— Il vint ici, dit le garçon en regardant la lumière à travers le verre ; il commanda un verre de cette *ale* — voulut absolument la commander — je lui disais de ne pas le faire — la but, et tomba mort. Elle était trop vieille pour lui. On ne devrait pas en tirer, voilà le fait.

Je fus très impressionné du récit de ce mélancolique accident, et je dis que je croyais que je ferais mieux de prendre de l'eau.

— Eh bien, voyez-vous, dit le garçon, regardant toujours la lumière à travers le verre en fermant un œil, les gens d'ici n'aiment pas qu'on commande des choses et qu'on les laisse. Ça les offense. Mais je la boirai, moi, si vous voulez. J'y suis habitué, et l'habitude, c'est tout. Je ne pense pas qu'elle me fasse du mal, si je renverse la tête en arrière, et que je l'avale tout d'un coup. Faut-il ?

Je répondis qu'il m'obligerait beaucoup en la buvant, s'il croyait pouvoir le faire sans risque, mais surtout

pas autrement. Lorsqu'en effet il renversa la tête en arrière et avala le liquide d'un coup, j'eus une peur horrible, je l'avoue, de le voir partager le sort du regretté Mr. Topsawyer et tomber inanimé sur le tapis. Mais ça ne lui fit pas de mal. Au contraire, je crus qu'il n'en semblait que plus dispos.

— Qu'est-ce que nous avons ici? dit-il en mettant une fourchette dans mon plat. Pas des côtelettes?

— Si, des côtelettes, dis-je.

— Dieu me bénisse, s'exclama-t-il. Je ne savais pas que c'étaient des côtelettes. Mais une côtelette, c'est justement ce qu'il faut pour enlever les mauvais effets de cette bière. N'est-ce pas une chance?

Il prit donc une côtelette par le manche d'une main, et de l'autre une pomme de terre, et les mangea de très bon appétit, à mon extrême satisfaction. Ensuite il prit une autre côtelette et une autre pomme de terre; et après cela, une autre côtelette et une autre pomme de terre. Lorsque nous eûmes fini, il m'apporta un *pudding* et, l'ayant placé devant moi, il parut ruminer et avoir l'esprit ailleurs pendant un moment.

— Comment est le pâté? dit-il, en se secouant.

— C'est un *pudding*, répondis-je.

— *Pudding!* s'écria-t-il. Eh! Dieu me bénisse! en effet. Quoi! fit-il en regardant de plus près. Vous ne voulez pas dire que c'est un *pudding* aux œufs!

— Si vraiment, c'en est un.

— Eh quoi! un *pudding* aux œufs!, dit-il en prenant une cuillère à soupe, c'est mon *pudding* favori! N'est-ce pas de la chance? Allons, mon petit, voyons qui en prendra le plus.

Ce fut le garçon certainement qui en prit le plus. Il m'invita plus d'une fois à m'y mettre sérieusement et à le dépasser; mais qu'était ma petite cuillère auprès de sa cuillère à soupe, ma hâte auprès de sa hâte, mon appétit auprès de son appétit? Il me laissa loin en

arrière dès la première bouchée ; je n'avais aucune chance de lutter avec lui. Je n'ai jamais vu personne, je crois, éprouver tant de jouissance à l'absorption d'un *pudding* ; et quand tout eut disparu, il riait comme si sa jouissance durait encore.

Ce fut alors que, le voyant si amical et si sociable, je demandai une plume, de l'encre et du papier pour écrire à Peggotty¹. Non seulement il m'apporta tout cela immédiatement, mais il fut assez bon pour regarder par-dessus mon épaule pendant que j'écrivais la lettre. Lorsque je l'eus finie, il me demanda où j'allais à l'école.

Je lui dis : — Près de Londres. — Ce qui était tout ce que j'en savais.

— Oh ! fichtre ! fit-il, l'air très ennuyé ; je suis fâché de ça.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Oh ! dit-il en secouant la tête, c'est l'école où l'on a cassé les côtes du petit garçon... deux côtes... un petit garçon, c'était. Il avait, je dirais... voyons... quel âge avez-vous, à peu près ?

Je lui dis entre huit et neuf ans.

— C'était juste son âge, reprit-il. Il avait huit ans et six mois quand ils lui cassèrent la première côte ; huit ans et huit mois, quand ils lui cassèrent la seconde et en finirent avec lui.

Je ne pus me dissimuler à moi-même, ni dissimuler au garçon, que c'était là une désagréable coïncidence, et je m'informai comment la chose s'était faite. Sa réponse ne fut point pour remettre mes esprits, car elle se composait de ces deux mots lugubres : — En le roasant.

Le son de la corne de la diligence dans la cour fit une diversion opportune ; je me levai et m'informai en hésitant, avec le mélange d'orgueil et de défiance de quelqu'un qui a une bourse à lui (et je la

¹ La vieille bonne qui l'avait élevé.

lirai de ma poche), s'il y avait quelque chose à payer.

— Il y a une feuille de papier à lettre, répondit-il. Avez-vous déjà acheté une feuille de papier à lettre?

Je ne pus me souvenir de l'avoir jamais fait.

— C'est cher, dit-il, à cause des droits. Six sous. C'est comme ça que nous sommes taxés dans ce pays-ci. Il n'y a rien autre chose, excepté le garçon. Ne vous inquiétez pas de l'encre. C'est moi qui supporte la perte là-dessus.

— Que faudrait-il vous... que faudrait-il que je... combien dois-je... qu'est-ce qu'il serait convenable de donner au garçon, s'il vous plaît? bégayai-je en rougissant.

— Si je n'avais pas des enfants et si ces enfants n'avaient pas la petite vérole, dit le garçon, je ne voudrais pas prendre une pièce de douze sous. Si je ne soutenais pas un parent âgé et une aimable sœur — ici le garçon fut dans une grande agitation, — je ne voudrais pas prendre un liard. Si j'avais une bonne place, et si j'étais bien traité ici, je vous prierais d'accepter une bagatelle, au lieu de prendre quoi que ce soit. Mais on me nourrit de rogatons, et je couche sur le charbon de terre. — Ici le garçon fondit en larmes.

J'étais très peiné de ses malheurs, et je sentis que toute gratification inférieure à dix-huit sous serait pure brutalité et dureté de cœur. Je lui donnai donc un de mes trois brillants *shillings*, qu'il reçut avec beaucoup d'humilité et de vénération, et qu'il fit tourner avec son pouce, immédiatement après, pour voir s'il était bon.

Il y eut de quoi me déconcerter un peu de voir, lorsqu'on m'aida à me hisser derrière la diligence, que j'étais censé avoir mangé tout le dîner sans l'assistance de personne. Je découvris cela en entendant la dame de la fenêtre en saillie dire au conducteur : — Prenez garde à cet enfant, George, ou il va éclater! — et en remarquant que les servantes de la maison sortaient pour me regarder, et ricanaient comme devant un jeune phénomène. Mon ami infortuné, le

garçon, qui avait tout à fait recouvré ses esprits, n'en paraissait pas troublé, mais il s'unissait à l'admiration générale sans éprouver aucune confusion. Si j'avais été capable de concevoir un doute quelconque à son sujet, je suppose que cette conduite l'eût éveillé demi; mais j'incline à croire qu'avec la simple bonne foi d'un enfant et sa confiance naturelle dans les personnes plus âgées (qualités que je serais très fâché de voir des enfants échanger prématurément pour la sagesse selon le monde), je n'eus en somme aucun soupçon sur son compte, même à ce moment-là.

Une femme enfant.

Dans les pages suivantes, David Copperfield, arrivé au milieu de la vie, fait un retour sur le passé et se représente sa chère femme Dora, morte entre ses bras sans avoir cessé d'être une enfant qu'il gâtait et berçait de mots indulgents et tendres. C'était elle qui, un jour, lui avait demandé de lui donner ce nom de *child wife*, femme enfant, en lui disant : « Je voudrais que vous ayez de moi l'opinion que ce nom exprime. Quand vous allez vous fâcher contre moi, dites-vous à vous-même « Ce n'est qu'une femme enfant ! » Quand je vous désappointe trop, dites : « Je savais, il y a longtemps, qu'elle ne ferait jamais « qu'une femme enfant ». Quand vous regrettez que je ne sois pas ce que j'aimerais être et ce que je ne crois pas pouvoir être jamais, dites : « Et pourtant cette petite sottise de femme « enfant m'aime ! » Car c'est la vérité, je vous aime. »

Il y a là, sans doute, bien des souvenirs des premières années de son mariage, de joies exquisés qu'il avait perdues autrement que par la mort. Mais la nature même de ces joies, dont le regret ne s'effaçait jamais en lui, explique que l'usure de la vie ait rendu peu à peu le mari et la femme incapables de les éprouver plus longtemps, en ait fait, au contraire, des causes de mésintelligence et de souffrances quotidiennes, auxquelles il n'y avait, je ne dis pas d'autre remède, mais d'autre palliatif que la séparation.

Quelquefois, le soir, lorsque j'étais à la maison et au travail — car j'écrivais beaucoup alors, et je commençais à avoir une petite réputation d'écrivain, — je déposais ma plume et j'observais l'enfant qu'était ma femme, s'essayant à être sage. Tout d'abord, elle sortait

l'immense livre de comptes et le plaçait sur la table, avec un profond soupir. Puis elle l'ouvrait à l'endroit que Jip avait rendu illisible la veille au soir, et elle appelait le petit chien pour lui faire voir ses méfaits. Cela occasionnait une diversion en faveur de Jip, dont elle barbouillait parfois le nez d'encre, comme pénitence. Puis elle disait à Jip de se coucher sur la table à l'instant, « comme un lion », — ce qui était un de ses tours, quoique je ne puisse pas dire que la ressemblance fût frappante; — et s'il était d'humeur obéissante, il obéissait. Puis elle prenait une plume et se mettait à écrire; mais elle y trouvait un poil. Alors elle prenait une autre plume et se remettait à écrire, mais elle trouvait qu'elle crachait. Alors elle prenait une autre plume et se remettait à écrire, mais elle disait à voix basse : — Oh! c'est une plume qui grince, elle va gêner Doady. — Alors elle y renonçait comme à une chose impossible, et serrait le livre de comptes, après avoir fait semblant d'écraser le lion avec.

Ou bien, si elle était dans un état d'esprit très posé et très sérieux, elle s'asseyait devant son carnet, avec un petit panier plein de factures et d'autres documents qui avaient plus l'air de papier à papillotes que de toute autre chose, et s'efforçait d'en tirer quelque résultat. Après les avoir rigoureusement comparés les uns avec les autres, avoir inscrit des articles sur son carnet, les avoir séchés avec du papier buvard, et avoir compté et recompté tous les doigts de sa main gauche en avant et en arrière, elle était si dépitée et découragée, elle avait l'air si malheureux, que cela me faisait de la peine de voir un nuage obscurcir ce brillant visage, — et à cause de moi! Je m'approchais doucement et je disais :

— Qu'y a-t-il, Dora?

Dora levait les yeux d'un air désespéré et répondait :

— Ils ne veulent pas s'accorder. Ils me donnent si mal à la tête. Et ils ne veulent rien faire de ce que je veux!

Alors je disais : — Là ! essayons ensemble. Laissez-moi vous montrer, Dora.

Et j'entamais une démonstration pratique, à laquelle Dora accordait la plus profonde attention pendant cinq minutes peut-être ; elle commençait alors à être terriblement fatiguée, et égayait le sujet en bouclant mes cheveux ou en rabattant mon col de chemise, pour voir quel air cela donnait à mon visage. Si, sans lui rien dire, j'arrêtais son badinage en persistant dans ma démonstration, elle prenait une figure si effarouchée et si désolée, tout en s'embrouillant et se troublant de plus en plus, que le souvenir de sa gaieté naturelle lorsque mes pas s'égarèrent sur son chemin et le sentiment qu'elle était mon enfant en même temps que ma femme agissaient sur moi comme un reproche ; et je déposais le crayon pour demander la guitare...

Lorsque les débats parlementaires étaient lourds — je parle de la longueur et non de la qualité, car sous ce dernier rapport il était rare qu'ils fussent autrement — et que je rentrais tard, Dora ne reposait jamais lorsque mon pas se faisait entendre dans l'escalier, et elle descendait toujours à ma rencontre. Lorsque la profession que je m'étais rendu capable d'exercer avec tant de peine laissait mes soirées inoccupées et que je travaillais à écrire à la maison, elle s'asseyait tranquillement près de moi, quelque avancée que fût l'heure, et restait tellement silencieuse que souvent je la croyais endormie. Mais d'ordinaire, quand je levais la tête, je voyais ses yeux bleus me regarder avec cette attention tranquille dont j'ai déjà parlé.

— Oh ! qu'il est fatigué, le petit garçon ! me dit Dora une nuit, au moment où je fermais mon pupitre et que mes yeux rencontraient les siens.

— Qu'elle est fatiguée, la petite fille ! repris-je. Voilà qui serait mieux de circonstance. Il faut aller au lit une autre fois, mon amour. Il est beaucoup trop tard pour vous.

— Non, ne m'envoyez pas au lit ! implora Dora en venant à côté de moi. Je vous en prie, ne faites pas cela !

— Dora !

A ma stupéfaction, elle sanglotait, le visage sur mon cou.

— Vous n'êtes pas bien, ma chérie, pas heureuse !

— Si ! tout à fait bien, très heureuse ! fit Dora. Mais dites que vous me laisserez rester à vous voir écrire.

— Eh ! quel spectacle pour des yeux si brillants, à minuit ! repris-je.

— Ils sont brillants, vrai ? s'écria Dora, riant. Je suis si contente qu'ils soient brillants !

— Petite vanité ! dis-je.

Mais ce n'était pas vanité ; c'était seulement l'inoffensif plaisir d'être admirée de moi. Je savais cela parfaitement, avant qu'elle me l'eût dit.

— Si vous les trouvez jolis, dites que je peux toujours rester à vous voir écrire ! reprit Dora. Les trouvez-vous jolis, là ?

— Très jolis.

— Alors, laissez-moi toujours rester à vous voir écrire.

— Je crains que cela n'augmente pas leur éclat, Dora.

— Si, ça l'augmentera. Parce que, habile homme que vous êtes, vous ne m'oubliez pas alors, pendant que vous serez tout plein de vos imaginations muettes... Cela vous ennuiera-t-il si je dis quelque chose de bête, de très bête, plus qu'à l'ordinaire ? demanda Dora, me regardant le visage à la dérobée, par-dessus mon épaule.

— Quelle est cette chose merveilleuse ? fis-je.

— S'il vous plaît, laissez-moi m'occuper des plumes. Je voudrais avoir quelque chose à faire pendant toutes ces nombreuses heures où vous êtes si laborieux. Pourrai-je m'occuper des plumes ?

Le souvenir de sa jolie joie lorsque je dis : Oui, me

met des larmes dans les yeux. La prochaine fois que je m'installai pour écrire, et régulièrement depuis, elle s'assit à son ancienne place, avec un paquet de plumes de rechange à côté d'elle. Son triomphe de se rattacher ainsi à mon travail, et son ravissement lorsque j'avais besoin d'une plume neuve, — besoin que je feignais d'avoir très souvent — me suggérèrent un nouveau moyen de plaire à mon bébé de femme. De temps en temps, je faisais semblant d'avoir besoin de me faire copier une ou deux pages de manuscrit. C'est alors que Dora était dans sa gloire. Les préparatifs qu'elle faisait pour cette grande œuvre, les tabliers qu'elle mettait, les bavettes qu'elle empruntait à la cuisine pour se garantir de l'encre, le temps qu'il lui fallait, les innombrables arrêts qu'elle faisait pour rire un coup avec Jip, comme s'il comprenait toute l'affaire, sa conviction que son travail était incomplet tant qu'elle n'avait pas signé son nom à la fin, la façon dont elle me l'apportait, comme une copie d'écolière, et, lorsque je lui faisais des compliments, dont elle me jetait les bras au cou, sont pour moi des réminiscences touchantes, quelque simples qu'elles puissent paraître aux autres.

Elle prit possession des clefs peu après, et elle allait tintinnabulant par la maison, avec tout le trousseau dans un petit panier attaché à sa fine et souple taille. Je ne remarquais guère qu'elles servissent à fermer les pièces, ni qu'elles fussent d'aucun autre usage que de servir de jouet à Jip ; mais Dora était contente et cela me contentait. Elle était absolument persuadée que ce semblant de tenue de maison était une grosse et féconde besogne, et elle s'en amusait autant que si nous avions joué au ménage avec des poupées...

Tout s'obscurcit et s'efface. Je suis de nouveau avec Dora dans notre *collage*. Je ne sais pas depuis combien de temps elle est malade. Je suis tellement habitué à la sentir ainsi que je ne peux pas supputer le temps.

En réalité, il n'est pas long, à compter par les semaines ou les mois ; mais l'accoutumance et ce que j'éprouve en moi me le rendent d'une accablante, accablante longueur.

On a cessé de me dire « de patienter encore quelques jours ». Je commence à craindre vaguement que jamais ne luise le jour où je reverrai ma femme enfant courir au soleil avec son vieil ami Jip.

On dirait qu'il est devenu subitement très vieux. Peut-être lui manque-t-il en sa maîtresse quelque chose qui l'excitait et le faisait plus jeune ; mais il est triste, sa vue baisse, ses membres sont faibles, et ma tante regrette qu'il n'ait plus d'antipathie pour elle et que, pendant qu'elle est assise au chevet de Dora et qu'il est sur le lit, il rampe jusqu'auprès d'elle et lui lèche mollement les mains.

Dora, couchée, nous sourit ; elle est très belle ; elle ne prononce pas une parole d'impatience ou de plainte. Elle dit que nous sommes très bons pour elle ; que son cher vieux camarade s'épuise d'attentions et de fatigue, qu'elle le sait bien, que ma tante ne prend pas de sommeil, et que pourtant elle est toujours vigilante, active et affectueuse...

Quel étrange repos, quel étrange arrêt il semble y avoir dans ma vie — et dans toute vie, à l'intérieur de la maison et au dehors, — tandis que je suis assis dans la chambre calme, pleine d'ombre, bien en ordre, avec les yeux bleus de ma femme enfant tournés vers moi, et ses petits doigts s'enroulant autour de ma main ! Maintes et maintes heures suis-je resté ainsi ; mais de toutes ces occasions, trois me reviennent plus fraîches à l'esprit.

C'est le matin ; Dora, si coquettement arrangée par les mains de ma tante, me montre comme ses jolis cheveux *veulent* encore boucler sur l'oreiller, comme ils sont longs et brillants, et comme elle aime à les avoir rassemblés en une masse lâche dans ce filet qu'elle porte.

— Non pas que j'en sois vaine, non, garçon moqueur, dit-elle quand je souris ; mais c'est parce que vous aviez coutume de les trouver si beaux, et parce que, lorsque j'ai commencé à penser à vous, je regardais à la dérobée dans la glace et je me demandais si vous aimeriez bien à en avoir une boucle. Oh ! quel fou vous faisiez, Doady, quand je vous en ai donné une !

— C'était le jour où vous peigniez les fleurs que je vous avais données, Dora, et où je vous ai dit quel amour je ressentais.

— Ah ! mais je n'ai pas voulu vous dire, à ce moment-là, comme j'avais pleuré sur ces fleurs parce que je croyais que véritablement vous aviez du goût pour moi ! Quand je pourrai courir encore, comme j'avais coutume de le faire, Doady, il faudra que nous allions voir ces lieux où nous avons été des époux si bêtas, n'est-ce pas ? Et nous referons quelques-unes des vieilles promenades ? Et nous n'oublierons pas le pauvre papa ?

— Oui, nous irons, et nous aurons des journées de bonheur. Ainsi, dépêchez-vous de vous bien porter, ma chérie.

— Oh ! ce sera vite fait ! Je suis déjà tellement mieux, vous ne sauriez croire !

C'est le soir ; et je suis assis dans la même chaise, près du même lit, avec le même visage tourné vers moi. Nous sommes silencieux depuis un moment, et il y a un sourire sur sa figure. Je ne porte plus mon léger fardeau en haut et en bas de l'escalier, maintenant. Elle reste couchée ici toute la journée.

— Doady !

— Ma chère Dora !

— Vous ne trouverez pas ce que je vais dire déraisonnable après ce que vous m'avez raconté, il y a si peu de temps, de la mauvaise santé de Mr. Wickfield. J'ai envie de voir Agnès. J'ai très grande envie de la voir.

— Je vais lui écrire, ma chérie.

— Vrai !

— Tout de suite !

— Quel bon, gentil petit garçon ! Doady, prenez-moi dans votre bras. Vraiment, mon ami, ce n'est pas un caprice. Ce n'est pas une sottise fantaisie. J'ai besoin, vraiment, grand besoin, de la voir.

— J'en suis certain. Je n'ai qu'à le lui dire, et elle viendra sûrement.

— Vous vous sentez bien seul, quand vous allez en bas maintenant ? murmure Dora, son bras autour de mon cou.

— Comment peut-il en être autrement, mon cher amour, quand je vois votre chaise vide ?

— Ma chaise vide ! — Elle s'attache à moi quelque temps sans rien dire. — Et réellement je vous manque, Doady ? reprend-elle en levant les yeux, avec un sourire rayonnant. Mon pauvre moi, étourdi et stupide, ça vous manque ?

— Mon cœur, qu'y a-t-il sur terre qui puisse me manquer autant ?

— Oh ! mon mari ! J'ai tant de joie, et, malgré cela, tant de chagrin ! — Elle se presse plus étroitement contre moi, en m'entourant de ses deux bras. Elle rit, elle sanglote ; puis elle est tranquille et heureuse tout à fait.

— Tout à fait, dit-elle. Faites seulement mes amitiés à Agnès, et dites-lui que j'ai besoin, très grand besoin de la voir, et il ne me reste plus rien à désirer.

— Excepté de reprendre la santé, Dora.

— Ah ! Doady ! Je crois quelquefois — vous savez que j'ai toujours été une sottise petite créature — que cela n'arrivera jamais.

— Ne dites pas cela, Dora ! Mon bien cher amour, ne croyez pas cela !

— Je ne le ferais pas si je pouvais m'en empêcher, Doady. Mais je suis très heureuse ; quoique mon cher petit garçon se sente si seul devant ma chaise vide,

C'est la nuit, et je suis avec elle encore. Agnès est arrivée ; il y a une soirée et toute une journée qu'elle est parmi nous. Elle, ma tante et moi, nous sommes auprès de Dora depuis le matin, tous ensemble. Nous n'avons pas causé beaucoup, mais Dora a été parfaitement contente et joyeuse. Maintenant nous sommes seuls, elle et moi.

Sais-je bien maintenant que ma femme enfant me quittera bientôt ? Ils me l'ont dit ; ils ne m'ont rien dit qui soit nouveau dans mes pensées ; mais je suis loin d'être sûr que mon cœur ait accepté cela pour vrai. Je ne peux pas m'y résoudre. Je me suis maintes fois retiré à l'écart aujourd'hui pour pleurer... J'ai essayé de me résigner et de me consoler ; et j'ai pu, du moins je l'espère, y arriver imparfaitement ; mais ce que je ne peux pas me mettre fermement dans l'esprit, c'est que la fin, la fin absolue va venir. Je tiens sa main dans la mienne ; je tiens son cœur dans le mien ; je vois son amour pour moi vivant dans toute sa force. Je ne peux effacer une ombre pâle et persistante de croyance que la mort l'épargnera.

— Je vais vous parler, Doady. Je vais dire quelque chose que j'ai souvent pensé à dire, ces derniers temps. Vous ne m'en voudrez pas ? fait-elle avec un doux regard.

— Vous en vouloir, ma chérie ?

— Parce que je ne sais pas ce que vous penserez, ou ce que vous avez pu penser quelquefois. Peut-être avez-vous souvent pensé cette chose que je vais vous dire. Doady chéri, j'ai peur d'avoir été trop jeune.

Je mets mon visage sur l'oreiller, près d'elle ; elle me regarde dans les yeux et parle très doucement. Par degrés, à mesure qu'elle continue, je sens, avec un serrement de cœur, qu'elle parle d'elle comme du passé.

— J'ai peur, ami, d'avoir été trop jeune. Je ne veux pas dire d'années seulement, mais d'expérience, de pensées, de tout. J'étais une si niaise petite créature !

Il eût mieux valu, j'en ai peur, nous aimer en camarades, garçon et fille, et oublier après. Je commence à croire que je n'avais pas ce qu'il fallait pour faire une femme.

J'essaie d'arrêter mes larmes et de répondre : — Oh ! Dora, mon amour, autant que moi pour faire un mari.

— Je ne sais pas, fait-elle avec ce mouvement de ses cheveux bouclés que je connais si bien. Peut-être ! Mais si j'avais eu mieux ce qu'il faut pour le mariage, j'aurais pu faire que vous l'eussiez mieux, vous aussi. Et puis, vous avez beaucoup d'esprit, et moi je n'en ai jamais eu.

— Nous avons été très heureux, ma douce Dora.

— J'étais très heureuse, très. Mais, à mesure que les années s'en seraient allées, mon cher petit garçon se serait fatigué d'avoir pour femme une enfant. Elle aurait été de moins en moins une compagne pour lui. Il aurait été de plus en plus sensible à ce qui manquait dans son intérieur. Elle n'aurait pas fait de progrès. Les choses sont mieux comme elles sont.

— Oh ! Dora, la plus chère des créatures, ne me parlez pas ainsi. Chaque mot semble un reproche !

— Non, pas une syllabe ! répond-elle avec un baiser. Oh ! mon ami, vous n'en avez jamais mérité, et je vous ai bien trop aimé pour vous dire un mot de reproche pour de bon ; — ç'a été tout mon mérite, avec celui d'être jolie, — ou de vous paraître telle. Se sent-on seul en bas, Doady ?

— Très, très seul !

— Ne pleurez pas ! Ma chaise y est-elle ?

— A son ancienne place.

— Oh ! mon pauvre petit garçon pleure ! Chut ! chut !... J'ai dit que les choses étaient mieux comme elles sont, murmure-t-elle en me tenant dans ses bras. Oh ! Doady, après d'autres années vous n'auriez jamais pu aimer votre femme enfant mieux que vous ne le faites ; et après d'autres années, elle aurait été pour vous une source d'épreuves et de déceptions, de sorte

que vous n'auriez pas été capable de l'aimer la moitié si bien ! Je sais que j'étais trop jeune et trop folle. Les choses sont mieux comme elles sont !...

C'est fini. Les ténèbres s'abaissent devant mes yeux, et, pour un temps, tout s'efface de ma mémoire.

BLEAK HOUSE

Bleak House est à la fois la satire de la *Court of Chancery* où les procès s'éternisent, minent les plaideurs et les poussent à la folie et à la mort ; celle des personnes actives et chimériques qui passent leur vie à s'agiter en faveur des missions d'Afrique et d'Asie quand il y a tant de misères autour d'elles et dans leur propre famille, ou qui, même en s'inquiétant des pauvres gens de leur pays, sont si maladroites à leur porter secours qu'au lieu d'ouvrir et d'attendrir les cœurs, elles les ferment et les endurecissent ; celle du jeune homme faible, qui s'appelle ici Richard, plein de bonnes intentions et de confiance en soi-même, mais incapable de choisir sa voie et d'y marcher avec rectitude ; celle enfin de l'égoïsme mondain, aimable et séducteur, enguirlandant ses vilenies des grâces de l'esprit et du talent, et incarné dans Mr. Skimpole, que le lecteur connaîtra bientôt. Des figures, les unes laides, les autres charmantes, tendrement ou tristement comiques, bizarres ou terribles, s'agitent dans une action dramatique touffue et empoignante. Comme dans la plupart des romans de Dickens, on a la sensation d'être au milieu d'un monde vivant peuplé de types réels, créés par un cerveau où ils ont tous pris, en dépit de la diversité des caractères, des situations et des traits, la marque d'une commune origine.

Dans le passage suivant, Esther, le personnage où Dickens réunit délicieusement le charme, la sensibilité, l'abnégation et le bon sens, raconte les joies et les consolations qu'elle trouvait à aimer sa poupée aux jours sombres et froids de sa petite enfance d'orpheline privée d'affection.

Ma poupée.

Je ne suis pas fine. Je l'ai toujours su. Je me rappelle que, lorsque j'étais encore une toute petite fille, je disais à ma poupée, quand nous étions seules ensemble : — Voyons, Dolly¹, je ne suis pas fine, vous le savez très

1. Diminutif de *doll*, poupée, pris comme petit nom amical.

bien, et il faut que vous soyez patiente avec moi, comme une bonne fille ! — Et c'est ainsi qu'elle se tenait assise, accotée dans un grand fauteuil, avec son teint superbe et ses lèvres roses, fixant les yeux sur moi — non pas tant sur moi, je crois, que sur rien du tout, — tandis que je m'évertuais à coudre et que je lui racontais un par un tous mes secrets.

Ma chère vieille poupée ! J'étais un petit être si timide que j'osais rarement ouvrir les lèvres et que je n'osais jamais ouvrir mon cœur à personne autre. Je pleure presque à penser quel soulagement c'était pour moi, lorsque je revenais à la maison après ma journée d'école, de monter en courant à ma chambre et de dire : — O chère, fidèle Dolly, je savais bien que vous m'attendiez ! — et ensuite de m'asseoir sur le plancher, m'appuyant sur les bras de son grand fauteuil, et de lui raconter tout ce que j'avais remarqué depuis notre séparation. J'ai toujours eu une manière particulière — pas une manière vive, oh non ! — une manière muette de remarquer ce qui se passe autour de moi, en pensant que j'aimerais à mieux m'en rendre compte plus tard. Je n'ai pas du tout l'intelligence vive. Quand j'aime quelqu'un bien tendrement, il me semble qu'elle s'active et s'éclaircit, il est vrai. Mais il se peut bien que ce soit là l'effet de ma vanité.

J'ai été élevée, du plus loin qu'il me souviennne, comme certaines princesses des contes de fées, — à cette différence près que je n'étais pas charmante, — par ma marraine. Du moins, c'est sous ce nom que je la connaissais. C'était une femme pieuse et bonne, pieuse et bonne tout à fait. Elle allait à l'église trois fois par dimanche, et à la prière du matin les mercredis et les vendredis, et aux sermons toutes les fois qu'il y avait sermon ; et jamais elle n'y manquait. Elle était belle femme ; et si elle avait jamais souri, c'eût été, pensais-je, comme sourient les anges ; mais elle ne souriait jamais. Elle était toujours grave, et stricte. Elle est si bonne personnellement, me disais-je, que la méchan-

ceté des autres lui fait froncer le sourcil tous les jours de sa vie. Je me sentais si différente d'elle, même en tenant compte des différences naturelles entre une enfant et une femme, je me sentais si chétive, si insignifiante, si distante, que jamais je ne pus être libre de contrainte en sa présence, — jamais, et que même je ne parvins jamais à l'aimer comme j'aurais voulu. Cela me faisait un gros chagrin de considérer combien elle était bonne, et combien j'étais indigne d'elle; et je mettais de la ferveur à souhaiter d'avoir meilleur cœur; j'en parlais souvent avec ma chère vieille poupée; mais jamais je n'aimai ma marraine comme c'était mon devoir de l'aimer et comme je sentais qu'il m'aurait fallu l'aimer si j'avais été une meilleure petite fille.

Cela me rendait, je le crois bien, plus craintive et plus sauvage que je ne l'étais naturellement, et me rejetait à Dolly comme à la seule amie avec qui je me sentisse à l'aise.

Mr. Skimpole, ou le Grand Enfant.

C'est encore Esther qui raconte. — On a voulu voir dans Mr. Skimpole le portrait-charge de Leigh Hunt, dont l'insouciance de ses intérêts et l'incapacité de se conduire étaient notoires; l'amitié des deux écrivains en fut même un moment refroidie. Que l'un ait fourni quelques traits à l'autre, c'est fort possible; on ne saurait reprocher à un romancier de prendre les éléments de ses créations autour de soi. Mais il fallait de la malignité pour assimiler Leigh Hunt à Skimpole, ainsi que le fait très justement remarquer Mr. Swinburne; car Skimpole, avec toute la fascination de ses manières, n'est qu'un polisson d'esprit qui n'a jamais voulu se servir de son intelligence que pour escroquer les facilités et les jouissances de la vie, tandis que Leigh Hunt fut un homme de lettres d'un grand talent, et l'un des plus laborieux que l'Angleterre ait produits.

Lorsque nous fûmes descendues, on nous présenta à Mr. Skimpole, qui était debout devant le feu, racontant à Richard comme il était amateur de *foot-ball*, en

son temps d'écolier. C'était un brillant petit homme, la tête un peu grosse, mais le visage délicat et la voix douce ; il y avait un véritable charme en lui. Tout ce qu'il disait était tellement exempt d'effort, tellement spontané, c'était dit avec une gaieté si captivante, qu'à l'entendre causer on éprouvait une sorte de fascination. Plus mince que Mr. Jarndyce¹, d'un teint plus florissant, les cheveux plus bruns, il paraissait plus jeune. A dire vrai, il avait, à tous égards, plutôt l'aspect d'un jeune homme fatigué que d'un homme d'âge bien conservé. Il y avait une négligence aisée dans ses manières et même dans sa toilette (la chevelure insouciamment ordonnée, la cravate lâche et flottante, comme je l'ai vu dans des portraits d'artistes peints par eux-mêmes), que je ne pouvais le séparer de l'idée d'un jeune homme romanesque qu'on aurait soumis à quelque procédé spécial d'usure prématurée. J'avais l'impression que ses manières et son aspect n'étaient pas du tout l'aspect et les manières d'un homme qui a avancé dans la vie par le chemin ordinaire des années, des soucis et de l'expérience.

Je compris, dans la conversation, que Mr. Skimpole avait été élevé pour la profession de médecin, et qu'il avait jadis, en cette qualité, fait partie de la maison d'un prince allemand. Il nous raconta, d'ailleurs, que, comme il n'avait jamais été qu'un enfant en matière de poids et mesures et qu'il n'y avait jamais rien compris, sinon que ça le dégoûtait, il n'avait jamais été capable de faire ses ordonnances avec l'exactitude voulue dans les détails. En fait, disait-il, il n'avait pas la tête aux détails. Puis il nous raconta très plaisamment que, lorsqu'on avait besoin de lui pour saigner le prince ou purger quelqu'un de ses gens, on le trouvait généralement étendu sur le dos, au lit, lisant les journaux ou faisant des croquis fantaisistes au crayon, et qu'il ne

1. M. Skimpole était l'hôte de Mr. Jarndyce, le maître sir Bleak House.

pouvait pas se rendre où on l'appelait. A la fin, le prince trouvant à redire à cela, « en quoi, déclarait Mr. Skimpole le plus franchement du monde, il avait parfaitement raison », l'engagement prit fin, et Mr. Skimpole n'ayant (ajoutait-il avec une gaieté délicate) « rien pour vivre que l'amour, il tomba amoureux, se maria, et s'entoura de joues roses ». Son bon ami Jarndyce et un autre de ses bons amis l'aidèrent alors, à des reprises plus ou moins rapprochées, à s'ouvrir différentes carrières dans la vie, mais sans succès, car il devait avouer qu'il était affligé des deux plus bizarres infirmités du monde, dont l'une était qu'il n'avait pas la notion du temps, l'autre qu'il n'avait pas la notion de l'argent. En conséquence de quoi il n'avait jamais été à un rendez-vous, il n'avait jamais pu conclure une affaire, et n'avait jamais su la valeur de rien. Eh bien ! il avait avancé comme ça dans la vie, et aujourd'hui il était là ! Il aimait beaucoup lire les journaux, il aimait beaucoup faire des dessins fantaisistes au crayon, il aimait beaucoup la nature, beaucoup l'art. Tout ce qu'il demandait à la société, c'était de le laisser vivre. Ce n'était pas énorme. Il avait peu de besoins. Qu'on lui donnât les feuilles quotidiennes, de la conversation, de la musique, du mouton, du café, du paysage, des fruits à la saison, quelques feuilles de carton de Bristol et un peu de vin de Bordeaux, et il n'en demandait pas davantage. Il n'était qu'un enfant dans ce monde, mais il ne pleurait pas pour avoir la lune. Il disait à ceux de ce monde : « Allez en paix dans vos sentiers divers ! Portez des habits rouges, des habits bleus, des manches de linon, mettez des plumes derrière vos oreilles, portez des tabliers ; courez après la gloire, la sainteté, le commerce, l'industrie, l'objet, quel qu'il soit, que vous préférez ; seulement — laissez vivre Harold Skimpole ! »

Il me disait tout ceci, et bien d'autres choses encore, non seulement de la façon la plus brillante et la plus agréable, mais avec une certaine candeur enjouée, parlant de lui comme si ça ne le regardait pas du tout

personnellement, comme si Skimpole était un tiers, comme s'il savait que Skimpole avait ses singularités, mais qu'il avait aussi ses droits, lesquels étaient l'affaire de la société en général, et ne devaient pas être méprisés. Il était tout à fait ravissant. Si je sentais dès lors (chose dont je suis loin d'être sûre) quelque confusion dans mes idées en cherchant à concilier ce qu'il disait avec ce que je pensais des devoirs et des responsabilités de la vie, ce qui causait ma confusion c'était de ne pas comprendre exactement pourquoi il était exempt de ces responsabilités et de ces devoirs. Qu'il en fût exempt, j'en doutais à peine, tellement il était explicite et clair sur son propre compte.

« Je n'ai aucune convoitise, disait Mr. Skimpole, du même air léger. La possession n'est rien pour moi. Voici l'excellente maison de mon ami Jarndyce. Je me sens son obligé de ce qu'il la possède. Je peux la dessiner et la modifier. Je peux la mettre en musique. Lorsque je suis ici, j'en ai une possession suffisante, et je n'en ai ni l'embarras, ni la dépense, ni la responsabilité. Mon intendant, en somme, a nom Jarndyce, et il ne peut pas me friponner... Je sais sympathiser avec les choses. Je sais y rêver. Je sais m'étendre sur l'herbe — par un beau temps — et flotter le long d'un fleuve africain, serrant dans mes bras tous les naturels que je rencontre, aussi sensible au silence profond sous une voûte de dense végétation tropicale aussi exactement dessinée à mes yeux que si j'étais réellement là-bas. Je ne sache pas qu'il y ait aucune utilité immédiate à faire cela ; mais c'est tout ce que je sais faire, et je le fais à la perfection. Eh ! donc, pour l'amour du Ciel, puisque Harold Skimpole, enfant plein de confiance, vous adresse à vous, monde, agglomération de gens pratiques et habitués aux affaires, la prière de le laisser vivre et admirer la famille humaine, faites-le, en tout état de cause, comme de bonnes âmes, et permettez-lui de chevaucher son dada !... »

« Il n'y a que vous, généreuses créatures, que j'envie,

ajoutait Mr. Skimpole en s'adressant à nous, ses nouveaux amis. Je vous envie le pouvoir que vous avez de faire ce que vous faites. Voilà les plaisirs dans lesquels j'aimerais à me plonger moi-même. Je ne sens envers vous aucune gratitude vulgaire. Je sens presque comme si c'était vous qui dussiez m'être reconnaissants de vous donner l'occasion de jouir du luxe de la générosité. Je sais que vous aimez cela. Que dirai-je ? il se peut que je sois venu au monde expressément afin d'augmenter ainsi la somme de votre bonheur. Il se peut que je sois né pour être un bienfaiteur à votre endroit, en vous donnant parfois l'occasion de m'aider dans mes petits embarras. Pourquoi regretterais-je mon incapacité pour les détails et pour les affaires du monde, lorsqu'il en résulte de si agréables conséquences ? Aussi ne la regrette-je pas... »

Mr. Skimpole savait jouer du piano et du violoncelle ; il composait de la musique — il avait composé la moitié d'un opéra, jadis, mais il s'en était fatigué — et il jouait avec goût ses compositions. Après le thé, nous eûmes un petit concert, dans lequel Richard — que le chant d'Ada captivait, et qui me dit qu'elle semblait savoir tous les morceaux écrits depuis le commencement du monde. — Mr. Jarndyce et moi, nous étions les auditeurs. Au bout de quelque temps, je remarquai que Mr. Skimpole d'abord, et Richard ensuite, avaient disparu. Pendant que je me demandais comment Richard pouvait rester absent si longtemps et perdre tant de ce qu'il aimait, une bonne entre-bâilla la porte en disant : — S'il vous plaît, miss, pourriez-vous venir une minute ?

Lorsqu'elle eut refermé la porte de la salle sur nous, elle me dit en levant les mains : — Oh ! miss, s'il vous plaît. Mr. Carstone dit que vous montiez à la chambre de Mr. Skimpole. Il a été pris, miss !

— Pris ? fis-je.

— Pris, miss, soudainement, dit la bonne.

J'appréhendai que cette maladie ne fût d'une nature dangereuse ; mais, naturellement, je lui dis de se tenir tranquille et de ne déranger personne ; et, tout en la suivant rapidement dans l'escalier, j'eus le temps de considérer de sang-froid quels seraient les meilleurs remèdes à appliquer au cas où ce serait une attaque. Elle ouvrit une porte et j'entrai dans une chambre où, à mon indicible surprise, au lieu de trouver Mr. Skimpole étendu sur le lit, ou gisant sur le parquet, je le vis debout devant le feu et souriant à Richard, tandis que Richard, l'air très embarrassé, regardait un personnage, sur le sofa, en pardessus blanc, avec de rares cheveux lisses, qu'il rendait plus lisses et moins volumineux en les essuyant avec son mouchoir.

— Miss Summerson, dit Richard précipitamment, je suis bien aise que vous soyez venue. Vous pourrez nous donner un conseil. Notre ami, Mr. Skimpole — ne vous alarmez pas ! — est arrêté pour dette.

— Et réellement, ma chère miss Summerson, dit Mr. Skimpole avec son aimable candeur, je n'ai jamais été dans une situation où ce sens excellent, cette calme et méthodique entente de l'utile que ne peut s'empêcher de remarquer en vous quiconque a le bonheur d'être un quart d'heure en votre société, m'ait fait plus besoin qu'en ce moment.

Le personnage sur le sofa, qui paraissait avoir un rhume de cerveau, éternua si bruyamment que j'en tressaillis.

— Êtes-vous arrêté pour une grosse somme, monsieur ? demandai-je à Mr. Skimpole.

— Ma chère miss Summerson, dit-il en secouant gentiment la tête, je ne sais pas. Il a été question de quelques livres avec un appoint de *shillings* et de *half-pence*¹, je crois.

— C'est vingt-quatre livres, seize *shillings* et sept *pence* et demi, v'là ce que c'est, dit l'étranger.

1. Un *shilling* : 1 fr. 25 ; un *half-penny* ou *demi-penny* : 0 fr. 05.

— Et ça a l'air, je ne sais pourquoi, mais ça a l'air d'une petite somme, dit Mr. Skimpole.

L'étranger ne dit rien, mais eut un autre éternuement, si puissant, celui-là, qu'il sembla littéralement le soulever de son siège.

— Mr. Skimpole, me dit Richard, se fait scrupule de s'adresser à mon cousin Jarndyce parce qu'il a récemment,... je crois, monsieur, que je vous ai entendu dire que vous aviez récemment...

— Oh ! oui, répondit Mr. Skimpole avec un sourire, quoique j'aie oublié combien c'était et quand. Jarndyce le referait volontiers ; mais j'ai ce sentiment épicurien de préférer de la nouveauté dans l'aide reçue, d'aimer mieux — et il nous regardait, Richard et moi — développer la générosité dans un terrain neuf et en une nouvelle forme de fleur.

— Que croyez-vous qui soit le mieux ? me dit Richard tout bas.

Je me hasardai à demander, avant de répondre, ce qui arriverait si l'argent n'était pas versé.

— La prison, dit l'étranger en mettant froidement son mouchoir dans son chapeau, qui était à ses pieds sur le parquet. Ou Coavinses.

— Puis-je demander, monsieur, ce que c'est que...

— Coavinses ? dit l'étranger. Une maison.

Richard et moi nous nous regardâmes de nouveau. C'était la chose la plus singulière du monde que ce fût à nous que cette arrestation causât de l'embarras, et non à Mr. Skimpole. Il nous observait avec un vif et sincère intérêt ; mais il semblait, si je puis risquer pareille contradiction, qu'il n'y eût dans cet intérêt rien de personnel. Il s'était complètement lavé les mains de la difficulté, qui était devenue nôtre.

— Je pensais, suggéra-t-il, comme pour nous aider par pure bonté de cœur à en sortir, je pensais qu'étant parties intéressées dans un procès en Chancellerie où il s'agit, dit-on, d'une très grosse fortune, Mr. Richard, ou sa belle cousine, ou tous les deux ensemble, pour-

raient signer quelque chose, ou faire quelque cession, ou donner quelque espèce d'engagement, de garantie, d'obligation? Je ne sais pas comment ça se nomme en affaires, mais je suppose qu'il y a quelque instrument à leur disposition par quoi ceci pourrait se régler.

— Pas le moins du monde, dit l'étranger.

— Réellement? reprit Mr. Skimpole. Cela semble bizarre, tout de même, à quelqu'un qui ne se connaît pas à ces choses.

— Bizarre ou non, fit l'étranger d'un ton bourru, je vous le dis, pas le moins du monde.

— Ne vous emportez pas, mon brave, ne vous emportez pas! dit Mr. Skimpole raisonnant gentiment avec lui tout en faisant un croquis de sa tête sur la feuille de garde d'un livre. Ne vous laissez pas agiter par vos occupations. Nous savons faire le départ entre vous et votre office; nous savons séparer l'individu de la fonction. Nous ne poussons pas les préjugés jusqu'à supposer que vous soyez dans la vie privée autre chose qu'un homme très estimable, avec une nature pleine d'une poésie dont il se peut que vous n'ayez pas conscience.

L'étranger ne répondit que par un autre violent éternuement. Était-ce une acceptation de ce tribut poétique, ou en était-ce le dédaigneux rejet, c'est ce qu'il ne me fit pas savoir.

— Maintenant, ma chère miss Summerson et mon cher Mr. Richard, continua Mr. Skimpole gaiement, innocemment, avec confiance, en penchant la tête de côté pour regarder son dessin, vous me voyez absolument incapable de me tirer d'affaire, et entièrement en vos mains! Je ne demande que d'être libre. Les papillons sont libres. Le genre humain ne refusera sûrement pas à Harold Skimpole ce qu'il accorde aux papillons.

— Ma chère miss Summerson, me dit Richard à l'oreille, j'ai dix livres que m'a données Mr. Kenge. Il faut essayer ce que ça fera.

Je possédais quinze livres et quelques shillings, que

j'avais économisés sur les quartiers de ma pension pendant plusieurs années. J'avais toujours pensé qu'il pouvait arriver quelque accident qui me jetterait tout à coup, sans parents et sans ressources, au milieu du monde ; et j'avais toujours tâché de mettre de côté un peu d'argent, pour n'être pas tout à fait sans le sou. Je dis à Richard que j'avais cette petite réserve, qui ne me faisait pas besoin présentement ; et je le priai d'informer délicatement Mr. Skimpole, pendant que j'irais la chercher, que nous aurions le plaisir de payer sa dette.

Lorsque je revins, Mr. Skimpole me baisa la main et parut tout à fait touché. Non pas pour son propre compte (j'eus de nouveau l'impression de cette inquiétante et extraordinaire contradiction), mais pour le nôtre ; comme si les considérations personnelles étaient impossibles chez lui, et que la contemplation de notre bonheur seule l'affectât. Richard me priant, pour donner plus de grâce à la transaction, disait-il, de régler avec Coavinses (comme Mr. Skimpole appelait maintenant le recors par plaisanterie), je lui comptai l'argent et reçus la reconnaissance nécessaire. Et cela aussi ravit Mr. Skimpole.

Ses compliments étaient si délicatement tournés que je ne rougis pas autant que j'aurais pu le faire, et je réglai avec l'homme au pardessus blanc sans commettre aucune erreur. Il mit l'argent dans sa poche, et dit d'un ton bref : — Bien ; alors, je vous souhaite le bonsoir, miss.

— Mon ami, dit Mr. Skimpole, se mettant debout le dos au feu après nous avoir donné son croquis à demi terminé, je voudrais vous demander quelque chose, sans offense.

Je crois qu'il répondit : — Allez-y gaiement !

— Voyons ! est-ce que vous saviez ce matin que vous feriez cette commission ?

— Je l'ai su hier au tantôt, heure du thé, dit Coavinses.

— Cela n'a pas eu d'influence sur votre appétit ? ne vous a pas mis un peu mal à l'aise ?

— Pas un brin, dit Coavinses. Je savais que si je vous manquais aujourd'hui, je ne vous marquerais pas demain. Un jour ne fait pas une si grande différence.

— Mais quand vous êtes venu ici, poursuit Mr. Skimpole, la journée était belle. Le soleil brillait, le vent soufflait, les lumières et les ombres passaient sur les champs, les oiseaux chantaient.

— Personne n'a dit le contraire, à ma connaissance, riposta Coavinses.

— Non, dit Mr. Skimpole. Mais à quoi avez-vous pensé en route ?

— Que voulez-vous dire ? gronda Coavinses, l'air fortement irrité. Penser ! J'ai assez à faire, et assez peu à y gagner, sans penser. — Et il répéta : — Penser ! — avec un mépris profond.

— Alors, continua Mr. Skimpole, vous n'avez pas, en tout cas, pensé quelque chose de ce genre : « Harold Skimpole aime voir le soleil briller ; il aime entendre le vent souffler ; il aime regarder les jeux de lumière et d'ombre ; il aime entendre les oiseaux, ces choristes de la grande cathédrale de la Nature. Et vraiment est-ce que je me vois privant Harold Skimpole de sa part de ces biens, qui sont son seul héritage ! » Vous n'avez rien pensé de ce genre ?

— Moi !... certainement... non ! dit Coavinses, dont l'humeur bourrue, en reniant absolument semblable idée, était tellement intense qu'il ne put l'exprimer adéquatement qu'en mettant un long intervalle entre chaque mot, et en accompagnant le dernier d'une saccade à lui disloquer le cou.

— Très bizarre, très curieux, votre processus mental, à vous autres, hommes d'affaires ! dit Mr. Skimpole, l'air pensif. Merci, mon ami. Bonsoir !

Les deux faces de la Charité.

Nous arrivâmes à la maison du briquetier. Elle faisait partie d'un groupe de misérables tanières dans les terrains d'une briqueterie, avec des toits à porc sous les fenêtres brisées et de pauvres petits jardins devant les portes, où il ne poussait rien que des mares d'eau stagnante. Ici et là on avait mis un vieux tonneau pour recueillir la pluie dégouttant d'un toit; ou bien on la retenait entre des digues de boue formant un petit lac qui ressemblait à un grand pâté d'ordure. Aux portes et aux fenêtres, des hommes et des femmes flânaient; d'autres rôdaient de côté et d'autre, sans faire grande attention à nous, si ce n'est pour rire entre eux, ou pour émettre des réflexions, à notre passage, sur les gens de la haute qui feraient mieux de s'occuper de leurs affaires et de ne pas se troubler la tête et se salir les souliers en venant se mêler de celles des autres.

Mrs. Pardiggle¹, marchant en tête, manifestait une grande énergie morale; et, tout en parlant avec beaucoup de volubilité des habitudes malpropres de ces gens (je doutais pourtant que le meilleur d'entre nous eût pu se tenir propre en un pareil lieu), elle nous conduisit au coin le plus éloigné, dans une maisonnette dont nous remplîmes presque la chambre basse. Sans nous compter, il y avait dans cette chambre humide et mal odorante une femme à l'œil poché, qui soignait un pauvre petit bébé haletant près du feu; un homme, tout maculé de glaise et de boue, à figure d'ivrogne, étendu tout de son long par terre et fumant une pipe; un jeune homme vigoureux, qui attachait un collier à un chien, et une fille hardie, qui lavait quelque chose dans de l'eau très sale. Ils levèrent tous les yeux sur nous quand nous

1. Mrs. Pardiggle se consacre à l'évangélisation des classes ouvrières et indigentes,

entrâmes, et il me sembla que la femme tournait son visage vers le feu comme pour cacher son œil meurtri; personne ne nous adressa le moindre salut.

— Eh bien! mes amis, dit Mrs. Pardiggle, — mais je trouvai que sa voix ne sonnait pas comme celle d'une amie; elle sentait trop les affaires, le système. — Comment allez-vous, vous tous? Me voici encore. Je vous ai dit que vous ne pourriez pas me lasser, vous savez. J'aime la besogne difficile, et je suis fidèle à ma parole.

— Il n'y en a plus d'autres à entrer, hein? gronda l'homme étendu, la tête appuyée sur ses mains et nous regardant fixement.

— Non, mon ami, dit Mrs. Pardiggle, s'asseyant sur un escabeau et en renversant un autre. Nous sommes tous ici¹.

— Parce que je pensais que vous n'étiez peut-être pas assez, dit l'homme, la pipe entre les dents, promenant sur nous un regard circulaire.

Le jeune homme et la fille se mirent à rire. Deux amis du jeune homme, que notre venue avait attirés jusqu'à la porte et qui se tenaient là les mains dans les poches, firent bruyamment écho.

— Vous ne pourrez pas me lasser, bonnes gens, dit Mrs. Pardiggle à ceux-ci. Je me plais à la besogne difficile; et plus difficile vous rendrez la mienne, mieux je l'aimerai.

— Rendez-la-lui aisée, alors! grommela l'homme étendu. Je la voudrais faite et passée. Je veux une fin à ces libertés qu'on prend chez moi. Je veux que ça finisse de me harceler dans mon terrier comme un blaireau. Et maintenant vous allez nous éplucher un par un et nous interroger suivant la coutume. Je sais ce que vous allez vous mettre à dire. Eh bien! vous n'en aurez pas l'occasion. Je vous épargnerai cette peine. — Est-ce que ma fille est en train de laver? —

1. Mrs. Pardiggle se faisait accompagner dans ses visites de ses nombreux enfants.

Oui, elle est en train de laver. Regardez l'eau. Sentez-la. Voilà ce que nous buvons. Comment la trouvez-vous, et que dites-vous du *gin* à la place ? — Est-ce que ma maison n'est pas sale ? — Oui, elle est sale ; elle est naturellement sale, et naturellement malsaine ; et nous y avons eu cinq enfants sales et malsains, tous morts petits, et tant mieux pour eux, et pour nous par-dessus le marché. — Est-ce que j'ai lu le petit livre que vous avez laissé ? — Non, je n'ai pas lu le petit livre que vous avez laissé. Il n'y a personne ici pour savoir le lire ; et s'il y avait quelqu'un, ce livre ne me conviendrait pas. C'est un livre bon pour un bébé, et je ne suis pas un bébé. Si vous me laissiez une poupée, je ne m'amuserais pas à la dorloter. — Comment je me suis conduit ? — Eh bien ! j'ai été saoul pendant trois jours, et j'aurais été saoul quatre si j'avais eu assez d'argent. — Est-ce que je compte ne jamais aller à l'église ? — Non, je ne compte pas jamais aller à l'église. On ne serait pas flatté de m'y voir, si j'y allais ; le bedeau est trop comme il faut pour moi. — Et comment est-ce que ma femme a attrapé cet œil poché ? — Mais c'est moi qui l'ai fait, et si elle dit que non, c'est une menteuse.

Il avait retiré sa pipe de sa bouche pour dire tout cela ; ensuite il se retourna sur l'autre flanc et se remit à fumer. Mrs. Pardiggle, qui l'avait regardé à travers ses lunettes avec un énergique sang-froid, bien fait, je ne pouvais m'empêcher de le penser, pour augmenter son hostilité, sortit un bon livre comme si c'eût été un bâton de sergent de ville, et mit toute la famille en état d'arrestation. Je veux dire en état d'arrestation religieuse, cela va de soi. Mais le fait n'en était pas moins réel ; elle ressemblait à un inexorable Policeman de la Morale qui allait les mener tous au poste.

Ada et moi, nous étions très mal à l'aise. Nous sentions toutes les deux que nous étions des intruses, que ce n'était pas là notre place ; et toutes les deux nous pensions que Mrs. Pardiggle aurait fait infiniment plus de progrès si elle n'avait pas eu une façon

si mécanique de prendre possession des gens. Les enfants boudaient et ouvraient des yeux effarés; la famille ne nous accordait aucune attention, excepté quand le jeune homme faisait aboyer le chien, ce qui lui arrivait d'ordinaire aux endroits les plus pathétiques de la lecture de Mrs. Pardiggle. Toutes les deux nous sentions avec douleur qu'il y avait entre ces gens et nous une barrière de fer, que notre nouvelle amie ne pouvait enlever. Qui pourrait l'enlever, ou comment, nous ne le savions pas; mais nous savions qu'elle était là. Même ce que la visiteuse lisait et disait nous paraissait mal choisi pour de tels auditeurs, eût-ce été présenté avec toute la modestie et tout le tact du monde. Quant au petit livre auquel l'homme étendu avait fait allusion, nous en primes connaissance plus tard, et Mr. Jarndyce déclara qu'il doutait que Robinson Crusoe eût pu le lire, même s'il n'en avait pas eu d'autre dans son île déserte.

Dans ces conditions, nous fûmes grandement soulagées lorsque Mrs. Pardiggle abandonna la partie. L'homme étendu, tournant de nouveau la tête, dit d'un ton morose :

— Eh bien! Vous avez fini, n'est-ce pas?

— Pour aujourd'hui, en effet, mon ami. Mais je ne suis jamais fatiguée. Je reviendrai vous voir régulièrement à votre tour, répondit Mrs. Pardiggle avec une gaieté démonstrative.

— Pourvu que vous vous en alliez maintenant, dit-il avec un juron, en croisant les bras et en fermant les yeux, vous pouvez faire ce que vous voudrez!

Mrs. Pardiggle, en conséquence, se leva et produisit dans l'étroite chambre une sorte de tourbillon auquel il ne s'en fallut guère que la pipe elle-même n'échappât point. Prenant un de ses jeunes enfants par chaque main, disant aux autres de la suivre de près, et exprimant l'espoir que le briquetier et toute sa maisonnée se seraient améliorés la prochaine fois qu'elle les verrait, elle se dirigea vers une autre maisonnette.....

Elle supposait que nous la suivions ; mais, dès que l'espace fut libre, nous nous approchâmes de la femme assise devant le feu, pour demander si le bébé était malade.

Elle ne regardait que lui, couché dans son giron. Nous avons déjà remarqué qu'en le regardant elle couvrait de la main celui de ses yeux qui n'avait plus sa couleur naturelle, comme si elle eût voulu écarter du pauvre petit toute idée de querelle, de violence et de mauvais traitement.

Ada, dont le tendre cœur était ému par son aspect, se pencha pour toucher son petit visage. Comme elle faisait ce geste, je vis ce qui arrivait et je la tirai en arrière. L'enfant expira.

— O Esther ! s'écria Ada en s'affaissant sur ses genoux près de lui. Regardez ! O Esther, ma chérie, la petite créature ! La douloureuse, la calme, la jolie petite créature ! Que j'ai de chagrin pour elle ! Que j'ai de chagrin pour la mère ! Je n'ai encore jamais vu spectacle si pitoyable ! O bébé ! bébé !

Une compassion, une tendresse comme celle avec laquelle elle se penchait en pleurant et posait sa main sur celle de la mère, aurait été capable d'amollir tout cœur battant sous un sein maternel. La femme d'abord fixa sur elle de grands yeux étonnés, puis fondit en larmes.

A ce moment je pris sur ses genoux le léger fardeau ; je fis ce que je pouvais pour rendre le repos du bébé plus joli et plus doux ; je l'étendis sur une étagère, et le recouvris de mon mouchoir. Nous essayâmes d'encourager la mère et nous murmurâmes à son oreille ce que Notre Sauveur a dit des enfants. Elle ne répondit rien ; mais elle restait assise, pleurant — pleurant beaucoup.

Lorsque je me retournai, je vis que le jeune homme avait fait sortir le chien, et qu'il se tenait debout à la porte, nous regardant du dehors, les yeux secs, mais muet. La fille était muette aussi, assise dans un coin, l'œil à terre. L'homme s'était levé. Il fumait toujours

sa pipe, d'un air de défi, mais il ne disait rien.

Une femme laide, très pauvrement vêtue, se précipita dans la chambre, pendant que je les observais, et vint droit à la mère en disant : — Jenny! Jenny! — A cet appel, la mère se leva et se jeta au cou de la femme.

Celle-ci aussi portait sur le visage et les bras des traces de mauvais traitements. Elle n'avait d'autre grâce que celle que donne la sympathie ; mais pendant qu'elle s'affligeait avec la mère et que ses larmes tombaient, elle n'avait pas besoin de beauté. J'ai dit qu'elle s'affligeait, mais elle ne disait que ces paroles : « Jenny! Jenny! » Tout le reste était dans le ton dont elle les disait.

Je trouvai très touchant de voir ces deux femmes grossières, loqueteuses et battues, si étroitement unies, de voir ce qu'elles savaient être l'une pour l'autre, et comme leur cœur s'attendrissait mutuellement aux dures épreuves de leur vie. Je crois que le meilleur côté de ces êtres nous est presque entièrement caché. Ce que les pauvres sont pour les pauvres, nul ne le sait bien, si ce n'est eux-mêmes et Dieu.

Nous sentîmes qu'il valait mieux nous retirer et ne pas les interrompre. Nous partîmes sans bruit, et sans que personne le remarquât, sauf l'homme. Il était appuyé contre le mur, près de la porte, et, voyant que nous avions à peine la place de passer, il sortit devant nous. Il paraissait ne pas vouloir avoir l'air de le faire à cause de nous, mais nous comprîmes son mouvement, et nous lui dîmes un merci auquel il ne répondit point.

Ada était si affligée tout le long du chemin en revenant à la maison, et Richard, que nous y trouvâmes, fut si malheureux de la voir en pleurs (il me dit, d'ailleurs, à un moment où elle était absente, combien elle était belle même dans cet état), que nous convînmes de repartir à la nuit avec quelques petits secours, et de renouveler notre visite chez le briquetier...

Richard nous accompagna le soir sur le théâtre de notre expédition du matin. Nous eûmes à passer devant un cabaret bruyant, où un tas d'hommes se pressaient autour de la porte. Parmi eux, et se faisant remarquer dans quelque querelle, était le père du petit enfant. A peu de distance de là, nous croisâmes le jeune homme et le chien, couple sympathique. La sœur riait et causait avec d'autres jeunes femmes au coin de la rangée des chaumières ; mais elle parut avoir honte et, à notre passage, s'éloigna d'un autre côté.

Nous laissâmes Richard, notre escorte, en vue de la demeure du briquetier et nous continuâmes seules. En arrivant à la porte, nous vîmes la femme qui avait apporté tant de consolation avec elle, debout sur le seuil, regardant dehors avec inquiétude.

— C'est vous, demoiselles ? dit-elle en un chuchotement. Je guette mon maître. Le cœur me bat. S'il me surprenait hors de la maison, il me tuerait ou il ne s'en faudrait guère.

— Est-ce votre mari que vous voulez dire ? demandai-je.

— Oui, miss, mon maître. Jeanne dort ; elle n'en peut plus. L'enfant n'a guère quitté ses genoux, la pauvre femme, depuis sept jours et sept nuits, excepté quand j'ai pu le prendre une minute ou deux.

Comme elle nous faisait place, nous entrâmes doucement et déposâmes ce que nous avions apporté près du misérable lit où la mère dormait. On n'avait fait aucune tentative pour nettoyer la chambre ; — il semblait que, par nature, tout espoir d'être propre lui fût à jamais interdit ; — mais la petite figure de cire, d'où se dégageait une solennité si haute, avait été arrangée à nouveau et proprement habillée de quelques lambeaux de linge blanc ; et sur mon mouchoir, qui recouvrait encore le pauvre bébé, un petit bouquet d'herbes odoriférantes avait été mis par les mêmes mains rudes et couturées, avec quelle douceur, avec quelle tendresse !

— Le Ciel vous récompense! lui dites-vous. Vous êtes une brave et bonne femme.

— Moi, demoiselles! reprit-elle avec étonnement. Chut, Jenny! Jenny!

La mère avait gémi et remué dans son sommeil. Le son de la voix familière parut la calmer ..

LES TEMPS DIFFICILES

Nous renvoyons pour ce roman (*Hard Times*) à ce que nous avons dit dans l'Introduction. Le morceau qui suit, sur l'enseignement utilitaire, trouverait encore maintenant, en faisant la part de l'exagération que comporte le ton de la satire et de l'humour, son application dans bien des cas.

La seule chose utile.

— Et maintenant des Faits, voilà ce que je veux. N'enseignez à ces garçons et à ces filles rien que des Faits. Des Faits, c'est la seule chose dont on ait besoin dans la vie. Ne plantez rien autre chose et arrachez tout ce qui n'en est pas. Ce n'est que sur des Faits qu'on peut former l'intelligence des animaux raisonnables : rien autre ne leur rendra jamais aucun service. C'est le principe d'après lequel j'éleve mes propres enfants, et c'est d'après ce principe que j'éleve aussi ces enfants. Attachez-vous aux Faits, monsieur !

Le lieu de la scène était une simple salle d'école nue, monotone, à l'air de cave ; et l'index carré du parleur ajoutait de l'énergie à ses observations en soulignant chaque phrase sur la manche du maître d'école. Cette énergie était augmentée encore par un front carré, mur dont les sourcils étaient la base et qui jetait de l'ombre sur deux sombres cavernes où les yeux trouvaient un commode abri. Elle était augmentée par la bouche large, mince et serrée. Augmentée encore par la voix, sans inflexion, sèche et dictatoriale. Augmentée par la chevelure qui se hérissait à la lisière de la tête chauve, semblable à une plantation de sapins qui en garantis-

sait du vent la luisante surface, aussi bossuée que la croûte d'un chausson aux pommes, comme si cette tête avait à peine assez la place de loger les faits rigides emmagasinés en son intérieur. L'obstination marquée dans l'attitude du corps, l'habit à pans carrés, les jambes carrées, les épaules carrées, — que dis-je? la cravate même, habituée à serrer la gorge d'une étreinte intransigeante, comme un fait têtue, — qu'on me passe l'expression, — tout augmentait cette impression d'énergie.

— Dans cette vie, il ne nous faut que des Faits, monsieur, rien que des Faits.

L'homme qui parlait, le maître d'école et la troisième des grandes personnes présentes se reculèrent tous un peu et parcoururent des yeux le plan incliné où étaient rangés en ordre les petits vases prêts à recevoir les grandes jattes de faits dont on allait les remplir jusqu'au bord.

— Thomas Gradgrind, monsieur. L'homme des réalités. L'homme des faits et des chiffres. L'homme qui part du principe que deux et deux font quatre et rien de plus, et à qui il ne faut pas essayer de faire admettre rien de plus. Thomas Gradgrind, monsieur, — Thomas péremptoirement, — Thomas Gradgrind. Avec une règle et des balances et la table de multiplication toujours dans sa poche, monsieur, prêt à peser et à mesurer chaque parcelle de nature humaine, et à vous dire exactement à quoi ça monte. C'est une pure question de chiffres, un cas de simple arithmétique. Vous pouvez espérer faire entrer quelque autre croyance dénuée de sens dans la tête de George Gradgrind, ou d'Augustus Gradgrind, ou de John Gradgrind, ou de Joseph Gradgrind (tous personnages fictifs et non existants), mais dans la tête de Thomas Gradgrind, — non, monsieur!

C'est en des termes semblables que Mr. Gradgrind se présentait toujours, mentalement du moins, soit au cercle de ses connaissances particulières, soit au public

en général. C'est en des termes semblables, sans doute, substituant seulement les mots « garçons et filles » au mot « monsieur », que Thomas Gradgrind se présentait à ces petits pichets rangés devant lui, qu'on devait remplir de faits si à ras.

Et vraiment, pendant que ses yeux ardents lançaient sur eux leur lueur du fond de l'abri caverneux décrit plus haut, il avait l'air d'une sorte de canon chargé jusqu'à la gueule de faits, et tout prêt, dès la première décharge, à faire sauter net ceux qui l'écoutaient hors des régions de l'enfance.

Frères et amis.

(Scène de grève.)

— O mes amis, vous qu'on foule aux pieds, ouvriers de Coketown ! O mes amis et mes compatriotes, esclaves sous la main de fer d'un despotisme écrasant ! O mes amis et compagnons de souffrances, mes compagnons de travail, mes compagnons d'humanité ! Je vous dis que l'heure est venue où nous devons nous rallier les uns autour des autres en un seul Pouvoir uni, et réduire en poussière les oppresseurs qui, depuis trop longtemps, s'engraissent de la dépouille de nos familles, de la sueur de nos fronts, du labeur de nos mains, de la force de nos muscles, des droits glorieux que Dieu créa pour l'Humanité, et des saints et éternels privilèges de la Fraternité !

— Bien ! Écoutez ! écoutez ! écoutez ! Hurrah !

D'autres cris encore, poussés par maintes voix, s'élevèrent de diverses parties de la salle étouffante, pleine d'une foule épaisse et où l'orateur, perché sur une estrade, se déchargeait ainsi de ce qu'il avait en lui d'écume et de fumée. Il s'était, en déclamant, violemment échauffé, et il était aussi enroué qu'il avait chaud. A force de rugir du haut de sa voix sous les lumières flamboyantes du gaz, de fermer les poings, de froncer

les sourcils, de serrer les dents et de battre des bras, il avait, au moment où nous sommes, tant tiré de lui-même qu'il fut obligé de s'arrêter et demanda un verre d'eau.

Pendant qu'il était là debout, tâchant de rafraîchir sa face enflammée en buvant ce verre d'eau, la comparaison entre l'orateur et la foule de visages attentifs tournés vers lui n'était nullement à son avantage. A en juger par le témoignage de la Nature, il n'était guère au-dessus de la masse que par l'estrade où il se tenait. En bien des points d'importance il était essentiellement au-dessous. Il n'était pas si honnête, il n'était pas si viril, il n'avait pas le caractère si bon ; il remplaçait leur simplicité par la ruse ; par la passion, leur sûr et solide bon sens. Mal bâti, les épaules hautes, le front bas, les traits écrasés, empreints d'une habituelle expression d'aigreur, il faisait le plus défavorable contraste, même dans sa toilette hybride, avec l'ensemble de ses auditeurs sous leurs simples habits de travail. Quelque étrange que soit toujours le spectacle d'une assemblée quelconque en train de s'abandonner docilement à la fâcheuse intervention de quelque complaisant personnage, lord ou simple citoyen, que les trois quarts de ses auditeurs ne pourraient, par aucun effort humain, élever hors de son bournier de nullité jusqu'à leur niveau intellectuel, — il était particulièrement étrange, il était même particulièrement douloureux de voir cette foule aux visages sérieux, dont aucun observateur compétent et impartial ne pouvait mettre en doute l'honnêteté foncière, agitée ainsi par un tel meneur.

Bien ! Écoutez, écoutez ! Hurrah ! — La double ardeur de l'attention et de l'intention, manifestée par toutes les physionomies, rendait ce spectacle très impressionnant. Ni insouciance, ni nonchalance, ni vaine curiosité, aucune de ces nombreuses nuances d'indifférence qu'on aperçoit dans toutes les autres assemblées, n'était un seul instant visible ici. Que chacun de ces hommes sentit que sa condition était, d'une manière ou de

l'autre, plus mauvaise qu'elle n'aurait pu l'être; que chacun considérât que le devoir lui incombait de se joindre aux autres en vue de la rendre meilleure; que chacun comprît que son seul espoir était dans son alliance avec les camarades dont il était entouré, et que de cette croyance, juste ou fausse (malheureusement fausse alors), l'ensemble de cette foule fût gravement, profondément, loyalement pénétré, c'est ce qui devait être, pour quiconque consentait à voir ce qui était, aussi évident que les poutres nues du toit et les murs de brique blanchis. Et un tel spectateur n'aurait pu manquer de reconnaître en son cœur que ces hommes, au milieu de leurs illusions mêmes, montraient de grandes qualités, susceptibles d'être utilisées de la meilleure et de la plus heureuse façon; et aussi que prétendre (sur l'autorité d'axiomes absolus, tout tranchants et secs qu'ils soient) qu'ils s'écartaient de la route tracée sans aucune autre cause que leur déraisonnable caprice, c'était prétendre qu'il peut y avoir de la fumée sans feu, la mort sans naissance, une récolte sans semences, quelque chose ou tout produit de rien.

L'orateur s'étant rafraîchi, essuya plusieurs fois de gauche à droite son front rugueux avec son mouchoir plié en tampon, et concentra toutes ses forces revenues en un sarcasme puissant d'amertume et de dédain :

— Mais, ô mes amis, mes frères! ô hommes, hommes d'Angleterre, vous qu'on foule aux pieds, ouvriers de Coketown! que dirons-nous de cet homme — de ce travailleur, puisqu'il faut que je sois dans la nécessité de diffamer ce glorieux nom, — qui, connaissant bien par expérience vos griefs et vos maux, à vous qu'on lèse, à vous la sève et la moelle de ce pays, qui, vous ayant entendus, avec une noble et majestueuse unanimité qui fera trembler les Tyrans, décider de souscrire aux fonds de l'*United Aggregate Tribunal*¹, et de vous

1. Quelque chose comme le Tribunal de la Fédération ouvrière.

conformer aux injonctions de ce Tribunal en vue de vos intérêts, quelles qu'elles puissent être, — que direz-vous, je vous le demande, de ce travailleur, puisqu'il me faut reconnaître que c'en est un, qui, à un tel moment, déserte son poste et vend son drapeau ; qui, à un tel moment, se fait traître, lâche, apostat ; qui, à un tel moment, n'a pas honte de vous faire le couard et humiliant aveu qu'il veut se tenir à l'écart, et qu'il ne *veut pas* être un de ceux qui s'associent dans la vaillante résistance pour la Liberté et pour le Droit ?

L'assemblée était divisée sur ce point. Il y eut des grognements et des sifflets ; mais le sens général de l'honneur était bien trop fort pour permettre la condamnation d'un homme sans l'entendre.

— Sûr, vous avez raison, Slackbridge ! — Faites-le monter ! — Qu'il parle ! — Ces paroles et d'autres semblables se répétaient de beaucoup de côtés. Finalement, une voix forte cria : — L'homme est-il ici ? Si l'homme est ici, Slackbridge, écoutons-le lui-même, au lieu de vous. — Une bordée d'applaudissements accueillit ces mots.

Slackbridge, l'orateur, jeta un regard autour de lui avec un méprisant sourire, et, tendant sa main droite à longueur de bras (suivant la manière de tous les Slackbridges) pour apaiser la mer tonnante, il attendit jusqu'à ce que le silence fût profond.

— O mes amis, hommes comme moi ! dit alors Slackbridge en secouant la tête d'un air de violent mépris ; je ne m'étonne pas que vous, les fils accablés du labeur, vous ne croyiez pas à l'existence d'un tel homme. Mais celui qui vendit son droit d'aïnesse pour un plat de lentilles a existé ; Judas Iscariote a existé ; Castlereagh¹ a existé, et cet homme existe.

Ici, il y eut un moment de presse et de confusion autour de l'estrade, à la fin duquel l'homme, en per-

1. Ce ministre anglais, qui se suicida en 1822, s'était rendu extrêmement impopulaire par ses rigueurs contre les classes ouvrières.

sonne, se tenait debout à côté de l'orateur, devant l'assemblée. Il était pâle, avec quelque émotion sur le visage; — ses lèvres surtout le montraient; mais il restait calme, la main gauche au menton, attendant qu'on l'écoutât. Il y avait un président pour diriger les débats: ce dignitaire prit alors le cas en main.

— Mes amis, dit-il, en vertu de mon office comme votre président, je demande à notre ami Slackbridge, qui met peut-être un peu trop de chaleur dans cette affaire, de s'asseoir à sa place pendant que nous écouterons cet homme, Stephen Blackpool. Vous le connaissez tous, Stephen Blackpool. Vous le connaissez par ses malheurs et par son bon renom.

En même temps, le président lui serra franchement la main, et se rassit. Slackbridge s'assit pareillement, essuyant sa tête brûlante, toujours de gauche à droite, et jamais en sens inverse.

— Mes amis, commença Stephen au milieu d'un calme de mort, j'ai entendu ce qu'on a dit de moi, et il est probable que je ne l'amenderai guère. Mais j'aime mieux que vous entendiez la vérité sur moi-même de mes lèvres plutôt que de celles d'aucun autre, quoique je ne puisse jamais parler devant tant de monde sans être intimidé et troublé.

Slackbridge secouait sa tête comme s'il voulait l'arracher, dans l'amertume de ses sentiments.

— Je suis le seul ouvrier de l'usine de Bonderby, parmi tous les hommes qui y sont, qui ne rentre pas dans les règlements proposés. Je ne peux pas y rentrer. Mes amis, je doute qu'ils vous fassent aucun bien. Ils vous feront du mal, plus probable.

Slackbridge rit, se croisa les bras et fronça les sourcils sarcastiquement.

— Mais ce n'est pas tant pour ça que je me tiens en dehors. Si c'était tout, je rentrerais avec les autres. Mais j'ai mes raisons — les miennes, voyez-vous — pour être empêché, non seulement maintenant, mais toujours, toujours, toute la vie!

Slackbridge sursauta et se trouva debout à côté de lui, grinçant et fumant. — O mes amis, ne vous l'ai-je pas dit? O mes compatriotes, de quoi vous ai-je averti, sinon de cela? Et à quoi ressemble cette conduite de renégat chez un homme sur qui l'on sait que l'inégalité de la loi s'est abattue lourdement? O Anglais, je vous demande à quoi ressemble cette subornation chez l'un de vous, qui consent ainsi à sa ruine et à la vôtre, et à celle de vos enfants et des enfants de vos enfants?

On applaudit un peu; on cria un peu: « Honte sur l'homme! » mais la plus grande partie des auditeurs resta tranquille. Ils regardaient le visage fatigué de Stephen, rendu plus pathétique par les émotions intimes qu'il reflétait; et, dans la bonté de leur nature, ils étaient plus chagrins qu'indignés.

— C'est le métier de ce Délégué de parler, dit Stephen; il est payé pour, et il connaît son ouvrage. Qu'il s'y tienne. Qu'il ne s'inquiète pas de ce que j'ai eu à supporter. Ça ne le regarde pas. Ça ne regarde personne que moi.

Il y avait une convenance, pour ne pas dire une dignité, dans ces paroles, qui rendit l'auditoire encore plus tranquille et attentif. La même voix forte cria: — Slackbridge, laisse l'homme parler et retiens ta langue. — Alors il se fit dans la salle un silence merveilleux.

— Mes frères, dit Stephen, dont la voix basse s'entendait distinctement; mes compagnons de travail, — car vous êtes cela pour moi, mais pas, à ma connaissance, pour ce délégué, ici, — je n'ai qu'un mot à dire, et je n'en pourrai dire davantage quand je devrais parler jusqu'au jour. Je sais très bien tout ce qui m'attend. Je sais très bien que vous êtes tous décidés à n'avoir plus rien à faire avec un homme qui n'est pas avec vous dans cette question. Je sais très bien que, si j'étais étendu sur la route, vous trouveriez juste de passer à côté de moi, comme si j'étais un étranger et un inconnu. Avec ce que j'ai, il faut que je m'arrange de mon mieux

— Stephen Blackpool, dit le président en se levant, pense-y encore, pense-y encore une fois, avant d'être évité par tous nos amis.

Il y eut un murmure universel dans le même sens, bien que personne n'articulât un mot. Tous les yeux étaient fixés sur la figure de Stephen. En se repentant de sa détermination, il aurait enlevé un poids de dessus leurs esprits à tous. Il regarda autour de lui et reconnut qu'il en était ainsi. Pas un grain de colère contre eux n'était dans son cœur; il les connaissait bien plus profondément que leurs faiblesses et leurs malentendus de surface, comme un compagnon de travail seul pouvait les connaître.

— J'y ai déjà pensé plus d'un brin, monsieur. Je ne peux pas rentrer, simplement. Il faut que j'aille dans mon chemin, devant moi. Il me faut prendre congé de tous ici.

Il leur fit une sorte de révérence en élevant les bras, et il resta un moment dans cette attitude, sans parler, jusqu'à ce qu'ils se fussent lentement écartés de lui.

— Nombreux, les mots agréables que nous avons échangés, moi et quelques-uns de ceux qui sont ici; nombreux, les visages que je vois ici et que j'ai vus pour la première fois lorsque j'étais jeune et le cœur plus léger que maintenant. Je n'ai jamais eu de querelle avant, depuis que je suis né, avec aucun de mes égaux; Dieu sait que je n'en ai pas maintenant dont je sois la cause. Vous m'appellerez traître et le reste, — vous, je veux dire, — s'adressant à Slackbridge; mais il est plus facile d'appeler que de prouver. Aussi, laissons cela.

Il s'était avancé d'un ou deux pas pour descendre de l'estrade, lorsqu'il se rappela quelque chose qu'il n'avait pas dit; il revint.

— Peut-être, fit-il en tournant lentement son visage ridé à droite et à gauche, comme pour s'adresser individuellement à chacun dans l'auditoire, à ceux qui étaient près et à ceux qui étaient loin, — peut-être, lorsque cette question sera soulevée et discutée, y aura-

t-il une menace de quitter si l'on me laisse travailler parmi vous. J'espère mourir avant que ce moment arrive, et je travaillerai isolé parmi vous, à moins qu'il n'arrive; — véritablement, je dois le faire, mes amis; non pas pour vous braver, mais pour vivre. Je n'ai que mon travail pour vivre; et où pourrais-je jamais aller, moi qui travaille, depuis que je suis haut comme ça, dans Coketown, ici? Je ne me plains pas d'être mis de côté, d'être rejeté et dédaigné dorénavant; mais j'espère qu'on me laissera travailler. S'il me reste encore un droit, mes amis, je pense que c'est celui-là.

Pas un mot ne fut prononcé. Pas un bruit ne se fit entendre dans l'édifice, que le léger frôlement des hommes se reculant un peu des deux côtés pour laisser, au milieu de la salle, un passage à l'homme à la camaraderie duquel ils s'étaient tous obligés à renoncer. Sans regarder personne, allant son chemin avec une humble fermeté qui ne prétendait rien et ne cherchait rien, la tête chargée de tous ses ennuis, le vieux Stephen quitta la place.

Alors Slackbridge, qui, pendant tout le temps de cette déclaration, avait tenu son bras éloquent étendu comme s'il réprimait, avec une infinie sollicitude et grâce à un merveilleux pouvoir moral, les véhémentes passions de la multitude, s'appliqua à en exciter l'ardeur. — Le Romain Brutus n'a-t-il pas, ô mes compatriotes de Grande-Bretagne, condamné son fils à mort, et les mères spartiates, ô mes amis pour qui la victoire est proche, n'ont-elles pas poussé leurs fils fugitifs sur la pointe des épées ennemies? N'était-ce donc pas le devoir sacré des hommes de Coketown, les yeux fixés sur leurs ancêtres, soutenus du monde qui les admire et de leur postérité qui les suit, de jeter les traîtres hors des tentes qu'ils ont plantées, dans une cause sainte et divine? Les vents du ciel répondaient: Oui, et portaient ce Oui à l'est, à l'ouest, au nord et au sud. Et, par conséquent, trois acclamations pour l'*United Aggregate Tribunal!*

Slackbridge fit le chef de file et donna le signal. Cette multitude de visages incertains de gens dont la conscience est un peu blessée se rassérénèrent au bruit et reprirent en chœur. Les sentiments particuliers doivent céder devant la cause commune. Hurrah ! Le toit vibrerait encore de ces acclamations lorsque l'assemblée se dispersa.

C'est ainsi que, simplement et facilement, Stephen Blackpool tomba dans la plus isolée des existences, une existence de solitude au milieu d'une foule familière. L'homme qui, dans un pays étranger, cherche sur des milliers de visages un regard sympathique sans le trouver jamais, est en gaie compagnie en comparaison de celui qui passe chaque jour devant dix figures qui se détournent et qui naguère étaient des visages amis.

La chute.

L'épisode suivant montre un des résultats de la doctrine de Mr. Gradgrind : l'éducation par les faits.

Mr. Gradgrind écrivait dans sa chambre... Le tonnerre roulait au lointain et la pluie se déversait comme un déluge, lorsque la porte s'ouvrit. Il tourna la tête de devant sa lampe sur la table, et vit avec stupéfaction sa fille aînée.

— Louisa !

— Père, j'ai besoin de vous parler.

— Qu'y a-t-il ? Quel air étrange ! Et, juste Ciel ! dit Mr. Gradgrind de plus en plus étonné ; êtes-vous venue ici sous cet orage ?

Elle porta ses mains à sa robe, comme si elle n'en était pas bien sûre. — Oui, fit-elle. Puis elle se découvrit la tête, et, laissant manteau et capuchon tomber où ils pouvaient, elle resta debout à le regarder, si décolorée, si échevelée, si pleine de défi et de désespoir qu'elle lui fit peur.

— Qu'est-ce? Je vous en conjure, Louisa, dites-moi ce qu'il y a.

Elle se laissa choir sur une chaise devant lui, et lui mit sa main froide sur le bras.

— Père, c'est vous qui m'avez instruite dès le berceau?

— Oui, Louisa.

— Je maudis l'heure où je naquis pour une telle destinée.

Il la regarda, incertain et épouvanté, répétant d'un air hagard : — Elle maudit l'heure?... maudit l'heure?

— Comment avez-vous pu me donner la vie, et m'enlever toutes les inappréciables choses qui l'élèvent au-dessus d'une mort consciente? Où sont les grâces de mon âme? Où sont les sentiments de mon cœur? Qu'avez-vous fait, ô père, qu'avez-vous fait du jardin qui aurait dû fleurir un jour dans ce grand désert qui est ici.

Elle se frappait la poitrine de ses deux mains.

— S'il y avait été jamais, les cendres en suffiraient à me sauver du vide dans lequel sombre ma vie entière. Je n'avais pas l'intention de dire cela; mais, père, vous vous rappelez la dernière conversation que nous avons eue dans cette chambre?

Il était tellement peu préparé à ce qu'il entendait que ce fût avec difficulté qu'il répondit : — Oui, Louisa.

— Ce qui m'est monté aux lèvres tout à l'heure me serait monté aux lèvres alors, si vous m'aviez accordé un moment d'aide. Je ne vous fais pas de reproche, père. Ce que vous n'avez jamais nourri en moi, vous ne l'avez jamais nourri en vous-même; mais, oh! si vous l'aviez seulement fait autrefois, il y a longtemps, ou si seulement vous m'aviez négligée, quelle meilleure, quelle plus heureuse créature je serais aujourd'hui!

En entendant cela, après tout ses soins, il inclina sa tête sur sa main et gémit tout haut.

— Père, si vous aviez su, la dernière fois que nous étions ici ensemble, ce que je craignais tout en lut-

tant contre, — car ç'a été ma tâche depuis ma petite enfance de lutter contre toute inspiration naturelle qui s'élevait dans mon cœur; si vous aviez su qu'il restait encore, attardées en mon sein, des sensibilités, des affections, des faiblesses capables d'être changées par la tendresse en une force défiant tous les calculs que l'homme ait jamais faits, et aussi étrangère à son arithmétique que l'est son Créateur, — m'auriez-vous donnée au mari que je suis maintenant sûre de haïr?

Il dit : — Non. Non, ma pauvre enfant.

— M'auriez-vous condamnée, à n'importe quel moment, au froid glacial et flétrissant qui m'a endurcie et perdue? M'auriez-vous dérobé — pour n'en enrichir personne, uniquement pour ajouter à la désolation de ce monde — la portion immatérielle de ma vie, le printemps et l'été de ma foi, le refuge contre ce qui est sordide et mauvais dans les choses réelles qui m'entourent, l'école où j'aurais appris à être plus humble et plus confiante vis-à-vis de ces choses, et, dans ma petite sphère, à espérer les rendre meilleures!

— Oh! non, non. Non, Louisa.

— Pourtant, père, si j'avais été aveugle comme un caillou, si j'avais cherché ma route à tâtons avec mes doigts et que j'eusse été libre, en reconnaissant les formes et les surfaces des choses, d'exercer un peu mon imagination, j'aurais été un million de fois plus sage, plus heureuse, plus aimante, plus contente, plus innocente et plus humaine dans toutes les bonnes acceptions du mot, que je ne le suis avec les yeux que j'ai. Maintenant, écoutez ce que je suis venue dire.

Il s'avança pour la soutenir de son bras. Comme elle se levait en même temps, ils se trouvèrent debout tout près l'un de l'autre, elle une main sur son épaule, le regardant fixement en face.

— Avec, en moi, père, une faim et une soif qui n'ont jamais été un moment apaisées, avec un ardent élan vers une région où les règles, les chiffres et les

définitions ne fussent pas complètement absolus, j'ai grandi, luttant à chaque pouce de mon chemin.

— Je n'ai jamais su que vous étiez malheureuse, mon enfant.

— Père, je l'ai toujours su, moi. Dans ce combat, mon bon ange, repoussé et meurtri, je l'ai presque changé en démon. Ce que j'ai appris m'a laissée révoquant en doute, refusant de croire, méprisant, regrettant ce que je n'ai pas appris ; et ma lugubre ressource était de penser que la vie s'en irait bientôt, et que rien en elle ne pouvait valoir la peine et l'ennui d'une dispute.

— Vous, si jeune, Louisa ! fit-il avec pitié.

— Moi, si jeune. Dans ces conditions, père, — car je vous montre maintenant, sans crainte ni flatterie, l'état de mort ordinaire à mon esprit tel que je le connais, — vous m'avez proposé un mari. Je l'ai pris. Je n'ai jamais, vis-à-vis de lui ou de vous, fait semblant de l'aimer. Je savais, et vous saviez, père, et il savait que je ne l'aimais pas. Ce n'était pas de ma part indifférence complète, car j'avais l'espoir d'être agréable et utile à Tom¹. Je m'étais évadée ainsi en une course insensée vers quelque chose de visionnaire, et j'ai découvert lentement combien c'était insensé, en effet. Mais Tom a été l'objet de toute la pauvre tendresse de ma vie ; peut-être l'est-il devenu parce que je savais si bien avoir pitié de lui. Cela importe peu maintenant, sauf que cela peut vous disposer à voir d'un œil plus indulgent ses erreurs.

Comme son père la tenait dans ses bras, elle mit l'autre main sur son autre épaule et, le regardant toujours fixement en face, elle continua :

— Quand je fus irrévocablement mariée, il y eut révolte contre ce lien, — le vieux combat, rendu farouche par toutes ces causes de disparité qui naissent de deux natures personnelles, et que, pour moi, jamais les lois

1. Son jeune frère, qui a volé la caisse de son mari.

générales ne régleront ni ne détermineront, père, tant qu'elles ne seront pas capables de montrer à l'anatomiste où enfoncer son couteau pour pénétrer dans les secrets de mon âme.

— Louisa! dit-il, d'une voix qui implorait; car il se rappelait bien ce qui s'était passé entre eux dans leur dernière entrevue.

— Je ne vous fais pas de reproche, père; je ne me plains pas. Je suis ici pour un autre objet.

— Que puis-je faire, enfant? Demandez-moi ce que vous voudrez.

— J'y viens. Père, le hasard a alors jeté sur mon chemin une nouvelle connaissance : un homme d'une espèce dont je n'avais pas l'expérience, habitué au monde, léger, poli, de manières aisées, ne s'en faisant point accroire, avouant sur toute chose la basse estimation que j'avais à demi peur d'en former en secret, me faisant sentir presque immédiatement, bien que je ne sache pas comment ni par quels degrés, qu'il me comprenait et lisait mes pensées. Je ne pouvais distinguer qu'il fût pire que moi. Il semblait y avoir une proche affinité entre nous. Je me demandais seulement comment il pouvait valoir la peine, pour un homme qui ne tenait à rien autre, de tenir tant à moi.

— A vous, Louisa!

Son père aurait instinctivement relâché son étreinte s'il n'avait senti qu'elle était à bout de forces, et s'il n'avait vu le feu sauvage qui se dilatait dans ses yeux, dont le regard fixe était posé sur lui.

— Je ne dis rien de la façon dont il se créa des droits à ma confiance. Il importe très peu comment il la gagna. Mais il la gagna, père. Ce que vous savez de l'histoire de mon mariage, il ne tarda pas à le savoir tout aussi bien.

Le visage de son père était d'un blanc de cendre; il la tenait en ses deux bras.

— Je n'ai pas fait pis, je ne vous ai pas déshonoré; mais, si vous me demandez si je l'ai aimé, ou si je

l'aime, je vous le dis clairement, père, cela se peut. Je ne sais pas.

Elle retira subitement les mains des épaules de son père et les pressa toutes deux contre son sein, tandis que sur son visage, qui ne se ressemblait plus à lui-même, et dans toute sa personne, redressée, résolue d'aller, par un dernier effort, jusqu'au bout de ce qu'elle avait à dire, les sentiments longtemps réprimés éclataient sans frein.

— Ce soir, en l'absence de mon mari, il a été auprès de moi, me déclarant qu'il m'aimait. A cette minute, il m'attend, car je n'ai pu me soustraire à sa présence par un autre moyen. Je ne sache pas que je sois fâchée, ni que j'aie honte, ni que je sois rabaissée dans ma propre estime. Tout ce que je sais, c'est que votre philosophie et votre enseignement ne me sauveront pas. Maintenant, père, c'est vous qui m'avez amenée là. Sauvez-moi par d'autres moyens !

Il resserra son étreinte à temps pour l'empêcher de s'affaisser sur le parquet, mais elle cria d'une voix terrible : « Je meurs si vous me tenez ! Laissez-moi tomber à terre ! ». Et il la déposa là, et il vit l'orgueil de son cœur et le triomphe de son système gisant, tacite, à ses pieds.

LA PETITE DORRIT

C'est encore la prison pour dette qui fait ici le fond du tableau, comme dans *David Copperfield*, avec Mr. Micawber. Mais, cette fois, la peinture de la Marshalsea est plus complète et les choses qui s'y passent plus émouvantes. Ce n'est pas, d'ailleurs, en dehors de l'intérêt de la fiction même, ce qu'il y a de plus original dans ce roman. Les chapitres sur les lenteurs, les fins de non-recevoir, l'impéritie calculée et soigneusement entretenue de l'Administration en Angleterre en sont la partie la plus neuve et peut-être la plus remarquable. C'est à ces chapitres que nous faisons ce premier emprunt.

Le ministère des Circonlocutions

Le ministère des Circonlocutions était (comme chacun le sait sans qu'on le lui dise) le plus important département du gouvernement. Aucune affaire publique d'aucune sorte ne pouvait se faire d'aucune façon, en aucun temps, sans l'assentiment du ministère des Circonlocutions. Il avait le doigt dans le plus gros pâté comme dans la plus petite tarte du banquet public. Rendre la justice la plus évidente et redresser le tort le plus évident étaient choses également impossibles sans l'autorité expresse du ministère des Circonlocutions. Si un nouveau Complot des Poudres avait été découvert une demi-heure avant d'allumer la mèche, personne n'aurait eu le droit de sauver le Parlement avant qu'une dizaine de commissions, un demi-boisseau de minutes, plusieurs sacs de mémorandums officiels et de quoi remplir un caveau de famille de correspondance sans grammaire, fussent venus du ministère des Circonlocutions.

Ce glorieux établissement était entré en ligne de bonne heure, lorsque l'unique et sublime principe qui implique l'art difficile de gouverner un pays avait été pour la première fois révélé aux hommes d'État. Il s'était trouvé au premier rang pour étudier cette brillante révélation et pour en porter la lumineuse influence dans tout l'ensemble des agissements officiels. Quoi qu'il fallût faire, le ministère des Circonlocutions devançait tous les autres départements de l'administration publique dans l'art de voir *comment ne pas le faire*.

Grâce à la délicatesse de cette vision, grâce au tact avec lequel invariablement il en usait, et grâce au génie avec lequel il y conformait toujours son action, le ministère des Circonlocutions avait fini par dominer toutes les branches de l'Administration publique, et la condition du public avait fini par être — ce qu'elle était.

Il est vrai que le *comment ne pas le faire* était la grande étude, le grand objet de toutes les branches de l'Administration et de tous les politiciens de profession tout autour du ministère des Circonlocutions. Il est vrai que chaque nouveau premier ministre et chaque nouveau gouvernement, arrivant au pouvoir parce qu'ils avaient soutenu qu'il était nécessaire de faire ceci ou cela, n'étaient pas plus tôt arrivés qu'ils tendaient toutes leurs facultés pour découvrir *comment ne pas le faire*. Il est vrai que, dès le moment qu'une élection générale était passée, chaque élu, qui avait vociféré sur les *hustings*¹ parce que ceci ou cela n'avait pas été fait, et qui avait demandé aux amis de l'honorable gentleman du parti opposé, avec menace de le mettre en accusation, de lui dire pourquoi ce n'avait pas été fait, et qui avait affirmé que ce devait être fait, et qui avait pris l'engagement d'honneur que ce serait fait,

1. Les estrades des réunions publiques en plein air, en temps d'élection.

commençait à chercher dans sa tête *comment on pourrait s'y prendre pour que ce ne se fit pas*. Il est vrai que les débats des deux Chambres du Parlement, d'un bout à l'autre de la session, tendaient uniformément à une délibération prolongée sur ce point : *Comment ne pas le faire*. Il est vrai que le discours du trône, à l'ouverture de la session, disait virtuellement : « *My Lords et Gentlemen*, vous avez une masse considérable de besogne à faire, et il vous plaira de vous retirer dans vos chambres respectives et de discuter *comment ne pas la faire*. » Il est vrai que le discours du trône, à la clôture de la session, disait virtuellement : « *My Lords et Gentlemen*, vous avez, pendant plusieurs mois laborieux, étudié avec une grande fidélité et un grand patriotisme *comment ne pas le faire*, et vous l'avez trouvé ; en appelant les bénédictions de la Providence sur la moisson (naturelle, non politique), je vous congédie maintenant. » Tout ceci est vrai, mais le ministère des Circonlocutions allait plus loin.

C'est que le ministère des Circonlocutions allait mécaniquement, tous les jours, maintenant en mouvement ce rouage merveilleux, complet en lui-même, du *comment ne pas le faire*. C'est que le ministère des Circonlocutions tombait sur tout fonctionnaire public mal avisé qui allait *le faire*, ou qui paraissait, par suite de quelque surprenant accident, courir un danger lointain de *le faire*, avec une note, un memorandum, une lettre d'instruction qui l'éteignait tout net. C'était cet esprit d'initiative nationale, propre au ministère des Circonlocutions, qui l'avait graduellement amené à avoir à toucher à tout. Mécaniciens, physiciens, soldats, matelots, pétitionneurs, auteurs de mémoires, gens ayant des griefs, ceux qui voulaient les prévenir et ceux qui voulaient les redresser, tripoteurs et tripotés, gens qui ne pouvaient obtenir la récompense de leur mérite et gens qui ne pouvaient obtenir la punition de leur démérite, tous indistinctement

étaient couchés dans le papier grand format du ministère des Circonlocutions.

Bien des personnes s'étaient perdues dans le ministère des Circonlocutions. Des infortunés, lésés dans leurs droits, ou munis de projets pour le bien général (et il aurait mieux valu pour ceux-ci être lésés tout d'abord que de choisir cette recette bien anglaise, amère, mais infaillible, pour l'être plus tard), qui, lentement et avec angoisse, avaient traversé tant bien que mal d'autres administrations publiques, bousculés dans celle-ci, exploités par celle-là et évasivement écartés par l'autre suivant la règle, étaient à la fin renvoyés au ministère des Circonlocutions et ne reparaissaient plus jamais à la lumière du jour. Les conseils siégeaient dessus, les secrétaires minutaient dessus, les commissaires caquetaient dessus, les commis les enregistraient, les inscrivaient, les pointaient, les étiquetaient, et eux fondaient et disparaissaient. Bref, toutes les affaires du pays passaient par le ministère des Circonlocutions, excepté les affaires qui n'en sortaient jamais; et le nom de celles-ci était Légion.

Quelquefois des esprits chagrins attaquaient le ministère des Circonlocutions. Quelquefois il y avait à son sujet des questions parlementaires posées, et même des motions parlementaires, ou des menaces de motions parlementaires, portées par des démagogues assez bas et assez ignorants pour tenir que la vraie formule de gouvernement était *comment le faire*. Alors le noble lord, ou le très honorable gentleman dans les attributions duquel rentrait la défense du ministère des Circonlocutions mettait une orange dans sa poche, et profitait de l'occasion pour livrer une bataille rangée. Il se présentait devant la Chambre en tapant la table du plat de la main, pour combattre l'honorable gentleman pied à pied. Il était là pour dire à l'honorable gentleman que le ministère des Circonlocutions, non seulement n'était pas blâmable en la matière, mais qu'il était louable en

la matière, qu'en la matière il méritait d'être porté aux cieux. Il était là ensuite pour dire à l'honorable gentleman que, bien que le ministère des Circonlocutions eût invariablement raison, totalement raison, il n'avait jamais eu si bien raison qu'en la matière. Ensuite il était là pour dire à l'honorable gentleman qu'il eût été plus à son honneur, plus à son crédit, plus en faveur de son bon goût, de son bon sens, et plus d'accord avec la moitié du dictionnaire des lieux communs, de laisser le ministère des Circonlocutions tranquille et de n'avoir jamais abordé la question. Ensuite il tenait l'œil fixé sur un souffleur ou répétiteur du ministère des Circonlocutions, assis au-dessous de la barre, et il réduisait l'honorable gentleman en bouillie avec l'exposé de la question fourni par le ministère attaqué. Et, quoiqu'il arrivât toujours de deux choses l'une, ou bien que le ministère des Circonlocutions n'avait rien à dire et le disait, ou bien qu'il avait à dire quelque chose dont le noble lord, ou le très honorable gentleman gâtait la moitié et oubliait l'autre, les votes d'une majorité accommodante proclamaient toujours immaculé le ministère des Circonlocutions.

Grandeur et chute de Mr. Merdle.

Mr. Merdle était immensément riche; c'était un homme prodigieux dans ses entreprises, un Midas sans les oreilles, qui changeait tout ce qu'il touchait en or. Il était bon dans tout, depuis la banque jusqu'à la bâtisse. Il était au Parlement, cela va de soi. Il était de la Cité, nécessairement. Il était Président de ceci, Administrateur de cela, Directeur d'autre chose. Les personnages qui avaient le plus de poids disaient aux lanceurs de projets : — Et maintenant, quels noms avez-vous? Avez-vous Merdle? — Et si la réponse était négative, ils disaient : — Alors, je ne vous regarde même pas.

Cet homme puissant et fortuné avait, quelque quinze ans auparavant, pourvu d'un nid de satin rouge et d'or un vaste sein de femme, à qui il fallait énormément d'espace pour loger une très petite sensibilité. Ce n'était pas un sein où reposer, mais c'était un sein de premier ordre pour y suspendre des bijoux. Mr. Merdle avait besoin de quelque chose pour y suspendre des bijoux, et c'est à cette fin qu'il l'avait acheté. Storr et Mortimer¹ auraient pu se marier d'après la même spéculation.

Comme toutes ses autres spéculations, celle-ci était bonne, et réussit. Les bijoux s'exhibaient à leur plus grand, à leur plus riche avantage. Ce sein, évoluant dans la société avec les bijoux y étalés, attirait l'admiration générale. La société approuvant, Mr. Merdle était satisfait. C'était le plus désintéressé des hommes; il faisait tout pour la société, et de tous ses gains et de toutes ses peines il tirait pour lui-même aussi peu qu'un homme pût le faire.

C'est-à-dire qu'il est à supposer qu'il en tirait tout ce qu'il lui fallait; car ses richesses illimitées lui en donnaient le pouvoir. Mais le désir qui, chez lui, dominait tout le reste était de satisfaire la société (quoi que ce nom désignât d'ailleurs), et il acceptait comme un tribut qu'il devait payer toutes les traites qu'elle tirait sur lui. Il ne brillait pas en compagnie; il n'avait pas grand'chose à dire; c'était un homme réservé, avec une large tête penchée et vigilante, des joues de cette couleur particulière, rouge terne, plutôt passée que fraîche, et une certaine expression de gêne aux poignets de son habit, comme s'ils eussent été dans sa confiance et qu'ils eussent des raisons pour désirer cacher ses mains. Dans le peu qu'il disait, il était assez agréable; simple, d'une simplicité que la confiance publique et privée rendait forte, et tenant énergiquement à ce que tout le monde montrât en tout une extrême déférence à la Société.

Dans cette même Société (si tant est que ce fût elle qui

1. Grands bijoutiers de Londres.

venait à ses diners ou aux réceptions et concerts de Mrs. Merdle), il paraissait ne s'amuser guère, et on le trouvait la plupart du temps contre les murs ou derrière les portes. De même, quand il sortait pour y aller, au lieu de la recevoir chez lui, il paraissait un peu fatigué, et, somme toute, plutôt disposé à se mettre au lit; mais il la cultivait toujours néanmoins; il s'y montrait toujours, et toujours il y prodiguait l'argent avec la plus grande libéralité.

[Après un grand dîner, dans Harley Street, chez Mr. Merdle, où l'Église, la Cour, le Commerce, l'Armée, la Marine, le Barreau, la Science, sont brillamment représentés, tous les invités se rendent au salon. Mr. Merdle les suit lentement et se perd dans le flot qui monte l'escalier d'honneur.]

Parmi les grands personnages de cette soirée était un médecin fameux, qui connaissait tout le monde et que tout le monde connaissait. En entrant, près de la porte, il avisa Mr. Merdle qui prenait son thé dans un coin, et il lui toucha le bras.

Mr. Merdle tressaillit. — Ah! c'est vous!

— Un peu mieux aujourd'hui?

— Non, dit Mr. Merdle, je ne vais pas mieux.

— Dommage que je ne vous aie pas vu ce matin. Venez chez moi demain, je vous en prie, ou laissez-moi venir chez vous.

— Bien! répliqua-t-il. Je ferai arrêter ma voiture à votre porte demain en passant.

Le représentant du Barreau et le représentant de l'Église avaient été tous deux témoins de ce court dialogue, et comme le mouvement de la foule emportait Mr. Merdle, ils firent leurs remarques au Médecin. L'Avocat dit qu'il y avait un certain point de tension mentale au delà duquel personne ne pouvait aller; que ce point variait avec les différences dans la texture du cerveau et avec les particularités de la constitution, comme il avait eu l'occasion de le noter chez plusieurs de ses doctes confrères; mais que, le point de résistance

passé, ne fût-ce que d'une ligne, la dépression et la dyspepsie s'ensuivaient. Pour ne pas faire intrusion dans les mystères sacrés de la médecine, il supposait maintenant (le corps penché et le lorgnon à l'œil, comme s'il persuadait le jury) que c'était le cas de Merdle? — L'Évêque dit que, lorsqu'il était jeune homme, ayant contracté, pendant une courte période, l'habitude d'écrire ses sermons le samedi, habitude que tous les jeunes nourrissons de l'Église devraient diligemment éviter, il avait fréquemment éprouvé de la dépression provenant, supposait-il, d'une intelligence surchargée; et dans ce cas, le jaune d'un œuf frais, battu par la brave femme chez laquelle il logeait en ce temps-là avec un verre de bon *sherry*, de la muscade et du sucre en poudre, agissait comme un charme. Sans avoir la présomption d'offrir un remède si simple à la considération d'un si profond professeur du grand art de guérir, il s'aventurait à s'informer si, l'effort étant dû à des excès de calculs compliqués, les esprits ne pourraient pas (humainement parlant) récupérer leur ton au moyen d'un stimulant à la fois doux et généreux?

— Oui, dit le médecin, oui, vous avez tous les deux raison. Mais je peux aussi bien vous dire qu'il m'est impossible de trouver quelque chose qui n'aille pas chez Mr. Merdle. Il est constitué comme un rhinocéros; il digère comme une autruche et est concentré comme une huitre. Quant aux nerfs, Mr. Merdle est d'un tempérament froid, et ce n'est pas un homme sensible; il est, dirais-je, à peu près aussi invulnérable qu'Achille. Qu'un tel homme se suppose malade sans raison, cela peut vous paraître étrange. Mais je n'ai rien trouvé qui n'aille pas chez lui. Il peut avoir quelque mal mystérieux profondément situé. Je ne saurais dire. Je dis seulement que, jusqu'à présent, je ne l'ai pas découvert...

Le mal de Mr. Merdle! La société et lui avaient tant d'intérêts communs dans tout le reste qu'il est difficile d'imaginer que son mal, s'il en avait un, fût une affaire uniquement personnelle à lui. Avait-il réellement ce mal

mystérieux et profondément situé, et quelque docteur finit-il par le découvrir? — Patience!...

Le nom fameux de Merdle devenait chaque jour plus fameux dans le pays. Personne ne savait que ce Merdle de si haute renommée eût jamais fait un bien quelconque à n'importe qui, vivant ou mort, ou à n'importe quoi sur terre; personne ne savait qu'il eût en lui aucune sorte de puissance d'action ou d'expression ayant jamais jeté, au profit d'un être quelconque, le plus faible rayon de lumière, ne fût-ce qu'un rayon de chandelle d'un liard, sur un des sentiers quelconques de devoir ou de divertissement, de peine ou de plaisir, de fatigue ou de repos, de réalité ou de fantaisie, qui se multiplient dans le labyrinthe où piétinent les fils d'Adam; personne n'avait la plus petite raison de supposer que l'argile dont cet objet d'adoration était fait fût autre que l'argile la plus commune, ayant à entretenir en elle une flamme aussi chargée d'impuretés que celles qui empêchent les autres effigies humaines de tomber en pièces. Tout le monde savait (ou croyait savoir) qu'il avait acquis d'immenses richesses, et, pour cette raison seule, se prosternait devant lui, avec plus de dégradation et moins d'excuses que le plus noir sauvage qui rampe hors de son terrier pour se concilier, sous forme de bûche ou de reptile, le dieu de son âme enveloppée de ténèbres...

[Un soir, on trouve Mr. Merdle mort dans une baignoire de bains publics, ayant à côté de lui un flacon de laudanum vide et un canif dont il s'est tranché la veine jugulaire. Dans son portefeuille, un papier plié en deux contient en quelques mots les causes de son suicide.]

Le bruit de la mort du grand homme se répandit avec une étonnante rapidité. D'abord il était mort de toutes les maladies connues et de plusieurs autres affections toutes neuves, inventées aussi vite que la Lumière court, pour répondre aux exigences de l'occasion. Il cachait une hydropisie depuis sa petite en-

fance ; son grand-père lui avait laissé en héritage un château d'eau dans la poitrine ; on lui faisait une opération tous les matins depuis dix-huit ans de sa vie ; il était sujet à ce que des veines importantes fissent explosion dans son corps à la façon d'un feu d'artifice ; il avait quelque chose aux poumons, il avait quelque chose au cœur, il avait quelque chose au cerveau. Cinq cents personnes qui s'étaient assises à déjeuner sans être en rien informées de l'affaire, croyaient, avant d'avoir fini de manger, savoir particulièrement et personnellement que le médecin avait dit à Mr. Merdle : « Il faut vous attendre à vous en aller, quelque jour, comme la mouchure d'une chandelle », ou encore que Mr. Merdle avait dit au médecin : « On ne meurt qu'une fois ». Vers les onze heures, dans la matinée, quelque chose au cerveau était devenu la théorie favorite ; et vers midi ce quelque chose était nettement attribué au « Surmenage ».

Le Surmenage satisfaisait si entièrement l'esprit public et semblait mettre tout le monde tellement à l'aise, que cela aurait pu durer toute la journée, si l'Avocat n'avait pas exposé le réel état des choses devant la Cour à neuf heures et demie. Ce qui fit que l'on commença vers une heure à chuchoter couramment dans tout Londres que Mr. Merdle s'était tué. Le Surmenage, toutefois, loin d'être renversé par cette découverte, devint favori plus que jamais. Tout le monde se mit à moraliser sur le Surmenage dans toutes les rues. Tous ceux qui avaient essayé de gagner de l'argent et qui n'en avaient pas été capables disaient : — Là, vous y êtes ! Vous ne vous appliquez pas plus tôt à la poursuite de la richesse, que vous vous donnez du Surmenage. — Les oisifs profitaient de l'occasion d'une manière analogue : — Voyez, disaient-ils, à quoi vous aboutissez en travaillant, travaillant, travaillant ! Vous vous obstinez à travailler, vous exagérez le travail ; le Surmenage se produit et c'en est fait de vous ! — Cette considération était très puis-

sante en bien des quartiers, mais nulle part davantage que parmi les jeunes employés et associés qui n'avaient jamais couru le moindre risque d'exagérer leurs efforts. Ceux-ci déclaraient d'une seule voix, en toute componction, qu'ils espéraient bien ne jamais oublier cet avertissement tant qu'ils vivraient, et qu'ils régleraient leur conduite de façon à écarter le Surmenage et à se conserver maintes années, pour la consolation de leurs amis.

Mais vers l'heure où la Bourse est le plus animée, le Surmenage commença à décliner, et d'effrayants murmures à circuler aux quatre points cardinaux. D'abord ils étaient faibles, et n'allaient pas au delà d'un doute sur le sujet de savoir si la richesse de Mr. Merdle se trouverait être aussi ample qu'on l'avait supposé ; s'il n'y aurait pas momentanément de la difficulté à la réaliser ; s'il n'y aurait pas même une suspension de paiement momentanée (disons un mois ou environ) de la part de la merveilleuse Banque. A mesure que les murmures devenaient plus hauts, et à partir de ce moment ils le devinrent de minute en minute, ils devenaient aussi plus menaçants. Il était sorti de rien, sans que personne pût rendre un compte naturel de sa croissance ou de ses progrès ; c'était, après tout, un individu bas et ignorant ; il avait le regard en dessous, et personne n'avait jamais été capable de rencontrer ses yeux ; il avait été porté en haut par toute sorte de gens, d'une manière tout à fait inexplicable ; il n'avait jamais eu d'argent à lui ; ses entreprises étaient des aventures de risque-tout et ses dépenses d'une énormité excessive. En une progression régulière, à mesure que le jour déclinait, les conversations montaient de ton et de signification. Il avait laissé, dans l'établissement de bains où il s'était tué, une lettre adressée à son médecin, et son médecin avait pris cette lettre, et cette lettre serait produite à l'enquête demain, et elle tomberait comme un coup de foudre sur la multitude de ceux qu'il avait trompés. Nombre de

personnes de toute profession et de tout métier seraient victimes de son insolvabilité ; des vieillards qui avaient été dans l'aisance toute leur vie n'auraient, pour se repentir de leur confiance en lui, d'autre asile que la maison des pauvres, le *workhouse* ; des légions de femmes et d'enfants verraient tout leur avenir ravagé par la main de ce puissant scélérat. Chacun de ceux qui avaient partagé ses fêtes magnifiques serait considéré comme ayant pris part au pillage d'innombrables foyers ; chacun des serviles adorateurs de la richesse qui avaient aidé à le mettre sur son piédestal aurait mieux fait d'adorer le Diable directement. Ainsi la rumeur, toujours plus haute et plus bruyante sous le fouet des confirmations successives et des éditions multipliées des journaux du soir, s'était, lorsque la nuit vint, enflée en un grondement tel qu'il donnait à croire qu'un guetteur solitaire, dans la galerie au-dessus du Dôme de Saint-Paul, aurait vu l'air de la nuit chargé de lourds murmures, où le nom de Merdle s'accouplait à toutes les formes de l'exécration.

C'est qu'on savait, à ce moment, que le mal du défunt, Mr. Merdle, avait été simplement le Faux et le Vol. Lui, l'étrange objet d'une adulation si largement répandue, le convive des festins des grands, l'œuf de rock¹ des réunions de grandes dames, le vainqueur de l'exclusivisme, le niveleur de l'orgueil, le patron des patrons, l'homme qui marchandait avec un ministre des sièges de lords au ministère des Circonlocutions, qui avait reçu plus de remerciements, dans ces dix ou quinze années, qu'il n'en avait été accordé en Angleterre à tous les bienfaiteurs pacifiques de la nation et à tous les maîtres dans tous les arts et dans toutes les sciences, avec toutes leurs œuvres portant témoignage pour eux, pendant deux siècles au moins, — lui, l'éclatante merveille, la nouvelle étoile que devaient

1. Oiseau fabuleux dont il est parlé dans les *Mille et Une Nuits*.

suivre les sages en portant des présents, jusqu'à ce que, s'étant arrêtée au-dessus de certaine charogne au fond d'une baignoire, elle disparût, — était simplement le plus grand Faussaire et le plus grand Voleur qui eût jamais mérité le gibet.

UNE HISTOIRE DANS DEUX VILLES

Les deux villes sont Londres et Paris, au moment de la Révolution française. Ce livre, *A Tale of two Cities*, est le second des romans historiques de Dickens ; c'est une de ses œuvres les plus brillantes et les plus dramatiques, et elle est faite pour intéresser particulièrement le lecteur français.

Une banque anglaise en 1780.

La banque Tellson, près de Temple Bar, était une maison vieux jeu, même en l'année mil sept cent quatre-vingt. Elle était petite, très obscure, très laide, très incommode. C'était un établissement vieux jeu, en outre, à ce point de vue moral que les associés de la Maison étaient fiers de sa petitesse, fiers de son obscurité, fiers de sa laideur, fiers de son incommode. Ils se vantaient même de sa suprématie en ces points particuliers, et ils étaient animés par la conviction expresse que, si elle avait moins d'inconvénients, elle serait moins respectable. Ce n'était pas une croyance passive ; c'était une arme active dont ils faisaient blanc contre des établissements plus commodément installés. Tellson, disaient-ils, n'a pas besoin d'espace, Tellson n'a pas besoin de lumière, Tellson n'a pas besoin d'embellissement. Noakes et C^{ie} peut en avoir besoin, et Snooks frères aussi ; mais Tellson, grâce au ciel!...

Pas un de ces associés qui ne fût prêt à déshériter son fils sur la question de reconstruire Tellson. A cet égard, la Maison allait assez de pair avec le Pays, lequel a bien souvent déshérité ses fils pour avoir suggéré des améliorations dans des lois et des coutumes

qui présentaient depuis longtemps de gros inconvénients, mais qui n'en étaient que plus respectables.

Ainsi Tellson en était venu à être le triomphe de l'incommodité parfaite. Après avoir ouvert avec éclat une porte idiotement obstinée et affligée d'un râle malsain dans la gorge, on tombait dans Tellson en dégringolant deux marches; quand on avait repris ses sens, on se trouvait dans une misérable petite boutique, avec deux petits comptoirs, où les plus vieux hommes du monde secouaient votre chèque comme si le vent l'agitait en bruissant, tandis qu'ils examinaient la signature aux plus ternes des fenêtres, toujours exposées à une douche de la boue de Fleet Street, et rendues plus ternes encore par leurs barreaux de fer spéciaux et par l'ombre pesante de Temple Bar. Si votre affaire nécessitait une entrevue avec l'Administrateur délégué (la Maison, comme on l'appelait à l'ordinaire), on vous mettait derrière, dans une espèce de cachot de condamné, où vous méditez sur les fautes de votre existence, jusqu'à ce qu'entrât, les mains dans les poches, « la Maison », que vous pouviez à peine apercevoir en clignant de l'œil dans ce lugubre crépuscule. Votre argent sortait, à moins qu'il n'y entrât, de vieux tiroirs de bois vermoulus, dont des particules vous volaient dans le nez et dans la gorge quand on les ouvrait ou les fermait. Vos billets de banque avaient une odeur de moisi, comme s'ils subissaient une décomposition rapide et redevenaient chiffons. Votre argenterie était enfermée au milieu d'un voisinage de puirsards, et les émanations impures gâtaient son beau poli en un jour ou deux. Vos actes et documents entraient dans des chambres de sûreté improvisées, naguère cuisines et souillardes, et dégageaient toute la graisse de leurs parchemins dans l'air de la Banque. Vos boîtes plus légères de papiers de famille montaient dans une chambre des Barmécides¹, où il y avait

1. Les Barmécides, favoris du Khalife Haroun-al-Rashid, étant

toujours une grande table de salle à manger et jamais de diner servi, et où, en cette année mil sept cent quatre-vingt, les premières lettres à vous écrites par votre premier amour, ou par vos petits-enfants, venaient à peine d'être délivrées, de l'horreur d'être lorgnées à travers les fenêtres par les têtes des suppliciés, exposées sur les murs de Temple Bar avec une folie de brutalité et de férocité digne des Abyssins ou des Ashantees.

Il est vrai qu'en ce temps-là mettre à mort était une recette fort en vogue dans tous les métiers et professions, et non moins chez Tellson qu'ailleurs. La Mort est le remède de la Nature en toute chose ; pourquoi pas celui de la Législation ? Conséquemment, le faussaire était mis à Mort ; l'émetteur d'un mauvais billet de banque était mis à Mort ; le décacheteur illécite d'une lettre était mis à Mort ; le larron de quarante *shillings* et six *pence* était mis à Mort ; le gardien d'un cheval à la porte de Tellson, s'il s'enfuyait avec, était mis à Mort ; le faux monnayeur, pour avoir fabriqué un *shilling*, était mis à Mort ; les joueurs des trois quarts des notes de toute la gamme du Crime étaient mis à Mort. Non pas que cela fit le moindre bien préventif — il aurait peut-être valu la peine de remarquer que c'était en réalité précisément le contraire ; — mais cela déblayait (pour ce qui est de ce monde) les difficultés de chaque cas particulier, et ne laissait derrière soi rien qui s'y rapportât et dont il fallût s'occuper. Ainsi Tellson, en son temps, comme de plus grandes maisons, ses contemporaines, avait coûté la vie à tant de personnes que, si les têtes abattues par son fait avaient été rangées sur Temple Bar au lieu d'être distribuées suivant des convenances particulières, elles auraient sans doute exclu, d'une manière significative, le peu de lumière qui pénétrait jusqu'au rez-de-chaussée.

tombés en disgrâce, furent enfermés étroitement et moururent dans leur prison.

Ratatinés dans toutes sortes de sombres buffets et de sombres huches, à la Banque Tellson les plus vieux hommes du monde faisaient les affaires gravement. Quand on acceptait un jeune homme dans la maison de Londres de la Banque Tellson, on le cachait quelque part jusqu'à ce qu'il fût vieux. On le gardait en un lieu obscur, comme un fromage, jusqu'à ce qu'il eût bien le fumet et le persillé d'un vrai Tellson. Alors seulement on lui permettait de se faire voir, ses yeux à lunettes fixés sur de grands livres, et ajoutant ses culottes et ses guêtres au poids total de l'établissement.

Une consultation.

Le Dr Manette, devenu fou pendant sa longue captivité à la Bastille, où il en était venu à engourdir sa pensée en fabriquant machinalement des chaussures, a été rendu à la raison par les soins dévoués de sa fille et de Mr. Lorry, de la Banque Tellson. Mais une forte émotion suffit pour le replonger dans son ancien état. Il vient de subir une de ces crises, à la suite du mariage de sa fille, au moment où elle le quitte pour faire son voyage de noces; et, cette fois comme les autres, il s'est remis inconsciemment à son tabouret et à sa boîte de cordonnier, qui ne l'ont jamais quitté depuis qu'il a été tiré de son cachot. Il revient à lui au bout de quelques jours, et Mr. Lorry le consulte discrètement sur son propre cas.

Lorsque le déjeuner fut achevé, qu'on eut desservi et que le docteur et Mr. Lorry furent seuls, celui-ci dit, la voix émue :

— Mon cher Manette, je suis très désireux d'avoir votre opinion, en confidence, sur un cas fort curieux auquel je prends un profond intérêt; c'est-à-dire qu'il est curieux pour moi; pour quelqu'un qui en sait davantage, comme vous, peut-être l'est-il moins.

Le docteur, jetant des regards sur ses mains, ternies par son travail récent, avait l'air troublé et écoutait avec attention. Il avait déjà regardé ses mains plus d'une fois.

— Docteur Manette, reprit Mr. Lorry en lui touchant

amicalement le bras, ce cas est celui d'un ami qui m'est particulièrement cher. Je vous en prie, appliquez-y votre esprit et conseillez-moi bien dans son intérêt, et surtout dans l'intérêt de sa fille, — de sa fille, mon cher Manette.

— Si je comprends, dit le docteur en baissant la voix, c'est de quelque secousse mentale que...

— Oui!

— Soyez explicite. N'épargnez aucun détail.

Mr. Lorry vit qu'ils se comprenaient l'un l'autre; il poursuivit :

— Mon cher Manette, il s'agit d'une secousse ancienne et prolongée, très vive et cruelle pour les affections, les sentiments, et... et..., comme vous le dites, l'esprit. L'esprit. Il s'agit d'une secousse sous laquelle le patient a été abattu, on ne peut dire combien de temps, parce que je crois qu'il ne peut le calculer lui-même et qu'il n'y aurait pas d'autre moyen de le savoir. Il s'agit d'une secousse dont la victime s'est remise, par un processus qu'elle ne saurait retrouver elle-même, comme je le lui ai entendu déclarer en public en termes frappants. Il s'agit d'une secousse dont la victime s'est remise assez complètement pour être aujourd'hui un homme de haute intelligence, capable d'une application cérébrale assidue et d'une grande somme d'efforts corporels, et aussi d'apporter constamment de nouvelles additions à son magasin de connaissances, qui était déjà fort considérable. Mais, malheureusement, il s'est produit — il fit une pause et respira longuement — une légère rechute.

Le docteur, à voix basse, demanda : — De quelle durée ?

— Neuf jours et neuf nuits.

— Comment s'est-elle manifestée ? — Et, jetant encore un regard sur ses mains : — J'infère que ce fut par la reprise de quelque ancienne occupation se rattachant à la secousse première ?

— C'est bien le fait.

— Maintenant, demanda le docteur distinctement et de sang-froid, mais toujours à voix basse, l'avez-vous jamais vu se livrant à cette occupation, pendant la première période ?

— Une fois.

— Et lors de la rechute, était-il, à la plupart des points de vue, ou à tous les points de vue, tel qu'il était cette fois-là ?

— A tous les points de vue, je crois.

— Vous avez parlé de sa fille. Sa fille connaît-elle sa rechute ?

— Non ; on la lui a cachée et j'espère qu'elle ne la saura jamais. Elle n'est connue que de moi et d'une autre personne à qui l'on peut se fier.

Le docteur lui saisit la main et murmura : — C'est de la vraie bonté. C'est de la vraie sollicitude ! — Mr. Lorry lui saisit la main à son tour et tous deux restèrent un moment sans parler.

— Maintenant, mon cher Manette, dit enfin Mr. Lorry de sa façon la plus circonspecte et la plus affectueuse, je suis un simple homme d'affaires, impropre à me mesurer avec des questions si complexes et si difficiles. Je ne possède pas le genre de notions nécessaires ; je ne possède pas la sorte d'intelligence qu'il faut ; j'ai besoin d'être guidé. Il n'y a pas un homme au monde à qui je puisse m'en remettre pour une bonne direction aussi entièrement qu'à vous. Dites-moi, comment cette rechute est-elle survenue ? Y en a-t-il d'autres à craindre ? Pourrait-on en prévenir la répétition ? Comment faudrait-il traiter cette répétition ? Comment cet accident peut-il jamais se produire ? Que puis-je faire pour mon ami ? Personne n'a jamais eu au cœur plus grand désir de servir un ami que moi de servir le mien, si je savais comment. Mais je ne sais pas par quel bout commencer, dans un cas pareil. Si votre sagacité, votre savoir et votre expérience pouvaient me mettre dans la bonne voie, je serais capable de faire tant de choses ! Mais, sans lumière et sans direction, je peux faire si peu ! Je

vous en prie, discutez cela avec moi; je vous en prie mettez-moi à même d'y voir un peu plus clair et enseignez-moi à être un peu plus utile.

Le docteur Manette, après ces paroles chaleureuses, resta à méditer sans répondre et Mr. Lorry ne le pressa pas.

— Je crois probable, dit-il, faisant effort pour rompre le silence, que la rechute que vous avez décrite, mon cher ami, n'était pas tout à fait imprévue par le sujet.

— Est-ce qu'il la redoutait? se risqua à demander Mr. Lorry.

— Beaucoup, fit-il avec un involontaire frisson. Vous n'avez pas idée comme une appréhension de ce genre pèse sur l'esprit du patient, et combien il lui est difficile — presque impossible — de se forcer à prononcer un mot sur le sujet qui l'opresse.

— Serait-il sensiblement soulagé, demanda Mr. Lorry, s'il pouvait prendre sur lui de communiquer à quelqu'un cette obsession secrète, quand elle s'empare de lui?

— Je le pense; mais, comme je vous le dis, cela confine à l'impossible. Je crois même que c'est — en certains cas — impossible tout à fait.

— Maintenant, dit Mr. Lorry en posant doucement de nouveau la main sur le bras du docteur, après un bref silence des deux parts, — à quoi attribueriez-vous cette attaque?

— Je crois, répondit le docteur Manette, qu'il y a eu un violent et extraordinaire réveil du cours de pensées et de souvenirs qui avait été la première cause de la maladie. Certaines associations d'idées très intenses et de la plus désolante nature ont, je pense, été rappelées vivement. Il est probable qu'il y avait depuis longtemps, tapie dans son esprit, la crainte que ces associations d'idées ne fussent évoquées — dans certaines circonstances, par exemple, — ou, si vous voulez, en une occasion spéciale. Il essaya vainement de s'y préparer; peut-être l'effort pour s'y préparer le rendit-il moins capable de les supporter.

— Se souviendrait-il de ce qui s'est passé pendant la rechute? demanda Mr. Lorry, avec une hésitation bien naturelle.

Le docteur jeta un regard désolé autour de la salle, secoua la tête et répondit : — Non, pas du tout.

— Et maintenant, pour l'avenir? suggéra Mr. Lorry.

— Pour l'avenir, dit le docteur, recouvrant sa fermeté, j'aurais grand espoir. Puisqu'il a plu au Ciel, dans sa miséricorde, de le rétablir si promptement, j'aurais grand espoir. Puisque, ayant cédé sous l'oppression de quelque chose de compliqué, redouté depuis longtemps, depuis longtemps vaguement prévu et combattu, il s'est rétabli une fois le nuage crevé et passé, j'espère que le pire est fait.

— Bien, bien! voilà un bon encouragement. J'en suis bien reconnaissant au Ciel! dit Mr. Lorry.

— J'en suis bien reconnaissant! répéta le docteur en courbant la tête avec révérence.

— Il y a deux autres points, reprit Mr. Lorry, sur lesquels je suis très désireux de m'instruire. Je peux continuer?

— Vous ne pouvez pas rendre à votre ami un plus grand service. — Et le docteur lui donna la main.

— Au premier point, alors. Mon ami est d'habitudes studieuses et d'une énergie peu ordinaire; il s'applique avec grande ardeur à augmenter sa science professionnelle, à faire des expériences, à maintes choses. Maintenant, en fait-il trop?

— Je ne le pense pas. Ce peut être le caractère de son esprit d'avoir toujours un besoin singulier d'occupation. Cela peut lui être en partie naturel et en partie résulter de ses chagrins. Moins il serait occupé de choses saines, plus il serait en danger de se tourner dans la direction malsaine. Il se peut qu'il se soit observé lui-même et qu'il ait fait cette découverte.

— Vous êtes sûr qu'il n'a pas à supporter une trop grande tension d'esprit?

— Je crois en être tout à fait sûr.

— Mon cher Manette, s'il était surmené maintenant...

— Mon cher Lorry, je doute que cela puisse aisément exister. Il y a eu une violente influence dans une direction et il y faut un contrepoids.

— Excusez ma persistance d'homme d'affaires. En supposant pour un moment qu'il se soit surmené, cela se manifesterait par quelque renouvellement de son mal, n'est-ce pas ?

— Je ne le pense pas. Je ne pense pas, dit le docteur Manette avec la fermeté d'une conviction intime, qu'aucune autre chose que cet ensemble de souvenirs et d'associations d'idées renouvelle le mal. Je pense que, dorénavant, rien ne pourrait le renouveler, si ce n'est quelque vibration extraordinaire de cette même corde. Après ce qui est arrivé et après son rétablissement, je trouve difficile d'imaginer qu'elle résonne de nouveau si violemment ; j'ai la confiance, j'ai la foi presque, que les circonstances susceptibles de renouveler le mal sont définitivement épuisées.

Il parlait avec la circonspection d'un homme qui sait combien il faut peu de chose pour déranger le délicat organisme de l'esprit, et cependant avec la confiance de quelqu'un qui a lentement acquis son assurance parce qu'il a lui-même enduré et souffert. Ce n'était point l'affaire de son ami de rabattre cette confiance. Il se déclara plus soulagé et réconforté qu'il ne l'était réellement, et il aborda son deuxième et dernier point. Il sentait que c'était la plus grosse difficulté ; mais il se rappelait la conversation qu'il avait eue jadis avec Miss Pross¹, un dimanche matin ; il se rappelait aussi ce qu'il avait vu pendant ces neuf derniers jours, et il savait qu'il fallait l'affronter.

— L'occupation reprise sous l'influence de cette affliction passagère, de laquelle il s'est si heureusement remis, dit Mr. Lorry en s'éclaircissant la gorge, nous l'appellerons... le métier de forgeron,... le métier

1. La domestique de confiance du docteur.

de forgeron. Nous dirons, pour établir le cas et prendre un exemple, qu'il s'était habitué, pendant la mauvaise période de sa vie, à travailler à une petite forge. Nous dirons qu'on le trouva de nouveau, à l'improviste et brusquement, travaillant à sa forge. N'est-ce pas dommage qu'il la garde auprès de lui ?

Le docteur se couvrit le front de la main et battit nerveusement le parquet du pied.

— Il l'a toujours gardée près de lui, reprit Mr. Lorry en jetant sur son ami un regard inquiet. Maintenant, ne vaudrait-il pas mieux qu'il la laissât partir ?

Le docteur, la main sur son front, continuait de battre nerveusement le parquet du pied.

— Vous trouvez qu'il n'est pas facile de me donner un avis ? Je comprends parfaitement que c'est une question délicate. Et pourtant je crois... — Ici il hocha la tête, et s'arrêta.

— Vous le voyez, dit le docteur Manette en se tournant vers lui après un silence pénible, il est très difficile d'expliquer d'une façon consistante le travail qui se fait au fond de l'esprit de ce pauvre homme. Il a jadis si terriblement désiré cette occupation, et elle fut la si bienvenue lorsqu'il l'obtint ! Il n'y a pas de doute qu'elle soulagea tellement sa peine, en substituant l'inquiétude des doigts à l'inquiétude du cerveau, en substituant, à mesure qu'il acquérait de la pratique, l'ingéniosité des mains à l'ingéniosité des tortures mentales, qu'il n'a jamais pu supporter la pensée de la mettre tout à fait hors de sa portée. Maintenant même où il a, je le crois, plus d'espoir en lui-même qu'il n'en a jamais eu, où il va jusqu'à parler de lui-même avec une sorte de confiance, l'idée qu'il pourrait avoir besoin de cette vieille occupation et ne plus la trouver lui cause un sentiment subit de terreur, semblable à celui qu'on s'imagine devoir frapper au cœur un enfant perdu.

Il ressemblait à son exemple, lorsqu'il leva les yeux sur le visage de Mr. Lorry.

— Mais ne se peut-il... Entendez-moi bien ! je demande à être instruit, comme un lourdeau d'homme d'affaires qui n'a jamais eu d'autres matières à traiter que les guinées, les *shillings* et les billets de banque... Ne se peut-il pas que la conservation de la chose implique la conservation de l'idée ? Si la chose était partie, mon cher Manette, l'appréhension ne s'en irait-elle pas avec ? Bref, n'est-ce pas faire une concession au mauvais pressentiment que de garder la forge ?

Il y eut un autre silence.

— Vous voyez, aussi, dit le docteur d'une voix frémissante, c'est un si vieux compagnon !

— Je ne la garderais pas, reprit Mr. Lorry en secouant la tête, car il devenait plus ferme à mesure qu'il voyait le Docteur ébranlé. Je recommanderais d'en faire le sacrifice. Il ne me faut que votre autorité. Je suis sûr que cela ne lui fait pas de bien. Allons ! donnez-moi votre autorisation, comme un cher brave homme. Pour l'amour de sa fille, mon cher Manette !

C'était une chose vraiment étrange de voir le combat qui se livrait en lui.

— Au nom de sa fille, donc, que la chose se fasse ! J'y donne ma sanction. Mais je ne la prendrais pas pendant qu'il est présent. Qu'on l'enlève lorsqu'il ne sera pas là, et qu'à son retour il ne retrouve plus son vieux compagnon.

Mr. Lorry prit volontiers cet engagement et la conférence se termina. Ils passèrent la journée à la campagne ; le Docteur était complètement rétabli. Les trois jours suivants, il continua d'aller parfaitement bien, et le quatrième il partit pour rejoindre Lucie et son mari...

Le soir du jour où il avait quitté la maison, Mr. Lorry alla dans sa chambre avec un couperet, une scie, un ciseau et un marteau, suivi de Miss Pross portant une lumière. Là, les portes closes, avec une apparence de mystère et de méfait, Mr. Lorry hacha en pièces l'établi de cordonnier, tandis que Miss Pross tenait le

flambeau avec l'air d'assister à un meurtre, — rôle pour lequel son affreuse laideur lui donnait une figure assez convenable. L'incinération du corps (préalablement réduit en morceaux) commença sans délai dans le feu de la cuisine ; et les outils, les souliers et le cuir furent enterrés dans le jardin.

Le fait de détruire en se cachant paraît si pervers aux esprits honnêtes que Mr. Lorry et Miss Pross, pendant qu'ils étaient occupés à la perpétration de cet acte et à en effacer les traces, se sentaient presque, et semblaient presque, les complices de quelque crime affreux.

GRANDES ESPÉRANCES

Swinburne met *Great Expectations* sur le même rang que *David Copperfield*. Ce sont, dit-il, les deux chefs-d'œuvre nouveaux de Dickens. — Un forçat évadé a été secouru par un enfant : ce forçat, devenu honnête homme, s'enrichit à l'étranger, et s'arrange de manière à faire élever l'enfant comme un fils de famille, sans lui faire connaître d'où vient le bienfait, que le jeune Pip attribue à une vieille demoiselle, qui l'avait pris en une certaine affection. Un jour l'ancien forçat, Abel Magwitch, une des plus belles créations du romancier, née au moment même où Victor Hugo concevait Jean Valjean, revient inopinément pour jouir du bonheur qu'il a donné. C'est le contraire qui arrive. Pip a horreur de sa fortune dès qu'il en connaît l'origine; il obtient de Magwitch qu'il s'embarque sans esprit de retour; mais le malheureux est arrêté sur la Tamise comme *convict* en rupture de banc, et il meurt bientôt dans sa prison. Pip alors part pour l'Inde, où un ami lui offre un pupitre de commis dans sa maison de commerce, en attendant qu'il le prenne comme associé.

Sur ce canevas sont brodés une foule de personnages pleins de relief et de vie, parmi lesquels Miss Havisham, abandonnée par son fiancé le jour du mariage et vivant de ce souvenir, est d'une étrangeté où le touchant se mêle au grotesque avec cet art qui fait de Dickens le grand maître de l'*humour*.

Le départ de Pip pour Londres.

Je devais quitter notre village à cinq heures du matin, portant ma petite valise, et j'avais dit à Joe¹ que je désirais m'en aller tout seul. J'ai peu, cruellement peur, que ce désir n'eût son origine dans le sentiment du contraste qu'il y aurait entre moi et Joe, si

1. Joe est un forgeron, le beau-frère de Pip, qui l'a élevé et l'aime tendrement,

nous allions à la diligence ensemble. J'avais voulu me faire croire à moi-même que cette mauvaise pensée n'était pour rien dans cet arrangement ; mais lorsque je montai à ma petite chambre, ce dernier soir, je me sentis forcé d'admettre qu'elle pouvait bien y être pour quelque chose, et j'eus un mouvement pour redescendre et prier Joe de m'accompagner le lendemain matin. Je ne le fis pas.

Toute la nuit mon sommeil agité fut plein de diligences allant dans de fausses directions au lieu d'aller à Londres, et ayant dans les harnais tantôt des chiens, tantôt des chats, tantôt des cochons, tantôt des hommes, — mais jamais des chevaux. De fantastiques voyages manqués m'occupèrent l'esprit jusqu'au point du jour et au chant des oiseaux. Alors je me levai, m'habillai à moitié et m'assis à la fenêtre pour prendre une dernière fois la vue du dehors, et en la prenant je me rendormis.

Biddy fut debout si matin pour préparer mon déjeuner, que, bien que je n'eusse pas dormi une heure à la fenêtre, je sentis la fumée du feu de la cuisine en m'éveillant en sursaut avec l'idée terrible qu'il devait être tard dans l'après-midi. Mais longtemps après, et longtemps après avoir entendu le tintement des tasses et avoir complètement terminé mes préparatifs, je ne pouvais encore me résoudre à descendre. Bref, je restai en haut, ouvrant la serrure et détachant les courroies de mon petit portemanteau pour les refermer et les rattacher, sans me lasser de ce manège, jusqu'à ce que Biddy m'appelât en me criant que j'étais en retard.

Ce fut un déjeuner pris à la hâte et sans goût. Je me levai de table, disant avec une sorte de vivacité : — Eh bien ! je suppose qu'il faut partir ! — Alors j'embrassai ma sœur [pauvre innocente] qui riait, hochait la tête et s'agitait sur son siège habituel ; j'embrassai Biddy, et je jetai mes bras au cou de Joe. Puis je pris ma petite valise et sortis. La dernière chose que je vis d'eux fut quand, entendant du tapage derrière moi, je me retour-

nai et aperçus Joe qui jetait un vieux soulier dans ma direction, et Biddy qui en jetait un autre. Je m'arrêtai pour brandir mon chapeau, et le cher vieux Joe agita son robuste bras droit au-dessus de sa tête, criant d'une voix rauque : Hourah ! — tandis que Biddy portait son tablier à son visage.

Je marchais d'un bon pas, trouvant que le départ était plus facile que je ne le supposais, et pensant au désastreux effet produit, si, sous prétexte de me porter bonheur, ils avaient lancé de vieux souliers après la diligence, à la vue de toute la grand'rue. Je sifflais ; ce n'était pas une affaire de s'en aller. Mais le village était tout paisible et muet, les brumes légères s'élevaient solennellement comme pour me dévoiler le monde ; j'avais été si innocent, si petit, en ce lieu que je quittais, et tout, au delà, était si inconnu et si grand, qu'en un moment, la poitrine soulevée d'un sanglot, je fondis en larmes. C'était près du poteau indicateur, au bout du village ; j'appuyai la main dessus et je dis : « Au revoir, ô mon cher, cher ami ! »

Dieu sait que nous n'avons jamais à avoir honte de nos larmes, car elles sont comme une pluie sur la poussière aveuglante de la terre qui recouvre nos cœurs durs. J'étais meilleur après avoir pleuré, plus chagrin, plus conscient de ma propre ingratitude, plus doux. Si j'avais pleuré plus tôt, j'aurais eu en ce moment Joe avec moi.

J'étais tellement vaincu par cette crise de larmes, et par une autre qui éclata pendant cette marche silencieuse, que, lorsque je fus dans la diligence et qu'elle eut dépassé la ville, je délibérai, le cœur endolori, si je ne descendrais pas au premier relais et si je ne m'en retournerais pas à pied, pour passer une autre soirée à la maison, et me ménager une séparation meilleure. On changea les chevaux, et je n'avais pas pris mon parti ; mais je réfléchis, pour me tranquilliser, qu'il était très faisable de descendre et de m'en retourner quand on les changerait de nouveau. Et pendant que ces délibérations m'occupaient, mon imagination attribuait une

exacte ressemblance avec Joe à quelque individu qui venait vers nous sur la route, et mon cœur battait à grands coups. — Ah! s'il était possible qu'il fût là!

On changea de nouveau, et de nouveau encore, et il était maintenant trop tard, on était trop loin pour revenir, et je continuai. Les brumes s'étaient toutes levées solennellement à cette heure, et le monde s'étendait, ouvert devant moi.

Tableau d'intérieur.

Nous arrivâmes à Hammersmith vers deux ou trois heures de l'après-midi, et nous eûmes très peu à marcher pour atteindre la maison de Mr. Pocket ¹. Levant le loquet d'un portail, nous entrâmes directement dans un petit jardin dominant le fleuve, où jouaient les enfants de Mrs. Pocket. Et, à moins que je ne me trompe sur un point où mes intérêts et mes préjugés n'ont certainement rien à faire, je vis que les enfants de Mr. et de Mrs. Pocket, en fait d'éducation et de progrès, ne pratiquaient que la culbute.

Mrs. Pocket lisait, assise sur une chaise de jardin, sous un arbre, les jambes sur une autre chaise de jardin, et les deux nourrices de Mrs. Pocket veillaient aux enfants pendant qu'ils jouaient. — Maman, dit Herbert, c'est le jeune Mr. Pip. — Sur quoi Mrs. Pocket me reçut avec un air d'aimable dignité.

— Master Alick et Miss Jane, cria une des nourrices à deux des enfants, si vous continuez à sauter près de ces buissons, vous tomberez dans la rivière et vous vous noierez; et alors qu'est-ce que papa dira?

En même temps, la nourrice ramassait le mouchoir de Mrs. Pocket et disait : — Si ça ne fait pas six fois que vous le laissez tomber, Mâ'me! — Sur quoi

1. C'est chez Mr. Pocket que le jeune Pip est mis comme pensionnaire, pour commencer ses études.

Mrs. Pocket riait, disait : — Merci, Flopson ! — et, s'établissant sur une seule chaise, reprenait son livre. Immédiatement sa physionomie se contracta en une expression attentive et absorbée comme si elle lisait depuis une semaine ; mais, avant qu'elle eût pu parcourir une demi-douzaine de lignes, elle fixa les yeux sur moi et dit : — J'espère que votre maman se porte tout à fait bien¹? — Cette question inattendue me jeta dans un tel embarras que je me mis à dire le plus absurdement du monde que, si seulement elle existait, je ne doutais pas qu'elle ne se portât tout à fait bien, qu'elle lui aurait été très obligée, et qu'elle lui aurait envoyé ses compliments, — lorsque la nourrice vint à mon secours.

— Eh bien ! s'écria-t-elle en ramassant le mouchoir ; si ça ne fait pas sept fois ! A quoi pensez-vous donc cet après-midi, Mâ'me ? — Mrs. Pocket reçut son bien, d'abord avec un air d'inexprimable surprise, comme si elle ne l'eût jamais vu auparavant, et puis avec un rire de reconnaissance, et dit : — Merci, Flopson ! — et elle m'oublia et continua de lire.

Je m'aperçus, maintenant que j'avais le loisir de les compter, qu'il n'y avait pas moins de six petits Pocket présents, à des degrés divers dans l'art de la culbute. J'étais à peine arrivé à ce total qu'un septième se fit entendre, vagissant dolemment dans les régions de l'air, eût-on dit.

— Si ce n'est pas Bébé ! fit Flopson, paraissant trouver la chose surprenante à l'extrême. Dépêchez-vous, en haut, Millers !

Millers, qui était l'autre nourrice, rentra dans la maison, et par degrés le vagissement de l'enfant s'atténua et s'arrêta, comme ferait un jeune ventriloque qui aurait quelque chose dans la bouche. Mrs. Pocket lisait tout le temps, et j'étais curieux de savoir quel livre ça pouvait être.

1. Pip était orphelin

Nous attendions, je suppose, que Mr. Pocket sortit pour venir à nous ; en tout cas, nous attendions, et j'eus ainsi l'occasion d'observer un remarquable phénomène familial : chaque fois que quelques-uns des enfants s'égarèrent dans leur jeu auprès de Mrs. Pocket, ils ne manquaient pas de buter et de culbuter sur sa personne, ce qui avait toujours pour effet, chez elle, un étonnement momentané, et chez eux des lamentations plus durables. Je ne savais comment expliquer cette bizarre circonstance, et je ne pouvais m'empêcher de me livrer en esprit à des spéculations à ce sujet, lorsque, au bout d'un moment, Millers descendit avec le bébé. Elle le passa à Flopson, laquelle le passait à sa maîtresse quand elle aussi s'étala bel et bien, la tête la première, bébé et tout, sur Mrs. Pocket, et fut rattrapée par Herbert et par moi.

— Pauvre moi, Flopson ! dit Mrs. Pocket, détournant les yeux de son livre un moment ; tout le monde culbute !

— Pauvre vous, vraiment, Mâ'me ! riposta Flopson, le visage très rouge. Qu'est-ce que vous avez là ?

— Ce que j'ai là, Flopson ? fit Mrs. Pocket.

— Si ce n'est pas votre tabouret ! s'écria Flopson. Et si vous le tenez comme ça sous vos jupes, qui peut s'empêcher de culbuter ? Là ! Prenez le bébé, Mâ'me, et donnez-moi votre livre.

Mrs. Pocket suivit le conseil, et, avec la gaucherie de l'inexpérience, fit sauter un peu le poupon sur ses genoux, tandis que les autres enfants jouaient alentour. Il y avait très peu de temps que cela durait quand Mrs. Pocket donna l'ordre sommaire de les rentrer tous à la maison pour faire dodo. C'est ainsi que je fis ma seconde découverte en cette première occasion, à savoir que l'élevage des petits Pocket consistait à se culbuter et à se coucher, alternativement.

Dans ces conditions, lorsque, Flopson et Millers ayant poussé dans la maison les enfants comme un petit troupeau de moutons, Mr. Pocket sortit pour faire ma

connaissance, je ne fus pas très surpris de trouver que c'était un gentleman d'une expression de visage plutôt perplexe, avec une tête couverte de cheveux tout gris en désordre, et l'air de ne pas très bien savoir comment s'y prendre pour faire aller une chose droit.

Mr. Pocket dit qu'il était bien aise de me voir et qu'il espérait que je n'étais pas fâché de le voir. — Car je ne suis réellement pas, ajouta-t-il avec le sourire de son fils, un personnage alarmant. — Il paraissait jeune, malgré son air perplexe et sa chevelure très grise, et ses manières semblaient tout à fait naturelles. J'emploie le mot *naturel* dans ce sens qu'elles n'étaient pas affectées. Mais il y avait quelque chose de comique dans ses façons distraites, qui auraient été sans doute absolument ridicules s'il ne s'était aperçu lui-même qu'elles étaient bien près de l'être. Lorsqu'il eut causé un peu avec moi, il dit à Mrs. Pocket, en contractant d'un air un peu inquiet ses sourcils, qu'il avait noirs et beaux : — Belinda, j'espère que vous avez souhaité la bienvenue à Mr. Pip? — Elle leva les yeux de son livre et dit : — Oui. — Puis elle me sourit, l'esprit absent, et me demanda si j'aimais le goût de l'eau de fleur d'oranger. Comme la question n'avait point de rapport, proche ou éloigné, avec rien de ce qui s'était passé déjà ou de ce qui se passa ensuite, je considérai qu'elle l'avait lancée de même que ses avances précédentes, comme une manifestation de sa condescendance générale à prendre part à la conversation.

Je découvris au bout de quelques heures, et je peux le dire tout de suite, que Mrs. Pocket était la fille unique d'un homme mort avec le titre de Chevalier ou *Knight*, obtenu tout à fait accidentellement. Il s'était créé de toutes pièces la conviction que son défunt père aurait été fait *Baronet* sans l'opposition décidée et venant de motifs entièrement personnels, de quelqu'un que j'oublie, si je l'ai jamais su, — Souverain, Premier Ministre, Lord Chancelier, Archevêque de Canterbury, n'importe qui, — et il s'était accroché aux nobles et

grands de ce monde en s'autorisant de ce fait absolument supposé. Je crois qu'il avait lui-même été fait chevalier pour avoir emporté d'assaut la grammaire anglaise à la pointe de la plume, dans une adresse follement téméraire, grossoyée sur vélin, à l'occasion de la pose de la première pierre d'un édifice quelconque, et pour avoir passé à quelque Personnage Royal soit la truelle, soit le mortier. Quoi qu'il en soit, il avait ordonné que Mrs. Pocket fût élevée dès le berceau en fille qui, d'après la nature des choses, devait épouser un titre, et qu'il fallait préserver de l'acquisition de toute notion plébéienne.

La surveillance et la garde établies par ce père judiciaire avaient eu tellement de succès, que la jeune fille était devenue en grandissant hautement décorative, mais parfaitement incapable et inutile. Le caractère ainsi heureusement formé, elle avait, dans la première fleur de sa jeunesse, rencontré Mr. Pocket, lequel était aussi dans la première fleur de la jeunesse et n'avait pas encore tout à fait décidé s'il monterait sur le Sac de Laine ¹ ou s'il s'abriterait sous une mitre. Comme faire l'un ou l'autre était une simple question de temps, lui et Mrs. Pocket avaient pris le Temps aux cheveux, ... et s'étaient mariés à l'insu du judiciaire parent. Le judiciaire parent n'ayant rien à accorder ou à refuser que sa bénédiction, avait libéralement placé cette dot sur leurs têtes après une courte lutte, et avait informé Mr. Pocket que sa femme était « un trésor de Prince ». Mr. Pocket, depuis ce temps-là, avait placé le « trésor de Prince » au cours des choses de ce monde, et l'on supposait qu'il ne lui avait rapporté qu'un insignifiant intérêt. Cependant, Mrs. Pocket était en général l'objet d'une bizarre sorte de pitié respectueuse parce qu'elle n'avait pas épousé un titre, tandis que Mr. Pocket était l'objet d'une bizarre sorte de reproche indulgent parce qu'il n'en avait jamais obtenu un...

1. C'est ainsi qu'on appelle le siège du Lord Chancelier.

Mr. et Mrs. Pocket avaient tous les deux si visiblement l'air d'être dans les mains de quelqu'un autre, que je me demandai qui était réellement en possession de la maison et leur permettait d'y demeurer, jusqu'à ce que j'eusse trouvé que cette puissance inconnue, c'étaient les servantes. Façon d'aller douce et facile, peut-être, puisqu'elle évitait toute peine; mais elle avait l'apparence de devoir être coûteuse, car les servantes sentaient qu'elles se devaient à elles-mêmes d'être délicates, sur leur boire et leur manger, et de tenir salon ouvert en bas. Elles fournissaient très libéralement la table de Mr. et de Mrs. Pocket; toutefois, il m'a toujours semblé que la meilleure partie de la maison pour un pensionnaire aurait été de beaucoup la cuisine, — en supposant toutefois le pensionnaire capable de se défendre, car je n'étais pas là depuis une semaine qu'une dame du voisinage, que la famille ne connaissait pas personnellement, écrivit pour dire qu'elle avait vu Millers claquer le hébé. Cela mit dans une grande désolation Mrs. Pocket, qui fondit en larmes en recevant ce mot, et dit que c'était une chose extraordinaire que les voisins ne pussent pas se mêler de ce qui les regardait.

Le récit du forçat Magwitch.

Il sortit sa pipe noire et il allait la bourrer de tabac tête de nègre (*negro-head*), lorsque, regardant le petit tas emmêlé qu'il avait dans la main, il parut penser que cela pourrait embrouiller le fil de son récit. Il le remit dans sa poche, passa sa pipe dans une boutonnière de son vêtement, étala une de ses mains sur chaque genou, et, après avoir dirigé un œil irrité sur le feu pendant quelques moments de silence, il tourna son regard vers nous et dit ce qui suit :

« Mon cher garçon et vous, camarade de Pip, je ne vas pas vous conter ma vie comme une chanson ou un

livre d'histoires. Mais pour vous la donner courte et à la main, je la mets tout de suite en une bouchée d'anglais : En prison et hors de prison, en prison et hors de prison, en prison et hors de prison. Voilà ! vous l'avez. C'est là ma vie, assez bien, jusqu'aux temps où l'on m'embarqua, après que Pip se fût montré mon ami.

« J'ai été fait à tout, à peu près, — sauf à être pendu. J'ai été mis sous clef autant qu'une théière d'argent. J'ai été charrié ici et charrié là, expulsé de cette ville-ci, expulsé de cette ville-là, mis aux fers, fouetté, tourmenté, chassé. Je n'ai pas plus la notion du lieu où je suis né que vous, si je l'ai même autant. J'ai eu pour la première fois connaissance de moi-même là-bas, en Essex ; je volais des navets pour vivre. Quelqu'un s'était enfui, m'abandonnant ; un homme, un étameur ; et il avait emporté le feu avec lui, et m'avait laissé dans le grand froid.

« Je savais que mon nom était Magwitch, baptisé Abel. Comment le savais-je ? A peu près comme je savais les noms des oiseaux des haies, le pinson, le moineau, la grive. J'aurais pu croire que tout ça était un même tas de mensonges ; seulement, comme les noms des oiseaux se trouvaient vrais, je supposais que le mien l'était aussi.

« Aussi loin que j'ai pu reconnaître, il n'y avait pas une âme qui, en voyant le jeune Abel Magwitch n'ayant pas plus sur lui que dedans, ne prît peur de lui et ne me chassât ou ne me ramassât. J'ai été ramassé, ramassé, ramassé, à tel point que j'ai régulièrement grandi ramassé.

« C'est la façon dont il se fit que, lorsque j'étais un petit être loqueteux aussi digne de pitié que j'en aie jamais vu (non pas que je regardasse dans le miroir, car ils n'étaient pas nombreux les intérieurs de maisons garnies que je connaissais), je gagnai la réputation d'être endurci. — En voici un terriblement endurci, — disait-on aux visiteurs des prisons, en me signalant.

On peut dire qu'il vit dans les prisons, ce garçon-là. — Alors ils me regardaient, je les regardais ; ils prenaient la mesure de ma tête, quelques-uns, — ils auraient mieux fait de prendre la mesure de mon estomac ; et d'autres me donnaient de petits livres que je ne pouvais pas lire, et me faisaient des discours que je ne pouvais pas comprendre. Ils étaient toujours après moi à propos du Diable. Mais que diable devais-je donc faire ? Il fallait même ttre quelque chose dans l'estomac, n'est-ce pas vrai ? — Toutefois voilà que je deviens grossier ; mais je sais ce qui est dû. Mon cher garçon et vous, camarade de Pip, n'ayez pas crainte que je sois grossier.

« Cheminant, mendiant, volant, travaillant quelquefois, quand je pouvais, — quoique ce ne fût pas si souvent que vous le pensez, à moins que vous ne vous posiez la question si vous auriez été extrêmement prêts à me donner du travail vous-mêmes, — un brin braconnier, un brin terrassier, un brin charretier, un brin faneur, un brin colporteur, un brin la plupart des choses qui ne paient pas et qui mènent aux ennuis, je finis par être un homme. Un soldat déserteur, à une halte de vagabonds, qui se tenait caché jusqu'au menton sous un tas de guenilles, m'apprit à lire ; et un géant ambulante, qui donnait sa signature pour deux sous, m'apprit à écrire. Je n'étais pas maintenant aussi souvent enfermé qu'autrefois, mais j'usais encore ma bonne part du métal dont on fait les clefs.

« Aux courses d'Epsom, il y a quelque chose comme vingt ans et plus, je fis la connaissance d'un homme à qui je ferais craquer le crâne comme une patte de homard avec ce tisonnier, si je le tenais sur cette grille. Son vrai nom était Compeyson ; et c'est lui l'homme, mon cher garçon, que vous m'avez vu piler dans le fossé, selon ce que vous avez véridiquement raconté à votre camarade après que j'ai été parti, la nuit dernière.

« Il se donnait pour un *gentleman*, ce Compeyson ; il

avait été en pension dans une école publique, et il avait du savoir. Il était plein de douceur à causer, et il était passé maître dans les manières des gens comme il faut. Il avait bon air aussi. C'est le soir avant la grande course, que je le trouvai sur la lande, dans une tente que je connaissais. Lui et quelques autres étaient assis entre les tables quand j'entrai, et le patron (qui me connaissait et qui était chasseur) l'appela et dit : — Je crois que voici un homme qui pourrait vous convenir, — voulant dire moi.

« Compeyson, il me regarde d'un air très observateur, et je le regarde. Il a une montre, et une chaîne, et une bague, et une épingle de cravate, et un beau costume complet.

« — A en juger par les apparences, vous n'êtes pas en veine, me dit Compeyson.

« — Non, maître, et je n'y ai jamais été beaucoup. (Je sortais récemment de la Prison de Kingston, condamné pour vagabondage. Non pas que je n'aurais pas pu l'avoir été pour quelque chose d'autre; mais ce n'était pas le cas.)

« — La veine change, dit Compeyson. Peut-être que la vôtre va changer.

« Je dis : — Je souhaite que ça soit. Il y a de la place.

« — Que savez-vous faire? dit Compeyson.

« — Manger et boire, je dis, si vous trouvez les matériaux.

« Compeyson rit, me regarda de nouveau d'un air très observateur, me donna cinq shillings et rendez-vous pour le lendemain soir. Même endroit.

« Je vins trouver Compeyson le lendemain soir, même endroit, et Compeyson me prit pour son homme et son associé. Et qu'est-ce que c'était que les affaires de Compeyson, où nous devions marcher comme associés? Les affaires de Compeyson, c'était d'escroquer, de faire des faux, de passer des billets de banque volés et autres choses semblables. Toutes les sortes de pièges que Compeyson pouvait dresser dans sa tête,

sans s'y prendre les jambes, en en retirant les bénéfices et en y laissant un autre que lui, c'était les affaires de Compeyson. Il n'avait pas plus de cœur qu'une lime de fer, il était aussi froid que la mort et il avait la tête du Diable déjà nommé.

« Il y en avait un autre avec Compeyson, qu'on appelait Arthur, — non pas comme nom de baptême, mais comme nom de famille. Il languissait de consommation et on aurait dit une ombre à le voir. Lui et Compeyson avaient été dans une mauvaise histoire avec une dame riche, quelques années auparavant, et ils y avaient gagné une potée d'argent; mais Compeyson pariait et jouait et il serait venu à bout des taxes du roi. Ainsi Arthur se mourait et se mourait pauvre, avec toutes les horreurs sur lui, et la femme de Compeyson (que Compeyson frappait à coups de pied la plupart du temps) avait pitié de lui quand elle pouvait, et Compeyson n'avait pitié de rien ni de personne.

« J'aurais pu être mis sur mes gardes par Arthur, mais non; et je ne veux pas faire semblant d'avoir été scrupuleux, car à quoi bon, cher garçon et camarade? Ainsi je commençai avec Compeyson, et un pauvre outil j'étais, dans ses mains. Arthur demeurait dans le haut de la maison de Compeyson (tout près au-dessus de Brentford, c'était), et Compeyson faisait soigneusement son compte pour la pension et le logement, en cas qu'il fût jamais assez bien portant pour le payer par son travail. Mais Arthur eut vite réglé le compte. La seconde ou la troisième fois que je le vois, il descend comme un fou dans le salon de Compeyson, tard, le soir, seulement en robe de flanelle, les cheveux tout en sueur, et il dit à la femme de Compeyson — Sally, elle est réellement là-haut avec moi maintenant, et je ne peux pas me débarrasser d'elle. Elle est tout en blanc, dit-il, avec des fleurs blanches dans les cheveux, et elle est épouvantablement folle, et elle a un linceul qui pend sur son bras, et elle dit

qu'elle le mettra sur moi à cinq heures demain matin¹.

« Compeyson dit : — Eh ! sot que vous êtes, ne savez-vous pas qu'elle a un corps vivant, de chair et d'os ? Et comment serait-elle là-haut sans avoir passé par la porte ou par la fenêtre, et sans avoir monté l'escalier ?

« — Je ne sais pas comment elle est là, dit Arthur, frissonnant d'horreur et d'effroi ; mais elle est debout dans le coin, au pied du lit, épouvantablement folle. Et sur elle, là où son cœur est brisé, — c'est vous qui l'avez brisé ! — il y a des gouttes de sang.

« Compeyson parlait hardi, mais il a toujours été couard. — Montez avec cet idiot de malade, dit-il à sa femme, et donnez un coup de main, Magwitch, voulez-vous ? — Mais il ne vint jamais auprès lui-même.

« La femme de Compeyson et moi, nous le remontrâmes dans son lit et il eut le délire le plus effroyable. — Eh ! regardez-la ! criait-il. Elle secoue le linceul vers moi ! ne la voyez-vous pas ? Regardez ses yeux ! n'est-ce pas épouvantable de la voir si folle ? — Puis il criait : — Elle veut le mettre sur moi, et alors c'en est fait de moi ! Enlevez-le-lui, enlevez-le ! — Et puis il nous saisissait ; et il continuait de lui causer et de la faire lui répondre, tant que moi-même je croyais à moitié la voir.

« La femme de Compeyson, étant habituée à lui, lui donna une potion pour éloigner les horreurs, et tout à l'heure il se calma. — Oh ! elle est partie ? Est-ce que son gardien est venu la chercher ? dit-il. — Oui, dit la femme de Compeyson. — Lui avez-vous dit de l'enfermer sous clef et de mettre la barre ? — Oui. — Et de lui enlever cette affreuse chose ? — Oui, oui, tout va bien. — Vous êtes une bonne créature, dit-il. Faites n'importe quoi, mais ne me laissez pas, et merci !

« Il reposa assez calme jusqu'à ce qu'il s'en

1. Arthur voyait dans son délire sa sœur, Miss Havisham, qu'il avait contribué à tromper avec Compeyson.

fallût de quelques minutes qu'il fût cinq heures, et alors il sursaute avec un grand cri : — La voici ! Elle a encore le linceul. Elle le déploie. Elle sort du coin. Elle vient au lit. Tenez-moi, vous deux, un de chaque côté ; ne la laissez pas me toucher avec. Ah ! Elle m'a manqué cette fois. Ne la laissez pas me le jeter sur les épaules. Ne la laissez pas me soulever pour le passer autour de moi. Elle me soulève. Tenez-moi couché ! — Alors il se souleva fortement et il était mort.

« Compeyson prit la chose aisément, comme un bon débarras des deux côtés. Lui et moi nous fûmes bientôt à la besogne, et d'abord il me fit jurer (il a toujours été artificieux) sur ma propre bible, — ce même petit livre noir, mon cher garçon, sur lequel j'ai fait jurer votre camarade.

« Pour ne pas entrer dans les choses dont Compeyson tirait les plans et que moi je faisais, — ce qui prendrait une semaine, — je vous dirai simplement, mon cher garçon et vous, camarade de Pip, que cet homme m'enveloppa de tels filets qu'il me fit son nègre. J'étais toujours son débiteur, toujours sous son pouce, toujours au travail, toujours au danger. Il était plus jeune que moi, mais il avait la ruse et il avait le savoir, et il me dama le pion cinq cents fois bien comptées et pas de grâce. Ma Bourgeoise, avec qui j'ai eu de durs temps... Mais stop ! Je ne l'ai pas mise, elle, dans... »

Il regarda autour de lui, l'air confus, comme s'il avait perdu la place au livre de sa mémoire ; puis il tourna sa figure au feu, étala plus largement ses mains sur ses genoux, les souleva et les y plaça de nouveau.

« — Il n'y a pas besoin d'entrer là dedans, dit-il en regardant encore une fois autour de lui. Mon temps avec Compeyson est presque le plus dur que j'aie jamais eu à passer ; cela dit, tout est dit. Vous ai-je conté comment j'ai été jugé, seul, pour délit, tandis que j'étais avec Compeyson ? »

Je répondis que non.

« Eh bien ! dit-il, je l'ai été, et condamné. Quant à être arrêté sur soupçon, ça m'est arrivé deux ou trois fois pendant les quatre ou cinq années que ça a duré ; mais la preuve manquait. A la fin, moi et Compeyson, nous comparûmes tous deux pour crime, — accusés d'avoir mis en circulation des billets volés, — et il y avait d'autres chefs d'accusation par derrière. Compeyson me dit : — Défense séparée ; pas de communication, — et ce fut tout. Et j'étais si misérablement pauvre que je vendis tous les vêtements que j'avais, excepté ceux qui me pendaient sur le dos, avant de pouvoir avoir Jagers¹.

« Quand nous fûmes sur le banc des prévenus, je remarquai tout d'abord comme Compeyson avait l'air d'un gentleman avec ses cheveux bouclés, ses vêtements noirs et son mouchoir de poche blanc, et comme j'avais l'air d'un misérable vulgaire. Quand le procès commença et qu'on résuma les lémoignages d'avance, je remarquai combien ils portaient tous lourdement sur moi, et combien légèrement sur lui. Quand les témoignages furent donnés à la barre, je remarquai comme c'était toujours moi qui m'étais trouvé en avant et contre qui l'on pouvait jurer, comme c'était toujours moi qui avait touché l'argent, comme c'était toujours moi qui semblais conduire la chose et recueillir le profit. Mais quand la défense arriva, alors je vis le plan plus clairement ; car, dit le conseil de Compeyson : — Mylord et Messieurs, ici vous avez devant vous, côte à côte, deux personnes entre lesquelles vos yeux peuvent mettre une large séparation ; un, le plus jeune, bien élevé, à qui l'on parlera comme tel ; un autre, l'ainé, mal élevé, à qui l'on parlera comme tel ; un, le plus jeune, rarement visible, si jamais, dans ces opérations, et seulement soupçonné ; l'autre, l'ainé, qu'on y voit toujours et dont la faute

1. Célèbre avocat.

est toujours prouvée directement. Pouvez-vous douter, s'il n'y en a qu'un dans l'affaire, lequel est cet un, et, s'il y en a deux, lequel est de beaucoup le pire? — Et choses semblables. Et quand on en arriva à la moralité, n'était-ce pas Compeyson qui avait été à l'école et n'étaient-ce pas ses camarades d'école qui étaient dans telle ou telle position, et n'était-ce pas lui que des témoins avaient connu dans tels clubs et telles sociétés, et nullement à son désavantage? Et n'était-ce pas moi qui avais été jugé auparavant et qu'on avait connu par monts et par vaux dans tous les Bridewells¹ et les Violons du pays? Et quand on en vint à faire des phrases, n'est-ce pas Compeyson qui pouvait leur parler en laissant tomber de temps en temps sa figure dans son mouchoir — ah! et en mettant des vers dans son discours, encore! Et n'est-ce pas moi qui ai su dire seulement : — Messieurs, cet homme à mon côté est un fameux coquin? — Et quand vint le verdict, n'est-ce pas Compeyson qui fut recommandé à l'indulgence à cause de ses bons antécédents et des mauvaises compagnies, et parce qu'il avait donné tous les renseignements qu'il pouvait contre moi, et n'est-ce pas moi qui n'ai jamais obtenu d'autre mot que Coupable? Et quand je dis à Compeyson : — Une fois hors de cette cour, je vous écraserai cette figure-là, — n'est-ce pas Compeyson qui demanda au juge d'être protégé, et qui fit mettre deux guichetiers debout entre nous? Et quand nous reçûmes notre sentence, n'est-ce pas lui qui a sept ans et moi quatorze, et n'est-ce pas pour lui que le juge a du regret, parce qu'il aurait pu si bien faire, et n'est-ce pas moi que le juge reconnaît comme un vieux criminel, de passion violente, qui deviendra vraisemblablement pire?»

Il s'était monté à un véhément degré d'excitation, mais il se contint, aspira l'air courtement deux ou trois fois en avalant sa salive et, étendant les mains vers moi, dit

4. Maisons de force.

d'un ton rassurant : — Je ne vais pas être grossier, mon cher garçon !

Il s'était tellement échauffé qu'il sortit son mouchoir et s'essuya la face, la tête, le cou et les mains, avant de pouvoir continuer.

« J'avais dit à Compeyson que je lui écraserais la figure, et j'avais juré — que le Seigneur écrase la mienne ! — de le faire. Nous étions dans le même ponton, mais pendant longtemps je ne pus arriver à lui, tout en essayant. A la fin, je viens derrière lui, et je le frappe sur la joue pour le faire retourner et le mettre en capilotade, quand je suis vu et saisi. Le trou noir ¹ dans ce navire n'était pas fort pour un connaisseur en trous noirs qui savait nager et plonger. Je m'échappai sur la rive, et je me cachais là parmi les tombes, enviant ceux qui étaient dedans et en avaient fini, lorsque, pour la première fois, je vois mon garçon ! »

Il me regarda avec un air d'affection qui m'inspira presque un nouveau sentiment d'horreur, quoique j'eusse ressenti une grande compassion pour lui.

« C'est par mon garçon que je compris que Compeyson était dehors dans ces marécages aussi. Sur mon âme, je crois à moitié qu'il s'échappa de peur, pour se délivrer de moi, ne sachant pas que c'était moi qui m'étais sauvé à terre. Je lui donnai la chasse. Je lui écrasai la figure. — Et maintenant, lui dis-je, comme c'est la pire chose que je puisse vous faire, et comme je ne me soucie de rien pour moi, je vais vous traîner là-bas. — Et j'aurais nagé, le remorquant par les cheveux, si c'en était venu là, et je l'aurais ramené à bord sans les soldats.

« Naturellement, il s'en tira bien mieux que moi jusqu'au bout ; — il avait de si bons antécédents. Il s'était sauvé, à demi fou, grâce à moi et à mes intentions meurtrières, et sa punition ne fut pas grave. Moi, je fus

1. Cachot.

mis aux fers, ramené devant les juges, et exporté à vie. Je ne m'y suis pas arrêté pour la vie, mon cher garçon et vous, camarade de Pip, puisque je suis ici. »

Il s'essuya encore, comme il venait de le faire, puis il tira lentement son fouillis de tabac de sa poche, enleva sa pipe de sa boutonnière, la bourra tout doucement et se mit à fumer.

— Est-il mort? demandai-je après un silence.

— Qui, mort, mon cher garçon?

— Compeyson.

— Il espère que je le suis, s'il est vivant, vous pouvez en être sûr répondit-il l'air farouche. Je n'a jamais plus entendu parler de lui.

NOTRE AMI COMMUN

L'héritier légitime d'une grande fortune, par suite de circonstances étranges et tragiques, est amené à ne pas réclamer son héritage, et à en laisser jouir un excellent homme à qui la succession revenait après lui. Il fait un mariage d'amour avec la jeune fille même que le testament lui imposait pour femme, et il se fait reconnaître alors à la satisfaction de tous. — A cette action, à la fois étrange et simple, se mêle une histoire sanglante dont la Tamise et ses bords sont le théâtre, et sur laquelle se greffe une émouvante idylle où la fille d'un « ravageur » du fleuve épouse l'ami du héros du livre, l'avocat sceptique mais tendre, Eugène Wrayburn. Les caractères de cette jeune fille, Lizzie, de la petite bossue, couturière en poupées, Jenny Wren, de Rogue Riderhood, le brigand de la rivière, et de Bradley Headstone, le maître d'école jaloux jusqu'au crime, sont à la hauteur des plus belles créations de Dickens.

Our Common Friend est, dans son fond, une satire mordante des conventions, des préjugés et des mensonges sociaux, mis en contraste avec la beauté et la bonté des sentiments naturels.

L'épisode suivant nous fait assister à l'explication d'un aventurier et d'une aventurière de la haute société qui se sont époués parce que l'un croyait l'autre riche et qui, après la cérémonie, découvrent qu'ils se sont dupés mutuellement.

Un vilain couple bien assorti.

Mr. et Mrs. Lammle [quinze jours après leur mariage] se promènent depuis un moment sur la plage de Shanklin, dans l'île de Wight. On peut voir, à la trace de leurs pas, qu'ils ne se promènent pas en se donnant le bras, qu'ils ne se promènent pas en droite ligne, et qu'ils se promènent de méchante humeur ; en effet, la dame a creusé devant elle, avec son ombrelle, de petits trous dans le sable humide, d'où l'eau jaillit, et le monsieur a laissé traîner sa canne derrière lui, tout

comme s'il eût été de la famille de Méphistophélès et qu'il eût marché la queue basse.

— Prétendez-vous me dire alors, Sophronia...

Ainsi commence-t-il après un long silence ; mais Sophronia, d'un élan farouche, se tourne vers lui.

— N'intervertissons pas les rôles, monsieur. C'est moi qui vous demande si vous prétendez me dire...

Mr. Lammle retombe dans son silence, et ils se promènent comme devant. Mrs. Lammle ouvre les narines et se mord la lèvre inférieure ; Mr. Lammle prend ses favoris couleur de pain d'épice dans sa main gauche et, les réunissant devant son visage, il fronce les sourcils en regardant furtivement sa bien-aimée à travers cette épaisse broussaille de gingembre.

— Est-ce que je prétends dire, moi ? reprend avec indignation Mrs. Lammle, au bout d'un certain temps. Mettre la chose à mon compte !... Manque de franchise indigne d'un homme !

Mr. Lammle s'arrête, lâche ses favoris, et la regarde : — Manque de... quoi ?

Mrs. Lammle reprend hautainement, sans s'arrêter, sans regarder derrière elle : — La bassesse...

En un ou deux pas, il la rejoint, et riposte : — Ce n'est pas ce que vous avez dit. Vous avez dit « manque de franchise ».

— Eh bien ! quand je l'aurais dit ?

— Il n'y a pas de « quand » ici. Vous l'avez dit.

— Je l'ai dit, donc. Eh bien, quoi ?

— Quoi ? dit Mr. Lammle. Avez-vous le front de m'adresser ce mot ?

— Le front, maintenant ! réplique Mrs. Lammle, le fixant d'un regard de froid mépris. Comment osez-vous, monsieur, m'accuser de manque de franchise, je vous prie ?

— Je ne l'ai jamais fait.

Comme cela se trouve être la vérité, Mrs. Lammle en est réduite à la ressource bien féminine de dire : — Je ne m'inquiète pas de ce que vous avez dit ou pas dit.

Encore quelques pas, encore un intervalle de silence, que Mr. Lammle rompt en disant :

— Posez les choses à votre manière. Vous réclamez le droit de me demander si je prétends vous dire... Vous dire quoi ?

— Que vous êtes un homme qui a de la fortune ?

— Non.

— Alors vous m'avez épousée en vous donnant de fausses apparences.

— Soit. Vient maintenant ce que vous prétendez dire, vous. Prétendez-vous dire que vous êtes une femme qui a de la fortune ?

— Non.

— Alors vous m'avez épousé en vous donnant de fausses apparences.

— Si vous avez été un chasseur de dot assez borné pour vous tromper, ou si vous étiez assez avide, assez cupide pour être trop disposé à vous laisser tromper par les apparences, est-ce ma faute, aventurier ? demande avec grande âpreté la dame.

— J'ai consulté Veneering, et il m'a conté que vous étiez riche.

— Veneering ! reprend-elle avec un suprême mépris. Et qu'est-ce que Veneering sait de moi ?

— N'était-il pas chargé légalement de l'administration de votre avoir ?

— Non. Je n'ai d'autre administrateur légal que celui que vous avez vu le jour où vous m'avez épousée frauduleusement. Et sa charge n'est pas bien difficile, car il ne s'agit que d'une annuité de cent quinze livres. Je crois qu'il y a des *shillings* et des *pence*, si vous voulez savoir exactement.

Mr. Lammle gratifie l'associée à ses joies et à ses chagrins d'un regard rien moins qu'amoureux, et murmure quelque chose ; mais il se contient.

— Question pour question. C'est encore mon tour, Mrs. Lammle. Qu'est-ce qui vous a fait supposer que j'avais de la fortune ?

— C'est vous qui me l'avez fait supposer. Peut-être n'erez-vous que vous vous êtes toujours présenté à moi sous cet aspect ?

— Mais vous avez consulté quelqu'un, vous aussi. Allons, Mrs. Lammle, aveu pour aveu. Vous avez consulté quelqu'un ?

— J'ai consulté Veneering.

— Et Veneering en savait autant de moi qu'il en savait de vous, ou que n'importe qui en sait de lui.

Ils poursuivent leur promenade en silence ; puis la jeune épouse s'arrête court, et s'écrie d'un ton passionné :

— Je ne pardonnerai jamais ça aux Veneering !

— Ni moi non plus, riposte le jeune époux.

Là-dessus, ils reprennent leur marche, elle faisant dans le sable des trous jaillissants et irrités comme tout à l'heure, et lui, traînant toujours la queue découragée déjà décrite. La marée est basse, et semble les avoir rejetés ensemble, haut sur le sable nu. Un goéland passe, effleurant presque leurs têtes, et les insulte de son cri. Il y avait tout à l'heure encore une surface dorée au flanc des sombres falaises, et voilà que ce n'est plus que de la terre humide. Un mugissement moqueur vient de la mer, et les lames lointaines du large montent les unes sur les autres pour regarder les imposteurs pris au piège, en mêlant leurs bonds de diabolique exultation.

— Est-ce que vous avez la prétention de croire, reprend Mrs. Lammle, le ton dur, — lorsque vous dites que je vous ai épousé en vue d'avantages matériels, qu'il était dans les limites raisonnables de la vraisemblance que je vous épousasse pour vos beaux yeux ?

— Cette fois encore, il y a deux côtés à la question, Mrs. Lammle. Qu'est-ce que vous avez la prétention de croire pour votre compte ?

— Ainsi vous me trompez d'abord et vous m'insultez ensuite ! s'écrie la dame, le sein palpitant.

— Pas du tout. Ce n'est pas moi qui ai commencé. La question à double tranchant vient de vous.

— De moi ! répète la nouvelle épouse ; et son ombrelle se brise dans sa main furieuse.

Lui est devenu d'un blanc livide, et des marques sinistres apparaissent sur son nez, comme si le diable lui-même, dans ces dernières secondes, l'avait touché çà et là. Mais il sait se contraindre, et elle ne le sait pas.

— Jetez cela, lui conseille-t-il froidement en parlant de l'ombrelle ; vous l'avez rendue inutile et vous avez l'air ridicule avec.

Sur quoi, dans sa rage, elle l'appelle « fieffé scélérat » et jette le débris de façon qu'il le frappe en tombant. Les marques de doigts diaboliques deviennent, sur le moment, un peu plus blanches, mais il continue de marcher à côté d'elle.

Elle fond en larmes, en se proclamant la plus misérable, la plus trompée, la plus maltraitée des femmes. Puis elle dit que, si elle avait le courage de se tuer, elle le ferait. Puis elle l'appelle « vil imposteur ». Puis elle lui demande pourquoi, dans la déception de ses bas calculs, il ne lui arrache pas la vie de sa propre main, puisque l'occasion présente est si favorable. Puis elle pleure de nouveau. Puis elle est de nouveau prise d'un accès de rage et parle vaguement d'escrocs. Finalement elle s'assied en pleurant sur un bloc de pierre, et passe instantanément par toutes les humeurs connues et inconnues de son sexe. Durant ces changements, les marques signalées plus haut sur le visage de l'homme s'en sont allées et sont revenues, tantôt ici, tantôt là, comme les trous blancs d'une flûte sur laquelle le diable musicien aurait joué un air. Ses lèvres livides se sont aussi entr'ouvertes à la fin, et il a l'air essoufflé d'avoir couru. Mais il ne l'est point.

— Maintenant levez-vous, Mrs. Lammle, et parlons raisonnablement.

Elle est assise sur sa pierre et ne fait aucune attention à lui.

— Levez-vous, je vous dis.

Redressant la tête, elle le regarde en face, l'air méprisant, et répète : — Vous me dites !... Il me dit, en vérité !

Elle affecte de ne pas savoir qu'il attache les yeux sur elle, tandis qu'elle laisse retomber sa tête ; mais toute sa personne révèle qu'elle le sait et qu'elle en est gênée.

— En voilà assez. Allons ! Entendez-vous ? Levez-vous !

Elle cède à sa main et se lève, et ils reprennent la promenade ; mais cette fois ils se dirigent vers leur demeure.

— Mrs. Lammle, nous avons trompé tous les deux, et tous les deux nous avons été trompés ; nous avons mordu tous les deux, et tous les deux nous avons été mordus. Voilà, mis dans une coquille de noix, l'exposé de notre affaire.

— Vous m'avez recherchée...

— Peuh ! Finissons avec ça. Nous savons très bien, vous et moi, ce qu'il en est. Pourquoi causer de ça, vous et moi, lorsque nous ne pouvons, ni vous ni moi, nous rien déguiser ? Je poursuis. Je suis déçu et je fais piteuse figure.

— Et moi, ne suis-je personne ?

— Vous êtes quelqu'un, et j'arrivais à vous si vous aviez attendu un moment. Vous aussi, vous êtes désappointée et faites piteuse figure.

— La figure d'une personne lésée !

— Vous n'êtes pas assez de sang-froid maintenant, Sophronia, pour voir que vous ne pouvez pas être lésée sans que je le sois également, et qu'en conséquence le mot par lui-même ne répond à rien. Lorsque je regarde en arrière, je me demande comment j'ai pu être assez sot pour vous prendre ainsi de confiance.

— Et moi, lorsque je regarde en arrière..., interrompt la nouvelle mariée.

— Et vous, lorsque vous regardez en arrière, vous vous demandez comment vous avez pu être... Vous excuserez le mot ?

— Très certainement, et avec trop de raison.

— ...Assez sotte pour me prendre ainsi de confiance. Mais la sottise est faite des deux côtés. Je ne peux pas me débarrasser de vous ; vous ne pouvez pas vous débarrasser de moi. Que s'ensuit-il ?

— La honte et la misère, réplique l'épouse amèrement.

— Je ne sais pas. Il s'ensuit une entente mutuelle, et je crois que cela peut nous tirer d'affaire. Ici je divise mon discours (donnez-moi le bras, Sophronia) en trois points, pour le rendre plus court et plus clair. Premièrement, c'est assez d'avoir été retaits, sans la mortification que les autres sachent que nous avons été refaits. Donc nous convenons de garder la chose pour nous. Vous convenez ?

— Si c'est possible, oui.

— Possible ! Nous avons assez bien feint l'un vis-à-vis de l'autre. Ne pouvons-nous, unis, feindre vis-à-vis du monde ? Convenu. Secondement, nous gardons une dent aux Veneering, et nous gardons une dent à tous les autres, c'est-à-dire que nous désirons qu'ils soient tous attrapés comme nous l'avons été nous-mêmes. Convenu ?

— Cui, convenu.

— Nous arrivons doucement au numéro trois. Vous m'avez appelé aventurier, Sophronia. J'en suis un. Sans compliment, en bon anglais, j'en suis un. C'est ce que vous êtes aussi, ma chère. C'est ce que sont beaucoup de gens. Nous convenons de garder notre secret et de travailler ensemble à la réussite de nos plans.

— Quels plans ?

— Tout plan qui nous apportera de l'argent. Par nos plans, j'entends notre intérêt commun. Convenu ?

Elle répond, après une légère hésitation : — Oui, j'o suppose. Convenu.

— C'est enlevé tout de suite, vous voyez ! Maintenant, Sophronia, rien qu'une demi-douzaine de mots encore. Nous nous connaissons parfaitement l'un l'autre. Ne

soyez pas tentée de vous servir de la connaissance que vous avez de mon passé pour me faire des reproches, parce que cette connaissance de mon passé est identique à celle que j'ai du vôtre, et qu'en me faisant des reproches, vous vous en feriez à vous-même, ce que je ne veux pas. Après cette bonne entente établie entre nous, il vaut mieux ne jamais en arriver là. Pour tout conclure, vous avez montré du tempérament aujourd'hui, Sophronia ; ne vous laissez pas entraîner à recommencer, parce que j'ai un tempérament du diable moi-même.

Et l'heureux couple, avec ce contrat de mariage plein de promesses ainsi signé, scellé et enregistré, regagne la maison.

Une demande en mariage.

Le maître d'école Bradley Headstone aime la sœur de son élève, l'orpheline Lizzie Hexam, et fait une dernière tentative pour la décider à l'accepter pour mari.

— Je disais, commença-t-il, la dernière fois que je vous ai vue, qu'il y avait quelque chose à expliquer, qui pourrait vous influencer peut-être. Je suis venu ce soir pour donner cette explication. J'espère que vous ne me jugerez pas d'après l'hésitation de mes manières quand je vous parle. Vous me voyez tout à fait à mon désavantage. C'est tout ce qu'il y a de plus malheureux pour moi, que je voudrais me montrer à vous sous mon plus beau jour, et que je sais que vous me voyez sous le plus mauvais.

Elle avança un peu, d'un pas lent, lorsqu'il reprit haleine ; et il avança à côté d'elle, aussi lentement.

— Ça paraît de l'égotisme de commencer par tant parler de soi, continua-t-il, mais tout ce que je vous dis semble, même à mes propres oreilles, au-dessous de ce que je veux dire, et différent de ce que je veux dire. Je n'y peux rien. C'est ainsi. Vous êtes ma ruine.

Elle tressaillit à l'accent passionné de ces derniers mots, et au geste passionné des mains qui l'accompagnait.

— Oui, vous êtes ma ruine, ma ruine, ma ruine. Je n'ai pas de ressources en moi, pas de confiance en moi, pas de pouvoir sur moi-même, quand vous êtes près de moi ou dans ma pensée. Et vous êtes toujours dans ma pensée maintenant. Je n'ai jamais été quitte de vous depuis la première fois que je vous ai vue. Oh ! ce fut un pitoyable jour pour moi ! Un pitoyable, un misérable jour !

Un mouvement de compassion se mêla à l'antipathie qu'il lui inspirait, et elle dit : — Mr. Headstone, je suis fâchée de vous avoir fait du mal, mais je n'en ai jamais eu l'intention.

— Là ! s'écria-t-il d'un air de désespoir. Maintenant, j'ai l'air de vous avoir fait des reproches, au lieu de vous découvrir l'état de mon esprit ! Prenez-moi en patience. Je ne fais rien de bien quand il s'agit de vous. C'est mon malheureux sort.

Luttant avec lui-même et parfois regardant les fenêtres désertes des maisons, comme s'il pouvait y avoir sur leurs vitres barbouillées quelque chose d'écrit qui lui serait un secours, il arpenta tout le pavé à côté d'elle avant de parler de nouveau.

— Il faut que je tâche d'exprimer ce que j'ai dans l'esprit ; il faut que ce soit dit, et je le dirai. Quoique vous me voyiez dans cette confusion, — quoique vous me trouviez si dénué de force, — je vous demande de croire qu'il y a beaucoup de gens qui ont bonne opinion de moi ; qu'il y a des gens qui ont une haute estime pour moi ; que j'ai dans ma partie conquis une situation qu'on regarde comme valant la peine d'être conquise.

— Assurément, Mr. Headstone, je le crois. Assurément, je l'ai toujours su par Charley.

— Je vous demande de croire que si j'étais pour offrir mon foyer tel qu'il est, ma situation telle qu'elle est, mes sentiments tels qu'ils sont, à n'importe

laquelle des jeunes femmes les plus considérées, les mieux douées et les plus distinguées, qui exercent la même profession que moi, elle accepterait probablement. Et avec empressement, même.

— Je n'en doute pas, dit Lizzie les yeux fixés sur le sol.

— J'ai eu quelquefois l'idée de faire cette offre et de m'établir, comme beaucoup d'hommes de ma condition le font : moi d'un côté de l'école, ma femme de l'autre, tous deux intéressés à la même œuvre.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? demanda Lizzie Hexam. Pourquoi ne le faites-vous pas ?

— Qu'il vaut bien mieux que je ne l'aie pas fait!... Le seul grain de consolation que j'aie eu depuis bien des semaines, dit-il, parlant toujours avec passion et, aux passages les plus énergiques, répétant ce même geste des mains par lequel il semblait secouer devant elle le sang de son cœur en gouttes sur le pavé, — le seul grain de consolation que j'aie eu depuis bien des semaines, c'est de ne l'avoir pas fait. Car si je l'avais fait et que le même sortilège m'eût frappé pour ma ruine, je sais que j'aurais rompu ce lien comme un fil.

Elle lui jeta un regard craintif, avec un geste de recul. Il lui répondit comme si elle avait parlé :

— Non ! ce n'aurait pas été volontaire de ma part, pas plus qu'il ne l'est d'être ici maintenant. Vous m'attirez à vous. Si j'étais enfermé dans les fortes murailles d'une prison, vous m'attireriez dehors. Je passerais à travers les murs pour venir à vous. Si j'étais gisant malade sur un lit, vous m'en tireriez pour venir chanceler à vos pieds et tomber là.

La farouche énergie de cet homme, maintenant tout à fait déchaînée, était absolument terrible. Il s'arrêta, posant la main sur le couronnement du mur d'enceinte du cimetière, comme s'il eût voulu en déloger le moellon.

— Aucun homme ne sait, jusqu'à ce que l'heure

vienne, quels abîmes sont en lui. Pour quelques-uns, cette heure ne vient jamais; qu'ils soient en paix et reconnaissants! Pour moi, c'est vous qui l'avez amenée; c'est vous qui me l'avez imposée; et les profondeurs de cette mer furieuse, continua-t-il en se frappant la poitrine, n'ont pas cessé de se soulever depuis.

— Mr. Headstone, j'en ai assez entendu. Laissez-moi vous arrêter ici. Cela vaudra mieux pour vous, et mieux aussi pour moi. Allons retrouver mon frère.

— Pas encore. Il faut que je le dise et je le dirai. Je souffre la torture depuis que je me suis arrêté avant la fin, l'autre fois. Vous vous alarmez. C'est une autre de mes misères que je ne puisse parler à vous ou de vous sans trébucher à chaque syllabe, à moins que je n'abandonne tout frein et ne tombe en démence. Voici un homme qui allume les réverbères. Il va s'éloigner tout de suite. Je vous supplie de nous laisser faire encore le tour de cette place. Vous n'avez aucune raison de vous alarmer; je sais me contraindre et je le ferai.

Elle céda à la supplication, — comment pouvait-elle faire autrement? et ils foulèrent en silence les pavés. Une à une les lumières jaillirent, faisant paraître la froide tour grise de l'église plus lointaine, et ils se trouvèrent de nouveau seuls. Il ne dit plus rien avant d'être revenu à l'endroit où il avait éclaté; là, il s'immobilisa de nouveau, et de nouveau saisit la pierre. En disant ce qu'il dit alors, il ne la regarda pas une seule fois, mais il regardait la pierre et s'y cramponnait.

— Vous savez ce que je vais vous dire. Je vous aime. Ce que les autres hommes peuvent vouloir dire lorsqu'ils emploient ce mot, je n'en sais rien; ce que je veux dire, moi, c'est que je suis sous l'influence d'une attraction épouvantable, à laquelle j'ai résisté en vain et qui me maîtrise. Vous pourriez m'attirer dans le feu; vous pourriez m'attirer dans l'eau; vous pourriez m'attirer à la potence; vous pourriez m'attirer à la mort, à tout ce que j'évite le plus, au déshonneur et à

l'infamie. C'est cela et la confusion de mes pensées, telle que je ne suis propre à rien, que je veux dire quand je déclare que vous êtes ma ruine. Mais si vous vouliez me donner une réponse favorable à l'offre que je vous fais de m'épouser, vous pourriez m'attirer à n'importe quoi de bien — à tout ce qui est bien — avec une force égale. Je suis dans une situation tout à fait aisée, et vous ne manqueriez de rien. Je jouis d'une très haute réputation et elle serait la sauvegarde de la vôtre. Si vous me voyiez à mon travail, capable de le faire bien et m'y faisant respecter, vous pourriez même en concevoir une sorte d'orgueil : je ferais de durs efforts pour vous amener là. Quelques considérations qui aient pu se présenter à ma pensée contre cette offre, je les ai surmontées et je la fais de tout mon cœur. Votre frère est de tout son pouvoir en ma faveur, et il est à croire que nous pourrions demeurer et travailler ensemble ; en tout cas, il est certain qu'il disposerait de toute mon influence et de tout mon appui. Je ne sache pas que je puisse en dire davantage, même en m'évertuant. Je ne ferais qu'affaiblir ce que j'ai déjà mal dit. J'ajoute seulement que, si c'est une recommandation près de vous de parler sérieusement et d'être sincère, je suis absolument, terriblement sincère.

Le mortier pulvérisé, croulant sous la pierre où sa main se cramponnait, tombait avec bruit sur le pavé, comme pour confirmer ses paroles.

— Mr. Headstone...

— Arrêtez ! Je vous conjure, avant de me répondre, de faire encore une fois le tour de cette place. Cela vous donnera une minute pour réfléchir, et à moi une minute pour rassembler quelque courage.

Elle céda encore à la supplication, et ils se retrouvèrent encore au même endroit, et il se remit encore à tourmenter la pierre.

— Est-ce oui, dit-il, l'air complètement absorbé par ce pan de mur ; est-ce oui, ou non ?

— Mr. Headstone, je vous remercie sincèrement, je vous remercie avec gratitude, et j'espère que vous trouverez bientôt une digne femme et que vous serez très heureux. Mais c'est non.

— Ne faut-il pas un peu de temps pour la réflexion, quelques semaines, quelques jours? demanda-t-il, de la même voix, comme s'il suffoquait à demi.

— Non, aucun.

— Êtes-vous tout à fait décidée, et n'y a-t-il aucune chance de changement en ma faveur?

— Je suis tout à fait décidée, Mr. Headstone; et, je suis obligée de vous le dire, je suis certaine qu'il n'y a aucune chance de changement.

— Alors, dit-il d'un autre ton, se tournant vers elle et abattant son poing fermé sur la pierre avec une telle force que ses phalanges en furent mises à nu et ensanglantées, — alors je souhaite de ne le tuer jamais!

L'air sombre de haine et de vengeance qu'il avait en laissant échapper ces paroles de ses lèvres livides, debout, sa main barbouillée de sang étendue comme s'il tenait une arme et qu'il vint de frapper un coup mortel, lui inspira un tel effroi qu'elle se tourna pour s'enfuir. Mais il la saisit par le bras.

— Mr. Headstone, laissez-moi. Mr. Headstone, j'appelle au secours!

— C'est moi qui devrais appeler au secours, dit-il. Vous ne savez pas combien j'en ai besoin.

Le jeu de sa figure, pendant qu'elle se reculait de lui, cherchant son frère du regard et incertaine de ce qu'elle avait à faire, lui aurait arraché un cri dans un autre moment; mais tout à coup il s'immobilisa d'un rude effort et ses traits se fixèrent, comme si la mort même y avait passé.

— Là! Vous voyez que je suis remis. Écoutez-moi jusqu'au bout.

Avec une dignité qui devait beaucoup à son courage, se rappelant son existence où elle n'avait à compter que

sur elle, et son droit de se soustraire à toute dépendance vis-à-vis de cet homme, elle se dégagea le bras de l'étreinte et le regarda bien en face. Elle n'avait jamais été si belle à ses yeux. Une ombre les recouvrit lorsqu'il les ramena sur elle, comme si elle en eût absorbé la lumière.

— Cette fois, du moins, je ne laisserai rien qui ne soit dit, continua-t-il, se croisant les mains devant lui, dans l'intention évidente de nē se laisser entraîner à aucune impétuosité de geste; cette fois, du moins, je ne serai pas torturé après coup par la pensée de l'occasion perdue. Mr. Eugène Wrayburn.

— Est-ce de lui que vous parliez, dans l'irrépressible violence de votre rage? demanda Lizzie Hexam avec feu.

Il se mordit la lèvre, la regarda et ne dit mot.

— Est-ce Mr. Wrayburn que vous menaciez?

Il se mordit encore la lèvre et la regarda sans mot dire.

— Vous m'avez demandé de vous entendre jusqu'au bout, et vous ne voulez pas parler. Laissez-moi aller retrouver mon frère.

— Arrêtez! Je ne menaçais personne.

Elle abaissa un instant le regard sur sa main sanglante. Il la leva jusqu'à sa bouche, l'essuya sur sa manche, et l'appliqua de nouveau sur son autre main. — Mr. Eugène Wrayburn, répéta-t-il.

— Pourquoi prononcez-vous ce nom si souvent, Mr. Headstone?

— Parce que c'est le texte du peu qui me reste à dire. Faites bien attention! Il n'y a pas de menace ici. Si je profère une menace, arrêtez-moi et rendez-m'en responsable. Mr. Eugène Wrayburn...

Il ne pouvait guère lui échapper menace pire que celle qu'on sentait dans sa manière de prononcer ce nom.

— Il vous fréquente. Vous acceptez des faveurs de lui. Vous êtes assez disposée à l'écouter, lui. Je le sais, aussi bien qu'il le sait lui-même.

— Mr. Wrayburn a été obligeant et bon pour moi, dit Lizzie fièrement, à l'occasion de la mort et de la mémoire de mon pauvre père.

— Sans doute. C'est évidemment un homme très obligeant et très bon, que Mr. Eugène Wrayburn.

— Il ne vous est de rien, je pense, dit Lizzie avec une indignation qu'elle ne pouvait réprimer.

— Oh ! si fait. Vous vous trompez là. Il est beaucoup pour moi.

— Que peut-il être pour vous ?

— Il peut être un rival, entre autres choses, dit Bradley.

— Mr. Headstone, riposta Lizzie le visage en feu, il est lâche à vous de parler de cette manière. Mais cela me met à même de vous dire que je ne vous aime pas, que je ne vous ai jamais aimé, depuis le premier jour, et qu'aucune autre créature vivante n'est responsable de l'effet que vous avez produit sur moi par vous-même.

Il baissa la tête un moment, comme sous un fardeau, puis il releva les yeux sur elle, en s'humectant les lèvres de sa langue. — Je poursuis le peu qui me reste à dire. Je savais tout cela sur Mr. Eugène Wrayburn, tandis que j'étais attiré vers vous. Je luttais contre ce que je savais, mais en vain. Cela ne faisait point de différence en moi. Avec Mr. Eugène Wrayburn dans l'esprit, j'ai continué mon chemin. C'est avec Mr. Eugène Wrayburn dans l'esprit que je vous ai parlé tout à l'heure. C'est avec Mr. Eugène Wrayburn dans l'esprit que j'ai été mis de côté, que j'ai été rejeté.

— Si vous appelez ainsi mes remerciements pour votre proposition et mon refus, est-ce ma faute, Mr. Headstone ? dit Lizzie, prise de compassion devant l'amer combat qu'il ne pouvait céler, presque autant que de répulsion et d'effroi.

— Je ne me plains pas, répliqua-t-il. J'établis le cas, simplement. J'ai eu à lutter contre ma propre dignité lorsque je me suis résigné à me laisser attirer vers vous

malgré Mr. Wrayburn. Vous pouvez imaginer à quel point elle est bas, ma dignité, maintenant.

Elle se sentit blessée et irritée; mais elle se contint, en considération de ce qu'il souffrait et de ce qu'il était l'ami de son frère.

— Ah ! elle est sous ses pieds, dit Bradley, déployant les mains malgré lui et les tendant farouchement toutes deux vers les pierres du pavé. Rappelez-vous cela ! Elle est sous les pieds de cet individu, et lui, il la piétine et exulte au-dessus.

— Cela n'est pas ! dit Lizzie.

— Cela est ! dit Bradley. Je me suis dressé devant lui, face à face, et il m'a écrasé sous l'ordure de son mépris, et il a marché sur moi. Pourquoi ? Parce qu'il savait — et qu'il en triomphait — ce qui m'était réservé ce soir.

— Oh ! Mr. Headstone, vous parlez en fou furieux.

— En homme parfaitement réfléchi. Je ne sais que trop bien ce que je dis. Et maintenant j'ai dit tout. Je n'ai pas usé de menace, rappelez-vous. Je n'ai fait que vous montrer l'état des choses, jusqu'ici ; rien de plus.

A ce moment son frère passait en vue d'eux, tout près. Elle s'élança vers lui et le saisit par la main.

Gens heureux.

Bella développait vite un parfait génie d'intérieur. Tous les amours et toutes les grâces (ainsi pensait son mari) s'étaient engagés à son service pour l'aider à rendre attrayant son foyer.

Sa vie de femme mariée glissait, heureuse. Elle était toute seule toute la journée, car, après un déjeuner matinal, son mari se rendait dans la Cité chaque jour et ne revenait qu'à l'heure tardive de leur dîner... Elle l'accompagnait toujours jusqu'au chemin de fer, et elle y venait toujours à sa rencontre, mise avec son ancienne coquet-

terie, un peu atténuée (pas beaucoup), dans une toilette ordonnée avec autant de goût que si elle n'avait à ordonner rien autre chose. Mais, John parti à ses affaires et Bella de retour à la maison, la toilette était mise de côté; on lui substituait de gentilles petites robes de chambre et de gentils petits tabliers, et Bella, rejetant des deux mains sa chevelure en arrière, comme si elle faisait ces préparatifs de la plus régulière des existences en vue de quelque dramatique et affolante péripétie, Bella se mettait aux affaires du ménage. Il fallait la voir peser, mélanger, hacher, râper, épousseter, laver, polir, tailler, sarcler, déplanter et se livrer à d'autres petits travaux de jardinage; il fallait la voir confectionner, raccommoder, plier, aérer, arranger de cent manières; il fallait la voir surtout se plonger dans des sévères études! Car Mrs. John Rockesmith, qui n'avait jamais été accoutumée à en trop faire lorsqu'elle était Miss Bella Wilter, était constamment dans la nécessité de se reporter, pour avoir un conseil et un soutien, à un sage volume intitulé *La complète Ménagère britannique*¹, qu'elle consultait assise, les coudes sur la table et les tempes dans ses mains, semblable à quelque enchantresse perplexe, pâlisant sur le grand art. Et ceci surtout parce que la complète Ménagère britannique, quelque bonne Anglaise qu'elle fût au fond du cœur, n'était en aucune façon une Anglaise experte à s'exprimer en anglais, et qu'elle aurait pu parfois donner ses instructions avec autant d'utilité dans la langue du Kamtschatka. A chaque endroit critique de cette nature, Bella s'écriait soudain tout haut: — Oh! ridicule vieille, que voulez-vous dire par là? Il faut que vous ayez trop bu! — Et cette note marginale une fois faite, elle se remettait à consulter la Ménagère, toutes ses fossettes contractées en une expression de profonde recherche.

Il y avait aussi un sang-froid, dans cette Ménagère

1. *The Complete British Family Housewife.*

britannique, que Mrs. John Rockesmith trouvait fort exaspérant. Elle disait : « Prenez une salamandre », comme un général qui commanderait à un soldat d'attraper un Tartare. Ou bien, elle donnait incidemment un ordre : « Jetez-y une poignée » de quelque chose absolument impossible à se procurer. Dans ces moments où la Ménagère déraisonnait avec le plus d'éclat, Bella la fermait et la cognait sur la table en l'apostrophant de ce compliment : — Oh ! stupide vieille bourrique que vous êtes ! Où vais-je prendre ça, dites-moi ?

Une autre branche d'étude réclamait l'attention de Mrs. John Rockesmith régulièrement chaque jour. Elle s'assimilait les nouvelles du journal, de manière à pouvoir être au niveau de John sur les questions générales lorsqu'il rentrait. Dans son désir d'être en toutes choses véritablement sa compagne, elle se serait mise avec un zèle égal à piocher l'algèbre ou la géométrie, s'il avait partagé son âme entre elle et l'une ou l'autre de ces sciences. C'était merveille, la façon dont elle emmagasinait les nouvelles de la Cité et dont, toute rayonnante, elle les déversait sur John dans le cours de la soirée, citant incidemment les marchandises qui montaient sur les marchés, combien d'or on avait porté à la Banque, et tâchant d'avoir l'air savant et sérieux là-dessus, jusqu'à ce qu'elle finît par rire d'elle-même du rire le plus charmant, et par dire en lui donnant un baiser : — Tout cela vient de mon amour, John chéri.

Pour un homme d'affaires de la Cité, John semblait certainement se soucier aussi peu que possible de la hausse ou de la baisse des valeurs et marchandises, de même que de l'or qu'on avait porté à la Banque. Mais il se souciait, au delà de toute expression, de sa femme, comme d'un article des plus précieux et des plus doux qui montait toujours, et qui ne valait jamais moins que tout l'or du monde. Et elle, inspirée par son affection, douée d'un esprit vif et d'un instinct prompt et fin, faisait de surprenants progrès dans son savoir domestique,

bien que, comme créature de tendresse, elle ne fit pas de progrès du tout. C'était le verdict porté par son mari, et il le justifiait en lui disant qu'elle avait été, dès le commencement de sa vie conjugale, la plus parfaite créature de tendresse qu'il fût possible d'être.

— Et vous avez un esprit si réjouissant ! disait-il avec amour. Vous êtes comme une brillante lumière dans la maison.

— C'est vrai, John ?

— Si c'est vrai ! Oui, certainement. Si ce n'est que vous êtes beaucoup plus, et beaucoup mieux.

— Savez-vous, John chéri, disait Bella en le prenant par un bouton de son habit, que quelquefois, à mes moments perdus, ... ne riez pas, John, s'il vous plaît.

Rien n'aurait pu induire John à rire quand elle lui demandait de ne pas le faire.

— ... Que quelquefois je pense, John, que je me sens un peu sérieuse.

— Êtes-vous trop seule, ma chérie ?

— Oh ! Dieu, non, John ! Le temps est si court que je n'ai pas un moment de trop dans la semaine.

— Alors, ma vie, pourquoi sérieuse ? Quand, sérieuse ?

— Quand je ris, je pense, dit Bella, mettant en riant la tête sur son épaule. Vous ne croiriez pas, monsieur, que je me sens sérieuse maintenant ? Mais c'est un fait.

— Et elle riait de nouveau, et quelque chose brillait dans ses yeux...

— Je crois, John, poursuivit Bella, que vous croyez que je crois...

— Ma chère enfant, s'écria gaiement son mari, quel tas de « croire » !

— N'est-ce pas ? dit Bella, avec un autre éclat de rire. Je n'en ai jamais vu une telle quantité ! C'est comme des verbes dans un exercice. Mais je ne peux pas m'en tirer avec moins. Je vais encore essayer. Je crois, cher John, que vous croyez que je crois que nous avons autant d'argent qu'il nous en faut, et que nous ne manquons de rien.

— C'est la stricte vérité, Bella.

— Mais si, pour une cause ou pour une autre, nous n'avions plus autant d'argent, — si nous devons nous restreindre un peu dans les achats que nous avons les moyens de faire maintenant, — auriez-vous toujours la même confiante persuasion que je suis tout à fait contente, John ?

— Exactement la même, mon âme.

— Merci, John chéri, des milliers et des milliers de fois. Et je puis tenir pour accordé, sans doute, — ici elle balbutiait un peu, — que vous seriez tout aussi content vous-même, John ? Mais oui, je sais que je le puis. Car, sachant que je le serais moi-même, avec combien plus de sûreté ne dois-je pas savoir que vous le seriez aussi, vous qui êtes tellement plus fort, plus ferme, plus raisonnable et plus généreux que moi !

— Chut ! dit le mari. Je ne dois pas entendre ça. Vous avez tout à fait tort sur ce point, quoique autrement vous ayez autant raison qu'il se peut. Et maintenant cela m'amène, ma toute chère, à un petit renseignement que j'aurais pu vous donner plus tôt dans la soirée. J'ai de fortes raisons de croire en confiance que nous ne toucherons jamais un revenu moindre que notre revenu actuel.

Elle aurait pu se montrer plus intéressée par ce renseignement ; mais elle s'était remise à examiner le bouton qui avait occupé déjà son attention quelque temps auparavant, et elle parut à peine prendre garde à ce qu'il disait.

— Et maintenant nous avons creusé la question à fond, enfin, s'écria son mari railleur. C'est donc là ce qui vous rendait sérieuse ?

— Non, cher, dit Bella en tortillant le bouton et en hochant la tête, ce n'est pas ça.

— Mais alors, quoi ? Que Dieu bénisse cette petite femme à moi !... s'exclama John.

— Cela m'a tracassée un peu,... dit Bella, s'occupant toujours du bouton ; mais c'est d'un tout autre genre

de sérieux, d'un genre de sérieux bien plus profond, bien plus tranquille et grave, que je parlais, John chéri.

Comme il penchait son visage vers elle, elle leva le sien pour le rencontrer, et lui posa sur les yeux sa petite main qu'elle y laissa.

— Vous rappelez-vous, John, le jour de notre mariage, Papa parlant des navires qui peut-être voguaient vers nous, des mers inconnues ?

— Parfaitement, chérie !

— Je crois que... parmi eux... il y a sur l'océan un navire... qui apporte... à vous et à moi... un petit bébé, John.

CONTES DE NOËL

Un dîner de Noël.

Parmi les croquis ou *Sketches* par lesquels Dickens débuta sous le pseudonyme de *Boz*, un des meilleurs se rapporte aux réjouissances de Noël. Il est piquant de rapprocher ce premier essai des chefs-d'œuvre que lui inspira plus tard cette tête populaire de la chrétienté.

Noël ! Il faut qu'il soit vraiment misanthrope l'homme dont le cœur ne s'anime pas de quelque sentiment de joie, dont l'esprit ne s'emplit pas de souvenirs agréables, au retour de Noël. Il y a des gens qui vous diront que Noël n'est plus pour eux ce qu'il était ; que chaque Noël successif trouve quelque chère espérance, quelque promesse heureuse de l'année précédente, obscurcie ou disparue tout à fait ; que le présent ne sert qu'à leur rappeler une fortune réduite, un revenu diminué, les festin jadis offerts à des amis trompeurs, et les mines froides rencontrées aujourd'hui qu'ils sont dans lapeine et l'adversité. Ne vous inquiétez jamais de ces lugubres réminiscences. Il y a peu d'hommes ayant vécu quelque temps dans le monde qui ne puissent évoquer de telles pensées un jour quelconque de l'année. Alors, ne choisissez pas entre les trois cent soixante-cinq le plus gai pour vos dolents ressouvenirs ; mais rapprochez votre chaise du feu flambant, remplissez votre verre et entonnez la chanson à refrain ; et si votre salle est plus petite qu'il y a une douzaine d'années, ou si votre verre est rempli de punch fumant

au lieu de vin mousseux, faites contre fortune bon cœur, videz-le d'un coup et remplissez-en un autre, allez-y de la vieille chansonnette que vous aviez coutume de chanter, et remerciez Dieu qu'il n'en soit pas pis. Regardez les joyeux visages de vos enfants (si vous en avez) assis autour du feu. Il se peut qu'une petite chaise soit vide; il se peut qu'une forme fluette, dont la vue réjouissait le cœur du père et soulevait l'orgueil de la mère, ne soit pas là. Ne vous arrêtez pas au passé; ne pensez pas qu'il y a une brève année, le bel enfant, qui maintenant retourne à la poussière, était assis devant vous, la fleur de la santé sur la joue, la vivacité de l'enfance en son œil joyeux. Réfléchissez à vos biens présents — tout homme en a beaucoup, — non pas à vos infortunes passées, dont tout homme a quelques-unes. Remplissez votre verre de nouveau, le visage gai et le cœur content. Sur notre vie, votre Noël sera gai, et heureux votre nouvel an !

Qui peut être insensible à l'épanchement de bons sentiments et à l'honnête échange d'affections qui abondent en cette saison de l'année? Une réunion de famille à Noël ! Nous ne savons rien dans la nature de plus délicieux ! Il semble qu'il y ait de la magie dans le nom même de Noël. Les jalousies et les discordes mesquines s'oublient; les sentiments de sociabilité s'éveillent dans des cœurs auxquels ils sont depuis longtemps étrangers; le père et le fils, le frère et la sœur qui, depuis des mois, se croisent en détournant les regards ou en ne s'accordant qu'un froid coup d'œil de reconnaissance, s'offrent et se rendent un embrassement cordial et ensevelissent leur animosité passée dans leur bonheur présent. Des cœurs tendres qui ont, toute l'année, soupiré l'un après l'autre, mais que retenaient de fausses notions d'orgueil et de dignité, sont de nouveau réunis, et tout est indulgence et bonté...

La fête familiale de Noël dont nous parlons n'est pas un simple assemblage de parents, organisé une semaine ou deux d'avance, inauguré cette année-ci,

n'ayant point de précédent l'année passée et ne devant probablement pas se répéter l'an prochain. Non. C'est une réunion annuelle de tous les membres dispos de la famille, jeunes ou vieux, riches ou pauvres; et les enfants, deux mois auparavant, l'attendent dans la fièvre de l'impatience. Autrefois elle se tenait chez grand-papa; mais, grand-papa devenant vieux et grand-maman devenant vieille aussi et un peu infirme, ils ont renoncé à leur maison et ont élu domicile chez l'oncle George; de sorte que la fête a toujours lieu chez l'oncle George, mais c'est grand-maman qui y fait envoyer la plupart des bonnes choses, et grand-papa veut toujours aller de son petit pas jusqu'au marché de Newgate, acheter la dinde, qu'il fait porter en triomphe derrière lui par un commissionnaire; et toujours il exige que l'homme soit récompensé d'un petit verre, en sus de son salaire, pour boire « au joyeux Noël et à la bonne année » de la tante George. Quant à grand-maman, elle est très secrète et mystérieuse deux ou trois jours auparavant, mais pas assez pour empêcher la rumeur de se répandre qu'elle a acheté un beau bonnet neuf avec des rubans roses pour chacune des servantes, ainsi que différents livres, et des couteaux, et des porte-crayons pour les plus jeunes des rejets; sans parler des divers suppléments ajoutés en secret à la commande primitivement faite par la tante George chez le pâtissier, tels qu'une douzaine de petits pâtés de plus pour le dîner et un gros gâteau pour les enfants.

La veille de Noël, bonne maman est toujours d'excellente humeur, et, après avoir employé tous les enfants, pendant la journée, à enlever les noyaux des pruneaux et à d'autres ouvrages du même genre, elle exige régulièrement, chaque année, que l'oncle George descende à la cuisine, ôte son paletot et remue le *pudding* pendant une demi-heure, ou environ; ce que l'oncle George fait de bonne grâce, à la joie bruyante des enfants et des servantes. La soirée se termine par une

glorieuse partie de colin-maillard, au début de laquelle bon papa a grand soin de se faire prendre, afin d'avoir l'occasion de déployer son habileté.

Le lendemain matin, le vieux couple, avec autant d'enfants que le banc peut en contenir, va à l'église en grands atours, laissant la tante George à la maison pour épousseter les carafes et remplir les huiliers, tandis que l'oncle George apporte les bouteilles dans la salle à manger, réclame le tire-bouchon, et se met dans les jambes de tout le monde.

Lorsque ceux qui sont allés à l'église en reviennent pour le déjeuner, bon papa sort de sa poche une petite branche de gui, et encourage les garçons à passer dessous en embrassant leurs petites cousines, manœuvre qui fournit aux garçons et au vieux gentleman une satisfaction sans limite, mais qui blesse les idées de décorum de bonne maman, jusqu'à ce que bon papa dise que, lorsqu'il avait juste treize ans et trois mois, il avait embrassé aussi bonne maman sous le gui ; sur quoi les enfants battent des mains et rient de tout leur cœur. Ainsi font la tante George et l'oncle George ; bonne maman a l'air content, et dit, avec un bienveillant sourire, que bon papa était un jeune polisson ; sur quoi les enfants rient de tout leur cœur de nouveau, et bon papa de meilleur cœur qu'eux tous.

Mais tous ces divertissements ne sont rien auprès de l'excitation qui se produit ensuite, lorsque bonne maman, en bonnet haut et en robe de soie gris-ardoise, et bon papa, avec un beau devant de chemise plissé et une cravate blanche, s'assoient dans le salon d'un côté de la cheminée, tandis que les enfants de l'oncle George et les innombrables petits cousins s'assoient devant, attendant l'arrivée des visiteurs. Soudain on entend un fiacre s'arrêter, et l'oncle George, qui regardait par la fenêtre, s'écrie : « Voici Jane ! » Aussitôt les enfants se précipitent vers la porte et dégringolent l'escalier ; et l'oncle Robert et la tante Jane, et le cher petit bébé, et la nourrice, et toute la compagnie sont introduits au

milieu des cris tumultueux des enfants et des recommandations répétées par la nourrice de ne pas faire de mal à bébé. Et bon papa prend l'enfant, et bonne maman embrasse sa fille, et la confusion de cette première entrée s'est à peine calmée qu'arrivent quelques autres tantes et oncles avec un nouveau contingent de cousins, et les grands cousins et cousines *flirtent* entre eux, et les petits cousins et cousines en font autant, à vrai dire, et l'on n'entend rien qu'un brouhaha confus de causeries, de rires et de gaieté.

Un coup timide frappé à la porte de la rue, que l'on distingue pendant un arrêt momentané des conversations, fait dire à tout le monde : « Qui est-ce ? » et deux ou trois enfants, qui se tenaient à la fenêtre, annoncent à voix basse que c'est la « pauvre tante Marguerite ». Sur quoi, la tante George sort du salon pour accueillir la nouvelle venue ; et bonne maman se redresse, un peu raide et imposante ; car Marguerite a épousé sans son consentement un homme pauvre ; et, la pauvreté n'étant pas une punition suffisamment lourde pour cette offense, elle a été mise à l'écart par ses amis et bannie de la société de ses parents les plus chers. Mais Noël est revenu, et les sentiments malveillants, qui ont lutté contre des dispositions meilleures durant l'année, se fondent sous sa géniale influence, comme la glace au soleil du matin. Il n'est pas difficile pour un père ou une mère, dans un moment d'irritation, de repousser une enfant désobéissante ; mais la bannir, en un temps de bienveillance et de joie générales, du foyer autour duquel elle s'est assise à tant d'anniversaires du même jour, se développant, par lents degrés, de l'état de petit enfant à celui de jeune fille, pour arriver presque imperceptiblement à l'éclosion de la femme, c'est une chose grandement différente. L'air de raideur voulue et de froid pardon que la vieille dame a pris sied mal à ses traits ; et lorsque la pauvre femme est amenée par sa sœur, la figure pâle et l'espérance brisée — non par la pauvreté ; car cela,

elle saurait le supporter ; mais par la conscience d'un dédain qu'elle ne mérite pas, — il est aisé de voir jusqu'à quel point c'est un air de commande. Il se fait un silence momentané ; soudain la jeune femme se détache de sa sœur et se jette en sanglotant au cou de sa mère. Le père se précipite et prend la main du mari. Les amis se pressent autour d'eux pour leur offrir de cordiales congratulations, et le bonheur et l'harmonie reprennent leur règne.

Quant au diner, il est tout à fait exquis : — rien ne va mal, et tout le monde est disposé à être aimable et content. Bon papa fait un compte rendu circonstancié de l'acquisition de la dinde, avec une légère digression relative à l'acquisition d'autres dindes pour de précédents Noël's, ce que bonne maman corrobore jusqu'au plus menu détail. L'oncle George raconte des histoires, découpe la volaille, prend du vin, plaisante avec les enfants à la petite table, cligne de l'œil aux cousins et aux cousines dont les uns font la cour aux autres, et égaye tout le monde par la bonne humeur de son hospitalité ; et lorsque, à la fin, entre une grosse servante chancelant sous le poids d'un gigantesque *pudding* surmonté d'un brin de houx, les rires, les acclamations, le battement des petites mains potelées, les coups de pied des courtes jambes dodues ne peuvent être égalés que par les applaudissements dont les jeunes visiteurs accueillent le fait étonnant de verser de l'eau-de-vie baptisée dans les petits pâtés. Et puis le dessert ! et le vin ! et les farces ! De si beaux discours, et les chansons du mari de tante Marguerite, qui se révèle comme un si charmant homme, si attentif auprès de bonne maman ! Et même bon papa, non seulement chante sa chanson annuelle avec une vigueur sans précédent, mais, étant honoré d'un *bis* unanime selon la coutume annuelle, il en entame une nouvelle que personne, si ce n'est bonne maman, ne connaît encore ; et un jeune garnement de cousin, que les vieilles personnes tiennent un peu en disgrâce pour certains péchés d'omission et

d'action — négligence à faire des visites, et persistance à boire de l'ale de Burton, — sans attendre qu'on l'en prie, surprend et convulse de rire tous les assistants avec les chansons comiques les plus extraordinaires qu'on ait jamais entendues.

La soirée passe ainsi sur un ton raisonnable de bienveillance et de jovialité qui fait plus pour éveiller les sympathies de chaque membre de la société en faveur de son voisin, et pour perpétuer ces bons sentiments durant l'année suivante, que la moitié des homélies qui ont jamais été écrites par la moitié des théologiens qui ont jamais vécu.

Gabriel Grub.

Voici un autre morceau se rattachant au groupe des *Christmas Tales*. On y verra Dickens se donnant comme but principal, comme il l'a dit lui-même dans sa préface à l'édition populaire des *Christmas Books*, de réveiller, à la faveur d'une fantaisie allégorique, des pensées d'amour et de pardon qui n'ont pas besoin de se produire à Noël pour être de saison parmi les peuples civilisés.

Dans une vieille ville abbatiale, plus bas dans cette partie du pays, il y a longtemps, longtemps, si longtemps que l'histoire doit être vraie puisque nos grands-pères la croyaient implicitement, officiait, en qualité de sacristain et de fossoyeur du cimetière, un certain Gabriel Grub. De ce qu'un homme est sacristain et, par conséquent, environné des emblèmes de la mort, il ne s'ensuit pas du tout qu'il doive être morose et mélancolique. Nos entrepreneurs de pompes funèbres sont les plus joyeux compagnons du monde ; et j'ai eu jadis l'honneur d'être en termes d'intimité avec un « muet¹ » qui, dans la vie privée et en dehors de ses fonc-

1. On donnait le nom de « muets » aux pleureurs à gage qui suivaient les convois funèbres.

tions, était un gaillard aussi comique et jovial qu'aucun de ceux qui aient jamais, sans une lacune de mémoire, gazouillé le refrain : « Audiable qui s'en soucie ! » ou vidé le contenu d'un bon verre de raide sans s'arrêter pour respirer. Mais, nonobstant ces précédents, Gabriel Grub était un individu de triste mine, hargneux, atrabilaire, un homme morose et solitaire, qui ne frayait qu'avec lui-même et avec une vieille bouteille d'osier, s'adaptant à sa grande et profonde poche de gilet ; et toutes les fois qu'un joyeux visage passait près de lui, il lui lançait un tel regard de malice et de méchante humeur qu'on ne pouvait guère le soutenir sans en ressentir du malaise.

Un peu avant le crépuscule, une veille de Noël, Gabriel mit sa bêche sur son épaule, alluma sa lanterne et se dirigea vers le vieux cimetière, où il avait une fosse à finir pour le lendemain matin ; il se sentait très déprimé, et il pensait que cela lui remettrait peut-être les esprits de reprendre tout de suite son travail. Comme il remontait l'antique rue, il voyait la lumière gaie des feux flamblants luire à travers les vieilles fenêtres, et il entendait les éclats de rires et les clameurs joyeuses des gens réunis autour ; il remarquait l'activité des préparatifs pour les réjouissances du lendemain, et il sentait les multiples et savoureuses odeurs qui en étaient la conséquence, pendant qu'elles s'échappaient des fenêtres des cuisines en nuages de vapeurs. Tout cela était fiel et absinthe au cœur de Gabriel Grub ; et lorsque des groupes d'enfants s'élançaient en bondissant hors des maisons, traversaient la route et, avant d'avoir pu frapper à la porte d'en face, se trouvaient devant une demi-douzaine de petits polissons à tête frisée qui se pressaient autour d'eux pendant qu'ils grimpaient en troupeau l'escalier pour passer la soirée à des jeux de Noël, Gabriel souriait horriblement et serrait le manche de sa bêche d'une plus ferme étreinte, pensant à la rougeole, à la fièvre scarlatine, au muguet, à la

coqueluche et à bien d'autres sources de consolation.

Dans cette heureuse disposition d'esprit, Gabriel marchait à longues enjambées, répondant par un grognement bref et maussade aux saluts de bonne humeur des voisins qui le croisaient de temps en temps. Il tourna dans le petit chemin sombre qui menait au cimetière. Gabriel avait été tout droit à ce petit chemin sombre, parce que c'était — généralement parlant — un endroit gentil, morne et lugubre, où les gens de la ville ne se souciaient guère d'aller, si ce n'est en plein jour et lorsque le soleil brillait; aussi ne fut-il pas peu indigné d'entendre un gamin hurler une chanson gaillarde sur le joyeux Noël juste en ce lieu sacré qui s'appelait *Coffin Lane*, le Chemin du Cercueil, depuis les jours de la vieille abbaye et le temps des moines tonsurés. En avançant, et à mesure que la voix se rapprochait, Gabriel reconnut qu'elle venait d'un petit garçon qui se dépêchait pour rejoindre une des bandes de gamins dans la vieille rue et qui, tant pour se tenir compagnie que pour se préparer à la circonstance, criait la chanson à tue-tête et de toute la vigueur de ses poumons. Gabriel attendit donc que l'enfant fût arrivé jusqu'à lui; alors il l'accula dans un coin et lui cogna cinq ou six fois la tête avec sa lanterne pour lui apprendre à moduler sa voix. Et comme l'enfant se sauvait, la main à la tête, chantant sur un ton tout différent, Gabriel Grub eut un gloussement de rire venu du cœur, et entra dans le cimetière en fermant la porte à clef derrière lui. Il enleva son habit, déposa sa lanterne et entra dans la fosse inachevée où il travailla avec le plus grand entrain pendant une heure environ. Mais la terre était durcie par le gel, et il n'était pas très commode de la briser et de la rejeter avec la pelle; il y avait de la lune, il est vrai; mais c'était une lune très jeune qui ne versait que peu de lumière sur la fosse, laquelle se trouvait dans l'ombre de l'église. A tout autre moment, ces obstacles auraient rendu Gabriel Grub fortement gro-

gnon et misérable ; mais il était si content d'avoir arrêté le chant du petit garçon qu'il ne s'inquiéta pas beaucoup du peu de progrès qu'il faisait. Lorsqu'il eut fini sa tâche du soir, il regarda le fond de la fosse avec une grimace de satisfaction, murmurant, pendant qu'il ramassait ses affaires :

Fameux logis pour un, fameux logis pour un ; —
 Quelques pieds de terre froide, quand la vie est finie ;
 Une pierre à la tête, une pierre aux pieds ;
 Repas riche et succulent à manger par les vers ;
 Herbe moisie sur la tête, argile humide tout autour —
 Fameux logis pour un, que ces logis en terre sainte !

— Ho ! ho ! fit Gabriel Grub, en s'asseyant sur une tombe plate, qui était un de ses lieux de repos favoris, et en tirant sa petite bouteille clissée. Un cercueil à Noël ! C'est une boîte de Noël¹. Ho ! ho ! ho !

— Ho ! ho ! ho ! répéta une voix sonore tout près derrière lui.

Gabriel eut un peu peur ; il s'arrêta le bras en l'air, au moment où il portait la bouteille d'osier à ses lèvres, et regarda autour de lui. Le fond de la plus vieille des fosses qui l'entouraient n'était pas plus muet et tranquille que le cimetière sous la pâle clarté de la lune. Le givre scintillait sur les pierres tombales ; il étincelait comme des rangées de diamants parmi les sculptures de pierre de la vieille église. La neige couvrait le sol, dure et cassante, étendant sur les monticules de terre, serrés les uns près des autres, une couche si blanche et si unie qu'on eût dit que des cadavres gisaient là, cachés seulement par leurs lincoeurs. Pas le plus léger bruissement ne troublait la tranquillité profonde de cette scène solennelle. Il semblait que le bruit même se fût congelé, tant tout était froid et muet.

1. On nomme « boîte de Noël » (*Christmas Box*) les cadeaux qui se font à cette époque de l'année, qu'ils soient ou non renfermés dans une boîte.

— C'est l'écho, dit Gabriel Grub, en levant de nouveau la bouteille à ses lèvres.

— Ce n'est pas l'écho, fit une voix profonde.

Gabriel eut un sursaut et resta enraciné sur place d'étonnement et de terreur, car ses yeux s'étaient arrêtés sur quelque chose dont l'aspect lui glaçait le sang.

Assise sur une pierre tombale dressée de champ, tout près de lui, était une figure étrange, sans rien de terrestre et que Gabriel sentit tout de suite n'être pas une créature de ce monde. Ses longues jambes fantastiques, qui auraient pu toucher le sol, étaient repliées et croisées d'une manière irréaliste et bizarre; ses bras tout en nerfs étaient nus, et ses mains reposaient sur ses genoux. Son buste rond et court était recouvert d'un vêtement ajusté avec de petits crevés pour ornements; un manteau court pendait sur son dos; le col en était curieusement découpé en dentelures qui servaient au gobelin de fraise ou de mouchoir de cou, et ses souliers se relevaient au bout en longue pointe. Sur la tête, il portait un chapeau en forme de pain de sucre, à larges bords, garni d'une plume unique. Ce chapeau était blanc de givre, et le gobelin avait l'air d'être très confortablement assis sur cette tombe depuis deux ou trois cents ans. Il se tenait parfaitement immobile, la langue hors de la bouche comme par dérision, et il faisait à Gabriel Grub une de ces grimaces que seuls les gobelins ont à leur service.

— Ce n'est pas l'écho, dit le gobelin.

Gabriel Grub était paralysé; il ne put faire aucune réponse.

— Que faites-vous ici la veille de Noël? reprit le gobelin sévèrement.

— J'étais venu creuser une fosse, monsieur, bégaya Gabriel Grub.

— Quel est l'homme qui erre parmi les fosses et les cimetières par une nuit comme celle-ci? s'écria le gobelin.

— Gabriel Grub! Gabriel Grub! jeta un chœur sauvage de voix stridentes qui paraissaient remplir le cimetière. — Gabriel regarda avec effroi autour de lui : il n'y avait rien à voir.

— Qu'avez-vous dans cette bouteille? demanda le gobelin.

— Du genièvre, monsieur, répondit le sacristain, plus tremblant que jamais, car il l'avait acheté aux contrebandiers et il pensait que son interrogateur occupait peut-être un poste dans l'administration de l'accise chez les gobelins.

— Qui boit du genièvre tout seul et dans un cimetière par une nuit comme celle-ci? reprit le gobelin.

— Gabriel Grub! Gabriel Grub! crièrent de nouveau les voix sauvages.

Le gobelin coula un regard de malice vers le sacristain terrifié, puis, élevant la voix :

— Et qui, alors, est pour nous de bonne et légitime prise?

A cette question, le chœur invisible répondit, avec des accents qui résonnèrent comme les voix de mille chanteurs unies aux accords puissants du vieil orgue de l'église, — des accents qui semblaient être portés aux oreilles du sacristain par un vent farouche et mourir en s'éloignant; — mais le refrain de la réponse était toujours le même : — Gabriel Grub! Gabriel Grub!

Le gobelin élargit sa grimace en disant :

— Eh bien ! Gabriel, que dites-vous de ça ?

Le sacristain cherchait à respirer, béant.

— Que pensez-vous de ça, Gabriel? reprit le gobelin en jetant les pieds en l'air des deux côtés de la pierre tombale, et en regardant les pointes recourbées de ses chaussures avec autant de complaisance que s'il eût contemplé la plus *fashionable* paire de bottes à la Wellington de tout Bond Street.

— C'est... c'est... très curieux, monsieur, répondit le sacristain à demi mort de peur; très curieux et très

joli; mais je crois que je vais retourner finir mon ouvrage, monsieur, s'il vous plaît.

— Ouvrage? dit le gobelin; quel ouvrage?

— La fosse, monsieur; creuser la fosse, bégaya le sacristain.

— Ah! la fosse, eh? fit le gobelin. Quel est celui qui creuse des fosses à un moment où tous les autres hommes sont en fête, et qui y prend plaisir?

De nouveau les voix mystérieuses répondirent : — Gabriel Grub ! Gabriel Grub !

— Je crains que mes amis n'aient besoin de vous, Gabriel, dit le gobelin, se gonflant plus que jamais la joue avec sa langue — c'était bien la plus étonnante des langues ; — je crains que mes amis n'aient besoin de vous, Gabriel.

— Avec votre permission, monsieur, dit le sacristain terrifié, je ne pense pas que ce soit possible, monsieur; ils ne me connaissent pas, monsieur; je ne pense pas que ces messieurs m'aient jamais vu, monsieur.

— Oh! si fait, répliqua le gobelin. Nous connaissons l'homme au visage maussade et au sourcil refrogné, qui descendait la rue cette nuit, jetant de mauvais regards aux enfants et serrant sa pelle de fossoyeur dans sa main crispée. Nous connaissons l'homme qui a frappé l'enfant, dans la malice de son cœur envieux, parce que l'enfant pouvait être gai, et que lui ne le pouvait pas. Nous le connaissons, nous le connaissons.

Ici le gobelin poussa un rire bruyant et aigu que les échos renvoyèrent vingt fois, et, lançant ses jambes en l'air, il se dressa sur la tête, ou plutôt sur la pointe de son chapeau en pain de sucre, en équilibre sur le rebord étroit de la pierre, d'où il retomba par un saut périlleux d'une extraordinaire agilité droit aux pieds du sacristain, devant lequel il s'établit dans la position que prennent d'ordinaire les tailleurs en s'asseyant sur leur comptoir.

— J'ai... peur... j'ai peur.... de devoir vous quitter, monsieur, dit le sacristain faisant un effort pour bouger.

— Nous quitter ! dit le gobelin. Gabriel Grub qui va nous quitter ! Ho ! ho ! ho !

Pendant que le gobelin riait, le sacristain remarqua une illumination brillante en dedans des fenêtres de l'église, comme si tout l'édifice était éclairé. Cela ne dura qu'un instant ; la lumière disparut, l'orgue fit retentir un air animé et des troupes de gobelins, copies exactes du premier, se répandirent dans le cimetière et se mirent à jouer à saute-mouton par-dessus les tombes, sans s'arrêter une seconde pour prendre haleine, mais franchissant les plus hautes, l'une après l'autre, avec la plus merveilleuse adresse. Le premier gobelin était un sauteur tout à fait étonnant, et aucun des autres n'était capable de rivaliser avec lui, même de loin. Malgré l'extrême intensité de son épouvante, le sacristain ne put s'empêcher de remarquer que, tandis que ses amis se contentaient de sauter par-dessus les pierres tombales, de taille ordinaire, il abordait les caveaux de famille, les grilles de fer et tout le reste avec autant d'aisance que si c'eût été des bornes.

A la fin, l'ardeur du jeu atteignit son paroxysme ; l'orgue accélérât de plus en plus son mouvement et les gobelins sautaient de plus en plus vite, se repliant sur eux-mêmes, multipliant les culbutes et bondissant par-dessus les tombes comme des ballons au *football*.

Le cerveau du sacristain tourbillonnait avec la rapidité du mouvement qu'il avait devant les yeux, et ses jambes flageolaient sous lui à l'unisson de la course des esprits, lorsque le gobelin roi, arrivant comme une flèche, le saisit au collet et s'enfonça avec lui sous terre.

Quand Gabriel Grub eut eu le temps de reprendre son souffle, que la rapidité de la descente lui avait enlevé un moment, il se trouva dans ce qui lui parut être une grande caverne, entouré de tous côtés par des foules de gobelins laids et farouches. Au centre de la salle, sur un siège élevé, se tenait son ami du cime-

tière ; et, à côté de lui, Gabriel Grub lui-même était debout, sans pouvoir faire un mouvement.

— Froid, ce soir, dit le roi des gobelins. Très froid, Un verre de quelque chose de chaud, ici !

A cet ordre, une demi-douzaine de gobelins officieux, un sourire perpétuel sur le visage, — en raison de quoi Gabriel s'imagina que c'étaient des courtisans, — disparurent en hâte et revinrent immédiatement avec un gobelet de feu liquide, qu'ils présentèrent au roi.

— Ah ! s'écria le gobelin, dont les joues et la gorge devinrent transparentes pendant qu'il y jetait la flamme, — ça vous réchauffe vraiment ! Apportez une rasade du même pour Mr. Grub.

Le malheureux sacristain eut beau protester qu'il n'avait pas l'habitude de prendre rien de chaud la nuit, un des gobelins le maintint pendant qu'un autre lui versait le liquide flambant dans le gosier. Toute l'assemblée éclata en rires aigus, tandis qu'il toussait et s'étranglait, et qu'il essayait les larmes abondantes qui lui découlaient des yeux après qu'il eut avalé le brûlant breuvage.

— Et maintenant, dit le roi, en fourrant d'un geste fantastique la pointe conique de son chapeau en pain de sucre dans l'œil du sacristain, — ce qui lui occasionna une douleur très exquise, — et maintenant, montrez à l'homme de misère et de tristesse quelques-uns des tableaux de notre grand magasin.

A mesure que le gobelin parlait, un épais nuage, qui obscurcissait le bout le plus éloigné de la caverne, se déroulait graduellement et laissait voir à une grande distance, du moins à ce qu'il semblait, une chambre petite et maigrement meublée, mais propre et bien tenue. Plusieurs petits enfants étaient rassemblés autour d'un feu brillant, s'accrochant à la robe de leur mère, et gambadant autour de sa chaise. La mère, de temps en temps, se levait et écartait le rideau de la fenêtre, comme pour apercevoir quelqu'un d'attendu. Un repas frugal était tout servi sur la table et un fauteuil avait

été placé près du feu. On entendit frapper à la porte. La mère l'ouvrit, et les enfants autour d'elle battirent joyeusement des mains comme leur père entra. Il était mouillé et las, et il secoua la neige de ses vêtements, tandis que les enfants, s'emparaient de son manteau, de son chapeau, de sa canne et de ses gants, en un empressement plein de zèle, et disparaissaient avec. Puis, lorsqu'il se fut assis à son repas, devant le feu, les enfants grimperent sur son genou, la mère s'assit à son côté, et tout eut l'aspect du bien-être et du bonheur.

Mais un changement se produisit dans ce spectacle, presque imperceptiblement. La scène devint une petite chambre à coucher, où le plus gentil et le plus jeune des enfants gisait mourant. Les roses avaient fui de ses joues et la lumière de ses yeux, et, au moment même où le sacristain le regardait avec un intérêt qu'il n'avait jamais encore ressenti ou connu, il expira. Ses jeunes frères et sœurs se pressèrent autour de son lit et saisirent sa menotte, si froide et si lourde ; mais ils reculèrent à ce contact, regardant avec une respectueuse terreur ce visage enfantin ; car, tout calme et tranquille qu'il fût, avec cet air de dormir en repos et en paix qu'avait le bel enfant, ils voyaient qu'il était mort, ils savaient qu'il était un ange qui les regardait et les bénissait du haut d'un paradis brillant et bienheureux.

De nouveau un léger nuage passa sur le tableau, et de nouveau le sujet changea. Le père et la mère étaient maintenant vieux et infirmes, et le nombre de ceux qui les entouraient avait diminué de plus de moitié ; mais le contentement et la gaieté courageuse avaient leur siège sur chaque visage, rayonnaient dans tous les regards, pendant qu'ils se groupaient autour du feu, racontant et écoutant de vieilles histoires des jours depuis longtemps passés. Lentement, paisiblement, le père descendit bientôt après dans la tombe, et celle qui avait partagé tous ses soucis et toutes ses peines le suivit au lieu du repos. Les quelques survivants de la famille s'agenouillèrent et arrosèrent de leurs

larmes le gazon vert qui les recouvrait ; puis ils se levèrent et s'éloignèrent, tristement, l'âme en deuil, mais sans cris amers ni lamentations désespérées, car ils savaient qu'un jour ils seraient de nouveau réunis ; et ils retournèrent se mêler encore aux affaires du monde, et le contentement et la gaieté courageuse leur revinrent. Le nuage s'étendit devant le tableau et le cacha à la vue du sacristain.

— Que pensez-vous de ça ? dit le gobelin, tournant sa large face vers Gabriel Grub.

Gabriel marmotta quelque chose qui voulait dire que c'était très joli ; il avait l'air un peu honteux, tandis que le gobelin dirigeait vers lui ses yeux de braise.

— Homme misérable que vous êtes ! dit le gobelin sur un ton d'extrême mépris. Vous !... — Il semblait disposé à ajouter d'autres paroles, mais l'indignation étouffait sa voix ; il leva donc une de ses jambes si souples et, la balançant un instant au-dessus de sa tête pour mieux frapper le but, il administra un bel et bon coup de pied à Gabriel Grub ; immédiatement après, tous les gobelins de service se pressèrent autour de l'infortuné sacristain et le régalerent de coups de pied sans merci, suivant la coutume établie et invariable des courtisans sur la terre, qui frappent du pied ceux que le roi frappe du pied, et qui embrassent ceux qu'embrasse le roi.

— Montrez-lui-en d'autres ! dit le roi des gobelins.

A ces mots, le nuage se dissipa de nouveau, et un riche et beau paysage se révéla aux yeux ; — il y en a encore aujourd'hui un autre tout pareil à moins d'un demi-mille de la vieille ville abbatiale. Le soleil brillait dans le ciel bleu clair, l'eau étincelait sous ses rayons, et les arbres paraissaient plus verts et les fleurs plus gaies sous sa réjouissante influence. L'eau se ridait, en coulant avec un bruit agréable ; les arbres bruissaient au vent léger qui murmurait parmi les feuilles ; les oiseaux chantaient sur les branches, et l'alouette modulait, haut dans le ciel, sa bienvenue au matin. Oui,

c'était le matin, le brillant et balsamique matin d'été. La feuille la plus menue, le plus petit brin d'herbe était plein de vie. La fourmi se glissait vers son labeur quotidien ; le papillon voltigeait, s'imprégnant des chauds rayons du soleil ; des myriades d'insectes déployaient leurs ailes transparentes et jouissaient de leur brève mais heureuse existence. L'Homme s'avancait gonflé d'orgueil à ce spectacle, et tout était lumière et splendeur.

— Homme misérable que vous êtes ! dit le roi des gobelins, d'un ton plus méprisant encore que tout à l'heure. Et de nouveau le roi des gobelins agita sa jambe en l'air, qui de nouveau s'abattit sur les épaules du sacristain ; et de nouveau les gobelins de la suite imitèrent l'exemple de leur chef.

Mainte fois le nuage s'en fut et revint, et mainte leçon en retira Gabriel Grub, qui, malgré la cuisante douleur qu'infligeait à ses épaules la fréquente application des pieds des gobelins, regardait avec un intérêt que rien ne pouvait diminuer. Il vit que des hommes, qui travaillaient dur et gagnaient leur pauvre pain par une vie de labeur, étaient gais et heureux, et qu'aux plus ignorants le doux visage de la nature était une source infaillible d'allégresse et de joie. Il vit ceux qui avaient été nourris délicatement et tendrement élevés, conserver leur gaieté dans les privations, se montrer supérieurs à des souffrances qui en auraient écrasé beaucoup d'un grain plus grossier, parce qu'ils portaient en leur sein les éléments du bonheur, du contentement, de la paix. Il vit que les hommes parcils à lui, que fait grogner la gaieté des autres, sont les plus sales herbes parasites qui croissent sur la belle surface de la terre ; et, mettant tout le bien qui est dans le monde en balance avec tout le mal, il en vint à la conclusion qu'après tout ce monde est un monde fort convenable qui mérite considération et respect. Il ne se la fut pas plus tôt formulée que le nuage, qui s'était refermé sur le dernier tableau, sembla s'abattre sur ses sens et l'inviter à l'assoupissement. Un par un, les

gobelins s'évanouirent à sa vue et, au moment où le dernier disparaissait, un profond sommeil l'envahit.

Il faisait jour lorsque Gabriel Grub se réveilla et se trouva étendu tout-de son long sur la pierre plate d'une tombe, dans le cimetière, avec la bouteille d'osier vide gisant à son côté, et son habit, sa pelle et sa lanterne, tout blanchis par la gelée de la dernière nuit, épars sur le sol. La pierre où il avait pour la première fois vu le goblin assis se dressait toute droite devant lui, et la fosse à laquelle il avait travaillé la nuit d'avant n'était pas loin. Tout d'abord, il se prit à douter de la réalité de ses aventures; mais la douleur aiguë qu'il ressentit dans les épaules lorsqu'il essaya de se lever l'assura que les coups de pied des gobelins n'avaient certainement rien d'idéal. Il fut ébranlé de nouveau en ne remarquant aucune trace de pas dans la neige où les gobelins avaient joué à saute-mouton avec les pierres funéraires; mais il s'expliqua rapidement cette circonstance en se rappelant qu'étant des esprits ils ne devaient pas laisser d'impression visible derrière eux. De sorte que Gabriel Grub se remit sur ses pieds du mieux qu'il le put avec la douleur qu'il avait dans le dos, et que, brossant de la main le givre de son habit, il le mit sur lui et tourna ses pas vers la ville.

Mais c'était un homme changé, et il ne put supporter la pensée de retourner en un lieu où son repentir serait un sujet de risée, où l'on ne croirait pas à sa réforme intérieure. Il hésita quelques moments, puis il s'éloigna pour aller où le hasard le conduirait chercher à gagner son pain ailleurs.

On trouva ce jour-là dans le cimetière la lanterne, la pelle et la bouteille d'osier. On fit tout d'abord bien des hypothèses sur le sort du sacristain, mais on décida promptement que les gobelins l'avaient enlevé; et il ne manqua pas de témoins fort croyables qui l'avaient vu distinctement passer dans l'air sur le dos d'un cheval bai, lequel était borgne, avec le train de derrière d'un lion et la queue d'un ours...

VOYAGES

NOTES D'AMÉRIQUE

(*American Notes*).

Le mal de mer.

C'est le matin du troisième jour. Je suis arraché à mon sommeil par un cri lugubre de ma femme, qui demande à savoir s'il y a du danger. Je me soulève et regarde hors du lit. Le pot à eau plonge et saute comme un dauphin folâtre ; tous les petits objets flottent, excepté mes chaussures, qui sont échouées sur un sac de voyage, haut et à sec, comme une couple de bateaux charbonniers. Tout à coup je les vois s'élançer en l'air, et voilà que le miroir, qui est cloué à la muraille, se colle étroitement au plafond. En même temps la porte disparaît entièrement, et une nouvelle porte s'ouvre dans le plancher. Alors je comprends que notre salon particulier se tient debout sur la tête.

Avant qu'il soit possible de prendre aucune disposition tant soit peu compatible avec ce nouvel état de choses, le navire se redresse. Avant qu'on puisse dire : — Grâce au ciel ! — il se précipite de nouveau sens dessus dessous. Avant qu'on puisse crier qu'il est sens dessus dessous, il semble partir de l'avant, comme une créature qui court, les genoux brisés et les jambes défaillantes, à travers toutes les variétés de trous et de fesses, en trébuchant à chaque pas. Avant qu'on ait eu

seulement le temps de s'étonner, il commence un grand bond dans l'air. Avant de l'avoir tout à fait fini, il fait un profond plongeon dans l'eau. Avant d'avoir gagné la surface, il se livre à un saut périlleux. A l'instant où il est sur ses jambes, il se précipite en arrière. Et ainsi il va, chancelant, se soulevant, luttant, sautant, plongeant, bondissant, s'abattant, palpitant, roulant, se balançant, et exécutant tous ces mouvements tantôt successivement et tantôt à la fois ; si bien qu'à la fin on se sent disposé à rugir en demandant grâce.

Un *steward*¹ passe. — *Steward!* — Monsieur? — Qu'y a-t-il? Comment appelez-vous tout ça? — Une mer assez dure, monsieur, et vent debout.

Vent debout! Imaginez un visage humain à la proue du vaisseau, avec quinze mille Samson réunis en un seul, résolu à le repousser, et le frappant exactement entre les yeux toutes les fois qu'il tente d'avancer d'un pouce. Imaginez le navire lui-même, le poulx et les artères de son corps énorme gonflés à éclater sous ce brutal traitement, voué à avancer ou à périr. Imaginez le vent hurlant, la mer rugissant, la pluie battant, tous en ligne, acharnés contre lui. Représentez-vous le ciel à la fois sombre et farouche, et les nuages, en une effroyable sympathie avec les vagues, formant un autre océan dans l'air. Ajoutez à tout cela les bruits résonnant sur le pont et dessous, le tapement des pieds pressés, les grandes clameurs rauques des marins, le gargouillement de l'eau qui entre dans les dalots et en sort, et, de temps en temps, un pesant coup de mer frappant les planches au-dessus de nous, avec le son profond, sourd et lourd du tonnerre dans un caveau, — et voilà le vent debout de cette matinée de janvier.

Je ne dis rien de ce qu'on peut appeler les bruits domestiques du navire, tels que la casse des verres et de la vaisselle, les culbutes des *stewards*, les gambades, au-dessus de nos têtes, des tonneaux en liberté

1. Maître d'hôtel.

et des douzaines de bouteilles de *porter* en vagabondage, et les sons très remarquables, mais rien moins qu'exhilarants, poussés dans leurs différents salons-cabines par les soixante-dix passagers qui se sont trouvés trop malades pour monter déjeuner. Je n'en dis rien ; car, bien que je sois resté couché, écoutant ce concert, pendant trois ou quatre jours, je ne crois pas l'avoir véritablement entendu plus d'un quart de minute, à l'expiration duquel je tombai en proie à un mal de mer excessif.

Pas un mal de mer, qu'on l'entende bien, dans l'acception ordinaire du mot, — j'aurais voulu que c'eût été cela, — mais sous une forme que je n'ai jamais vu ni entendu décrire, quoique je ne doute pas qu'elle ne soit très commune. Je gisais là, tout le long du jour, dans le calme absolu du néant, sans aucun sentiment d'ennui, sans aucun désir de me lever, ou d'aller mieux, ou de prendre l'air ; sans curiosité, souci, ni regret d'aucune sorte et d'aucun degré, sauf que je crois pouvoir me rappeler qu'au milieu de cette indifférence générale universelle je ressentais une espèce de joie paresseuse — de jouissance démoniaque, si l'on peut honorer de ce titre quelque chose d'aussi léthargique, dans le fait que ma femme était trop malade pour me causer... Rien ne m'aurait surpris. Si, dans le moment fugitif où un rayon d'intelligence m'illuminait en m'apportant des pensées du pays, un farfadet facteur de la poste, avec une clochette et vêtu d'écarlate, était entré dans la petite niche qui était là devant moi tout éveillé, en plein jour, et que, s'excusant d'être mouillé pour avoir marché dans la mer, il m'eût tendu une lettre à moi adressée, d'une écriture familière, je suis certain que je n'aurais pas senti un atome d'étonnement ; j'aurais été parfaitement satisfait. Si Neptune lui-même était arrivé avec un requin grillé sur son trident, j'aurais regardé cet événement comme un des plus communs de la vie de chaque jour.

Une fois — une fois — je me trouvai sur le pont. Je

ne sais pas comment j'y étais parvenu, ni ce qui m'avait pris d'aller là, mais j'y étais; et complètement habillé, même, avec une immense varcuse et une paire de bottes telles qu'aucun homme faible dans son bon sens n'aurait jamais pu y entrer. Je me trouvai, lorsqu'une lueur de conscience brilla en moi, debout, me tenant à quelque chose. Quoi? je ne sais pas. Je crois que c'était le maître d'équipage; ou il se peut que ce fût la pompe, à moins que ce ne fût la vache. Je ne puis dire depuis combien de temps j'étais là, un jour ou une minute. Je me rappelle avoir essayé de penser à quelque chose (à n'importe quoi dans tout le vaste univers, ça m'était égal) sans le moindre effet. Je ne pouvais même pas distinguer ce qui était la mer et ce qui était le ciel, car l'horizon semblait ivre et fuyait sauvagement dans toutes les directions. Cependant, même en cet état d'impuissance, je reconnus le paresseux *gentleman* debout devant moi, nautiquement vêtu d'un complet bleu d'étoffe bourrue, avec un chapeau de toile cirée. Mais mon état d'imbécillité était trop grand, quoique je m'en rendisse compte, pour le séparer de son vêtement, et j'essayais de l'appeler, je m'en souviens, *Pilote*. Après un autre intervalle d'inconscience complète, je m'aperçus qu'il était parti, et je reconnus une autre figure à sa place. Elle semblait onduler et fluctuer devant moi, comme si je la voyais reflétée dans un miroir mouvant; mais je reconnus que c'était le capitaine, et telle était la réconfortante influence de son visage que je tâchai de sourire; oui, même en ce moment, je tâchai de sourire. Je vis par ses gestes qu'il m'adressait la parole; mais il se passa longtemps avant que je pusse comprendre qu'il me grondait de rester jusqu'aux genoux dans l'eau, comme je le faisais, naturellement sans savoir pourquoi. J'essayai de le remercier, mais je ne pus pas. Je ne pus que lui montrer du doigt mes bottes, ou l'endroit où je supposais qu'elles étaient, — et dire d'une voix plaintive : — « Semelles de liège » ; — en m'efforçant en

même temps, m'a-t-on dit, de m'asseoir dans la flaque. Voyant que j'étais absolument insensible, et pour le moment maniaque, il eut l'humanité de me conduire en bas.

J'y restai jusqu'à ce que je fusse mieux; je souffrais, pourtant, toutes les fois qu'on m'engageait à manger quelque chose, une angoisse qui ne peut être surpassée que par celle qu'endurent, dit-on, les noyés incomplets pendant qu'on les rappelle à la vie. Un *gentleman* à bord avait pour moi une lettre d'introduction d'un ami commun de Londres. Il me l'avait envoyée avec sa carte, dans la matinée du vent debout; et l'idée me tourmenta longtemps qu'il était peut-être sur pied, bien portant, et s'attendant cent fois le jour à recevoir ma visite dans le salon. Je l'imaginai comme ces êtres coulés en fonte — je ne veux pas les appeler des hommes — qui demandent, le visage rouge et la voix vigoureuse, ce que le mal de mer signifie, et si réellement c'est aussi mauvais qu'on le représente. C'était une véritable torture, et je ne crois pas avoir jamais ressenti gratitude et gratitude de cœur si parfaites que lorsque le médecin du bord m'apprit qu'il avait précisément été obligé de mettre un grand cataplasme à la moutarde sur l'estomac de ce gentleman. Je date mon rétablissement du moment où je reçus cette nouvelle.

Les manufactures de Lowell.

Lowell est une ville fondée vers 1815 par Francis Cabot Lowell, dans l'État de Massachusetts, au confluent du Merrimac et de la Concord. En 1820 c'était un village de 200 habitants. Mais une filature s'y étant établie en 1823, la ville prit un accroissement rapide, grâce à la force motrice inépuisable que fournissent sans frais les chutes du Merrimac. Elle était déjà importante en 1841, comme le montre la description qu'en donne Dickens. Aujourd'hui elle compte environ 80 000 habitants, dont les Franco-Canadiens forment une large part. On a surnommé Lowell le *Manchester américain*.

Je fus reçu à la station de Lowell par un *gentleman*

intimement au courant de l'organisation des manufactures de la place; et, heureux de me laisser guider par lui, nous nous dirigeâmes tout de suite en voiture vers le quartier de la ville où les fabriques, objets de ma visite, étaient situées. Bien qu'elle ait juste atteint sa majorité — car, si mes souvenirs me servent bien, il n'y a pas plus de vingt et un ans que c'est une ville manufacturière, — Lowell est une grande localité, populeuse et prospère. Les indices de jeunesse qui, tout d'abord, attirent l'œil, lui donnent un caractère singulier et bizarre, assez amusant pour un visiteur qui vient du vieux monde. C'était un jour d'hiver très sale, et rien ne me parut vieux dans la ville entière, excepté la boue, qui, sur certains points, montait presque aux genoux, et qui pouvait s'être déposée là lorsque les eaux se retirèrent après le Déluge. En un endroit, il y avait une église neuve en bois, qui, n'ayant pas de clocher et n'étant pas encore peinte, ressemblait à une énorme caisse sans adresse dessus. En un autre était un grand hôtel, dont les murs et les colonnades avaient un aspect si cassant, si mince, si léger, qu'il avait exactement l'air d'être bâti avec des cartes. J'eus soin de retenir ma respiration lorsque nous passâmes devant, et, voyant un ouvrier apparaître sur le toit, je tremblai qu'en appuyant inconsidérément le pied il n'écrasât sous lui toute la construction et ne la fît s'écrouler à grand fracas. La rivière même qui meut les machines des usines (car elles sont toutes actionnées par l'eau) semble emprunter un caractère nouveau à la fraîcheur des bâtiments en brillantes briques rouges et en bois peint entre lesquels elle suit son cours; elle a l'air, dans ses murmures et ses culbutes, d'être une jeune rivière de tête aussi légère et étourdie et aussi délurée qu'on peut en désirer voir. On aurait juré que chaque « Boulangerie », « Épicerie », « Atelier de reliure » et autre sorte de magasin enlevait ses volets pour la première fois et avait commencé les affaires hier. Les pilons et mortiers d'or fixés comme enseignes

sur le châssis des stores, à l'extérieur des maisons de droguerie, paraissaient tout nouvellement sortis de l'Hôtel des Monnaies des États-Unis; et quand je voyais un bébé vieux de huit à dix jours dans les bras d'une femme à un coin de rue, je me surprénais à me demander machinalement d'où il venait, ne pouvant un instant supposer qu'il était né dans une ville si jeune.

Il y a plusieurs manufactures à Lowell, dont chacune appartient à ce que nous désignerions du nom de Compagnie ou Société de Propriétaires, et qu'on appelle en Amérique une Corporation. J'en visitai plusieurs, par exemple une filature de laine, une fabrique de tapis, une filature de coton; je les examinai dans toutes leurs parties, et je les vis sous leur aspect de travail ordinaire, sans préparatifs d'aucune sorte et sans aucun changement dans leur fonctionnement de tous les jours. Je puis ajouter que je connais bien nos villes manufacturières d'Angleterre, et que j'ai visité de la même façon beaucoup de fabriques à Manchester et ailleurs.

Il se trouva que j'arrivai à la première manufacture juste comme l'heure du dîner finissait et que les filles revenaient au travail; elles se pressaient dans les escaliers de la fabrique au moment où j'y montais. Elles étaient toutes bien vêtues, mais non, à mon avis, au-dessus de leur condition; j'aime en effet voir les humbles classes de la société soigneuses de leurs vêtements et de leur apparence et, même, s'il leur plaît, ornées de ces petits colifichets qui sont à la portée de leurs moyens...

Ces filles, comme je viens de le dire, étaient toutes bien vêtues, et cette expression implique nécessairement une extrême propreté. Elles avaient des chapeaux pratiques, de bons manteaux chauds et des châles; et elles ne dédaignaient pas les galoches et les socques. En outre, il y avait des endroits dans la fabrique où elles pouvaient déposer ces choses à l'abri de tout dommage; et il y avait de quoi se laver. Elles parais-

saient bien portantes, beaucoup même d'une santé remarquable; elles avaient les manières et la tenue de jeunes femmes, non pas de bêtes de somme dégradées. Eussé-je vu dans une de ces fabriques (ce que je n'y vis pas, bien que je cherche d'un œil actif quelque chose de ce genre) la plus zézayante, la plus minaudière, la plus affectée et ridicule jeune créature que l'imagination puisse suggérer, j'aurais pensé à son contraire — que j'ai vu ailleurs, — la créature sans soin, hébétée, malpropre, dégradée, engourdie, et j'aurais eu encore grand plaisir à regarder la première.

Les salles dans lesquelles elles travaillaient étaient aussi bien ordonnées qu'elles-mêmes. Aux fenêtres de quelques-unes, il y avait des plantes vertes, disposées de façon à mettre de l'ombre sur les vitres; dans toutes, il y avait tout autant d'air pur, de propreté et de confortable qu'en admettait la nature des occupations. Parmi tant de personnes du sexe, dont beaucoup étaient alors juste sur les confins de la puberté, on peut raisonnablement supposer qu'il y en avait d'apparence délicate et fragile; sans doute il y en avait. Mais je déclare solennellement que, de toute la foule que je vis dans les différentes manufactures ce jour-là, je ne peux pas me rappeler, ni mettre à part des autres, une seule jeune figure qui m'ait donné une impression pénible: pas une seule jeune fille — étant donné que la nécessité l'obligeait à gagner son pain de chaque jour par le travail de ses mains, — que j'eusse voulu enlever de ces fabriques si j'en avais eu le pouvoir.

Elles habitent diverses maisons meublées, dans le voisinage. Les propriétaires des fabriques sont particulièrement soigneux de ne mettre en possession de ces maisons aucune personne dont la moralité n'ait soutenu la plus minutieuse et complète enquête. Toute plainte faite contre elles, par les pensionnaires ou par tout autre, est scrupuleusement examinée, et s'il apparaît qu'il existe une raison légitime de se plaindre d'elles, on les éloigne et leur place est transmise à

une autre personne plus méritante. Il y a quelques enfants employés dans ces manufactures, mais pas beaucoup. Les lois de l'État leur interdisent de travailler pendant plus de neuf mois de l'année, et exigent qu'ils reçoivent de l'instruction pendant les trois autres. A cet effet, il y a des écoles à Lowell; il y a aussi des églises et des chapelles de diverses dénominations, où les jeunes femmes peuvent observer les formes du culte dans lequel elles ont été élevées.

A quelque distance des manufactures, sur le terrain le plus élevé et le plus agréable des alentours, se trouve leur hôpital, ou maison meublée pour les malades : c'est la plus belle maison des environs, qu'un notable commerçant avait bâtie pour y résider. De même que l'institution de Boston que j'ai déjà décrite, elle n'est pas sectionnée en quartiers, mais elle est divisée en chambres commodes, dont chacune a tout le confortable d'un très confortable chez soi. Le médecin principal demeure sous le même toit, et si les malades étaient des membres de sa propre famille, ils ne pourraient avoir de meilleurs soins ni être traités avec plus de douceur et de considération. Chaque femme malade doit payer par semaine dans cet établissement trois dollars ou douze *shillings* anglais; mais aucune fille au service d'une des « corporations » n'en est jamais exclue parce qu'elle n'a pas les moyens de payer. Qu'elles ne manquent pas très souvent de ces moyens, on peut l'inférer de ce fait qu'en juillet 1841 il n'y avait pas moins de neuf cent soixante-dix-huit de ces filles ayant un dépôt à la Caisse d'épargne de Lowell; le montant de tous ces dépôts était estimé à cent mille dollars ou vingt mille livres anglaises.

Je vais maintenant exposer trois faits qui surprendront fortement un grand nombre de lecteurs de ce côté-ci de l'Atlantique.

Premièrement, il y a un piano commun dans beaucoup de ces maisons meublées. Secondement, presque toutes ces demoiselles sont abonnées à des cabinets de

lecture. Troisièmement, elles ont fondé entre elles une publication périodique appelée THE LOWELL OFFERING (*L'offrande de Lowell*), « recueil d'articles originaux, écrits exclusivement par les femmes en service actif dans les fabriques », — lequel est dûment imprimé et vendu, et dont j'ai emporté de Lowell quatre cents bonnes et solides pages, que j'ai lues du commencement à la fin.

Le grand nombre des lecteurs, surpris par ces faits, s'écriera d'une seule voix : — Comme c'est absurde et déraisonnable ! — Quand j'aurai, en toute déférence, demandé pourquoi, ils répondront : — Ce sont des choses au-dessus de leur condition. — En réplique à cette objection, j'aurai l'honneur de demander quelle est leur condition.

C'est leur condition de travailler. Et elles le font, elles travaillent. Elles besognent dans ces fabriques en moyenne douze heures par jour, ce qui est incontestablement du travail, et même du travail assez serré. Mais c'est peut-être au-dessus de leur condition de se livrer à des distractions semblables, en n'importe quelles circonstances ? Sommes-nous bien sûrs, en Angleterre, de n'avoir pas formé nos idées de la condition des travailleurs d'après ce que nous avons accoutumé d'observer dans la classe ouvrière telle qu'elle est, et non telle qu'elle pourrait être ? Je pense que si nous scrutons nos propres sentiments, nous trouverons que les pianos et les cabinets de lecture, et même le *Lowell Offering*, nous surprennent par leur nouveauté, et non parce qu'ils touchent en quoi que ce soit la question abstraite du bien ou du mal.

Pour mon compte, je ne connais pas de condition dans laquelle, le travail du jour étant gaiement fait et le travail du lendemain gaiement attendu, une de ces occupations ne soit extrêmement humaine et louable. Je ne connais pas de condition qui ne soit rendue plus supportable pour ceux qui s'y trouvent et moins dangereuse pour les autres, par le fait qu'elle s'associe à

l'ignorance. Je ne connais pas de condition qui ait le droit de monopoliser les moyens d'instruction mutuelle, de perfectionnement et d'amusement rationnel, ou qui ait continué bien longtemps d'exister, en tant que condition sociale, après avoir tenté de le faire.

Quant aux mérites littéraires du *Lowell Offering*, je me contenterai de remarquer, en faisant abstraction complète du fait que les articles en ont été écrits par ces filles après le labour ardu de la journée, qu'il soutient avantageusement la comparaison avec un grand nombre des *Annuals* anglais. On aime à voir que beaucoup de ces récits se rapportent aux fabriques et aux personnes qui y travaillent, qu'ils inculquent l'habitude du renoncement et du contentement, et qu'ils enseignent les bonnes doctrines d'une large bienveillance...

Dans cette brève description de la ville de Lowell, et dans l'insuffisante expression du plaisir qu'elle m'a donné et qu'elle ne peut manquer de procurer à tout étranger pour qui la condition des personnes de cette classe dans sa patrie est un sujet d'intérêt et d'inquiète méditation, je me suis soigneusement abstenu d'établir une comparaison entre ces manufactures et celles de notre pays. Bien des circonstances, dont la puissante influence s'exerce depuis des années dans nos villes manufacturières, ne se sont pas produites ici; il n'y a pas, pour ainsi dire, de population ouvrière à Lowell, car ces filles (dont les pères sont souvent de petits fermiers) viennent d'autres États, ne restent que quelques années dans les fabriques et puis s'en retournent chez elles pour de bon.

Le contraste serait violent, car ce serait celui du Bien et du Mal, de la lumière vivante et de l'ombre la plus épaisse. Je m'en abstiens, parce que je crois juste de le faire. Mais je n'en adjure qu'avec plus d'ardeur tous ceux dont les yeux peuvent tomber sur ces pages, de s'arrêter à réfléchir sur la différence entre cette ville et ces grands rendez-vous de la misère sans espoir; de

se rappeler, si c'est possible au milieu des luttes et des querelles des partis, les efforts qu'il faut faire pour les purger de leurs douleurs et de leur danger, et enfin, mais surtout, de se souvenir avec quelle vitesse le Temps, si précieux, se précipite.

Conclusion des Notes sur l'Amérique.

Les Américains sont par nature francs, braves, cordiaux, hospitaliers et affectueux. La culture et l'affinement intellectuel ne font, semble-t-il, que rehausser leur chaleur de cœur et l'ardeur de leur enthousiasme ; et c'est la possession de ces dernières qualités à un degré extrêmement remarquable qui fait d'un Américain bien élevé un des plus tendres et des plus généreux entre les amis. Je n'ai jamais été aussi séduit que par les représentants de cette classe, je n'ai jamais livré ma confiance et mon estime entières avec autant de promptitude et de plaisir qu'à eux ; je ne pourrai jamais de nouveau faire, dans la moitié d'une année, tant d'amis, pour lesquels il me semble entretenir les sentiments de la moitié d'une existence.

Ces qualités sont naturelles, je le crois implicitement, au peuple entier. Qu'elles soient, cependant, malheureusement sapées et flétries dans leur développement parmi la masse, et qu'il y ait en œuvre des influences qui les mettent encore davantage en péril et ne donnent pour le présent que peu de promesse de leur retour à l'état sain, c'est là une vérité qu'on a le devoir de dire.

C'est une partie essentielle du caractère national de chaque peuple de tirer énormément vanité de ses défauts, et de trouver dans leur exagération même des marques de sa vertu ou de sa sagesse. Une grande imperfection de l'esprit populaire en Amérique, d'où sort prolifiquement une innombrable engeance de maux, c'est la Défiance Universelle. Cependant, le

citoyen d'Amérique se pique de cet esprit de défiance, même lorsqu'il est suffisamment dépourvu de passion pour apercevoir les ruines qui en résultent ; et il le présentera souvent, en dépit de sa propre raison, comme un exemple de la grande sagacité et de l'acuité d'intelligence de son peuple, ainsi que de sa finesse et de son indépendance supérieures.

— Vous portez cette jalousie et cette défiance, dit l'étranger, dans toutes les transactions de la vie publique. En repoussant les hommes de mérite de vos assemblées législatives, vous avez fait anître une classe de candidats aux suffrages qui, dans tous leurs actes, déshonorent vos Institutions et le choix du peuple. Cela vous a rendus si mobiles, si adonnés au changement, que votre inconstance est passée en proverbe ; car vous n'avez pas plus tôt dressé une idole sur un terrain ferme que vous êtes sûrs de la démolir et de la renverser en morceaux ; et cela, parce que, aussitôt que vous récompensez un bienfaiteur ou un serviteur public, vous vous défiez de lui par le seul motif qu'il est récompensé ; et immédiatement vous vous appliquez à découvrir, soit que vous avez été trop libéraux dans votre reconnaissance, soit que son zèle avait des relâchements. Tout homme qui atteint une place élevée parmi vous, depuis le Président, peut faire dater sa chute de ce moment même ; car, quelque mensonge que n'importe quel coquin notoire écrive, quand même il serait en opposition directe avec le caractère et la conduite de toute une vie, il suscite aussitôt votre défiance et vous y croyez. En fait d'estime et de confiance, quelque honnêtement qu'on les ait gagnées et bien méritées, un moucheron vous étonnera, mais vous avalerez toute une caravane de chameaux, s'ils sont chargés de doutes indignes et de mesquins soupçons. Est-ce bien, cela, pensez-vous, et de nature à élever parmi vous le caractère des gouvernants et des gouvernés ?

La réponse est invariablement la même : — Les opi-

nions sont libres ici, vous savez. Chacun pense par lui-même, et l'on ne nous attrape pas facilement. C'est comme cela que notre peuple en vient à être soupçonneux.

Un autre trait dominant, c'est l'amour des procédés adroits [*smart dealings*], qui dore bien des escroqueries et bien des gros abus de confiance, bien des détournements publics et particuliers, et qui met plus d'un coquin à même de lever la tête parmi les meilleurs, lorsqu'il mériterait la hart ; et cependant cela n'a pas été sans produire une juste rétribution, car cette adresse a plus fait en quelques années pour affaiblir le crédit public et pour paralyser les ressources de l'État, qu'une honnêteté stupide, si imprudente fût-elle, n'aurait pu le faire en un siècle. Les mérites d'une spéculation véreuse, ou d'une banqueroute, ou d'un gredin qui réussit, ne se jaugent pas d'après l'observation de la précieuse maxime : — Faites aux autres comme vous voudriez qu'on vous fit ; — on les considère au point de vue de l'adresse déployée. Je me rappelle, les deux fois que nous avons passé à ce malheureux Cairo sur le Mississipi, avoir parlé des mauvais effets que des tromperies si grossières doivent avoir lorsqu'elles éclatent, en engendrant le manque de confiance au dehors et en décourageant les capitaux étrangers ; mais on me donna à entendre que ç'avait été un plan très adroit, par quoi on avait réalisé beaucoup d'argent, et que ce qui témoignait le plus d'adresse dans l'affaire, c'est que ces choses s'oublient très vite à l'étranger, et qu'on se remet à spéculer aussi largement que jamais. J'ai tenu cent fois le dialogue suivant : « N'est-il pas vraiment honteux qu'un homme comme Tel et Tel soit en train d'acquérir une grande fortune par les moyens les plus infâmes et les plus odieux, et que, malgré tous les crimes dont il s'est rendu coupable, il soit toléré et appuyé par vos Concitoyens ? C'est un fléau public, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur. — Un menteur convaincu ? — Oui,

monsieur. — Il a reçu des coups de pied, on l'a giflé, bâtonné? — Oui, monsieur. — Et il est absolument méprisable, vil, débauché? — Oui, monsieur. — Au nom de tout ce qu'il y a d'étonnant, alors, quel est son mérite? — Eh! monsieur, c'est un homme adroit.

De la même manière, tous les usages blâmables et impolitiques sont mis au compte de l'amour de la nation pour le commerce; pourtant, chose assez bizarre, ce serait une charge accablante contre un étranger que l'accusation de regarder les Américains comme un peuple de commerçants. C'est l'amour du commerce qu'on assigne comme raison à cette coutume, si contraire à tout bien-être et si répandue dans les villes de province, qu'ont les gens mariés de vivre à l'hôtel, sans avoir de foyer à eux, sans guère se rencontrer, depuis le grand matin jusqu'à une heure tardive le soir, qu'aux repas pris à la hâte en commun. L'amour du commerce est une raison pour laquelle la littérature de l'Amérique doit rester toujours sans protection: « Car nous sommes un peuple de commerce et nous ne nous soucions pas de la poésie », bien que, soit dit en passant, nous fassions profession d'être très fiers de nos poètes; mais les amusements sains, les façons gaies de se distraire et les fantaisies bienfaisantes doivent s'effacer devant les sévères joies utilitaires du commerce¹.

Ces trois caractéristiques se présentent avec force et en plein aux yeux de l'étranger à tous les tournants de sa route. Mais ce qu'il y a de mauvais dans le développement de l'Amérique a des racines plus enchevêtrées; ce qui attaque les fibres profondes du pays, c'est la licence de sa Presse.

On peut élever des écoles à l'Est, à l'Ouest, au Nord et au Sud; on peut enseigner des élèves et former des maîtres par vingtaines et vingtaines de mille; les

1. Est-il nécessaire de dire que cet état de choses a bénéficié de grands changements?

collèges peuvent prospérer, les églises être combles, la tempérance se répandre, et les progrès du savoir sous toutes les autres formes marcher à enjambées de géant : tant que la presse quotidienne d'Amérique restera, tout à fait ou presque, dans l'abjection de son état présent, un haut perfectionnement moral n'est pas à espérer dans ce pays. D'année en année, il devra reculer et reculera en effet ; d'année en année le ton de l'esprit public devra tomber plus bas ; d'année en année, le Congrès et le Sénat devront avoir moins d'importance aux yeux de tous les honnêtes gens ; et d'année en année les grands hommes, pères de la Révolution, devront être outragés de plus en plus par la vie mauvaise de leur fille dégénérée.

Dans ce troupeau de journaux publiés aux États-Unis, il y en a, il est à peine besoin de le dire au lecteur, qui ont de l'honneur et du crédit. De mes relations personnelles avec des *gentlemen* accomplis attachés à des publications de cet ordre, j'ai tiré à la fois plaisir et profit. Mais le nom de celles-ci est *Peu*, et celui des autres *Légion* ; et l'influence des bonnes est impuissante à neutraliser le poison moral des mauvaises.

Parmi les hautes classes en Amérique, parmi les gens instruits et modérés, dans les professions libérales, au barreau et sur le siège des magistrats, il n'y a, il ne peut y avoir qu'une opinion relativement à la nature perverse de ces infâmes journaux. On prétend quelquefois — je ne dirai pas que c'est étrange, car il est naturel de chercher des excuses à une telle honte — que leur influence n'est pas aussi grande que le supposerait un étranger visitant le pays. Il faut me pardonner si je dis que rien ne justifie cette allégation, et que tous les faits et toutes les circonstances tendent directement à la conclusion contraire.

Quand tout homme, à tous les degrés du mérite par l'intelligence ou le caractère, pourra, en Amérique, se hisser à une distinction publique, quelle qu'elle soit,

sans ramper d'abord et ployer le genou devant ce monstre de dépravation ; quand toute supériorité particulière sera à l'abri de ses attaques ; quand toute confiance sociale ne sera plus rompue par lui, ou qu'il aura le moindre respect pour le lien social qui est la décence et l'honneur ; quand tout homme en ce pays libre aura la liberté de son opinion et prendra sur lui de penser et de parler par lui-même, sans en référer humblement à une censure qui, par son ignorance autoritaire et sa déshonnêteté vile, lui inspire en son cœur un dégoût et un mépris absolus ; quand ceux qui en sentent le plus vivement l'infamie ainsi que l'opprobre que ce monstre jette sur la nation, qui se le dénoncent le plus les uns aux autres, oseront mettre le talon dessus et l'écraser publiquement, à la vue de tous, — alors je crois que son influence diminuera et que les hommes reviendront à leurs sens d'homme. Mais tant que la Presse aura son œil mauvais dans toutes les maisons, et sa main noire dans toutes les nominations aux fonctions de l'État, depuis le président jusqu'au facteur de la poste ; tant que, n'ayant pour tout fonds que le scandale et la ribauderie, elle sera la littérature classique d'une masse énorme, obligée de trouver sa lecture dans le journal à moins de ne pas lire du tout, aussi longtemps son pouvoir odieux pèsera nécessairement sur la tête du pays, et aussi longtemps le mal qu'elle opère sera clairement visible dans la République...

Il serait bon, cela ne peut faire aucun doute, pour le peuple américain dans son ensemble, qu'il aimât moins le Réel, et l'idéal un peu plus. Il serait bon qu'il y eût plus d'encouragement à la gaieté du cœur et à la joie, à la culture plus large de ce qui est beau, sans être éminemment et directement utile. Mais ici je pense que l'observation ordinaire : « Nous sommes un pays nouveau », si souvent mise en avant comme une excuse pour des défauts qui sont tout à fait injustifiables parce qu'ils ne sont, de droit, que le lent produit des pays vieux, peut très raisonnablement s'alléguer ; et

j'espère encore apprendre qu'il existe aux États-Unis quelque amusement national autre que la politique des journaux.

Ce n'est certainement pas un peuple enjoué, et son tempérament m'a toujours fait l'impression d'être de nature morne et sombre. En finesse d'observation et en un certain esprit bizarre, raide et dur comme du fer, les Yankees, ou Américains de la Nouvelle-Angleterre, tiennent la tête incontestablement, comme ils le font dans la plupart des autres manifestations de l'intelligence. Mais en voyageant à travers le pays, en dehors des grandes villes, comme je l'ai déjà remarqué en d'autres endroits de ces volumes, j'avais un véritable sentiment d'oppression causé par l'air affairé, sérieux et mélancolique qui dominait; air si général et si uniforme qu'à chaque nouvelle localité où j'arrivais il me semblait rencontrer exactement les mêmes gens que j'avais laissés derrière moi. Les défauts qu'on remarque dans leurs manières nationales me paraissent attribuables en grande partie à cette cause, qui engendre une morne et chagrine persistance en des usages grossiers, et qui rejette les grâces de la vie comme ne méritant pas l'attention. Il n'y a pas de doute que Washington, qui fut toujours extrêmement scrupuleux et exact sur les points d'étiquette et de cérémonie, s'apercevait dès lors de la tendance à cette faute, et faisait tout son possible pour la corriger.

Je ne puis croire, avec d'autres qui ont écrit sur le même sujet, que l'existence générale en Amérique de la dissidence religieuse sous des formes variées soit en rien attribuable à l'absence d'une Église d'État [*Established Church*]; et même je crois que le tempérament du peuple, s'il admettait qu'une Institution semblable fût fondée chez lui, le pousserait à la fuir tout naturellement, et uniquement parce qu'elle serait d'État. Mais, en supposant qu'elle existât, je doute qu'elle eût pour effet probable de rappeler les brebis errantes à une seule grande bergerie; et ce doute vient simplement du

nombre immense de dissidents répandus chez nous, et aussi de ce que je ne trouve pas en Amérique une seule forme de religion dont nous n'ayons connaissance en Europe, et même en Angleterre. Les dissidents affluent ici en grand nombre, comme les autres espèces de gens, simplement parce que c'est une terre où l'on afflue; ils y fondent de grands établissements parce qu'on peut acheter du terrain, élever des villes et des villages, là où il n'y avait jusqu'ici aucune création de l'homme. Mais les Shakers eux-mêmes ont émigré d'Angleterre; notre pays n'est pas inconnu à Mr. Joseph Smith, l'apôtre du Mormonisme, ni à ses enténébrés disciples; j'ai vu moi-même, dans certaines de nos villes populeuses, des scènes religieuses qui auraient de la peine à être dépassées dans un *camp-meeting*¹ américain; et je ne sache pas qu'il existe aucun exemple d'imposture superstitieuse d'un côté et de crédulité superstitieuse de l'autre, ayant son origine aux États-Unis, que nous ne puissions mettre avantageusement en parallèle avec des précédents pris chez nous, comme ceux de Mrs. Southcote, de Mary Tofts, l'éleveuse de lapins, ou même de Mr. Tom de Canterbury; et ce dernier cas s'est produit pourtant quelque temps après la fin des âges de ténèbres.

Les Institutions républicaines de l'Amérique conduisent indubitablement le peuple à affirmer le respect de soi-même et l'égalité; mais le voyageur est obligé de garder ces Institutions présentes à son esprit et de ne pas s'irriter trop vite de la familiarité d'une classe d'étrangers qui, chez lui, se tiendraient à l'écart. Ce trait particulier, lorsqu'il ne prend pas la couleur d'un sot orgueil et qu'il n'apporte pas d'empêchement à un honnête service, ne m'a jamais offensé, et je ne l'ai jamais, ou bien rarement, vu s'étaler au point d'en éprouver la grossièreté ou l'inconvenance. Une ou deux fois, il se développa d'une façon comique, comme dans

1. Réunion religieuse en plein air.

l'exemple suivant; mais c'est là un incident amusant et non la règle, ni rien qui en approche.

En une certaine ville, j'eus besoin d'une paire de bottes; car je n'avais, pour voyager, que celles aux mémorables semelles de liège, lesquelles étaient beaucoup trop chaudes pour le pont brûlant d'un steamer. En conséquence, j'envoyai à un artiste en chaussures un message lui faisant connaître, avec mes compliments, que je serais heureux de le voir, s'il voulait me faire la politesse et la faveur de venir chez moi. Il fit répondre très obligeamment qu'il « jetterait un coup d'œil en passant » à six heures, ce même soir.

J'étais étendu sur le sofa, avec un livre et un verre à vin, vers cette heure-là, lorsque la porte s'ouvrit, et un gentleman en cravate raide, d'un ou deux ans de ce côté-ci ou de ce côté-là de la trentaine, entra, le chapeau sur la tête et ganté; il alla à la glace, arrangea sa chevelure, ôta ses gants, sortit lentement une mesure des plus extrêmes profondeurs de sa poche d'habit, et me demanda, d'un ton languissant, de défaire mes sous-pieds. Je me conformai à la requête, mais je regardai avec une certaine curiosité son chapeau, qui était toujours sur sa tête. Fût-ce cela, fût-ce la chaleur? peut-être l'un, peut-être l'autre, mais il l'enleva. Alors il s'assit sur une chaise en face de moi, posa un bras sur chaque genou, et, se penchant beaucoup en avant, il souleva du sol, par un grand effort, l'échantillon de la main-d'œuvre métropolitaine que je venais de retirer, sifflant agréablement pendant cette opération. Il le tourna et le retourna, le contempla avec un mépris qu'aucun langage ne peut exprimer, et s'enquit si je désirais qu'il m'établît une botte semblable à *celle-là*? Je répliquai courtoisement que, pourvu que les bottes fussent assez grandes, je m'en rapporterais à lui pour le reste; que, si c'était commode et praticable, je ne m'opposais pas à ce qu'elles eussent quelque ressemblance avec le modèle placé sous ses yeux, mais que j'entendais me laisser guider entièrement par lui, que je le

priais de me permettre de laisser toute l'affaire à son jugement et à sa discrétion. « Vous ne tenez pas particulièrement à cet évidemment du talon, alors, je suppose? dit-il. Nous ne faisons pas ça, ici. » Je répétai mes dernières remarques. Il se regarda de nouveau dans la glace, s'en rapprocha pour retirer un ou deux grains de poussière du coin de son œil, et affermit sa cravate. Pendant tout ce temps, j'avais la jambe et le pied en l'air. « Bientôt prêt, monsieur? m'informai-je. — Eh! à peu près, dit-il. Restez fixe. » Je restais fixe le plus que je pouvais, pied et visage; et ayant alors fait sortir sa poussière et trouvé son porte-crayon, il me prit mesure et inscrivit les notes nécessaires. Quand il eut fini, il retomba dans sa première attitude et, reprenant la botte, il rêva quelque temps. « Et ceci, dit-il à la fin, est une botte anglaise, n'est-ce pas? C'est une botte de Londres, eh? — Cela, monsieur, répliquai-je, est une botte de Londres. » Il rêva sur elle de nouveau, à la manière de Hamlet sur le crâne de Yorick, hocha la tête, comme quelqu'un qui dirait : « Je plains les Institutions qui aboutissent à la production de cette botte! », se leva, serra son crayon, ses notes et son papier, en se lançant tout le temps des coups d'œil dans la glace, mit son chapeau, ajusta ses gants très lentement, et finalement sortit. Il était dehors depuis une minute environ, lorsque la porte se rouvrit, et son chapeau et sa tête reparurent. Il regarda autour de la chambre, prit encore la botte qui gisait toujours sur le plancher, sembla rêveur un instant et dit ensuite : « Eh bien! bonsoir. — Bonsoir, monsieur », dis-je, et ce fut la fin de notre entrevue.

TABLEAUX D'ITALIE

(*Pictures from Italy. — 1846*).

A travers la France.

Ce fut, mon bon ami, par une belle matinée, un dimanche où la température s'accordait avec la saison, de l'été de dix-huit cent quarante-quatre, que — ne prenez pas l'alarme; ce n'est pas : « qu'on aurait pu observer deux voyageurs cheminant lentement à travers ce pays pittoresque et accidenté », par quoi s'ouvre d'ordinaire le premier chapitre d'un roman moyen âge, — mais qu'une voiture de voyage anglaise, de vastes dimensions, toute fraîche sortie des salles ombreuses du Pantechnicon, près Belgrave Square, fut observée (par un petit soldat français, car je le vis la regarder) au moment qu'elle franchissait la porte cochère de l'hôtel Meurice, dans la rue de Rivoli, à Paris.

Je ne suis pas plus tenu à expliquer pourquoi la famille anglaise voyageant par cette voiture, à l'intérieur et à l'extérieur, partait pour l'Italie un dimanche matin de préférence à tous les bons jours de la semaine, que je ne le suis d'assigner une raison au fait que tous les petits hommes de France sont soldats et tous les gros hommes postillons, suivant une règle invariable. Mais ils avaient quelque manière de raison pour ce qu'ils faisaient, je n'en doute point; en tous cas, la raison pour laquelle ils étaient là c'était, comme vous le savez, qu'ils allaient demeurer dans Gênes la Belle pendant une année, et que le chef de la famille se proposait, en cet espace de temps, de courir le pays, partout où son humeur remuante le porterait.

C'eût été une petite consolation pour moi d'expliquer

à la population de Paris en général que c'était moi la Tête et le Chef, et non cette rayonnante incarnation de la bonne humeur assise à côté de moi dans la personne de notre Courrier français, le meilleur des serviteurs et le plus radieux des hommes ! A dire vrai, il avait l'air bien plus patriarcal que moi qui, dans l'ombre de sa corpulente personne, étais réduit à rien du tout.

Il n'y avait, bien entendu, dans l'aspect de Paris, pendant que nous passions bruyamment près de la lugubre Morgue et sur le Pont-Neuf, pas grand'chose qui nous reprochât notre voyage dominical. Dans les débits de vin (toutes les deux maisons), le commerce marchait au milieu du tapage ; les auvents se déployaient, les chaises et les tables se rangeaient à l'extérieur des cafés, qui se préparaient à la consommation des glaces et à l'absorption des boissons fraîches, plus tard dans la journée ; les décrotteurs étaient affairés sur les ponts ; les boutiques étaient ouvertes ; charrettes et camions se croisaient à grand bruit ; les étroites rues montantes, semblables à des tuyaux, de l'autre côté de la rivière, offraient chacune une épaisse perspective de foule en mouvement, où l'on distinguait des bonnets de coton de couleurs, mi-partis, des jupes, des blouses, de grandes bottes et des chevelures ébouriffées ; rien à cette heure ne dénotait un jour de repos, à moins que ce ne fût l'apparition, çà et là, d'une famille en partie de plaisir, entassée dans un vieux cabriolet massif et encombrant, ou celle de quelque contemplatif amateur de jours de congé, dans le déshabillé le plus libre et le plus commode, penché à la fenêtre basse d'un grenier, et regardant (si c'est un monsieur) sécher sur la petite barre extérieure ses souliers nouvellement cirés, ou (si c'est une dame) ses bas prendre l'air au soleil, — dans une attente pleine de tranquillité.

Une fois passé le pavé, à jamais inoubliable ou impardonnable, qui entoure Paris, les trois premiers jours de route vers Marseille sont assez calmes et monotones. Sens, Avallon, Chalon. Faire l'esquisse d'une de ces jour-

nées, c'est faire l'esquisse de toutes les trois ; la voici :

Nous avons quatre chevaux et un postillon qui a un très long fouet et qui conduit son attelage un peu comme le courrier de Saint-Pétersbourg dans le cirque, à Astley ou à Franconi ; seulement, il est assis sur son cheval au lieu de se tenir debout dessus. Les immenses bottes que portent ces postillons ont quelquefois un siècle ou deux d'existence, et elles sont si ridiculement disproportionnées au pied du porteur que l'éperon, qui est fixé là où son talon arrive, est généralement à la moitié de la tige des bottes. Souvent l'homme sort de la cour des écuries avec son fouet en main et ses souliers aux pieds, apportant à deux mains une seule botte à la fois ; il les plante à terre l'une après l'autre, très gravement, à côté de son cheval, jusqu'à ce que tout soit prêt. Quand on y est — et, juste Ciel ! quel vacarme ils font pour y arriver, — il entre dans ses bottes avec ses souliers et tout, ou bien deux amis le soulèvent et le laissent tomber dedans ; il ajuste les harnais de corde où se relèvent en bosse les œuvres des innombrables pigeons des écuries, fait exécuter à tous les chevaux des ruades et des sauts de mouton, claque de son fouet comme un fou, hurle En route!... — Hi ! et nous voilà partis. Il est sûr d'avoir une discussion avec son cheval avant d'avoir fait beaucoup de chemin ; et alors il l'appelle voleur, brigand, cochon, et je ne sais quoi encore ; et il le bat sur la tête comme s'il était de bois.

L'aspect du pays pendant les deux premiers jours ne présente guère qu'une variation. D'une plaine morne on passe à une avenue interminable, et d'une avenue on passe à une plaine morne. Il y a beaucoup de vignes dans les terrains découverts, mais d'une espèce courte et basse, non pas déployées en festons, mais attachées à des bâtons droits. Les mendiants sont innombrables, partout ; mais la population est extraordinairement faible et je n'ai jamais rencontré moins d'enfants. Je ne crois pas que nous ayons vu cent enfants entre Paris et Chalon. De vieilles villes bizarres, munies de

ponts-levis et de murailles, avec de vieilles petites tours aux angles, semblables à des faces grotesques, comme si la muraille s'était mis un masque et regardait fixement en bas dans la douve; d'autres petites tours étranges dans les jardins et les champs, au bas des sentiers, et dans les cours de ferme, toutes isolées, et toujours rondes, avec un toit pointu, et ne servant jamais à aucun usage; des bâtiments en ruine de toute sorte; tantôt un hôtel de ville, tantôt un corps de garde, tantôt une maison d'habitation, quelquefois un château avec un jardin luxuriant, prolifique en pissenlits, et surveillé par des tourelles en poivrière et les yeux clignotants de petites croisées; voilà les objets typiques, qui se répètent à chaque instant. Parfois nous dépassons une auberge de village, avec, pour dépendances, un mur croulant et toute une agglomération de constructions extérieures, et cette inscription peinte au-dessus de la porte cochère : « Écurie pour soixante chevaux »; et de fait il y aurait de quoi en loger soixante fois vingt, s'il y avait des chevaux à loger là, ou quelqu'un à s'y reposer, ou n'importe quoi à remuer autour, sauf le bouchon suspendu indiquant qu'il y a du vin à l'intérieur, lequel se balance nonchalamment au vent, en accord de paresse avec tout le reste, et qui sûrement n'aura jamais de verte vieillesse, quoiqu'il soit vieux à tomber morceau par morceau. Et toute la journée d'étranges petits chariots étroits, par files de six ou huit, apportant des fromages de Suisse, fréquemment sous la conduite — toute la file — d'un seul homme ou même d'un enfant, lequel est très souvent endormi dans le chariot de tête, — passent avec un tintement de ferrailles; les chevaux somnolents font sonner les clochettes de leur harnais, et ont l'air de trouver (ce qu'ils font sans doute) leur grande garniture en laine bleue, d'un poids et d'une épaisseur énormes, avec la paire de cornes grotesques qui sort de leur collier, beaucoup trop chaude pour le temps de la mi-août.

Puis il y a la Diligence, deux ou trois fois par jour,

avec ses voyageurs poussiéreux de l'extérieur, en blouses bleues, comme des bouchers, et ceux de l'intérieur en bonnets de nuit blancs; avec sa haute capote de cabriolet, oscillant et branlant, comme la tête d'un idiot; et ses voyageurs Jeune-France regardant fixement aux fenêtres, la barbe tombant jusqu'à la ceinture, ombrageant de lunettes bleues leurs yeux belliqueux et serrant de très gros bâtons de leur étreinte patriotique et nationale. Et aussi la Malle-Poste, avec seulement une couple de voyageurs, courant à réellement une bonne allure de risquer-tout, et hors de vue en un rien de temps. De vieux Curés à l'air posé passent de temps à autre, cahotés dans des voitures tellement disloquées, rouillées, moisies, brimbalantes, qu'aucun Anglais ne voudrait y croire; des femmes maigres et osseuses musent en des lieux solitaires, tenant par une corde des vaches qui paissent, ou bêchant, sarclant, faisant quelque travail champêtre plus pénible encore, ou représentant au naturel des bergères avec leurs troupeaux; — métier dont on obtiendra l'idée juste, ainsi que des gens qui l'exercent, en prenant simplement n'importe quel poème ou tableau pastoral et en s'imaginant tout ce qui peut être le plus extrêmement et le plus largement dissemblable à la description qu'ils en offrent.

Vous voyagez depuis quelque temps l'esprit assez stupide, comme vous le faites généralement au dernier relais de la journée; les quatre-vingt-seize clochettes des chevaux — vingt-quatre par bête — sonnent soporifiquement dans vos oreilles depuis une demi-heure ou environ; le voyage est devenu véritablement une sorte d'affaire routinière, monotone et ennuyeuse, et vous vous enfoncez dans de profondes réflexions sur le dîner que vous allez avoir au prochain relais, lorsque, au bout de la longue avenue d'arbres que vous suivez, apparaissent les premières indications d'une ville, sous la forme de quelques maisonnettes éparses. La voiture commence à résonner et à rouler sur un pavé horriblement inégal. Comme si l'équipage était un grand feu d'artifice et que la simple

vue de la fumée sortant d'une cheminée de chaumière l'eût allumé, il se met tout à coup à craquer et à péta-rader, à faire croire que le diable est dedans. Crac, crac, crac, crac. Crac, crac, crac. Cric, crac. Cric, crac. Hélo! Holà! Vite! Voleur! Brigand! Hi hi hi! En r-r-r-route! Fouet, roues, cocher, pierres, mendiants, enfants, crac, crac, crac; hélo! holà! charité pour l'amour de Dieu! cric-crac, cric-crac; cric, cric, cric; choc, heurt, crac, choc, cric-crac; tourne le coin, monte l'étroite rue, descend la pente pavée, de l'autre côté; dans le ruisseau; choc, choc; heurt, saut, cric, cric, cric; crac, crac, crac; dans les devantures des boutiques du côté gauche de la rue, pour se préparer à tourner court sous la voûte en bois à droite; gronde, gronde, gronde; tremble, tremble, tremble; cric, cric, cric, et nous voici dans la cour de l'Hôtel de l'Écu d'or, usés, éteints, fumants, finis, épuisés, mais parfois faisant un faux départ à l'improviste, d'où rien ne sort; c'est comme un feu d'artifice jusqu'à la fin!

La maîtresse de l'Hôtel de l'Écu d'or est là; et le maître de l'Hôtel de l'Écu d'or est là aussi; et la femme de chambre de l'Hôtel de l'Écu d'or, et un monsieur en casquette cirée, à barbe rouge, qui séjourne à l'Hôtel de l'Écu d'or; Monsieur le Curé fait les cent pas dans un coin de la cour, seul, un chapeau à bateau sur la tête et une robe noire sur le dos, un livre dans une main, et un parapluie dans l'autre; et tout le monde, excepté Monsieur le Curé, ouvre la bouche et fait de grands yeux, en attendant que la portière de la voiture s'ouvre. Le maître de l'Hôtel de l'Écu d'or raffole du Courrier au point qu'il peut à peine patienter jusqu'à ce qu'il soit à bas de son siège; il lui embrasse les jambes et ses talons de botte pendant qu'il descend. — Mon Courrier! Mon brave Courrier! Mon ami! Mon ami! Mon frère! — La maîtresse l'aime, la femme de chambre le bénit, le garçon l'adore. Le Courrier demande si l'on a reçu sa lettre? On l'a, on l'a. Les chambres sont-elles préparées? Elles le sont, elles le sont. Les meilleures

chambres pour mon noble Courrier. Les chambres d'apparat pour mon galant Courrier ; la maison tout entière est au service du meilleur de mes amis ! Lui tient la main sur la portière et fait quelque autre question pour exciter l'attente. Il porte en dehors de son habit une bourse de cuir vert suspendue à une ceinture. Les flâneurs la regardent ; un d'eux la touche. Elle est pleine de pièces de cinq francs. On entend des murmures d'admiration parmi les enfants. Le maître de l'Hôtel tombe au cou du Courrier et l'enveloppe contre sa poitrine. Il a tellement engraissé ! dit-il. Il a l'air si rose, si bien portant !

La portière s'ouvre. L'attente suspend les respirations. La dame de la famille sort. Ah ! douce dame ! belle dame ! La sœur de la dame de la famille sort. Grand Dieu, Mam'zelle est charmante ! Le premier petit garçon sort. Ah ! quel beau petit garçon ! La première petite fille sort. Oh ! mais c'est une enfant ravissante ! La seconde petite fille sort. La maîtresse, cédant à la plus fine impulsion de notre vulgaire nature, la prend dans ses bras ! Le second petit garçon sort. Oh ! le gentil petit garçon ! Oh ! la tendre petite famille ! On passe le bébé. L'angélique bébé ! Le bébé a surpassé tout le reste. Tout le ravissement se répand sur le bébé ! Alors les deux nourrices dégringolent ; et, l'enthousiasme s'enflant jusqu'à la folie, toute la famille est enlevée au haut de l'escalier comme sur un nuage ; tandis que les flâneurs se pressent autour de la voiture, regardent dedans, en font le tour et la touchent. Car c'est quelque chose de toucher une voiture qui a contenu tant de monde. C'est un héritage à laisser à ses enfants.

Les chambres sont au premier étage, excepté la chambre à coucher des enfants et des nourrices, qui est une vaste pièce à s'y perdre, avec quatre ou cinq lits dedans : suivez un corridor sombre, montez deux marches, descendez-en quatre, passez devant une pompe, traversez un balcon et la porte après l'écurie.

Les autres chambres à coucher sont grandes et hautes ; chacune contient deux petits lits, tendus avec goût, comme les fenêtres, de draperies rouges et blanches. Le salon est fameux. Le couvert y est déjà servi pour trois, et les serviettes en tricornes. Le sol est couvert de briques rouges. Il n'y a pas de tapis, et pas beaucoup de meubles à mentionner ; mais il y a abondance de glaces, et de grands vases remplis de fleurs artificielles sous des globes, et quantité de pendules. Tout le monde est en mouvement. Le brave Courrier particulièrement est partout, veillant aux lits, se faisant arroser le gosier de vin par son bon frère, le maître de l'Hôtel, et ramassant des concombres verts, — toujours des concombres, Dieu sait où il les prend, — avec lesquels il va et vient, un dans chaque main, comme des bâtons de sergent de ville.

On annonce le dîner. Il y a une soupe très légère ; il y a de très gros pains, un par tête ; un poisson ; quatre plats ensuite ; de la volaille ensuite, du dessert ensuite, et le vin ne manque pas. Il n'y a pas grand'chose dans les plats ; mais ils sont très bons, et toujours prêts à la minute. Quand il fait presque sombre, le brave Courrier, qui a mangé ses deux concombres coupés en tranches dans le contenu d'une assez grande carafe d'huile et d'une autre de vinaigre, émerge de sa retraite au-dessous, et propose une visite à la Cathédrale, dont la tour massive se renfrogne au-dessus de la cour de l'auberge. Nous y allons ; et c'est très solennel et très grandiose, dans la lumière obscurcie ; si obscurcie à la fin que le Sacristain, vieux, poli, les joues creuses, a dans la main un malheureux petit bout de chandelle pour tâtonner parmi les tombes, — et qu'au milieu des piliers rébarbatifs, il a tout l'air d'un fantôme perdu qui chercherait la sienne.

Au-dessous du balcon, à notre retour, la basse domesticité de l'auberge soupe en plein air, à une grande table ; le plat, un ragoût de viande et de légumes, tout fumant, est servi dans le chaudron de fer où il a bouilli.

Ils ont un pot de vin léger, et sont fort gais, plus gais que le monsieur à barbe rouge qui joue au billard dans la salle éclairée, à gauche de la cour, où des ombres, la queue à la main et le cigare à la bouche, passent et repassent devant la fenêtre constamment. Le mince Curé fait toujours les cent pas seul, avec son livre et son parapluie. Et il se promènera encore là, et les boules de billard retentiront encore longtemps après que nous serons solidement endormis.

Nous sommes debout à six heures le lendemain matin. C'est un jour délicieux qui ferait honte à la voiture pour sa boue d'hier, si rien pouvait faire honte à une voiture dans un pays où les voitures ne sont jamais nettoyées. Tout le monde est alerte, et comme nous finissons de déjeuner, les chevaux arrivent de la Maison de Poste dans la cour, en tintinnabulant. Tout ce qui avait été sorti de la voiture y est remis. Le brave Courrier annonce que tout est prêt, après avoir fait son tour et regardé dans toutes les chambres, pour être certain qu'on ne laisse rien derrière soi. Tout le monde entre. Tout ce qui se rattache à l'Hôtel de l'Écu d'or est de nouveau enchanté. Le brave Courrier s'élance dans la maison à la recherche d'un colis contenant de la volaille froide, des tranches de jambon, du pain et des biscuits pour le *lunch* ; il le passe dans la voiture, et il repart en courant.

Qu'a-t-il à la main maintenant ? D'autres concombres ? Non. Une longue bande de papier. C'est la note.

Le brave Courrier a deux ceintures ce matin : l'une soutient la bourse ; l'autre une sorte de forte bouteille de cuir, remplie jusqu'au goulot du meilleur vin de Bordeaux léger de la maison. Il ne paie jamais la note que cette bouteille ne soit pleine. Alors il la discute.

Il la discute maintenant, avec violence. Il est toujours le frère du patron, mais d'un autre père ou d'une autre mère. Il ne lui touche pas de si près qu'il le faisait hier soir. Le patron se gratte la tête. Le brave

Courrier indique certains chiffres sur la note, et déclare que, s'ils y restent, l'Hôtel de l'Écu d'or sera désormais et pour toujours un hôtel de l'Écu de cuivre. Le patron va dans un petit bureau. Le brave Courrier le suit, lui pousse dans la main la note et une plume, et cause plus rapidement que jamais. Le patron prend la plume. Le Courrier sourit. Le patron fait une correction. Le Courrier lance une plaisanterie. Le patron est affectueux, mais sans faiblesse. Il se comporte en homme. Il serre la main de son brave frère, mais il ne l'embrasse point. Cependant, il l'aime, son frère ; car il sait qu'il reviendra de ce côté, un de ces beaux jours, avec une autre famille, et il prévoit que, de nouveau, son cœur sera ému de tendresse pour lui. Le brave Courrier fait une fois le tour de la voiture, regarde la mécanique, inspecte les roues, saute à sa place, donne le signal, et nous partons.

Rêve d'Italie.

Je voyageais depuis quelques jours, reposant très peu la nuit et le jour jamais. La succession rapide et ininterrompue des choses nouvelles qui avaient passé devant moi me revenait comme des songes à demi formés ; et une foule d'objets vagabondaient très confusément à travers mon esprit, pendant que j'avançais sur une route solitaire. Par intervalles, quelqu'un d'entre eux s'arrêtait, pour ainsi dire, dans son voltigement inquiet, me permettant de le regarder bien fixement et de le voir en pleine netteté. Au bout de quelques instants, il se dissolvait comme une vue de lanterne magique ; et, pendant que j'en apercevais une partie tout à fait clairement, une autre de façon vague, et le reste pas du tout, il me laissait voir quelque autre des nombreux lieux que j'avais visités récemment, comme attardé derrière lui et transparent au travers. Celui-ci n'était pas plus tôt

visible qu'il se fondait à son tour en quelque autre spectacle... Bref, j'avais dans le cerveau ce pêle-mêle incohérent, mais délicieux, auquel les voyageurs sont sujets et que leur indolence encourage volontiers. Chaque secousse de la voiture, où j'étais à demi assoupi dans l'obscurité, semblait chasser d'un cahot quelque souvenir récent, et, d'un autre cahot, mettre à sa place quelque autre souvenir, récent aussi; et, dans cet état, je m'endormis.

Je fus réveillé au bout de quelque temps (à ce que je pensai) par l'arrêt de la voiture. Il faisait alors tout à fait nuit, et nous étions au bord de l'eau. Il y avait là un bateau noir, dans lequel était une petite maison ou cabine de la même couleur funèbre. Lorsque j'y eus pris place, deux hommes dirigèrent le bateau à la rame vers une grande lumière, qui reposait dans le lointain sur la mer.

De temps à autre, il y avait un souffle de vent lugubre. Il plissait l'eau, berçait la barque, et faisait fuir les nuages sombres devant les étoiles. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser combien il était étrange de naviguer à cette heure, laissant la terre derrière soi, et avançant vers cette lumière sur la mer. Elle se mit bientôt à brûler avec plus d'éclat; et, au lieu d'être une lumière unique, elle devint un groupe de flambeaux clignotant et luisant hors de l'eau, à mesure que le bateau se rapprochait par une sorte de chemin de rêve que marquaient, sur la mer, des poteaux et des pilotis.

Nous avons fait ainsi cinq milles ou environ sur l'eau obscure, quand je l'entendis, dans mon rêve, bouillonner contre quelque obstacle, tout près. En regardant dehors attentivement, je vis, à travers les ténèbres, quelque chose de noir et de massif, — comme un rivage, mais s'étendant à plat et au niveau de l'eau, ainsi qu'un radeau, — que nous dépassions en glissant. Le chef des deux rameurs dit que c'était un lieu d'inhumation.

Plein de l'intérêt et de l'étonnement qu'inspirait un cimetière placé là, dans la mer déserte, je me retournai pour le contempler pendant qu'il s'éloignait derrière nous ; mais il fut promptement caché à ma vue. Avant de savoir par quoi ou comment, je m'aperçus que nous filions le long d'une rue — une rue fantôme ; les maisons des deux côtés s'élevaient hors de l'eau, et le bateau noir glissait au-dessous de leurs fenêtres. Des lumières brillaient à quelques-unes de ces croisées, surplombant la profondeur du courant noir où se reflétaient leurs rayons ; mais tout était profondément muet.

Ainsi nous avançons dans cette cité spectrale, maintenant notre course à travers des rues et des ruelles étroites, toutes pleines d'eau fluctuante. Quelques-uns des coins où notre route bifurquait étaient si aigus et si étroits, qu'il semblait impossible à notre long bateau mince de les tourner ; mais les rameurs, poussant un cri d'avertissement, bas et mélodieux, l'y lançaient, effleurant la surface, sans aucun arrêt. Quelquefois, les rameurs d'un autre bateau noir semblable au nôtre répétaient le cri, et, ralentissant leur vitesse (comme nous ralentissions, je pense, la nôtre), passaient légèrement à côté de nous, comme une ombre obscure. D'autres bateaux, de la même teinte sombre, étaient immobiles, amarrés, je crois, à des piliers peints, auprès de portes obscures et mystérieuses qui s'ouvraient directement sur l'eau. Quelques-uns étaient vides ; dans d'autres, les rameurs étaient étendus, endormis ; vers l'un d'eux, je vis se diriger des figures descendant par une voûte ténébreuse de l'intérieur d'un palais, brillamment vêtues et accompagnées de porteurs de torches. Je ne fis que les entrevoir ; car un pont, si bas et si rapproché du bateau qu'il paraissait prêt à tomber et à nous écraser, — un des nombreux ponts qui inquiétaient le Rêve, — les effaça de ma vue, instantanément. Nous continuâmes d'aller flottant vers le cœur de ce lieu étrange, ayant tout autour de nous de l'eau là où, partout

ailleurs, il n'y a jamais d'eau, — il en sortait des groupes de maisons, des églises, des blocs majestueux d'édifices, — et partout le même silence extraordinaire. Bientôt nous filâmes à travers un large courant découvert, et, passant, à ce qu'il me sembla, devant un vaste quai pavé, où les brillants réverbères qui l'illuminaient montraient de longues rangées d'arcades et de piliers, de construction massive et d'une solidité grande, mais aussi légers à l'œil que des guirlandes de givre ou de fils de la Vierge, et où pour la première fois je vis des gens marcher, — nous arrivâmes à un escalier conduisant au bord de l'eau à une grande demeure, où, après avoir traversé des corridors et des galeries innombrables, je me couchai pour reposer; j'écoutai les bateaux noirs aller et venir furtivement en dessous de ma fenêtre sur les rides de l'eau, jusqu'à ce que je fusse endormi.

La splendeur du jour qui se leva sur moi dans ce Rêve, sa fraîcheur, son mouvement, sa légèreté, le scintillement de son soleil dans l'eau, le bleu clair de son ciel, le bruissement de son air, nuls mots d'homme éveillé ne sauraient le dire. Mais, de ma fenêtre, mes regards tombaient sur des bateaux et des barques; sur des mâts, des voiles, des cordages, des pavillons; sur des groupes de marins affairés, travaillant au chargement de ces vaisseaux; sur de larges quais, jonchés de ballots, de tonnes, de marchandises de mainte sorte; sur de grands navires, mouillés tout près, en une majestueuse indolence; sur des îles couronnées de tourelles et de dômes fastueux, et où des croix d'or étincelaient dans la lumière, au sommet d'églises merveilleuses, surgissant de la mer! Descendant sur la marge de cette mer verte qui roulait devant la porte et emplissait toutes les rues, je parvins à un lieu d'une beauté tellement supérieure et d'une grandeur telle que tout le reste était pauvre et fané auprès de son charme absorbant.

C'était une grande *Piazza*, à ce que je crus; ancrée,

comme tout le reste, dans le profond océan. En son vaste sein était un Palais, plus imposant et magnifique en sa vieillesse que tous les édifices de la terre dans la première fleur et la plénitude de leur jeunesse. Des cloîtres et des galeries, si légers qu'ils auraient pu être l'œuvre de la main des fées, si forts que les siècles les avaient battus en brèche vainement, multipliaient leurs replis autour de ce palais et l'enveloppaient d'une Cathédrale, somptueuse entre les plus fantasques et exubérantes fantaisies de l'Orient. A peu de distance de son porche, une haute tour isolée, dressant sa tête orgueilleuse et solitaire dans le ciel, regardait vers l'Adriatique. Auprès du bord du courant étaient deux piliers de mauvais présage, en granit rouge, l'un ayant à son sommet une figure avec une épée et un bouclier, l'autre, un lion ailé. Non loin de ceux-ci, une seconde tour, plus riche que les plus riches en toute sa décoration, même ici où tout était riche ; soutenu en l'air, un grand globe, luisant d'or et du bleu le plus sombre ; les Douze Signes du Zodiaque sont peints dessus, et une imitation de soleil faisait autour sa révolution, tandis qu'au-dessus deux géants de bronze frappaient à coups de marteau les heures sur une cloche sonore. Un carré long de maisons hautes, de la pierre la plus blanche, entouré de belles et légères arcades, formait une partie de cette scène enchantée ; et, çà et là, des mâts à drapeaux de couleurs gaies s'élevaient, en s'effilant, du pavé de ce sol sans consistance.

Je crus que j'entrais dans la Cathédrale, et que j'allais et venais sous ses nombreux arceaux, la traversant dans toute son étendue. Grandiose construction de rêve, aux proportions immenses, décorée de l'or des vieilles mosaïques, chargée de parfums, ennuagée des fumées de l'encens, somptueuse en son trésor de pierres et de métaux précieux, qui scintillent à travers des barreaux de fer ; sacrée par les corps des saints qui ont péri ; teintée d'arc-en-ciel par les vitraux peints de ses fenêtres ; assombrie de bois sculptés et de marbres

de couleur ; obscure en ses vastes hauteurs et en ses lointains qui s'allongent ; brillante de lampes d'argent et de clignotantes lumières ; irréelle, fantastique, inconcevable de bout en bout. Je crus que j'entrais dans l'antique palais, parcourant des galeries et des salles de conseil silencieuses, où les vieux dirigeants de cette maîtresse des eaux regardaient sévèrement, en des portraits pendus aux murailles, et où ses galères à haute proue, toujours victorieuses sur la toile, combattaient et conquéraient comme autrefois.

Je crus que j'errais à travers ses salles d'apparat et de triomphe — nues et vides, maintenant ! — et méditant sur son orgueil et sa puissance, choses éteintes, — car c'était passé, entièrement passé, — j'entendis une voix dire : « Quelques souvenirs de son ancienne domination et quelques raisons consolantes de sa chute peuvent encore se retrouver ici, cependant ! »

Je rêvai qu'on me conduisait alors dans des chambres jalousement fermées, communiquant avec une prison proche du palais, séparée de lui par un pont élevé, jeté sur une rue étroite, et appelé, rêvai-je, le Pont des Soupirs.

Mais d'abord je passai devant deux fentes sinueuses en un mur de pierre, — gueule des lions — maintenant édentées, — où, dans l'horreur malade de mon sommeil, je pensai que des dénonciations d'innocents à l'adresse du vieux et méchant Conseil avaient été glissées mainte fois, quand la nuit était noire. Aussi, lorsque je vis la salle des délibérations, où l'on amenait ces prisonniers pour l'interrogatoire, et la porte par laquelle ils sortaient après la condamnation, — porte qui jamais ne se ferma sur un homme ayant devant lui la vie et l'espoir, — il me sembla que mon cœur mourait en moi.

Il fut frappé plus durement encore, cependant, lorsque, torche en main, je descendis de la gaieté du jour dans deux rangées — l'une au-dessous de l'autre — de lugubres, effrayantes, horribles cellules de pierre. Les

ténèbres y étaient complètes. Chacune avait une lucarne dans la masse du mur, où jadis chaque jour on plaçait une torche — rêvai-je ? — pour éclairer le prisonnier pendant une demi-heure. Les captifs, à la lueur de ces brefs rayons, avaient creusé et taillé des inscriptions dans les voûtes noircies. Je les voyais Car leur travail, fait avec la pointe d'un clou rouillé, survivait à leur agonie et à eux-mêmes, depuis maintes générations.

Je vis une cellule dans laquelle personne ne resta plus de vingt-quatre heures : l'homme était marqué pour la mort avant d'y entrer. Tout près, une autre, et vraiment lugubre, où, à minuit, le confesseur venait, — un moine, en robe et capuchon bruns, affreux au jour et dans l'éclat de l'air libre, mais, au milieu de la nuit de cette ténébreuse prison, destructeur de l'Espérance et héraut du Meurtre. J'avais le pied sur la place où, à la même heure redoutable, le prisonnier, après la confession, était étranglé ; et je frappais de la main la porte criminelle — au front bas et furtif — par laquelle le sac pesant était porté dans un bateau, puis emmené et noyé en un lieu où jeter un filet c'était la mort.

Autour de cette prison forteresse et au-dessus de quelques-unes de ses parties, léchant les pierres rugueuses au dehors et les enduisant d'humidité et de limon au dedans, fourrant des herbes et des ordures mouillées dans les fissures et les crevasses, comme si les pierres et les barreaux mêmes avaient des bouches à boucher, offrant une route unie à l'enlèvement des corps des victimes secrètes de l'État — route si facile qu'elle marchait avec eux, qu'elle courait devant eux, ... — la même eau coulait qui remplissait ce Rêve et lui donnait l'air d'en être un, au moment même où je le faisais.

Descendant du palais par un escalier appelé, à ce que je crus, l'escalier des Géants, j'eus quelque souvenir imaginaire d'un vieillard qui abdiquait, et qui le descendait plus lentement et plus débilement en

entendant la cloche qui proclamait son successeur. Je glissai dans un des bateaux sombres jusqu'à ce qu'on arrivât à un vieil arsenal, gardé par quatre lions de marbre. Pour rendre mon Rêve plus monstrueux et invraisemblable, un d'eux avait eu des mots et des phrases inscrits sur le corps à une époque inconnue et dans une langue inconnue; de sorte que le sens en était un mystère pour tous.

Les marteaux ne faisaient que peu de bruit dans ce lieu de constructions navales, et il n'y avait que peu de travail en train; car la grandeur de la cité n'était plus, comme je l'ai dit. Et même, en vérité, elle semblait une épave rencontrée à la dérive sur la mer, avec un pavillon étranger hissé en ses places d'honneur et des étrangers se tenant à sa barre. Une barque splendide, sur laquelle son ancien chef allait pompeusement, à certaines époques, épouser l'Océan, n'était plus, me parut-il, mouillée là; mais à sa place il y avait un tout petit modèle, fait de mémoire, comme la grandeur de la cité; et il parlait de ce qui avait été (tellement les forts et les faibles sont confondus dans la poudre) presque aussi éloquemment que les piliers massifs, les arcades, les toits élevés pour couvrir de leur ombre d'imposants navires qui n'avaient plus d'ombre aujourd'hui, ni sur l'eau ni sur la terre.

Un musée d'armes se trouvait là encore, pillé et dépouillé, mais musée d'armes pourtant; un sauvage étendard pris aux Turcs pendait languissamment dans l'air lourd de sa cage. De riches cottes de mailles, portées par de grands guerriers, étaient précieusement gardées là; des arbalètes et leurs carreaux; des arcs pleins de flèches, des lances, des épées, des dagues, des masses d'arme, des boucliers et des haches à lourde tête, des plaques d'acier et de fer forgés pour faire du vaillant cheval un monstre enveloppé d'écaillés de métal, et une arme à ressort (facile à porter cachée sur la poitrine), destinée à accomplir sans bruit son office et faite pour lancer des dards empoisonnés.

Je vis une armoire, ou casier, rempli d'instruments maudits de torture, horriblement conçus pour serrer, pincer, broyer et écraser des os d'hommes, pour les déchirer et les tordre avec les douleurs de mille morts. Devant étaient deux heaumes de fer avec les pièces de la poitrine, le tout fait pour s'appliquer et se refermer étroitement sur des têtes vivantes de torturés; attachée à chacun il y avait une petite tablette en forme d'enclume, où le démon directeur pouvait poser le coude à l'aise, et écouter, près de l'oreille emmurée, les lamentations et les aveux du misérable tenu dedans. Ils avaient une telle ressemblance farouche avec la forme humaine, — ils étaient tellement bien les moules de faces en sueur, douloureuses et contractées, — qu'il était difficile de les croire vides; et il me semblait que les terribles contorsions qui n'avaient cessé de résider en eux me poursuivaient lorsque, reprenant mon bateau, je m'éloignai vers une sorte de jardin ou de promenade publique dans la mer, où il y avait de l'herbe et des arbres. Mais, je les oubliai lorsque, debout sur son extrême rive, — j'étais debout là, dans mon rêve, — je regardai, en suivant les rides de l'eau, vers le soleil couchant; devant moi, dans le ciel et sur l'abîme, une coulée d'incarnat; et derrière moi, toute la cité se dissolvant en bandes de rouge et de pourpre sur l'eau.

Dans le fastueux émerveillement d'un rêve si rare, je ne m'inquiétais guère du temps et je n'avais guère le sentiment de sa fuite. Mais il y eut là des jours et des nuits; et quand le soleil était haut et quand les rayons des réverbères se brisaient dans l'eau courante, je flottais toujours, me semblait-il, éclaboussant les murs et les maisons visqueuses du remous de l'onde, à mesure que mon bateau noir, qu'elle portait, filait le long des rues.

Parfois, mettant pied à terre à des portes d'églises ou de vastes palais, j'errais de chambre en chambre, de nef en nef, à travers des labyrinthes de riches autels, d'antiques monuments et d'appartements délabrés, où les meubles, mi-imposants, mi-grotesques, tombaient

en poudre. Il y avait là des tableaux débordants d'une beauté et d'une expression si persistantes, d'une passion, d'une vérité et d'une puissance telles qu'ils semblaient autant de réalités jeunes et fraîches au milieu d'une armée de spectres. Il me semblait souvent qu'ils étaient intimement mêlés aux anciens jours de la cité, à ses beautés, à ses tyrans, à ses capitaines, à ses patriotes, à ses marchands, à ses courtisans, à ses prêtres; que dis-je? même à ses pierres et à ses briques et à ses lieux publics; et tout cela revivait autour de moi sur les murs. Puis, descendant quelque escalier de marbre dont le va-et-vient de l'eau couvrait et découvrait les plus basses marches, je rentrais dans mon bateau et poursuivais mon rêve.

Je flottai le long de ruelles étroites où des charpentiers, travaillant avec le rabot et le ciseau dans leurs boutiques, jetaient directement sur l'eau leurs copeaux légers qui y restaient allongés comme des herbes, ou qui descendaient avec le flot devant moi en tas enchevêtrés. Je passai devant des portes ouvertes, délabrées et pourries d'avoir trempé si longtemps dans l'humidité, à travers lesquelles luisait le vert brillant de quelques rares pieds de vigne faisant sur le pavé, avec leurs feuilles tremblantes, des ombres inaccoutumées. Des quais et des terrasses, où des femmes, gracieusement voilées, passaient et repassaient, et où des flâneurs étaient couchés au soleil sur les dalles ou sur les marches des perrons. Des ponts, où il y avait aussi des flâneurs, musant et regardant. Passé sous des balcons de pierre, élevés à des hauteurs vertigineuses, devant les plus hautes fenêtres des plus hautes maisons. Passé de petits jardins, des théâtres, des sanctuaires, de prodigieux entassements d'architecture, gothique, sarrasine, fantaisiste de toutes les fantaisies de tous les temps et de tous les pays. Passé des édifices qui étaient hauts ou bas, noirs ou blancs, droits ou tortus, mesquins ou grandioses, décrépits ou forts. Me faufilant au milieu d'une foule embrouillée de bateaux et

de barques, débouché enfin dans un Grand Canal! Là, dans la vagabonde fantaisie de mon rêve, je vis le vieux Shylock aller et venir sur un pont tout chargé de boutiques et tout bourdonnant de la voix des hommes; je crus reconnaître la figure de Desdemona se penchant au treillage d'une jalousie, pour cueillir une fleur. Et, dans le rêve, je crus que l'esprit de Shakespeare vaguait sur l'eau quelque part et se glissait à travers la cité.

A la nuit, comme deux lampes votives brûlaient devant une image de la Vierge, dans une galerie extérieure de la grande cathédrale, près du toit, je m'imaginai que la grande *piazza* au Lion ailé était un flamboiement de lumière joyeuse, et que toutes ses arcades fourmillaient de gens, tandis que des foules se divertissaient dans de splendides cafés qui ne se fermaient jamais, pensais-je, mais restaient ouverts tout le long de la nuit. Lorsque les géants de bronze frappèrent l'heure de minuit sur la cloche, je crus que la vie et l'animation de la ville étaient toutes concentrées là; et comme je m'éloignais à coups de rames le long des quais silencieux, je n'y vis que les marques dont les tachaient, çà et là, les bateliers endormis, enveloppés dans leurs manteaux et couchés de leur long sur les pierres.

Mais serrant de près les quais et les églises, les palais et les prisons, suçant leurs murailles et surgissant dans les lieux cachés de la ville, toujours l'eau s'insinuait, muette et vigilante, l'enroulant de ses nombreux replis comme un vieux serpent, attendant le temps, pensais-je, où l'on chercherait dans ses profondeurs une pierre de l'antique cité qui avait prétendu lui imposer sa loi.

Ainsi fus-je emporté, toujours flottant, jusqu'à mon réveil sur la vieille place de Vérone. J'ai mainte et mainte fois depuis réfléchi à ce Rêve étrange sur l'eau, me demandant presque s'il est encore à sa place là-bas, et s'il n'a pas nom *Venise*.

ARTICLES DIVERS

Outre les croquis (*Sketches*) par Boz, et les articles donnés en 1860 au journal *All the Year Round*, sous le titre collectif de *The Uncommercial Traveller* (Le voyageur qui n'est pas de commerce), lesquels forment un gros et compact volume de ses œuvres complètes, Dickens a prodigué sa collaboration à un nombre considérable de publications périodiques. Ses éditeurs n'en ont réuni qu'une partie sous le titre de *Reprinted Pieces* (Pièces réimprimées). Nous y prenons, pour montrer le grand écrivain sous tous ses aspects et dans toutes ses manifestations, les deux morceaux qui terminent ce recueil.

Le sofa.

(Récit d'un policier.)

— Ce que font les jeunes gens parfois pour se perdre et briser le cœur de leurs amis, dit le Sergent Dorn-ton, c'est quelque chose de surprenant ! J'ai eu un cas de ce genre à l'Hôpital Saint-Blank. Un mauvais cas, vraiment, et qui eut une mauvaise fin.

Le Secrétaire, le Chirurgien en titre et l'Économe de l'Hôpital Saint-Blank étaient venus à Scotland-Yard¹, pour signaler de nombreux vols commis au détriment des étudiants. Tout ce que les étudiants laissaient dans les poches de leurs pardessus, pendant que ces pardessus étaient accrochés dans l'hôpital, était presque sûr d'être volé. Des choses de valeur de différentes sortes disparaissaient à chaque instant ;

1. La Préfecture de Police de Londres

et naturellement cela ennuyait ces messieurs qui désiraient, pour le crédit de l'établissement, découvrir le ou les voleurs. L'affaire me fut confiée et j'allai à l'hôpital.

— Maintenant, messieurs, dis-je après avoir parlé de la chose avec eux, si je comprends bien, c'est spécialement dans une salle que ces pertes se produisent d'ordinaire.

— Oui, dirent-ils. — C'était bien cela.

— Je voudrais, s'il vous plaît, dis-je, voir cette salle.

C'était une salle de bonne grandeur, en bas, nue, avec quelques tables et quelques bancs, et une rangée de portemanteaux, tout autour, pour les chapeaux et les paletots.

— Ensuite, messieurs, dis-je, soupçonnez-vous quelqu'un ?

— Oui, dirent-ils. Ils soupçonnaient quelqu'un. Ils regrettaient de le dire, mais ils soupçonnaient un des portiers.

— J'aimerais, dis-je, qu'on me désignât cet homme, et avoir un peu de temps pour le surveiller.

On me le désigna et je le surveillai ; et alors je revins à l'Hôpital et dis : — Maintenant, messieurs, ce n'est pas le portier. Il est, malheureusement pour lui, un peu trop ami de la boisson, mais rien de pis. Mon idée est que ces vols sont commis par un des étudiants ; et si vous voulez me mettre un sofa dans cette pièce où sont les portemanteaux, — puisqu'il n'y a pas de cabinet, — je crois que je pourrai découvrir le voleur. Je désire, s'il vous plaît, que le sofa soit recouvert de toile de perse ou de quelque chose de ce genre, de façon à pouvoir m'étendre sur le ventre, dessous, sans être vu.

On se procura le sofa, et le lendemain, à onze heures, avant l'arrivée des étudiants, je vins avec ces messieurs pour me mettre dessous. Il se trouva que c'était un de ces sofas à la vieille mode, dont le fond a une grande traverse qui m'aurait brisé le dos en un rien

de temps, si j'avais jamais pu me fourrer dessous. Ce fut tout un travail pour nous de la casser et de l'enlever dans le temps que nous avions ; cependant, je me mis à la besogne, ils s'y mirent aussi, et nous la cassâmes et pratiquâmes une place libre pour moi. Je me mis sous le sofa, m'étendis sur le ventre, pris mon couteau et fis dans la perse un trou commode pour regarder. Il fut alors convenu entre moi et ces messieurs que, quand les étudiants seraient tous en haut dans les salles de malades, un de ces messieurs viendrait suspendre un pardessus à un des portemanteaux. Et aussi que ce pardessus aurait, dans une des poches, un portefeuille contenant de l'argent marqué.

J'étais là depuis quelque temps lorsque les étudiants commencèrent à arriver dans la salle par un, par deux, par trois, et à causer de toutes sortes de choses, ne pensant guère qu'il y avait quelqu'un sous le sofa ; — ensuite ils s'en allaient en haut. A la fin il en entra un qui resta jusqu'à ce qu'il fût tout seul dans la chambre. Un assez grand jeune homme, de vingt et un ou vingt-deux ans, de bonne mine, avec de légers favoris. Il alla à un des portemanteaux, prit un bon chapeau qui y était pendu, l'essaya, accrocha le sien à sa place, et mit ce chapeau à un autre portemanteau, presque en face de moi. Je me sentis alors tout à fait certain que c'était le voleur et qu'il reviendrait bientôt.

Lorsqu'ils furent tous en haut, le monsieur entra avec le pardessus. Je lui montrai où l'accrocher, de façon que je pusse bien le voir ; il s'en alla, et je restai sous le sofa, étendu sur le ventre, une couple d'heures ou environ, attendant.

A la fin le même jeune homme descendit. Il traversa la pièce en sifflant, s'arrêta, écouta, fit un autre tour et siffla, s'arrêta encore et écouta, puis il se mit à faire régulièrement le tour des portemanteaux, tâtant les poches de tous les paletots. Lorsqu'il arriva au PARDessus et qu'il sentit le portefeuille, il y mit tant d'ardeur et de précipitation qu'il en cassa le fermoir, dans

sa violence à l'ouvrir. Il commençait à mettre l'argent dans sa poche, lorsque je sortis en rampant de dessous le sofa, et ses yeux rencontrèrent les miens.

Mon visage, comme vous pouvez vous en apercevoir, est brun maintenant ; mais il était pâle en ce temps-là, ma santé n'étant pas bonne, et il avait l'air long comme une figure de cheval. En outre, il y avait un grand courant d'air venant de la porte, sous le sofa, et je m'étais attaché un mouchoir autour de la tête ; de sorte que, dans l'ensemble, j'avais l'air de je ne sais quoi. Il devint bleu, littéralement, quand il me vit sortir en rampant, et je ne pouvais pas en être surpris.

— Je suis agent de la Police de sûreté, dis-je, et je suis couché ici depuis que vous y êtes venu ce matin. Je regrette, pour vous et pour vos amis, que vous ayez fait ce que vous avez fait ; mais le cas est complet. Vous avez le portefeuille dans la main et l'argent sur vous ; il faut que je vous mette en état d'arrestation.

Il fut impossible d'établir des circonstances en sa faveur, et à son procès il plaida coupable. Comment et quand s'en procura-t-il le moyen ? je ne sais pas ; mais, pendant qu'il attendait sa sentence, il s'empoisonna dans la prison de Newgate.

Nous demandâmes à l'officier de police, lorsqu'il eut terminé son anecdote, si le temps lui avait paru long ou court, pendant qu'il était couché dans cette position gênante sous le sofa.

— Eh ! voyez-vous, monsieur, répliqua-t-il, s'il n'était pas entré la première fois, et si je n'avais pas été tout à fait certain qu'il était le voleur et qu'il reviendrait, oui, le temps m'aurait paru long. Mais, en l'état, étant absolument sûr de mon homme, le temps me parut assez court.

Un Monument de la Folie française.

Un spirituel membre de la *Court of Common Council* [Conseil municipal de la Cité de Londres], en assemblée du Conseil dans la Cité de Londres, l'année de Notre Seigneur mil huit cent cinquante, a émis cette observation profonde que les Français sont un peuple de mangeurs de grenouilles, qui portent des sabots.

Des renseignements dignes de foi, relativement à la nation à laquelle cet esprit de choix a si heureusement réglé son compte, nous informent que les caricatures et les représentations théâtrales qui étaient courantes en Angleterre il y a quelque cinquante ans en dépeignent exactement la situation actuelle. Par exemple, nous apprenons que tout Français, sans exception, porte la queue et des papillotes en papier; qu'il est extrêmement jaune de teint, maigre, long de visage, et qu'il a les joues creuses; qu'invariablement ses mollets ne sont pas développés; que ses jambes fléchissent au genou, et qu'il a toujours les épaules plus hautes que les oreilles. On nous assure pareillement qu'il goûte rarement d'autre nourriture que de la soupe maigre et un oignon; qu'il dit toujours: *By Gar! Aha! Vat you tell me, sare?*¹ à la fin de chaque phrase qu'il prononce, et que le véritable nom générique de sa race est les *Mounseers*², ou les *Parly-voos*³. S'il n'est pas maître de danse ou barbier, il faut qu'il soit cuisinier; car il n'y a pas d'autres métiers que ces trois-là qui conviennent aux goûts du peuple, ou soient permis par les Institutions du pays.

Il est esclave, cela va de soi. Les dames de France qui sont esclaves aussi) ont invariablement la tête enveloppée dans un mouchoir d'indienne, s'ornent de

1. Phrases anglaises telles que les Anglais les entendent dans bouche d'un Français.
2. Prononciation anglaise de *monsieur*.
3. Pour *parlez-vous*.

longs pendants d'oreilles, portent des tambours de basque et trompent l'ennui de leur joug en chantant du nez avec des voix de tête et, à l'ordinaire, accompagnement d'orgue de Barbarie.

En somme et généralement, on peut dire de ce peuple inférieur qu'il n'a aucune idée de rien.

Une grande Institution comme Smithfield, il est incapable de s'en former la moindre conception. Un Marché aux bestiaux au cœur de Paris serait regardé comme un impossible fléau. Il n'a également aucune notion d'abattoirs particuliers établis au milieu d'une cité. Un de ces mangeurs de grenouilles comprendrait à peine, dans les ténèbres de son intelligence, ce que vous voudriez dire si vous lui parliez de l'existence de ce qui est apparemment un des boulevards de la civilisation britannique.

Il est agréable, et peut-être pardonnable, de se regarder avec quelque complaisance, lorsque le droit qu'on a de le faire est parfaitement établi. Au temps présent, que rendra mémorable une attaque finale contre ce bon vieux marché qui est la prunelle (pourrie) des yeux de la Municipalité, comparons-nous, pour la gratification de notre orgueil national, sur ces deux sujets d'abattoir et de marché aux bestiaux, avec les étrangers balourds.

Les bienfaits de Smithfield¹ sont trop bien compris de tous pour avoir besoin d'être récapitulés. Il se peut que les mérites de nos maisons de tuerie ne soient pas encore tout à fait autant ni si généralement appréciés.

Les abattoirs, dans les grandes villes d'Angleterre, sont toujours (à l'exception d'une ou deux villes entreprenantes) le plus nombreux dans les milieux le plus densément peuplés, là où l'air circule le moins. Ils sont souvent souterrains, dans des caves; quelquefois dans des cours de derrière, très fermées; quelquefois (comme

1. Le marché aux bestiaux de Londres.

dans Spitalfields) dans les boutiques mêmes où se vend la viande. Accidentellement, sous une boune direction particulière, ils sont ventilés et propres. Pour la plupart, ils sont sans ventilation et sales; et aux murailles fumantes une graisse putride et d'autres matières animales insalubres s'attachent avec ténacité. Les abattoirs les plus affairés de Londres sont dans le voisinage de Smithfield, à Newgate Market, dans Whitechapel, aux marchés de Newport, de Leadenhall et de Clare. Tous ces endroits sont entourés de maisons de pauvre aspect, grouillantes d'habitants. Quelques-uns sont tout près des pires cimetières de Londres. Lorsque l'abattoir est dans le sous-sol, la pratique ordinaire est d'y jeter les moutons la tête la première, -- ce qui est amusant, mais pas du tout cruel. Lorsqu'il est à la surface et de niveau, l'approche en est souvent extrêmement difficile. Alors il faut harceler les bêtes, les piquer à coups d'aiguillon ou de fourche, leur tordre la queue pendant longtemps avant de pouvoir les faire entrer -- ce qui est entièrement dû à leur entêtement. Quand l'approche n'en est pas difficile, mais que l'état en est malpropre, ce qu'elles voient et sentent leur donne encore plus de répugnance à entrer, -- et c'est toujours l'effet de leur entêtement naturel. Quand elles sont entrées à la fin, après des troubles et des souffrances qui ne méritent pas qu'on en parle (car il n'y a rien qui en vaille la peine dans leur voyage préalable jusqu'au cœur de Londres, dans le supplice de la nuit passée à Smithfield, dans la lutte qui recommence le lendemain pour avancer au milieu de la multitude pressée des coches, des charrettes, des chariots, des omnibus, des carrioles, des coupés, des phaétons, des cabriolets, des camions, des chiens, des enfants, des huées, des hurlements et de mille autres distractions), elles sont, paraît-il, dans le plus mauvais état pour être tuées, suivant les examens microscopiques qu'a faits de leur sang fiévreux un des physiologistes les plus distingués du monde, le PROFESSEUR

OWEN ; — mais cela, c'est du charlatanisme. Quand elles sont tuées enfin, on pend leurs carcasses fumantes à l'air impur, pour qu'elles deviennent, comme le même professeur vous l'expliquera, moins nutritives et plus insalubres ; — mais ce professeur, c'est un conseiller qui n'est pas municipal ; donc, ne faites pas attention à lui. Sur une longueur d'un demi-quart de mille, dans Whitechapel, pendent à la fois six cents bœufs récemment abattus et sept cents moutons ; — mais plus il y en a, plus c'est gai ; c'est une preuve de prospérité. Tout près de Snow Hill et de Warwick Lane, vous verrez les petits enfants, endurcis aux spectacles de brutalité depuis leur naissance, trotter le long des passages, mêlés à des troupes de cochons, horriblement affairés, dans le sang jusqu'aux chevilles, — mais cela aguerrit ces jeunes polissons. Dans les égouts imparfaits de cette ville disproportionnée, l'immense masse de corruption engendrée par ces pratiques se déverse paresseusement et se cache aux yeux pour s'élever en gaz empoisonnés dans vos maisons, la nuit, à l'heure où vos enfants endormis les absorbent le plus rapidement, et pour finir par s'écouler languissamment dans la rivière dont vous buvez l'eau ; — mais les Français sont un peuple de mangeurs de grenouilles qui portent des sabots, et en avant le vieux roastbeef de l'Angleterre, mes enfants, le jovial vieux roastbeef anglais!...

A Paris, il n'y a pas de Marché aux bestiaux. On vend des veaux et des vaches dans l'intérieur de la ville, mais les Marchés aux bestiaux sont à Poissy, à environ treize milles, sur une ligne de chemin de fer, et à Sceaux, à cinq milles à peu près. Le marché de Poissy se tient tous les jeudis, et le marché de Sceaux tous les lundis. A Paris, il n'y a pas de *slaughter-houses*, de maisons particulières où l'on tue, dans l'acception où nous prenons ce terme. Il y a cinq abattoirs publics, — dans l'intérieur des murs, quoique dans les faubourgs, — et c'est là que doivent être tués tous les animaux

pour la consommation de la ville¹. Ils sont administrés par un Syndicat, ou Guilde, de Bouchers, qui confère avec le Ministère de l'Intérieur sur toutes les questions affectant le commerce, et que l'on consulte lorsque le gouvernement a en vue de nouvelles réglementations à ce sujet. Ils sont pareillement sous la surintendance vigilante de la Police. Chaque boucher doit avoir une licence; ce qui prouve du premier coup qu'il est esclave, car nous ne donnons pas de licence aux bouchers en Angleterre; — nous n'en donnons qu'aux apothicaires, aux avoués, aux maîtres de poste, aux cabaretiers, aux colporteurs, aux débitants de tabac à fumer et à priser, aux marchands de poivre et de vinaigre, et à un ou deux autres petits commerces qu'il ne vaudrait pas la peine de mentionner. Tout ce qui se rapporte à la question des abattoirs et à la vente de la viande est soumis à un règlement de police rigoureux (et c'est encore de l'esclavage, bien que nous ayons certainement une espèce de loi générale de police chez nous)...

... Partout l'ordre, la propreté, un bon système bien établi, règnent dans la routine du travail, — travail horrible, même sous son meilleur aspect, si vous voulez; mais c'est une raison de plus pour qu'il se fasse dans les conditions les plus favorables. Je ne sais pas qu'un Parisien de la plus basse classe soit particulièrement délicat, ou que sa nature soit remarquable pour la proportion infinitésimale de férocité qu'elle contient; mais ce que je sais, mes puissants et graves Signors, conseillers de la commune, c'est qu'il est forcé, lorsqu'il est à ce travail, de se soumettre à un système excellent en tout, et de faire qu'un Anglais a sincèrement honte de vous dans son cœur...

Tel est le Monument de Folie française, qu'un peuple à l'allure étrangère a érigé, en haine et antipa-

1. Tout ceci a été modifié depuis, comme on sait, mais toujours avec des améliorations et avec un souci croissant de l'hygiène.

thie nationales pour la sagesse commune à nos conseillers communaux. Cette sagesse, assemblée dans la Cité de Londres, ayant nettement refusé, après un débat qui dura trois jours et à une majorité de près de sept contre un, de s'associer à l'idée d'un Marché aux Bestiaux Métropolitain, à moins qu'il ne se tienne au milieu de la Cité, il s'ensuit que nous perdons les inestimables avantages du patronage de ce conseil commun et que nous sommes abandonnés, pour ce qui est de ce marché, à nos seules misérables ressources. Suivant toute probabilité humaine, nous finirons tout de même par arriver à ériger un monument de folie fort semblable à ce monument français. Si cela se fait, les conséquences sont évidentes. L'industrie du cuir sera ruinée par l'introduction des bois d'Amérique destinés à faire des chaussures pour les Anglais déçus; le Lord Maire sera requis, par la voix populaire, de se nourrir exclusivement de grenouilles; et ces deux changements (comment? on ne le voit pas bien clairement à cette heure, mais cela arrivera certainement d'une manière ou de l'autre) retomberont sur cette malheureuse propriété foncière, qui est toujours tuée, mais qu'on retrouve toujours vivante et ruant dans les brandards.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	v
ROMANS	
<i>Les papiers de Mr. Pickwick.</i>	
Le duel de Mr. Winkle.....	1
La découverte de Mr. Pickwick, archéologue.....	13
Le mariage de Mr. Snodgrass.....	18
<i>Oliver Twist.</i>	
La mort du pauvre.....	30
Apprentis voleurs.....	36
En police correctionnelle.....	40
<i>La Vie et les Aventures de Nicholas Nickleby.</i>	
Un maître d'école anglais en 1830.....	48
L'école de Dotheboys Hall.....	58
<i>La Boutique d'antiquités.</i>	
La roulotte.....	84
La mort de Nell et du grand-père.....	92
<i>Barnaby Rudge.</i>	
Les deux corbeaux de Dickens.....	97
L'incendie de Newgate.....	99
<i>La Vie et les Aventures de Martin Chuzzlewit.</i>	
Un chapitre d'amour.....	111
<i>Dombey et Fils.</i>	
La première opération financière de Dombey fils....	124
Père et fille.....	133
<i>L'Histoire personnelle de David Copperfield.</i>	
Le garçon d'hôtel obligeant.....	141
Une femme enfant.....	147
<i>Bleak House.</i>	
Ma poupée.....	158
Mr. Skimpole, ou le grand enfant.....	160
Les deux faces de la Charité.....	176

	Pages.
<i>Les Temps difficiles.</i>	
La seule chose utile.....	178
Frères et amis (scène de grève).....	180
La chute.....	188
<i>La Petite Dorrit.</i>	
Le ministère des Circonlocutions.....	194
Grandeur et chute de Mr. Merdle.....	198
<i>Une Histoire dans deux villes.</i>	
Une banque anglaise en 1780.....	207
Une consultation.....	240
<i>Grandes espérances.</i>	
Le départ de Pip.....	219
Tableau d'intérieur.....	222
Le récit du forçat.....	227
<i>Notre ami commun.</i>	
Un vilain couple bien assorti.....	238
Une demande en mariage.....	245
Gens heureux.....	253
CONTES DE NOËL	
<i>Un dîner de Noël.....</i>	259
<i>Gabriel Grub.....</i>	265
VOYAGES	
<i>Notes d'Amérique.</i>	
Le mal de mer.....	279
Les manufactures de Lowell.....	283
Conclusion des Notes d'Amérique.....	290
<i>Tableaux d'Italie.</i>	
A travers la France.....	300
Rêve d'Italie.....	309
ARTICLES DIVERS	
<i>Le Sofa (Récit d'un policier).....</i>	321
<i>Un monument de la Folie Française.....</i>	325

